This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ÉTUDES TACTIQUES

POUR

L'INSTRUCTION DANS LES CAMPS

ÉTUDES TACTIQUES

POUR

L'INSTRUCTION DANS LES CAMPS

Ire SÉRIE

ZORNDORF (1758) AUSTERLITZ (1805)

suivie

D'UN APERÇU DES MODIFICATIONS QUE LES INVENTIONS MODERNES PEUVENT APPORTER DANS LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE

par

Le Général Baron Joachim AMBERT

Quand on veut étudier les causes des succès des grands hommes, on est tout étonné de voir qu'ils avaient tout fait pour les obtenir.

(NAPOLÉON.)

PARIS,

LIBRAIRIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,

RUE DE GRENELLE-SAINT-HONORÉ, 45.

1865

LG

U166
AE

A Son Excellence le Maréchal Comte RANDON

MINISTRE DE LA GUERRE.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Vous m'avez fait l'honneur de me charger d'un travail que vous désiriez voir intitulé : *Emploi de la cavalerie dans les camps d'instruction.*

J'ai d'abord entrepris cette étude au point de vue de la cavalerie exclusivement ; mais après de laborieuses recherches et de sérieuses réflexions, j'ai plus que jamais reconnu cette vérité : *L'emploi d'une arme est subordonné le plus souvent à sa combinaison avec les autres.*

J'ai donc eu recours à l'étude de la tactique des trois armes ; mais là encore j'ai été arrêté.

La méthode synthétique me conduisait à prendre dans les ouvrages d'art militaire, connus déjà d'un grand nombre d'officiers, des principes plus ou moins abstraits appuyés sur des faits examinés très-superficiellement.

Au contraire, par la méthode analytique, je pouvais méditer certaines batailles où la cavalerie a joué un grand rôle, faire revivre les circonstances qui les avaient amenées et pénétrer dans les détails des manœuvres.

Cette dernière méthode était préférable.

Suivie par l'archiduc Charles et par Jomini pour l'étude de la stratégie, elle eut un plein succès. Nous rappellerons ici comment ce dernier général fut amené à l'adopter.

« Mon premier essai, dit-il, était un traité didac-
« tique sur les ordres de bataille, les marches stratégiques et les lignes d'opération ; il était aride de sa
« nature et tout coupé de citations historiques qui,
« groupées par espèces, avaient l'inconvénient de
« présenter ensemble, dans un même chapitre, des
« événements souvent séparés par un siècle entier.
« Lloyd surtout me convainquit que la relation critique
« et raisonnée de toute une guerre avait l'avantage
« de conserver de la suite et de l'unité dans le récit
« et dans les événements, sans nuire à l'exposition
« des maximes, puisqu'une série de dix campagnes
« suffit amplement pour présenter l'application de
« toutes les maximes de guerre possibles. Je brûlai
« donc mon premier travail et recommençai avec le
« projet de donner la suite de la guerre de Sept Ans
« que Lloyd n'avait pas achevée. Il me fallait le puissant appui des événements, que je laisserais parler
« pour ainsi dire eux-mêmes. Je m'arrêtai donc à ce

« dernier plan, qui paraissait d'ailleurs mieu
« nir à toutes les classes de lecteurs. (*Préci*
« *de la guerre. Sur la Théorie actuelle de la*

Ce que Jomini et l'archiduc Charles ont
une campagne, je le fais pour une bataille.
tent de la connaître au point de vue histori
point de vue stratégique, je descends aux d
tiques. Les rapports des divers corps, les c
nuscrites, les documents même de l'ennemi
mettent de retrouver toutes les manœuvres,
évolutions et jusqu'aux moindres mouven
chaque fraction.

Nous pensons qu'un tel travail sera infaill
arriver progressivement à la connaissanc
parfaite des manœuvres de la cavalerie sur le
de bataille; il leur donne une clarté et u
mathématiques que l'on ne pouvait obteni
méthode synthétique.

Le rôle d'un régiment, les évolutions qu
cutées sont parfaitement définies et précisée
le commencement de l'action jusqu'à la fin.

Si Jomini ne demande qu'une série de di
gnes pour présenter l'application de toutes l
mes de guerre possibles, ne sommes-nou
droit d'espérer que l'analyse d'un certain n
batailles fera retrouver d'une manière parfa
la tactique de l'Empire ?

L'étude des batailles détruira ce préjugé
pandu et qui fait croire que la cavalerie ne

vre pas en guerre. Sans doute elle n'exécute pas des évolutions compliquées et de parade ; mais on ne saurait la manier sans avoir recours aux ploiements et aux déploiements, aux marches en bataille et en colonne, aux changements de front et aux passages d'une ligne à l'autre.

On verra que partout et toujours la cavalerie a eu son utilité. En se rendant un compte exact de la manière dont elle a été employée avec succès, on aura la preuve que la charge n'est pas l'unique mode d'emploi de la cavalerie ; on rencontrera de nombreuses circonstances où la cavalerie, par sa présence seule, joue un rôle pour ainsi dire *passif*, mais non pas *inutile ;* nous pourrions presque dire un rôle *expectatif*. Masquer des manœuvres importantes de l'infanterie et donner ainsi le change à l'ennemi ; relier les différentes lignes entre elles et celles-ci aux réserves ; soutenir l'artillerie ; combler dans l'ordre de bataille un vide peu considérable, conséquence des manœuvres de l'engagement ; servir de contre-poids en profitant de la rapidité de sa marche pour rétablir l'équilibre détruit sur un point, ou rompre celui de l'adversaire, tels sont les principaux modes d'emploi de la cavalerie ; ce ne sont pas les seuls.

Du rôle de la cavalerie en campagne à son emploi dans les camps, il n'y a qu'un pas.

Le lecteur n'aura plus qu'à répéter sur le terrain ce qu'il aura vu exécuté sur le champ de bataille.

Néanmoins, afin de mieux faire ressortir notre but,

nous avons terminé chaque bataille par quelques programmes de manœuvres, calqués sur les principaux mouvements exécutés à la bataille, et adaptés à la force numérique des troupes qui composent ordinairement le camp de Châlons.

Ce ne sont que des *canevas* construits pour un terrain plan. Celui des camps étant en général peu accidenté, il n'y aura souvent à apporter à ces programmes que quelques modifications.

Si parfois nous sommes entrés dans le domaine de la stratégie, c'est afin de mettre en relief toutes les opérations du champ de bataille ; le quatrième chapitre, *Examen critique de la bataille*, prouvera combien les grands maîtres de l'art de la guerre étaient toujours d'accord avec les principes généraux qu'eux-mêmes ont posés.

On trouvera dans l'ouvrage des citations et des répétitions, car ce sont les maîtres qui parlent, et notre but n'est pas de raconter, mais d'instruire. Si nous sommes assez heureux pour atteindre ce but, nous ferons suivre l'étude de Zorndorf et d'Austerlitz par l'analyse d'un certain nombre d'autres batailles. Le lecteur, en voyant alternativement une bataille de Frédéric et une de Napoléon, sera frappé des rapports dans la *méthode* et des *différences* tactiques, conséquences obligées des progrès. L'emploi de la cavalerie, si intelligent d'ailleurs aux deux époques, ressortira très-clairement.

Nous terminerons ces différents travaux par un

résumé des principes discutés et comparés déjà à la fin de chacune des deux batailles.

Dans cette dernière partie, conclusion générale des tactiques prussienne et française aux plus grandes époques militaires, nous grouperons les *conséquences* qui seront dès lors des principes indiscutables, puisque tous s'appuieront sur des faits.

On aura pour ainsi dire une *théorie pratique* de la tactique. On connaîtra l'emploi vrai des trois armes, particulièrement de la cavalerie.

Chacun arrivera tout naturellement à savoir la combinaison des armes et à se rencontrer avec ceux qui l'ont le mieux enseignée par la méthode synthétique.

Un pareil travail ne pouvait se faire qu'à Paris, avec les ressources que présentent les bibliothèques en ouvrages français et étrangers, et surtout le Dépôt de la Guerre, en plans et documents manuscrits.

M. Allaire, lieutenant d'état-major, stagiaire dans l'un des régiments de cavalerie sous mes ordres, n'ignorant pas que je m'occupas activement de ce travail, est venu spontanément, sans que son service en ait souffert, me prêter le plus utile concours. Il a dessiné toutes les cartes et fait avec le plus grand soin de précieuses recherches dans les archives et les ouvrages français et étrangers. Je suis heureux d'appeler l'attention et la haute bienveillance de Son Excellence le Ministre de la guerre sur ce jeune officier, intelligent et laborieux, dont l'instruction augmente chaque jour.

Une année a suffi à peine pour reconstruire dans leurs moindres détails Zorndorf et Austerlitz ; mais aujourd'hui, la méthode étant bien déterminée, d'autres batailles suivront, plus rapidement que les premières.

Ces batailles, en se succédant, développeront de nouvelles conséquences. On verra que si la méthode reste la même, les détails de la tactique se modifient d'après le terrain, le nombre des troupes, leur instruction, la nature des armes, le caractère de l'adversaire et d'autres circonstances dont pas une seule ne saurait être dédaignée.

Ainsi, dans peu de temps, par cette étude successive et comparée, les divers emplois de la cavalerie seront parfaitement déterminés.

La seule bataille de Zorndorf met en relief la plupart des grands principes généraux, tandis qu'Austerlitz présente les applications les plus variées de ces principes.

Je suis, avec un profond respect,

Monsieur le Maréchal, de votre Excellence,

le très-obéissant serviteur,

GÉNÉRAL BARON JOACHIM AMBERT,

Ancien officier d'ordonnance
des Maréchaux SOULT et RANDON.

Paris, le 1er mars 1865.

PRÉFACE

L'ordonnance sur l'exercice et les évolutions enseigne à l'officier de chaque arme tout ce qui est nécessaire à l'instruction, depuis la mise du soldat sous les armes jusqu'aux évolutions de ligne.

Mais là s'arrête l'enseignement.

Si l'officier désire connaître la tactique du champ de bataille, c'est-à-dire la combinaison des armes entre elles, il doit avoir recours à l'étude particulière et consulter les ouvrages qui traitent de la guerre. Or, ces ouvrages le transportent sans transition, du terrain de manœuvre de la garnison, dans le domaine de la stratégie, que Napoléon Ier nomme la *grande tactique*.

Ce domaine est celui des généraux en chef. L'esprit de l'officier particulier s'y trouble, et son regard se perd dans l'immensité de savantes combinaisons.

Il existe cependant un domaine intermédiaire qui serait celui de la *petite tactique*, tactique du champ

de bataille, et qui consiste à connaître l'emploi d'une arme associée et opposée aux autres armes.

C'est, dans la science de la guerre, la partie utile aux généraux, colonels et officiers supérieurs. C'est le côté pratique du métier de chef de colonne et de commandant de ligne.

Quelques ouvrages synthétiques ont été publiés, en Allemagne surtout, qui renferment sur ce sujet des maximes plus ou moins abstraites. Ces livres, copiés les uns sur les autres, surchargent la mémoire et ne s'adressent pas à la raison. Aucun principe ne préside à ces leçons, aucune méthode ne guide le lecteur.

En l'absence des principes les conséquences sont souvent douteuses.

Aussi ces livres sur la tactique n'ont-ils pas eu le succès des œuvres qui traitent de la science stratégique. Cependant la tactique intéresse le plus grand nombre.

Nul en telle matière n'aurait le droit de poser des règles, s'il n'avait commandé aux grandes batailles. Malheureusement, les divisionnaires du premier Empire, si habiles, si expérimentés, sont morts sans avoir écrit ce qu'ils savaient de la tactique. Mais ils ont

laissé des œuvres plus éloquentes que des livres, ils ont laissé des monuments nommés *batailles*.

Ces batailles nous sont présentées tour à tour aux points de vue stratégique, historique, politique et même poétique. Mais le lecteur, en les lisant la plume à la main, ne trouve dans les récits aucun enseignement tactique.

Frappés de ce fait, nous avons recomposé les batailles au moyen de documents inédits et autres, français et étrangers. Le rapport du général en chef initie à la pensée générale ; ceux des commandants de corps d'armée nous font connaître le rôle de chaque corps ; celui du divisionnaire à son maréchal nous apprend l'action de chaque division, de chaque brigade, de chaque régiment. Nous arrivons ainsi à pénétrer dans les moindres détails tactiques.

Du récit, qui est la fusion de tous ces rapports, nous arrivons à des conclusions.

Ces conclusions ne sont autre chose que ce que diraient les généraux de l'Empire s'ils sortaient de leur tombe pour dévoiler leur tactique à la génération nouvelle.

Dans ce livre, il n'y a rien de nous qu'un labeur consciencieux et une foi complète dans la méthode

analytique, qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas été employée pour la tactique.

Ce livre ne ressemble donc pas à ceux qui l'ont précédé. Il est pour la tactique ce que sont (au mérite près) les ouvrages de Jomini pour la stratégie, et les ouvrages de Thiers pour l'histoire.

Souvent nos relations de bataille diffèrent de la tradition. Mais, nous ne craignons pas de le dire, notre récit est le vrai, puisqu'il est basé sur les documents officiels, sur les manuscrits du Dépôt de la Guerre, et sur les cartes dessinées au moment de la bataille.

Quant aux conclusions, chacun peut les modifier après avoir étudié les mouvements tactiques de la bataille. Ce serait un grand succès pour ce livre, si des lecteurs, plus instruits que nous ne le sommes, arrivaient à de meilleures conclusions.

L'officier étranger aux études spéciales et qui ne connaît pas d'une manière parfaite l'histoire militaire, ne retire que des fruits incomplets de la lecture d'un ouvrage synthétique.

On lui cite des faits à l'appui des principes développés, mais en oubliant qu'il ignore souvent les circonstances qui les ont suivis et précédés, et qu'il n'a

que des notions très-vagues sur l'époque à laquelle ils se sont passés. Il ferme l'ouvrage sans avoir été convaincu.

Notre livre limite le travail de l'officier ; il le circonscrit. Pour arriver à une connaissance parfaite de la tactique, il suffira d'étudier et de commenter quelques batailles livrées aux plus grandes époques militaires, et suffisantes pour présenter les principales circonstances de la guerre.

Cet ouvrage réveillera chez tous l'esprit d'observation ; la mémoire ne sera que secondaire.

Après avoir lu ces pages *studieusement*, il n'est pas un officier qui ne voie s'évanouir dans son esprit les préventions puériles d'armes et de corps. Chacun sera pénétré d'une admiration sans bornes pour l'infanterie, pour la cavalerie et pour l'artillerie. On les verra, unissant toujours leurs efforts, associant leur puissance, combinant leur action ; tour à tour, suivant les circonstances, jouant le rôle principal ou le rôle secondaire, mais toujours unies par une confiance sans bornes les unes dans les autres.

Tout en admirant le bataillon, l'escadron, la batterie, on admirera le commandement. On ne sera plus surpris de cette constance dans le succès en

voyant des généraux, des colonels, si habiles en tactique, si instruits en manœuvres, employer avec un coup d'œil rapide et profond le mouvement qui convient à la circonstance, en voyant toujours ces chefs d'accord avec les principes.

Ces hommes étaient arrivés à l'exercice complet du commandement militaire par le travail du cabinet, l'étude et la méditation autant que par l'expérience. Leurs rapports sont remarquables de simplicité.

Du sommet de la hiérarchie jusqu'aux échelons inférieurs, les ordres avaient une clarté qui assurait la bonne exécution; tout était prévu, en faisant la part de l'initiative en présence de circonstances fortuites.

L'étude des batailles de l'Empire est donc utile, non-seulement au point de vue tactique, mais encore au point de vue des mesures préparatoires si habilement arrêtées, soit par la combinaison des troupes, soit par les ordres, soit par le choix du théâtre où chacun occupe sa vraie place.

Si nous avons mis en regard des batailles de Napoléon quelques batailles de Frédéric II, c'est pour que le lecteur puisse comparer. Il verra combien l'Empereur avait approfondi les méthodes du roi de

Prusse. Tous deux opèrent d'après les mêmes principes, mais les applications varient.

Nous serons sobres de citations étrangères et ne dirons de Frédéric II et des grands capitaines précurseurs de Napoléon que ce qui est indispensable.

Nous avons commencé l'Empire par Austerlitz, où la tactique fut si parfaite. Nous avancerons progressivement de 1805 à 1815, donnant une bataille de chaque époque, et aussi quelques combats.

On verra les modifications apportées à la tactique par le développement des armées, l'affaiblissement de l'instruction, et d'autres causes encore qui frapperont l'esprit de tous.

Lorsque l'équilibre des armes sera rompu, lorsque la cavalerie sera trop faible, la tactique s'éloignera de la perfection d'Austerlitz. Pour que du moins cette tactique donne les mêmes résultats, on abusera tantôt de l'artillerie, tantôt de l'infanterie.

Les succès ne seront plus aussi certains.

L'héroïsme des troupes restera le même, mais les calculs n'auront plus ce caractère mathématique dont la bataille d'Austerlitz offre un si bel exemple.

Ce livre, dont la pensée appartient au maréchal

ministre de la guerre, aurait dû être écrit depuis un demi-siècle.

Au temps du premier Empire, chacun connaissait cette tactique, les officiers de Wagram mieux que ceux de Lutzen, mais aussi les officiers d'Austerlitz mieux que ceux de Wagram.

Lorsque la paix se fit, les capitaines qui avaient commandé les armées écrivirent au double point de vue des événements et de la stratégie, mais non de la tactique.

Le grand Frédéric avait donné des instructions *secrètes* à ses généraux. Tant que dura la guerre, ses instructions restèrent réellement secrètes ; aussi la supériorité de la Prusse sur les champs de bataille fut-elle constante.

Mais quand la guerre fut terminée, les camps d'instruction où Frédéric donnait publiquement ses leçons dévoilèrent sa tactique.

Sans ces camps d'instruction, les méthodes de Frédéric eussent été ignorées, comme l'est de nos jours la tactique de Napoléon.

L'Empereur ne donnait pas d'instructions *secrètes* à ses généraux, mais tous comprenaient que les méthodes employées étaient un véritable secret. Il fut

religieusement gardé au commencement de l'Empire.

Jomini raconte qu'il sut du prince Charles d'Autriche lui-même que ce général n'imita nos méthodes qu'à l'époque d'Essling.

Les armées étrangères ignorèrent si bien notre tactique, que nous les voyons jusqu'en 1807 mettre constamment en pratique les leçons de Frédéric II.

Mais si l'un de nos généraux se trouve dans les rangs de l'ennemi, on lui donne la place importante pour qu'il fasse connaître notre tactique. Moreau à la dernière heure, avant lui Jomini lui-même, ont porté hors de nos rangs des idées et des méthodes tactiques jusque-là complétement ignorées de l'étranger.

Heureusement ces idées et ces méthodes n'étaient plus celles si parfaites d'Austerlitz ; et cependant, si la victoire abandonna nos aigles, c'est en grande partie parce que l'ennemi nous imita.

Il n'imita jamais Austerlitz, jamais Iéna, jamais Friedland ; sa science n'alla pas au-dessus de la tactique de Wagram.

Pendant que l'étranger empruntait nos méthodes tactiques, les généraux de la Révolution et d'Austerlitz disparaissaient emportant le secret de leur tactique.

D'autres venaient, non moins braves, mais privés des sévères enseignements des premiers. L'instruction s'affaiblissait dans les rangs, et nous nous écartions insensiblement des vrais principes. Une sorte de fatalité nous poussait vers les entreprises gigantesques, où le calcul devient presque impuissant.

Malgré les imitations, la tactique française restait toujours la première, parce qu'elle était dans le génie de la nation.

Nos armées arrivèrent enfin à Waterloo, où la tactique est si loin de celle de 1805.

La manœuvre de détail, la manœuvre savante de la division, de la brigade, du régiment, les combinaisons ingénieuses et invincibles des armes diverses ont, depuis Wagram, été remplacées par le *système des masses*.

La paix se fit. Nos généraux de l'Empire n'avaient rien oublié ; mais, par une sorte d'instinct bien plus que par calcul, ils gardèrent le silence sur la tactique.

Dans les rangs glorieux qui comptaient encore Suchet, Gouvion Saint-Cyr, Davoust, Soult, Foy, Lamarque et tant d'autres, il ne se trouva pas un capitaine de l'Empire qui consentît à soulever le voile dont s'était couverte la tactique de Napoléon.

On écrivit sur la stratégie, sur les événements militaires, sur les conquêtes, mais aucune œuvre ne parut sur la tactique, c'est-à-dire sur les procédés mis en œuvre par la division, la brigade, le régiment sur le champ de bataille.

Le silence des généraux de l'Empire a eu la plus déplorable des conséquences : on a cru que les escadrons et les bataillons de l'Empire ne manœuvraient pas ; on l'a dit, on l'a répété, et cette erreur fatale pourrait conduire aux catastrophes.

Qu'on le sache donc, si la tactique de Napoléon n'a pas été dévoilée par ses lieutenants, c'est qu'ils avaient résolu de garder le secret, espérant que leurs fils n'oublieraient jamais comment ils étaient arrivés à la véritable grandeur.

La tactique est une science modeste, presque pratique ; elle consiste en procédés, en méthodes, en combinaisons peu profondes, mais qui exigent une grande expérience, une étude constante et de rapides calculs.

L'oubli s'est fait, et des officiers se sont trouvés dans les armées européennes qui ont nié la puissance de la tactique. On a été jusqu'à douter de l'importance de ses éléments, et, malgré Frédéric et

Napoléon, malgré Turenne et Gustave-Adolphe, on a dit qu'une arme était inutile, que le calcul était superflu, et que l'héroïsme du soldat tiendrait lieu de la science du général.

C'était nier la tactique.

Alors il a fallu la prouver.

Quelque rigoureux qu'ils eussent pu être d'ailleurs, les raisonnements auraient échoué.

Mais les archives du Ministère de la guerre étaient là comme un testament militaire qui fait connaître aux fils la pensée des pères.

Les archives disent l'emploi des troupes sur les champs de bataille, les combinaisons d'armes, enfin cette tactique qui donna tant de victoires aux armées de la France.

DE L'INSTRUCTION DANS LES CAMPS

EXPOSÉ DE LA MÉTHODE SUIVIE DANS L'OUVRAGE

« La meilleure constitution d'armée a toujours été « celle où le soldat de toute arme voyait de plus « près l'exercice et les effets de toutes les armes. »

CARION NISAS.

La guerre est une science pratique.

Il est prouvé par l'histoire que chaque fois qu'une période de guerre succède à une période de longue paix, la méthode de guerre ou plutôt la tactique reste pendant quelque temps dans une sorte d'hésitation.

Cette hésitation fait bientôt place à des principes plus clairs, plus nets, sur lesquels se base enfin une nouvelle méthode de guerre qui arrive à une perfection relative.

L'expérience seule serait insuffisante.

Néanmoins, dit Frédéric II, dans une lettre à Fouquet, « l'horizon d'un officier en campagne est très- « borné. Marcher quand on marche, s'arrêter quand « on s'arrête, camper quand on campe, manger « quand on mange, se battre quand on se bat, voilà « ce que c'est que la guerre pour la plupart des offi- « ciers qui la font. »

Le maréchal Saint Cyr raconte ainsi une conversation qu'il eut à Dohna avec l'Empereur en 1813 :

« Napoléon disait : que si un jour il en avait le « temps, il ferait un livre dans lequel il démontrerait « les principes de la guerre d'une manière si précise « qu'ils seraient à portée de tous les militaires, et « que l'on pourrait apprendre la guerre comme on « apprend une science quelconque.

« J'ajoutai que jusqu'à ce moment il m'avait paru « que l'expérience ou la pratique la plus longue n'é- « tait pas le meilleur moyen d'acquérir cette science ; « que de tous les généraux, amis ou ennemis, qu'on « avait vus à la tête des armées de l'Europe, dans tout « le cours des longues guerres que la révolution fran- « çaise a occasionnées, aucun ne me semblait avoir ap- « pris par l'expérience, et que je ne l'exceptais pas du « nombre, considérant toujours la campagne d'Italie « comme son chef-d'œuvre militaire. Il me dit que « j'avais raison.... qu'il ne connaissait qu'un seul gé- « néral qui eût constamment acquis par l'expérience : « que ce général était Turenne, dont les grands talents « étaient le fruit des études les plus approfondies. »

Ailleurs, le même maréchal s'exprime ainsi :

« Il faut se former à l'art de la guerre par l'étude « approfondie de l'histoire des guerres anciennes et « modernes, mais particulièrement de ces dernières.

« Celles du règne de Louis XIV, celles de Frédéric « ont été assez bien décrites pour avoir servi à la « génération qui s'éteint ; celles de la République et

« de l'Empire doivent servir à former la génération « qui lui succédera. »

Turenne lui-même pensait que la guerre s'apprend plus dans les livres que sur les champs de bataille.

C'est également l'opinion de Napoléon. « Alexandre, « dit-il, a fait 8 campagnes ; Annibal 17, dont 1 en « Espagne, 15 en Italie et 1 en Afrique ; César en a « fait 13, dont 8 contre les Gaulois, et 5 contre les lé- « gions de Pompée ; Gustave-Adolphe 3; Turenne 18 ; « le Prince Eugène de Savoie 13 ; Frédéric en a fait « 11, en Bohême, en Silésie et sur les rives de l'Elbe.

« L'histoire de ces quatre-vingt-quatre campa- « gnes, faite avec soin, serait un traité complet de « l'art de la guerre.

« Les principes que l'on doit suivre dans la guerre « offensive ainsi que dans la guerre défensive en « découleraient comme de source. »

Napoléon, dans une autre partie de ses mémoires, se plaint de ce que ses officiers n'avaient pas le temps d'acquérir les connaissances qui leur manquaient.

« Ils ne savaient, disait-il, faire la guerre que sur « les grandes routes et à la portée du canon, tandis « que leur champ de bataille aurait dû embrasser la « totalité du pays. »

Les grands capitaines reconnaissent donc que les qualités guerrières les mieux développées et l'expérience de la guerre ne sont pas suffisantes pour former les principaux officiers ; il leur faut une étude sérieuse des meilleurs exemples, une instruction qui

ne s'acquiert pas complétement sur le champ de bataille, mais que donnent l'étude et les méditations.

Tous ceux qui ont fait la grande guerre avec succès avouent qu'il n'y a pas d'inspiration à la guerre;

Que ce que l'on appelle inspiration n'est autre chose qu'un calcul très-rapidement fait, et que ce calcul est le fruit ou d'une étude de cabinet ou de l'expérience.

Importance de l'instruction donnée dans les camps.

Ainsi donc, d'après Turenne, Gouvion Saint-Cyr, Napoléon et bien d'autres capitaines, il faut se préparer à la guerre par l'étude approfondie d'un grand nombre de campagnes et de batailles. En outre, comme il est nécessaire de se rapprocher le plus possible de l'application et de suppléer pour ainsi dire à l'expérience, il faut avoir recours à l'instruction donnée dans les camps.

Celle-ci a toujours fait sentir son influence dans les batailles qui l'ont suivie.

A l'appui de cette vérité, nous citerons les opinions des généraux Danilewski, Savary et Murat.

« Les Français, qui depuis près de deux ans, au « camp de Boulogne, avaient été exercés aux grandes « manœuvres, attaquaient les hauteurs avec une pré- « cision et une célérité remarquables : ils tombèrent « comme une avalanche sur les flancs de la 4e co- « lonne (1).

(1) Relation de la campagne de 1805 par le lieutenant-général russe Danilewski.

« L'ébranlement de toute l'armée à la fois eut quel-
« que chose d'imposant ; on entendait les comman-
« dements des officiers particuliers. Elle marcha
« comme à la manœuvre jusqu'auprès de la position
« des Russes, en s'arrêtant parfois pour rectifier ses
« distances et ses directions (1).

« Jamais bataille ne se donna avec plus d'élan, ja-
« mais on ne marcha mieux et avec plus d'ordre, ja-
« mais les mouvements et les évolutions ne se firent
« avec plus de calme et de précision, malgré la grêle
« de boulets, d'obus et de balles que recevait la
« troupe (2). »

Imperfections qui s'introduisent parfois dans l'instruction donnée dans les camps.

De même que ceux dont parle Frédéric, la plupart des officiers d'un grade inférieur qui sont appelés à venir s'instruire dans les camps n'en retirent que peu de fruits, parce que la pensée générale qui préside aux manœuvres leur échappe. La combinaison des trois armes devient alors pour eux un problème difficile à résoudre : ils se croient encore sur le champ de manœuvre de la garnison qu'ils viennent de quitter, et toute leur attention se concentre sur les détails de leur arme. Ils finissent par oublier le véritable but des camps d'instruction, qui est d'apprendre aux trois armes à s'apprécier, à se combiner et à juger chacune de sa véritable valeur. Un officier de régiment, même d'un

(1) Mémoires du duc de Rovigo. (Bataille d'Austerlitz).
(2) Rapport manuscrit de Murat sur la bataille d'Austerlitz.

grade supérieur, ne peut voir autour de lui que dans un cercle restreint; il ne se rend pas toujours compte du soutien qu'il apporte aux armes qui ne sont pas la sienne, du rôle passif ou actif qu'il est appelé à jouer; il ne peut juger de l'aide que peuvent lui prêter les autres armes et ne sait pas les leur demander à propos.

PLAN PROPOSÉ.

Comparer les différentes batailles entre elles, les mettre en regard des progrès actuels, et chercher enfin à résoudre les problèmes que réserve l'avenir, tel est, je crois, le meilleur moyen d'avoir à la première guerre la tactique la plus parfaite, celle qui sera le plus en rapport avec tous les perfectionnements obtenus jusqu'à ce jour.

Généralités. Camps d'instruction. Modifications proposées.

Pour que les camps d'instruction rendent à l'armée la plus *grande somme de services*, il faut élargir *le cercle des connaissances de l'officier*, lui permettre de suivre avec fruit non-seulement les manœuvres de l'arme à laquelle il appartient, mais bien aussi celles des autres armes. En un mot, habituer aux grandes manœuvres des yeux et un esprit qui jusque-là n'ont vu que des détails.

De même que trois personnes appelées à concourir à un même but, à entreprendre une même tâche se réunissent pour se communiquer ce qu'elles savent et ce qu'elles peuvent, les trois armes doivent se réu-

nir dans les camps pour se concerter entre elles et apprendre à se connaître, afin qu'un *accord parfait* préside à toutes les entreprises de la guerre.

C'est par une association bien entendue que l'on est parvenu à vaincre dans l'industrie et dans les arts une foule de problèmes qui paraissaient insolubles.

Le moyen le plus sûr d'élargir *le cercle des connaissances de l'officier*, de lui faire bien comprendre l'association des armes, serait de divulguer à tous les mouvements qui s'exécutent chaque jour, à chaque manœuvre, par chacune des armes, et le pourquoi, la discussion de ces mêmes mouvements.

Comme les meilleurs enseignements se trouvent dans les campagnes de Frédéric et de Napoléon, c'est là que nous chercherons des exemples.

Il serait plus logique d'exécuter dans les camps des manœuvres analogues à celles qui ont réellement eu lieu sur le champ de bataille que d'avoir recours à des manœuvres supposées. Le souvenir des faits historiques serait un moyen *mnémotechnique* mis à la disposition de l'officier. C'est la seule manière de lui rappeler parfaitement ce qu'il aura vu exécuter dans les camps.

Enfin, lorsque l'instruction semblerait assez avancée, on aurait recours aux manœuvres supposées. Chacun pourrait alors les raisonner, les comparer, en prenant comme types celles qui sont données par l'histoire.

Étude des batailles.

Thiers et les historiens ont décrit les batailles au point de vue historique, Napoléon et Jomini au point de vue stratégique; les uns et les autres se sont contentés de donner l'ensemble et le résultat des mouvements sans indiquer l'évolution précise.

« L'histoire, admirant les conceptions de Napoléon « ne s'est presque occupée qu'à les faire compren- « dre; elle a trop négligé les détails qui seraient né- « cessaires pour étudier la tactique de chaque arme. « Nos guerres ont été si longues, si compliquées, « qu'il semble que le temps ait manqué pour en « écrire l'histoire. On ne s'est attaché qu'aux mou- « vements des masses, ce qui ne peut guère servir « qu'aux généraux en chef, et l'on a négligé de don- « ner pour les combats des détails qui profiteraient « à tous les officiers. » (Colonel Favé, *Histoire et tactique des trois armes*.)

« Dans les derniers temps, on s'est beaucoup oc- « cupé de stratégie et pas assez de tactique. Celle-ci, « plus positive et moins brillante, a été délaissée. Ce- « pendant c'est la tactique qui gagne les batailles et « exerce par elles une influence directe sur le sort « des États. » (Général Pelet.)

Nous blâmons nos pères de n'avoir vu dans Frédéric que ses minuties; mais ne pourrait-on pas nous reprocher d'avoir trop négligé les détails, quand il s'agit de Napoléon, pour nous attacher presque exclusivement aux mouvements généraux?

« L'histoire purement militaire, dit le général Jo-

« mini, est un genre ingrat et difficile, car pour être « utile aux hommes de l'art, elle exige des détails « non moins arides que minutieux, mais nécessaires « pour bien juger des positions et des mouvements. »

Nous nous sommes proposé de retrouver dans chaque bataille tout ce qui peut être de quelque utilité à la tactique, à l'application des manœuvres, selon le terrain et les circonstances de la guerre.

DIFFÉRENTES DIVISIONS ADOPTÉES DANS LE RÉCIT DE CHAQUE BATAILLE.

« Une bataille est une action dramatique qui a son « commencement, son milieu et sa fin.

« L'ordre de bataille que prennent les deux armées, « les premiers mouvements pour en venir aux mains, « sont l'exposition ; les contre-mouvements que fait « l'armée attaquée forment le nœud, ce qui oblige à « de nouvelles dispositions et amène la crise d'où « naît le résultat ou dénouement. » (*Mémoires de Napoléon.*)

Telles sont les idées qui nous ont guidé dans l'exposé qui va suivre.

CHAPITRE PREMIER.

Préliminaire de la bataille. (Exposition.)

1° Circonstances stratégiques qui ont précédé et amené la bataille.

Nous ne donnons autant que possible que celles qui sont nécessaires pour bien faire comprendre la bataille.

2° Description du champ de bataille.

Cette description est appuyée d'une carte à l'échelle de $\frac{1}{60,000}$, donnant tous les mouvements du terrain.

3° Force et position des armées en présence.

4° Plan général adopté par chacun des adversaires, détail de ces plans, ordre de bataille.

Comment ont-ils été amenés à établir ces plans, ces ordres de bataille ? Discussion.

CHAPITRE II.

PHASES DE LA BATAILLE.

Bataille proprement dite.	5° 1re période. (Nœud.)	1er moment.	Aile droite.
			Centre.
			Aile gauche.
		2e moment.	Aile droite.
			Centre.
			Aile gauche.
	6° 2e période. (Crise et dénoûment.)	1er moment.	Aile droite.
			Centre.
			Aile gauche.
		2e moment. (Poursuite tactique.)	Aile droite.
			Centre.
			Aile gauche.

A chaque moment est affecté une carte sur laquelle sont tracées les manœuvres des troupes. Elle est ordinairement à une échelle double de celle qui a servi à la description du champ de bataille. Elle ne donne le plus souvent que la planimétrie. Pour les mouvements du terrain, il est nécessaire de se reporter à la première carte dont nous avons parlé. Vouloir comprendre et méditer une bataille, sans se servir de cartes très-détaillées qui donnent le développement de l'ensemble des manœuvres, serait agir comme un

élève qui se livrerait à l'étude de la géométrie descriptive sans vouloir faire de figures.

Conséquences de la bataille.

CHAPITRE III.

7° Poursuite stratégique.

Enseignements à tirer de la bataille pour l'instruction de l'officier

CHAPITRE IV.

8° Examen critique de la bataille. Conséquences à en tirer pour l'instruction de l'officier.

CHAPITRE V.

9° Examen de la bataille au point de vue de la tactique actuelle.

CHAPITRE VI.

10° Manœuvres analogues à celles de la bataille appliquées aux camps d'instruction.

Méthode proposée.

Chaque année, avant l'ouverture du camp, quelques batailles auraient été rédigées suivant le plan proposé, et un certain nombre d'exemplaires serait distribué dans les régiments. L'officier pourrait alors utiliser les loisirs de la garnison, en étudiant les manœuvres qu'il doit être appelé à exécuter quelques semaines plus tard. Dès que le camp serait

formé, le maréchal, chargé de le commander, préciserait ces manœuvres en réunissant au besoin un comité composé des trois armes. Il est évident qu'il faudrait donner assez de latitude aux officiers pour qu'ils pussent les modifier suivant le terrain et les circonstances fortuites.

Des programmes lithographiés contenant non-seulement des détails généraux, mais aussi des détails propres à chaque arme seraient distribués dans les régiments la veille de chaque manœuvre. Un aperçu général serait inutile, puisqu'il aurait été donné dans l'exposé de la bataille.

Le programme comprendrait :

1° Pour les officiers généraux, les manœuvres de toutes les divisions et de toute l'artillerie (peu de détails).

2° Pour les officiers supérieurs, les manœuvres de la division et des divisions voisines (infanterie et cavalerie), ainsi que de l'artillerie de la division (quelques détails).

3° Pour les officiers inférieurs, toutes les manœuvres de la division, de l'artillerie de cette même division, et quelquefois de la cavalerie ou de l'infanterie qui s'y rattachent (beaucoup de détails). On représenterait les troupes ennemies d'après le système adopté par le maréchal de Mac-Mahon.

Par cette méthode, aucun mouvement ne serait fait sans que l'officier n'en connût le pourquoi et ne se rendît compte du but à atteindre. Elle mettrait

entre les mains de tous une foule de renseignements utiles classés avec soin. Le peu de temps dont un officier dispose et la pénurie d'ouvrages dans une petite ville, ne seraient plus un obstacle à l'instruction de l'armée.

Au lieu de trouver dans un cours d'art militaire des principes émis sous une forme plus ou moins abstraite et synthétique, il aurait sous les yeux des exemples de manœuvres dont il pourait apprécier l'utilité.

De ces exemples il lui serait alors facile de passer à une forme plus générale et de déduire enfin les principes. Peut-être, après une première, une deuxième bataille, les bases de ces principes ne seraient pas bien assises, il douterait encore; mais, après une troisième ou quatrième, ses doutes s'éclairciraient, l'esprit s'accoutumerait peu à peu à poursuivre tous les desseins du chef et l'application des principes au milieu des péripéties de la lutte.

Bientôt l'officier arriverait à se faire, pour toutes les principales circonstances de la guerre, une théorie conforme à son âge, à son grade, à son caractère, à ce qu'il a lu et appris jusque-là. Amené progressivement à toutes ces conclusions, il ne les oublierait jamais, parce qu'elles seraient le fruit d'un travail consciencieux et raisonné; elles feraient en quelque sorte partie de son intelligence militaire, le cerveau aurait accompli son œuvre d'assimilation et pourrrait devenir créateur.

Plus tard, si l'officier était appelé sur les champs de bataille, il se rappellerait instinctivement tous ces principes dont de nombreux exemples, choisis avec discernement et discutés avec soin, lui auraient démontré l'utilité jusqu'à l'évidence, et saurait les appliquer à propos.

En effet, loin de douter de la solution du problème qu'il serait appelé à résoudre et de n'avoir à sa disposition qu'une idée très-abstraite et très-vague, fruit de la lecture de quelque ouvrage d'art militaire, il aurait au contraire sous la main des principes nettement définis, conséquences de l'étude des événements les plus divers. Son esprit saurait alors se plier sans peine au terrain et aux circonstances de la guerre, car, pour lui qui a besoin d'être un homme éminemment pratique, le mot n'aurait pas remplacé la chose, et il verrait dans tout ce qu'il fait un but autre que la manœuvre pour elle-même.

ZORNDORF

ZORNDORF

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE.

Afin de mettre en regard le système stratégique de Frédéric de celui de Napoléon, nous ferons précéder l'étude tactique de Zorndorf de considérations générales. Mais à l'avenir nous nous renfermerons dans la question tactique. Différents théâtres d'opération.

Pendant l'année 1758, le roi de Prusse eut à combattre sur trois grands théâtres d'opérations. (*Voir l'Atlas de Lavallée, carte* 19.) 1er théâtre.

Le premier était formé des bassins du Rhin inférieur de l'Enns et du Wéser. (Vestphalie, Hanovre, Hesse.)

Les ennemis y avaient deux armées, l'une sous le commandement du comte de Clermont (80 bataillons et 110 escadrons), l'autre sous celui de Soubise (30,000 hommes).

Frédéric leur opposa le meilleur de ses lieutenants, le duc Ferdinand de Brunswick avec 50 bataillons et 60 escadrons.

2e théâtre. Le deuxième théâtre comprenait les bassins de l'Elbe moyen, de l'Elbe supérieur et du Mein supérieur (Saxe, Bohême et Franconie).

Frédéric avait à y combattre l'armée dite des Cercles ou d'exécution, sous le duc de Deux-Ponts. Il lui opposa le prince Henri avec 38 bataillons et 34 escadrons.

Le duc de Deux-Ponts, voyant le succès des opérations de Daun, en Moravie, prit l'offensive et menaça Dresde.

3e théâtre. Le troisième théâtre d'opérations se composait des bassins de l'Oder et de la Vistule (Silésie, Poméranie, Prusse).

De ce côté, Frédéric voyait ses États envahis en Poméranie par les Suédois, en Prusse par les Russes et en Silésie par les Autrichiens. Il s'inquiéta peu des Russes ; ceux-ci, l'année précédente, s'étaient retirés après Jägerndorf et étaient entrés dans leurs quartiers d'hiver au delà du Niémen, mais ils avaient repris l'offensive au printemps et s'avançaient lentement vers la Vistule.

Le général Dohna avec 20 bataillons et 35 escadrons dut empêcher les progrès des Suédois repoussés l'année précédente sous le canon de Stralsund et surveiller en même temps les progrès des Russes dans la Vieille Prusse.

Frédéric prit lui-même le commandement des 64 bataillons et 128 escadrons qui devaient opérer en Silésie, en Bohême et en Moravie contre les 90 batail-

lons et 120 escadrons du général autrichien Daun. Il pénétra en Moravie et investit Olmütz. Coupé de sa ligne de retraite par Laudon, il fut obligé de gagner la Bohême par la route de Leutomischel et la Silésie par Landshut.

Pendant ce temps, l'armée russe du maréchal Fermor (70,000 hommes) envahissait la Vieille Prusse. Elle se composait de 20 régiments de cavalerie, 32 d'infanterie, 4 de grenadiers, 16,000 Cosaques et de 242 bouches à feu de tous calibres. Elle avait établi son quartier général à Marienwerder et s'était emparée de Thorn et d'Elbing afin de s'assurer une base d'opérations sur la Vistule. Puis, laissant à Marienwerder le général Rézanow, elle s'était dirigée sur Posen. Cette ville pouvait devenir une excellente *place de dépôt*, servir à l'établissement d'une base secondaire sur la Wartha, entre la Vistule et l'Oder, et appuyer aussi bien les opérations qui allaient s'ouvrir dans le Brandebourg que celles qui pouvaient se présenter en Silésie.

Le général Romanzow fut envoyé à Schneidemühl, sur la route d'Elbing, avec un corps de 10,000 chevaux. Plus tard, il se dirigea vers la Poméranie, passa l'Oder et s'établit à Schwedt.

Le général Dohna, apprenant le passage de la Vistule par l'armée russe, reporta aussitôt le poids de ses forces sur le point qui réclamait le plus sa présence. Il partit le 18 juin de Stralsund, campa le 6 juillet à Schwedt, quitta cette ville le 11 et continua

sa marche vers le sud, couvert par la ligne de défense formée par l'Oder.

Le Roi était trop habile pour abandonner un de ses lieutenants dans une position aussi critique et ne pas profiter de la lenteur de ses adversaires. Comme il venait de distancer Daun par la rapidité de sa marche sur Landshut, il commit à la garde de ce défilé une partie de son armée sous le margrave Charles, et, utilisant la ligne intérieure de Landshut à Francfort par Gruben, il partit le 10 août avec 18 bataillons et 38 escadrons.

En même temps, l'inaction du duc de Deux-Ponts permettait au prince Henri d'envoyer sur l'Oder 10 escadrons de cuirassiers. Dès son arrivée à Cüstrin, le comte Dohna avait détaché à Landsberg, sur la route de Posen, le général de Canitz avec 7 bataillons et 10 escadrons, afin de savoir quelle serait la marche des opérations suivies par les Russes. (Voir Planche I.) Il apprit bientôt l'occupation de Posen et la formation d'une place de dépôt dans cette ville. *Le front d'opération* de l'armée Russe se rapprochant de plus en plus de Francfort, ce fut pour lui un motif de croire qu'elle chercherait à traverser l'Oder sur ce point. Ce plan pouvait en effet permettre à Fermor de couper Dohna des bataillons qui accouraient de la Silésie, le conduisait droit à l'Oder sans avoir à traverser de nouveau la Wartha, et offrait en outre l'avantage de faire tomber *la ligne de défense* formée par le fleuve sans obliger à entreprendre le siége de Cüstrin.

Le général de Canitz, établi à Landsberg, était éloigné de Cüstrin de près de 60 kilomètres.

Comme il pouvait être enveloppé par l'armée russe, il rejoignit le comte Dohna. Celui-ci s'arrêta à Lebus (le 24 juillet), envoya à Francfort 2 régiments de hussards et les fit suivre par un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie commandé par le général Manteufel. Ce détachement reçut l'ordre de se porter à Reppen, à 23 kilomètres en avant de Francfort, afin d'arrêter les premiers efforts de l'ennemi et de donner ainsi aux bataillons qui arrivaient de la Silésie le temps de rejoindre l'armée de Dohna ; celle-ci campa à Francfort dès le 6 août.

Pendant ce temps, Fermor continuait sa marche vers l'Oder et s'arrêtait le 26 à Méseritz, sur la route de Francfort. Il se porta de là sur Landsberg et y passa la Wartha le 10. Ce mouvement indiquait clairement l'intention qu'avait ce général de diriger ses efforts sur Cüstrin ou sur Stettin. La première de ces deux *lignes d'opération* était plus stratégique : elle conduisait très-rapidement sur l'Oder et faisait traverser le fleuve sur un point plus facile que Stettin. C'était en outre la route la plus courte pour arriver à Berlin. La deuxième ligne permettait de se servir de moyens d'approvisionnements maritimes très-importants et forçait Frédéric à s'éloigner de la Saxe et de la Silésie, où sa présence serait bientôt nécessaire.

Dès que le comte Dohna apprit le passage de la

Wartha par l'armée russe, il donna l'ordre au général Manteufel d'évacuer Reppen dont l'occupation était désormais inutile, de se retirer sur Francfort et de rejoindre l'armée. (14 août.)

Le général Schorlemmer avec 4 bataillons et 16 escadrons dut passer l'Oder à Cüstrin, s'établir à quelque distance en avant de la place et observer les progrès des ennemis sur la route de Landsberg.

Toutes ces dispositions ne purent être complétement exécutées ; Fermor avait laissé à Landsberg le général Brown, afin de s'assurer du passage de la Wartha ; puis il s'était rapproché de la place avec l'intention d'en faire le siége, malgré le peu de grosse artillerie qu'il avait à sa disposition et les secours que la ville pouvait recevoir du comte Dohna. Celui-ci, après avoir quitté Francfort le 14, avait été rejoint le 16 près Reitwen par le corps du général Manteufel.

Le commandant de Cüstrin persuadé que la prise de la place ferait tomber la ligne de défense formée par l'Oder et compromettrait les opérations, non-seulement en Brandebourg, mais encore en Silésie et en Saxe, se défendit avec vigueur. Les Russes, habitués à rencontrer moins de résistance dans les quelques villes dont ils s'étaient déjà emparés (Thorn s'était rendu sans siége), furent surpris et cherchèrent à traverser le fleuve au-dessous de la place. Ils firent le 17 quelques démonstrations vers Schaumburg. Dohna en fut bientôt informé par les reconnaissances.

Il détacha aussitôt vers Genshman le général Manteufel avec 4 bataillons et une batterie de gros calibre. Lui-même se rapprocha de la place, campa entre Manchenow et Gorgast, et se tint prêt à se porter avec la majorité de ses forces sur le point le plus menacé.

Frédéric passe de la défensive à l'offensive.

La lenteur des opérations de l'armée russe au commencement de la campage et la résistance de Cüstrin donnèrent à Frédéric le temps de secourir Dohna. Il arriva le 21 août et fut rejoint le 22 par les bataillons et les escadrons qu'il amenait à marches forcées de son armée de Silésie. Il porta aussitôt le général Manteufel plus près de l'Oder, vis-à-vis de Schaumburg.

Après avoir fait reconnaître le fleuve et la position de l'ennemi, il détacha le général de Canitz, 4 bataillons et 200 hussards à Wrietzen pour y prendre les embarcations qu'on y avait rassemblées. Puis, pour mieux assurer le secret de son entreprise, il fit mettre à l'ordre de l'armée qu'elle ferait séjour le 22 et le 23. Le 22 au matin il rassembla les officiers généraux et leur donna ses instructions. L'armée se mit en marche à dix heures du soir par lignes et arriva le 23 à la pointe du jour vis-à-vis de Gustebiese. Le général de Canitz avait déjà réuni les bateaux destinés à la construction du pont. Le roi fit aussitôt passer les 8 bataillons d'avant-garde du général Manteufel et 1 escadron de hussards du régiment de Ziethen. L'infanterie occupa les hauteurs et prit, en prévision d'une attaque, les dispositions de défense. Les

hussards furent envoyés à la découverte. Le reste de l'infanterie du roi de Prusse n'attendit pas pour traverser le fleuve que la construction du pont, commencée à neuf heures, fût terminée. Elle se servit de tous les moyens de passage que le général de Canitz avait pu se procurer et qui étaient inutiles à l'achèvement du pont. Les rapports faits par les reconnaissances des hussards apprirent bientôt que les Russes n'avaient aucune troupe dans un rayon de plusieurs lieues autour de Gustebiese. Le pont était alors terminé (une heure). La cavalerie et l'artillerie reçurent aussitôt l'ordre de passer sur la rive droite.

Après avoir traversé l'Oder, l'armée prussienne se mit en marche sur Klossow, située à 13 kilomètres de Gustebiese et campa le soir, la droite à Zellin et la gauche à Klossow.

Dans la nuit du 23, Fermor apprit le mouvement exécuté par le roi de Prusse.

Il voulut alors assurer sa ligne de retraite qui se dirigeait de Cüstrin à Landsberg parallèlement à la Wartha, et se bifurquait ensuite vers Elbing et Posen. Toutes les troupes détachées reçurent l'ordre de revenir, et le siége de Cüstrin fut levé au milieu de la nuit.

Opérations du margrave Charles.

Le margrave Charles avait été laissé par Frédéric à Landshut, devant Daun. Le général autrichien le fit observer, opéra une diversion vers la droite et se dirigea avec le gros de ses forces à gauche, à Zittaw, d'où il pénétra en Silésie. Il prit lui-même position à

Goerlitz pendant que Laudon se portait rapidement vers le nord et arrivait le 25 août, jour de la bataille de Zorndorf à 60 kilomètres de Francfort.

Champ de bataille.

Frédéric allait rencontrer les Russes dans l'angle formé par la Wartha et l'Oder. (Voir planche II.)

D'après la topographie du pays on pouvait voir que les positions des deux armées en présence et sur le point d'en venir aux mains seraient limitées : au nord par la Mietzel, au sud par la Wartha, à l'ouest par la forêt de Drevitz et à l'est par le bois de Darmietzel (ou de Masin) et le ruisseau de Zicher.

Cette surface formait un rectangle dont le grand côté, dirigé du sud au nord, ne dépassait pas 7 kilomètres et le petit côté 5 kilomètres.

Sur tout ce terrain, le sol était généralement découvert et ne présentait que quelques hauteurs peu élevées et légèrement ondulées.

Les points culminants se trouvaient dans les nombreux mamelons qui se groupaient vers le sud, autour de Klein et de Gross-Kamin.

Au nord de Wilkersdorf, le sol allait en s'abaissant en pente très-douce vers la Mietzel et livrait en entier aux regards le terrain où s'est passé la bataille de Zorndorf. Celui-ci était un vaste pré marécageux divisé du sud au nord en quatre parties par les ruisseaux de Zicher, de Wilkersdorf, du Galgengrund, du Zabergrund, l'étang de Birkenbusch, et terminé au nord par les marais de Hosebruch et de Quartschen.

Les ruisseaux étaient bordés d'arbres et de taillis peu élevés. Ils formaient, avec les marais desséchés en partie par les chaleurs de l'été, les seuls accidents de terrain qui pussent avoir quelque valeur pour l'un et l'autre parti, et présenter des obstacles. Néanmoins, ils étaient, ainsi que nous le verrons dans le courant de la bataille, praticables à toutes les armes sur la plus grande partie de leur étendue. Entre chacun de ces ruisseaux, le terrain formait des rectangles légèrement ondulés dont les grands côtés se dirigeaient du nord au sud. L'élévation la plus accentuée était située dans le rectangle compris entre le Galgengrund et le Zabergrund, et portait le nom de Fuchsberg. Elle fut vivement disputée pendant la bataille.

Les ressauts les plus rapides se trouvaient vers Quartschen, mais un sol sablonneux les rendait insignifiants.

Les forêts de Drewitz et le Darmietzel (ou de Masin), qui limitaient le champ de bataille à l'ouest et à l'est, couvraient un terrain stérile.

Formées de maigres taillis au milieu de bruyères, elles ne pouvaient opposer d'obstacles sérieux à la marche des différentes armes.

Dispositions prises par l'armée russe.

Dans la matinée du 24 août, les Russes abandonnèrent la position qu'ils occupaient entre Drewitz et Wernicke et jetèrent leur équipage de siége, sous la garde de 4,000 grenadiers, dans le village de Klein-Kamin qu'on avait déjà commencé à fortifier. Ils le retranchèrent à la hâte et firent servir

une partie des voitures à la construction des barricades.

Fermor supposant que les Prussiens arrivaient par Kussdorf et Quartschen, voulut couvrir *sa ligne de retraite* et son parc de siége.

1re position adoptée par Fermor.

Pour former de la Mietzel une meilleure *ligne de défense*, il fit détruire tous les ponts. Les troupes du général Brown, rappelées la veille de Landsberg, se formèrent parallèlement à la Mietzel, le front tourné vers Quartschen, la gauche appuyée au Zabergrund. Le reste de l'armée de Fermor s'établit au delà du Zabergrund, la gauche appuyée à la forêt de Drevitz, la droite au général Brown. L'ordre de bataille formait un angle légèrement obtus. (Voir planche II.)

Marche de Frédéric vers Neudamm.

L'armée du roi, très-fatiguée, fut obligée de se reposer pendant la matinée du 24. A une heure de l'après-midi, Frédéric fit partir de Klossow l'avant-garde sous les ordres du général Manteufel (8 bataillons).

Suivie une heure après par toute l'armée, elle arriva à huit heures du soir au moulin de Neudamm.

Les Prussiens campèrent sur trois lignes entre le moulin et Darmietzel, couverts par la Mietzel.

Force des armées en présence.

Les forces de Frédéric se composaient de 38 bataillons, 83 escadrons et 117 bouches à feu, sans faire entrer dans ce chiffre l'artillerie régimentaire, 22,800 fantassins et 9,960 chevaux. On voit que la cavalerie formait presque le tiers de 32,760 combattants. Il y avait à peu près 3 pièces par 1,000 hommes.

Les Russes comptaient 76 bataillons et 51 escadrons (52,000 hommes). Ils avaient sur les Prussiens une supériorité marquée en infanterie; mais par suite de l'envoi sur les derrières d'un corps de 10,000 chevaux sous le général Romanzow, ils étaient inférieurs en cavalerie.

Passage de la Mietzel.

Dans la soirée du 24, le roi fit rétablir le pont du moulin de Neudamm. Il y porta son quartier général et jeta de l'autre côté 28 escadrons de hussards, 2 régiments de dragons et les 8 bataillons du général Manteufel.

Toutes ces troupes se disposèrent en demi-cercle, les deux ailes appuyées à la rivière. Des reconnaissances furent faites par les hussards sur tous les chemins qui conduisaient du moulin de Neudamm vers Quartschen, Zorndorf, Zicher et Batzlow, chemins que l'armée devait suivre le lendemain pour traverser la forêt de Masin et déboucher dans la plaine. Des renseignements certains ayant été recueillis, on fit passer l'artillerie au milieu même de la nuit sur le pont du moulin de Neudamm; on établit quelques ponts volants pour l'infanterie et l'on s'assura du pont du moulin de Kersten pour la cavalerie. Quelques bataillons occupèrent fortement Darmietzel et achevèrent la destruction du pont.

2e position adoptée par Fermor.

Les reconnaissances faites par les ordres de Fermor, dans la soirée du 24, lui apprirent que sa position allait être prise à revers sur la droite, parce que les Prussiens, maîtres de la route de Neudamm, avaient

établi des ponts sur la Mietzel. Il ordonna alors à toute son armée de faire demi-tour à droite. Le corps principal s'établit derrière le Galgengrund, parallèlement à ce ruisseau. Le général Brown, dont la division servait de corps d'observation, exécuta un changement de front sur l'aile gauche et se déploya en avant du Galgengrund, parallèlement au corps principal, la gauche appuyée au marais de Hosebruch et la droite s'étendant vers la route. (Voir planche II.)

3e position adoptée par Fermor.

Ordre de bataille des Russes.

A la suite de nouvelles reconnaissances, d'avis secrets ou d'un pressentiment qui le portait à croire que le roi attaquerait par Zorndorf, Fermor changea encore une fois de position. Ce troisième mouvement se fit au milieu de la nuit; les troupes formées en masse sur quatre lignes s'établirent parallèlement à la Mietzel, sur les hauteurs de Quartschen et de Zicher, la gauche appuyée au marais de Hosebruch et la droite au Zabergrund. Divisées en trois parties par le Galgengrund et le ruisseau de Wilkersdorf, elles figuraient trois gros carrés dans lesquels la cavalerie et l'infanterie étaient rangés sans méthode sur quatre ou cinq lignes. A l'aile droite se trouvait une masse de cavalerie régulière en colonne profonde, à l'aile gauche toute la cavalerie irrégulière. L'ensemble de l'ordre de bataille adopté par cette armée formait un rectangle long de 3,000 mètres et large de 600.

Marche de flanc de l'armée prussienne.

Le Roi fut instruit pendant cette même nuit du 24, par les rapports des hussards envoyés en reconnaissance, de la jonction du corps d'observation du général

Brown avec le gros de l'armée russe et de la position de cette armée sur les hauteurs du Quartschen et de Zicher. Cette circonstance affermit Frédéric dans la résolution qu'il avait de défiler par lignes, comme à Leuthen, à plusieurs kilomètres en avant de l'ennemi, et de venir lui livrer bataille dans la plaine qui s'étend au nord de Zorndorf.

L'armée prussienne se mit en marche à 3 heures et demi du matin. L'infanterie traversa la Mietzel au pont de Neudamm et sur des ponts volants ; la cavalerie profita du pont du moulin de Kersten. Dès que ce passage fut effectué, l'infanterie se porta en avant sur deux colonnes à distance, figurant deux lignes qui auraient rompu par la gauche. Elles étaient soutenues sur leur flanc droit par l'avant-garde composée de 28 escadrons de hussards, des 8 bataillons du général Manteufel et des 2 régiments de dragons qui avaient passé la Mietzel la veille au soir.

Cette avant-garde était également la gauche en tête.

On voit que l'armée marchait comme elle avait campé, c'est-à-dire sur plusieurs lignes protégées par l'avant-garde.

Celle-ci s'étendit un peu au nord de Batzlow pendant que les deux colonnes d'infanterie et de cavalerie se dirigeaient sur le village. Pour fouiller le pays avec plus de succès et mieux couvrir la marche, l'avant-garde se dirigea sur deux colonnes. Celle de droite (ou extérieure) composée des 28 escadrons de

hussards, s'étendit vers Zorndorf et Zicher et fit de ce côté quelques reconnaissances. Le roi de Prusse et la plupart des généraux l'accompagnaient afin d'avoir des renseignements plus exacts et plus prompts sur la position des Russes.

Les 8 bataillons du général Manteufel et les 2 régiments de dragons firent partie de la colonne intérieure et durent servir de soutien à la colonne extérieure.

Les bois masquèrent jusqu'à Batzlow le mouvement de l'armée prussienne. Arrivée là, elle fit tête de colonne à droite et se dirigea vers Zorndorf, en passant par Wilkersdorf. Elle arriva à ce dernier village sans avoir obtenu aucun renseignement. Les Cosaques, pressés de près par les hussards, mirent le feu à Zorndorf, espérant peut-être arrêter par l'incendie la marche des Prussiens. Le vent poussait vers le nord la fumée qui s'échappait du village; le sable soulevé par les troupes du roi obscurcissait l'air, ce qui empêchait les deux armées, déjà en présence depuis quelque temps, de se reconnaître et de se juger.

Plan de Frédéric.

Frédéric s'était proposé de tourner les Russes et de les couper de leur *ligne de retraite* de Langsberg et de les jeter dans les eaux marécageuses de la Mietzel.

Il les avait tournés sans être tourné lui-même; car, s'il était coupé de la *ligne d'opération accidentelle* qui l'avait conduit dans la plaine de Zorndorf, il pouvait trouver un abri sur la rive gauche de l'Oder en se rabattant sur Cüstrin.

Cette ligne d'opération était la seule que les circonstances permettaient d'adopter. En effet, la présence du roi devenait de jour en jour plus indispensable en Saxe, et il fallait, après la bataille, pouvoir se diriger sur ce pays le plus promptement possible.

En supposant que l'on pût se retirer par où l'on était venu, trois ou quatre jours étaient nécessaires pour aller de Zorndorf à Reitwen. Tandis que quelques heures suffisaient pour faire passer l'armée de Zorndorf à Cüstrin et de Cüstrin à Reitwen.

Le roi préféra donc, avec raison, avoir sa retraite assurée par Cüstrin. Ce motif le porta à faire partir l'attaque de Zorndorf. On peut croire même qu'il eut l'intention de pousser jusqu'à Birkenbusch, petit village retranché qui servait de poste avancé aux Russes et de les prendre en flanc. Les reconnaissances faites par la cavalerie légère apprirent bientôt qu'une attaque dirigée de ce côté serait très-difficile, l'aile droite des Russes étant couverte par le terrain marécageux du Zabergrund.

Frédéric se décida alors à attaquer avec son aile gauche du côté de Zorndorf et résolut de pénétrer par l'angle droit du grand carré ennemi.

Plan des Russes.

On doit supposer que l'armée russe adopta son ordre de bataille parce qu'elle était accoutumée à s'en servir contre la cavalerie turque, qu'elle lui avait dû la victoire de Jäegerndorf, et que l'on ignorait de quel côté le roi de Prusse attaquerait. Par

suite de la position qu'elle occupait, elle se divisait en trois parties, très-imparfaitement liées entre elles, se séparait de son parc de siége, s'acculait à une rivière, ne se déployait pas pour combattre et restait pour ainsi dire paralysée.

Il y avait donc de ce côté bien des fautes commises. L'on se demanderait volontiers quel pouvait être le plan du général Fermor. Tout s'expliquera cependant si l'on veut se souvenir que les Russes, habitués à combattre les Turcs, les Tartares et les Polonais, apparaissaient pour la première fois en Europe. Ils venaient, en effet, entreprendre la grande guerre contre les peuples occidentaux, ce qui donnait aux Prussiens, alors les premiers manœuvriers du monde, une supériorité tactique considérable. Aussi voyons-nous Frédéric entreprendre, pour ainsi dire sous les yeux de ses ennemis, une marche de flanc qui, avec un adversaire plus manœuvrier et plus entreprenant, pouvait causer sa perte.

Ordre de bataille des Prussiens.

Les dispositions adoptées pour la bataille de Zorndorf ressemblent à celles de Prague, de Kollin et de Leuthen. L'armée, marchant par le flanc gauche, devait gagner l'aile droite de l'ennemi et alors converser.

A 8 heures du matin, l'armée prussienne adoptait l'ordre de bataille suivant : (*Voir planche III.*)

Infanterie.

L'avant-garde, composée des 8 bataillons du général Manteufel, se forma derrière Zorndorf, ayant son aile gauche appuyée à un étang.

Elle était soutenue à 250 pas en arrière par les 11 bataillons du général de Canitz et les 9 bataillons de Dohna, disposés en première ligne. La deuxième ligne, qui comptait 10 bataillons sous les ordres du général Forcade, prit position à 250 ou 300 pas en arrière de la première.

Cavalerie.

Les bataillons de l'aile droite durent se tenir un peu en arrière et laisser Wilkersdorf à 800 pas sur leur droite. Cet intervalle fut rempli par 5 escadrons du régiment de dragons Normaun en première ligne, et 7 escadrons du régiment de hussards Ruesch en deuxième ligne.

Tout le reste de la cavalerie (71 escadrons) se déploya d'abord de la manière suivante :

25 escadrons prirent position en arrière de la gauche : 3 régiments de cuirassiers formant 15 escadrons (prince Frédéric, prince de Prusse et carabiniers), reçurent l'ordre de se porter à la droite, et 31 escadrons, sous les ordres de Seydlitz, se préparèrent à traverser la forêt de Drewitz pour soutenir, au besoin, l'aile gauche ou profiter des avantages qui pourraient se présenter.

Artillerie.

Outre l'artillerie des bataillons, l'attaque devait être préparée par 60 bouches à feu de position. Une batterie de 20 pièces fut établie en avant de la gauche et une de 40 pièces en avant de la droite du corps du général Manteufel.

En résumé, nous voyons que 19 bataillons (8 du général Manteufel et 11 du général de Canitz), 56 es-

cadrons et 60 bouches à feu se trouvaient réunis contre l'aile droite des Russes ou plutôt contre l'angle du rectangle qui faisait face à Zorndorf.

Le Roi avait ainsi donné ses ordres :

Dispositions prescrites par le roi.

L'avant-garde appuyera sa gauche au Zabergrund et abordera l'angle droit de la formation russe. Elle sera soutenue par l'aile gauche des deux autres lignes d'infanterie. Celles-ci se porteront en avant sans s'écarter du Zabergrund. La première ligne se tiendra à 250 mètres en arrière du général Manteufel, la deuxième à la même distance de la première. Les 25 escadrons de l'aile gauche suivront ce mouvement et se tiendront prêts à soutenir l'infanterie. Seydlitz avec ses 31 escadrons s'étendra à la gauche et cherchera à profiter du terrain et des circonstances. Toute l'aile droite sera refusée.

CHAPITRE II.

1re PÉRIODE. 1er MOMENT.

(Voir planche III.)

(Pour les signes conventionnels voir à la fin de l'Atlas la planche XK.)

Engagement. (Combat d'artillerie.)

A neuf heures l'armée prussienne en bataille commençait l'action par son artillerie. Le général Manteufel qui s'avançait avec les 4 bataillons de gauche de l'avant-garde avait mis sous leur protection la batterie de 20 pièces établie sur les côteaux au nord-ouest de Zorndorf.

Les 4 bataillons de droite marchèrent sur le village incendié qu'ils ne pouvaient traverser. Manquant d'espace pour se déployer à leur gauche, ils obliquèrent à droite et marchèrent ensuite à l'ennemi, laissant le village à gauche. On plaça sous leur protection la batterie de 40 pièces. Celle-ci croisa ses feux avec la batterie de la gauche contre la droite des Russes.

Le maréchal Fermor avait réuni à sa droite la plus grande partie de son artillerie. Elle était supérieure en nombre à celle des Prussiens. Cependant elle produisit peu d'effet, parce que les Russes avaient l'habitude de tirer trop haut et de disséminer leurs coups sur toute l'étendue du front, au lieu de les faire converger sur un seul point. L'artillerie prussienne, au

contraire, croisait ses feux de manière à ne battre en brèche que quelques parties des lignes russes, et employait beaucoup le tir à ricochet. Elle produisit de sanglantes trouées dans les masses profondes de Fermor.

L'infanterie entre en action.

Le général Manteufel, trouvant ses batteries trop éloignées des Russes, ordonna à ses 8 bataillons et à l'artillerie de se porter en avant. Il s'avança ainsi, espérant que les 11 bataillons du général de Canitz et les 25 escadrons de l'aile gauche le rejoindraient bientôt.

Ce mouvement fit cesser le feu de l'artillerie prussienne et donna aux Russes le temps de réparer leurs pertes. Ceux-ci en effet avaient beaucoup souffert. Ils commencèrent à appeler des troupes de leurs dernières lignes pour les placer en avant. Apercevant cette manœuvre, et, pour empêcher l'ennemi de se reformer, le général Manteufel fit donner ses bataillons et commencer la fusillade. (Onze heures du matin.)

En même temps, la première et la deuxième ligne d'infanterie exécutaient un changement de front oblique sur l'aile droite (pour parler le langage de l'époque, refusaient leur droite).

Faute du général de Canitz.

Le général de Canitz, soit parce qu'il ne comprit pas les instructions du roi, soit parce qu'il voulut rester lié au centre de l'armée, soit parce qu'il fut gêné par l'incendie de Zorndorf, soit encore parce qu'il craignit d'arriver trop tard à l'ennemi en marchant derrière le général Manteufel, suivit le mouve-

ment du reste de l'armée. Il s'éloignait ainsi du Zabergrund et laissait l'avant-garde entièrement en l'air.

La cavalerie seule soutient le mouvement offensif du général Manteufel.

L'avant-garde était soutenue, d'assez loin il est vrai, par les 25 escadrons de l'aile gauche et les 31 escadrons de Seydlitz. Ceux-ci avançaient sur la rive gauche du Zabergrund, leur droite à travers les prés, à 1 kilomètre environ en avant de Zorndorf, et se servaient de tous les plis de terrain pour se mettre à l'abri des coups de l'ennemi. Ils se formèrent sur trois lignes déployées de la manière suivante : Première ligne ; 3 escadrons des gardes du corps (cuirassiers), 5 escadrons de gendarmes (cuirassiers), 5 escadrons du régiment de Seydlitz (cuirassiers) ; deuxième ligne, 10 escadrons du régiment de Ziethen (hussards); troisième ligne, 8 escadrons du régiment de Malachowsky (hussards).

Séparé du reste de l'armée par le Zabergrund, Seydlitz fit reconnaître ce ruisseau. Des officiers d'état-major placèrent des sous-officiers et des ordonnances pour marquer tous les points de passage. Lui-même précédait ses escadrons et observait du haut des côteaux ce qui allait se passer afin d'agir.

En même temps, les 25 escadrons de l'aile gauche suivaient le mouvement du général Manteufel, passaient à droite et à gauche de Zorndorf et se formaient en bataille sur deux lignes.

Conséquences de la faute du général de Canitz.

Cependant, le général de Canitz continuait à se porter en avant, restant toujours lié aux autres ba-

taillons de la première ligne. Sa gauche arriva bientôt à hauteur de la droite de l'avant-garde.

Le général Manteufel aperçut cette faute et voulut y remédier. Il ordonna alors aux 4 bataillons de droite d'appuyer vers le général de Canitz tout en restant liés aux 4 bataillons de gauche qui ne devaient point s'éloigner du Zabergrund. Par suite de ces tâtonnements, la droite de l'avant-garde ralentit sa marche et exécuta en quelque sorte un changement de front oblique sur l'aile droite. En outre, l'attaque ayant été tellement brusquée que l'ordre et les intervalles étaient difficiles à maintenir, les bataillons Prussiens arrivèrent en désordre sur les masses profondes des Russes.

«Toujours est-il qu'au lieu d'une masse considérable « dont le roi voulait diriger l'action sur un seul point, « l'avant-garde abandonnée à elle-même figurait une « mince ligne d'infanterie engagée avec la profonde « masse des Russes, ayant son flanc gauche entière- « ment en l'air. » (De Bismarck, *Vie de Seydlitz*, non traduit de l'allemand.)

Quoi qu'il en soit, le général Manteufel aborda les Russes avec résolution, renversa leur première ligne, entama la seconde et les rejeta toutes deux sur la troisième; mais il s'élança avec trop d'ardeur au milieu des ennemis, et sa gauche fut bientôt cernée.

1re PÉRIODE. — 2e MOMENT.

(Voir planche IV.)

Mouvement offensif de l'infanterie et de la cavalerie russes.

Après un feu de mousqueterie de quelques instants, les deux premières lignes de l'infanterie russe s'ébranlèrent et chargèrent avec de grands cris.

Les bataillons prussiens dont les rangs commençaient à s'éclaircir ne tardèrent pas à plier. La cavalerie régulière russe, qui avait pris position en troisième ligne en arrière de l'infanterie, mit à profit cette circonstance. Elle s'élança, formée en colonne, à travers les intervalles, culbuta en quelques instants et sans se déployer les 8 bataillons de l'avant-garde et prit 26 pièces d'artillerie. Pendant ce temps, d'autres escadrons se rabattaient à gauche, passaient le Galgengrund et attaquaient de front la deuxième brigade du général de Canitz. Une autre partie de la cavalerie passait le Galgengrund un peu plus haut et attaquait cette même brigade de flanc et de revers.

Sept bataillons de la gauche de la première ligne furent renversés. Jamais l'infanterie prussienne n'avait éprouvé une pareille déroute.

La cavalerie russe, toujours formée en colonne, s'arrêta au pied du Fuchsberg et à la même hauteur de l'autre côté du Galgengrund. L'infanterie s'avançait en même temps pour seconder le mouvement offensif de la cavalerie et poursuivre l'avantage ; mais, peu exercée aux manœuvres, elle se mit bientôt en désordre. Néanmoins, elle continua à se porter en avant en

poussant des cris de victoire, laissa bientôt derrière elle toute la cavalerie russe et reprit ainsi la position en première et deuxième ligne qu'elle occupait au commencement de l'action.

Préliminaires des charges des 31 escadrons de Seydlitz et des 25 escadrons de l'aile gauche.

Les 25 escadrons qui avaient suivi le mouvement de l'aile gauche étaient restés à une distance d'environ 500 mètres en arrière du général Manteufel ; 10 de ces escadrons (les régiments de Platten et de Plettenberg) avaient reçu l'ordre de se porter à l'aile droite, et déjà ils s'éloignaient au grand trot, lorsqu'ils apprirent, assez à temps, la déroute de l'avant-garde. Ils tournèrent bride aussitôt, et se dirigèrent sur un point où leur présence devenait si nécessaire.

Seydlitz, placé ainsi que nous l'avons vu de l'autre côté du Zabergrund, avait été témoin de la déroute du général Manteufel.

« Frédéric, occupé de son infanterie avait fait dire « à ses généraux de cavalerie de saisir le moment d'a- « gir, et particulièrement à Seydlitz, de n'attendre « d'autres ordres que sa propre inspiration. Celui-ci « sentit qu'il n'y avait pas un moment à perdre et donna « l'ordre à chaque régiment de *rompre par pelotons à* « *droite* et de prendre le trot pour passer le Zabergrund. « Chaque régiment le traversa aux points qui avaient « été reconnus d'avance. » (Marquis de Caraman.)

Des officiers d'état-major portèrent rapidement cet ordre de Seydlitz : aux gardes du corps et aux gendarmes (8 escadrons), de prendre l'infanterie de la droite russe en flanc ; au régiment de Seydlitz (5 es-

cadrons), à la tête duquel se plaça ce général, de charger la cavalerie, et aux régiments de hussards de Ziethen et de Malachowsky (18 escadrons), de soutenir cette dernière attaque. Dès que les régiments eurent franchi le Zabergrund, chacun d'eux se forma *en avant en bataille au galop* et s'avança très-rapidement vers l'ennemi, malgré la pente assez rapide qu'il fallait gravir pour arriver jusqu'à lui.

Charge contre l'infanterie russe.

Les gardes du corps et les gendarmes (8 escadrons) tombèrent sur le flanc droit de l'infanterie russe.

Bientôt les 15 escadrons de l'aile gauche (régiments de Zetteritz dragons, et de Schorlemmer hussards), après avoir laissé un passage aux fuyards de l'avant-garde, partirent au galop sur une seule ligne déployée, et chargèrent cette même infanterie russe déjà désorganisée par les gardes du corps et les gendarmes. Les deux régiments de dragons Platten et Plettenberg (10 escadrons), qui revenaient sur leurs pas se joignirent bientôt à eux, formant ainsi une deuxième ligne. 33 escadrons se trouvaient donc réunis pour sabrer la droite de l'infanterie de Fermor. Elle résista avec l'opiniâtreté qui est le caractère distinctif du soldat russe. Il s'engagea alors un combat terrible que nous considérons comme un des faits de guerre les plus mémorables.

« Ordinairement la résolution d'une attaque porte « le trouble chez l'adversaire ; avec l'ordre se perd « la faculté de manœuvrer, et l'ennemi livre bientôt « par la fuite un terrain qu'il ne peut plus défendre.

« Mais ici, il fallut avec le sabre faire brêche dans « cette masse serrée. Il n'y avait de vaincu que ce « que le glaive ou le choc jetait par terre. Habitué à « se battre avec la cavalerie turque qui ne faisait point « de quartiers, tout ce qui restait debout tendait à « s'agglomérer et à se prêter un mutuel appui, n'es- « pérant son salut que de sa résistance, et ne songeant « ni à fuir ni à se rendre. Et pourtant, la valeur de « la cavalerie prussienne sut vaincre tant d'opiniâ- « treté ! » (De Bismarck, *Vie de Seydlitz.*)

Les Russes reprenaient les armes dès que la cavalerie prussienne les avait dépassés ; on était forcé de les exterminer.

Charge contre la cavalerie russe.

Pendant ce temps, la cavalerie de l'aile droite recevait de pied ferme et sans se déployer, le choc des 5 escadrons de cuirassiers de Seidlitz dirigés sur l'angle droit de la masse qu'elle formait.

Malgré un désavantage incontestable, résultat de la faute qu'elle avait commise d'attendre de pied ferme la charge de la cavalerie prussienne, elle soutint bravement le choc et resta inébranlable, parant les coups qui lui étaient portés. Ce fut une faute capitale ; car la cavalerie n'est pas une arme défensive.

Les 18 escadrons de hussards, lancés d'abord sur les traces de Seydlitz, se dispersèrent à droite et à gauche en fourrageurs, débordèrent la gauche des colonnes russes, les enveloppèrent et y pénétrèrent par derrière.

Cette charge de flanc et de revers des hussards,

combinée avec celle du régiment de Seydlitz, rompit complétement la colonne de droite de la cavalerie russe. Elle se dispersa d'abord dans toutes les directions, puis se précipita vers Quartschen, malgré tous les efforts tentés pour la retenir, et ne reparut pas de la journée.

Bientôt cette cavalerie se mit dans la déroute la plus complète, lorsque les soldats commencèrent à piller les bagages de leurs généraux et à boire l'eau-de-vie des cantinières.

La colonne de gauche, de la cavalerie régulière russe, voyant la déroute de la colonne de droite, chercha un refuge derrière les bataillons du centre.

Seydlitz achève destruction l'infanterie de la oite russe.

Seydlitz laissa aux gardes du corps, aux gendarmes et aux 25 escadrons de la gauche (33 escadrons), le soin d'achever la défaite du gros de l'infanterie de la droite russe, rallia ses 23 escadrons (5 du régiment de Seydlitz, 10 du régiment de Ziethen, 8 du régiment de Malachowsky), et les reforma sur trois lignes dans l'ordre primitif de bataille, à distance d'escadron, la gauche au Zabergrund.

La retraite de la cavalerie russe lui fit bientôt apercevoir une partie de l'infanterie encore intacte, en position entre le Zabergrund et le Galgengrund, formée sur deux lignes assez rapprochées et complétement dégarnies de cavalerie. Cette infanterie, figurant en quelque sorte la 4e et la 5e lignes de la droite des Russes, était restée à la garde des bagages et

de l'artillerie qui, en raison de son peu de mobilité, n'avait pu suivre la marche des autres armes. Fermor, voyant que l'action principale allait se passer à l'aile droite, s'était transporté sur ce point. Le vide formé entre les troupes et le Zabergrund augmentait à chaque instant, parce que, sentant leur position aventurée, elles se rapprochaient instinctivement du centre et tentaient de s'échapper vers Quartschen.

Cette circonstance frappa Seydlitz et lui inspira l'idée d'une manœuvre particulière. Il s'avança au trot avec ses trois lignes déployées à distance d'escadrons, dans la direction de Quartschen, comme s'il voulait déborder l'aile droite des Russes. Il continua sa marche jusqu'à ce que son régiment de cuirassiers qui était en première ligne fut parvenu à hauteur du flanc droit de la dernière ligne russe.

Il commanda alors : *Escadrons à droite, marche ; en avant, au galop, chargez !*

« Son but était d'éviter ainsi un feu de mousque-
« terie qui eût été très-meurtrier. L'infanterie enne-
« mie chercha à la vérité à en changer la direction
« en tirant à droite ; les généraux ennemis ployèrent
« des troupes en potence ; mais, surpris par la ma-
« nœuvre inattendue de Seydlitz, ces dispositions
« furent de peu de secours. » (Marquis de Caraman.)

Les feux obliques qu'on essuya firent peu d'effet, parce que les fantassins, gênés dans leur oblique à droite, tirèrent trop haut, et que les pelotons mis

en potence eurent à peine le temps de prendre position.

Les 3 régiments de Seydlitz, après avoir rompu par escadron à droite, présentaient un front de 3 escadrons et une profondeur à la gauche de 5, à la droite de 8 et au centre de 10. Ils abordèrent le flanc droit des deux lignes assez rapprochées de l'infanterie ennemie, renversèrent tout devant eux et balayèrent ainsi en moins d'un quart d'heure, par cette deuxième charge, le terrain qui s'étend entre le Zabergrund et le Galgengrund.

L'artillerie de la droite russe tomba entre leurs mains; les généraux et les officiers à cheval se dispersèrent dans toutes les directions; Fermor lui-même, entraîné par les fuyards, ne put rejoindre son armée que pendant la nuit.

Seydlitz réforme ses escadrons et se retire vers Zorndorf.

Seydlitz eut bientôt à souffrir des feux partis de la rive droite du Galgengrund. Il reconnut que le centre de l'armée ennemie se trouvait en position de l'autre côté de ce fond marécageux et faisait encore bonne contenance, ferme et massé dans son premier ordre de bataille.

Il était alors éloigné du reste de la cavalerie prussienne. L'infanterie, repliée jusqu'à Zorndorf, dans un grand désordre, ne pouvait se rallier avec le peu de cavalerie laissé de ce côté; l'artillerie de la gauche, en partie prise par les Russes, était tellement désorganisée qu'il devenait impossible de s'en servir.

Seydlitz avait à choisir entre trois partis :

1° Se jeter à travers un fonds marécageux qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître et le traverser sous le feu plongeant de l'ennemi ;

2° Rester dans la position qu'il occupait, et s'exposer ainsi à des pertes sensibles et inutiles ;

3° Enfin songer à la retraite. Seydlitz adopta avec raison ce dernier parti.

« Il se décida à ramener sa brave cavalerie, qui « venait de combattre si vaillamment, en arrière de « Zorndorf, emmenant avec lui les canons, dra- « paux, etc. Ce mouvement se fit au pas comme à « la manœuvre ; chaque régiment marchant par es- « cadron à distance ; ses trois lignes faisant trois « colonnes à la même hauteur. » (MARQUIS DE CARAMAN.)

Ralliement de l'infanterie.

Seydlitz fut bientôt rejoint par les gardes du corps et les gendarmes, ce qui porta ses forces à 31 escadrons. Il alla alors se déployer en bataille sur une seule ligne en arrière de Zorndorf et s'occupa du ralliement de l'infanterie du général Manteufel.

Les 25 escadrons de l'aile gauche, réunis au régiment de carabiniers (5 escadrons), envoyés de la droite, se formèrent sur deux lignes à 300 ou 400 mètres en avant de Zorndorf, afin de pouvoir arrêter de ce côté toute nouvelle attaque de la cavalerie ennemie. (*Voir planche V.*)

Résumé de la 1re période (1 heure).

Tel était l'état des choses à une heure. Les fautes des généraux Manteufel et de Canitz avaient em-

pêché la réussite des dispositions prescrites par le Roi.

« La cavalerie était parvenue à réparer de mal-
« heureux événements et à remplir les intentions du
« Roi de renverser l'aile droite des Russes ; mais,
« c'était par des manœuvres et des hauts faits qu'au-
« cun général en chef ne pouvait prévoir. » (De Bismarck, *Vie de Seydlitz*, non traduit de l'allemand.)

2e PÉRIODE. — 1er MOMENT.

(Voir planche V.)

roi se décide à attaquer l'aile droite des Russes.

A une heure, l'infanterie de l'aile droite n'avait encore fait aucun mouvement, et celle de l'aile gauche était dans un tel désordre, qu'il fallait peu compter sur elle pendant le reste de la journée. Elle avait besoin de se rallier et de se reformer sous la protection de la cavalerie.

Le roi ordonna alors une attaque générale de toute son armée, de manière cependant à porter l'aile droite en avant et à tenir l'aile gauche un peu en arrière. La cavalerie devait suivre le mouvement des ailes.

établissement des batteries.

L'artillerie dut couvrir et protéger cette manœuvre. Deux batteries, formées en partie avec l'artillerie

régimentaire, prirent position en avant de l'aile gauche. Une troisième batterie, composée de pièces de gros calibre, s'établit sur une hauteur, en avant de l'aile droite, sous la garde d'un bataillon du régiment de Kreutz, tiré de la deuxième ligne (2e bataillon à partir de la droite).

Le mouvement s'exécutait, lorsque la cavalerie irrégulière ennemie, placée à la gauche, se précipita en fourrageur sur l'aile droite des Prussiens.

Attaque de la cavalerie irrégulière russe.

Cette charge inopinée mit tout en désordre ; les cavaliers russes s'emparèrent de la batterie de gros calibre (3e batterie), sabrèrent le bataillon qui la soutenait et le firent prisonnier.

Les hommes du train, effrayés, prirent la fuite, emmenant les avant-trains et les caissons, et se replièrent sur l'infanterie de l'aile droite. Le deuxième bataillon du régiment Prince de Prusse (5e bataillon à partir de la droite de la première ligne), dut s'ouvrir pour les laisser passer.

La cavalerie russe, continuant sa charge, voulut s'élancer dans la trouée qui se présentait si heureusement devant elle et prendre à revers la gauche du 1er bataillon du régiment Prince de Prusse ; mais le dernier peloton exécuta aussitôt un changement de front en arrière sur l'aile droite (se mit en potence), laissa arriver l'ennemi à cinquante pas, et fit une décharge qui produisit une grande hésitation.

Vingt-deux escadrons de cavalerie étaient déployés sur deux lignes à hauteur de l'aile droite.

Charge oblique des 22 escadrons de l'aile droite.

1re ligne. — 5 escadrons du régiment de cuirassiers Prince Frédéric ; 5 escadrons du régiment de cuirassiers Prince de Prusse.

2e ligne. — 7 escadrons du régiment de hussards Ruesch, 5 escadrons du régiment de dragons Normaun.

La cavalerie irrégulière russe était arrivée avec une telle impétuosité sur le champ de bataille, que ces 22 escadrons n'avaient pu se porter au devant d'elle. Dès qu'ils la virent engagée avec l'infanterie, les deux lignes exécutèrent un changement de front oblique sur l'aile gauche. Ce mouvement terminé, elles se portèrent en avant au galop.

Les cavaliers russes, battus de front par les feux de l'infanterie, furent bientôt culbutés par les charges de flanc de ces 22 escadrons. Ceux-ci délivrèrent le bataillon qui était prisonnier, reprirent la batterie et poursuivirent les fuyards jusque dans les marais en arrière de Zicher.

Là, ces 22 escadrons prussiens se rallièrent et se reformèrent sur deux lignes en arrière de l'infanterie de l'aile droite.

La cavalerie russe avait incendié dans sa fuite le village de Zicher. Cet incident influa peu sur la bataille, et l'aile droite continua à se porter en avant.

Attaque de la cavalerie régulière russe. 2e déroute de la gauche des Prussiens.

Le roi fit commencer le feu de mousqueterie. Alors, ce qui restait de la cavalerie régulière russe, massé en 3e et 4e ligne en arrière du centre, s'élança contre l'aile gauche des Prussiens (3 heures).

13 bataillons (10 du général de Canitz, 1re ligne ; 3 du général Forcade, 2e ligne), furent mis dans la déroute la plus complète et se dirigèrent confusément sur Wilkersdorf.

Heureusement, des bataillons qui avaient fait leurs preuves, ceux que le roi avait amenés de la Silésie, soutinrent vigoureusement le choc. Ils donnèrent ainsi à la cavalerie le temps de réparer le mal et de décider la victoire.

Préliminaires de la dernière charge de Seydlitz. (61 escadrons.)

Les 31 escadrons que Seydlitz avait, au commencement de l'action, joints aux 25 escadrons de l'aile gauche et aux 5 escadrons de carabiniers, formaient un total de 61 escadrons, plus de 7,000 chevaux. Le roi avait donné à Seydlitz le commandement de cette masse de cavalerie, que nous appellerions aujourd'hui *corps d'armée de cavalerie*.

La plupart des escadrons avaient chargé deux fois ; tous étaient à cheval depuis 12 heures.

Ils furent déployés en bataille sur trois lignes.

1re ligne. — (18 escadrons de cuirassiers) : 3 escadrons des gardes du corps ; 5 escadrons des gendarmes ; 5 escadrons du régiment de Seydlitz ; 5 escadrons du régiment des carabiniers.

2e ligne. — (15 escadrons de dragons) : 5 escadrons du régiment de Zetteritz, 5 escadrons du régiment de Plettenberg, 5 escadrons du régiment de Platten.

3e ligne. — (28 escadrons de hussards) : 10 escadrons du régiment de Schorlemmer, 8 escadrons du

régiment de Malachowski, 10 escadrons du régiment de Ziethen. (Voir planche V.)

Ainsi, chaque ligne était composée d'une même arme, et trois espèces différentes de cavalerie se trouvaient réunies prêtes à agir et à combattre simultanément.

Seydlitz, dans cet ordre, suivait la marche de l'aile gauche. La distance entre les lignes était de 250 pas. Seydlitz se montra grand général ; il mesura d'un regard les immenses difficultés et ne craignit pas d'employer une tactique inconnue jusque-là.

Mettant toute confiance dans sa cavalerie, il entreprit ce qui semblait impossible. Conservant l'ordre sur trois lignes, il supposait avec raison pouvoir enfoncer plus facilement une masse d'infanterie formée sur quatre lignes par le choc d'une autre masse non moins imposante. Il obviait aux dangers que courait une seule ligne de voir les Russes, suivant leur habitude, se coucher par terre au moment de la charge, se relever ensuite, et tirer par derrière sur les cavaliers.

Avec cette initiative, caractère distinctif du général de cavalerie, il n'hésita pas un instant.

La 1re ligne (cuirassiers) reçut l'ordre de marcher serrée, de ne s'occuper que de renverser tout devant elle, en maintenant son ordre de bataille et en s'avançant en muraille, sans intervalles. Elle ne devait songer ni à enlever les canons, ni à ramasser les prisonniers.

La 2e ligne (dragons) dut serrer à 100 pas seulement de la 1re et prendre de grands intervalles d'escadrons afin d'être à portée de remplir au besoin les trouées qui pourraient se présenter dans la 1re ligne.

L'ordre fut porté à la 3e ligne (hussards) de suivre à 250 pas en arrière de la 2e, de ramasser les canons et de faire des prisonniers. Afin de rendre le choc plus terrible, il fut convenu que les trois lignes donneraient à la fois.

« On voit que les soins de Seydlitz tendaient à « conserver dans toute sa force la ligne de grosse ca- « valerie destinée à accomplir le choc efficace. Ceci « était d'autant plus important qu'aucune pièce d'ar- « tillerie ne la soutenait, et que la cavalerie ne pui- « sait ses ressources qu'en elle-même. (De Bismarck).

Les chevaux étant déjà très-fatigués; l'ordre fut donné aux trois lignes de ne prendre que l'allure du galop au commandement de charger. La prévoyance éclairée du général n'oubliait rien. Seydlitz parcourut au galop le front de ses cuirassiers, leur montra un visage calme et se mit à leur tête.

Au moment où la ligne allait s'ébranler, Seydlitz indiqua aux gardes du corps, placés à la droite, un point de direction. La poussière soulevée par les chevaux et la fumée qui s'échappait du village incendié de Zicher empêchèrent bientôt de distinguer ce point. Seydlitz se borna alors à faire ralentir l'allure de sa droite. Sa ligne prit une direction oblique, conver- Charge.

gente vers le point d'attaque. Ce point était l'angle de droite du rectangle formé par les Russes. On peut remarquer ici que cette attaque avait quelque analogie avec celle employée aujourd'hui pour les carrés.

Comme tous les fuyards se dirigeaient vers Wilkersdorf, la déroute de l'infanterie ne gêna pas le mouvement des escadrons.

On s'inquiéta peu du Galgengrund qu'on avait déjà pu reconnaître dans le courant de la bataille.

Le brusque mouvement en avant de la cavalerie de Fermor avait fait cesser le feu de son infanterie et de son artillerie. Les troupes désorganisées du général de Canitz continuaient à s'enfuir vers Wilkersdorf.

Le silence rendait, dans cette grande masse de cavalerie, les commandements aussi distincts que sur un champ de manœuvre. Bientôt 7,000 chevaux s'élancèrent à la fois au commandement de : *Préparez-vous à marcher au trot; marche!* Ils s'avancèrent au milieu d'un nuage de poussière. Le vent qui la chassait vers le nord empêchait les Prussiens de distinguer leurs adversaires.

La cavalerie russe avait éprouvé un certain désordre à la suite de la charge qu'elle avait fournie contre l'infanterie de Canitz. Elle n'attendit pas les cuirassiers de Seydlitz et disparut très rapidement. Elle s'enfuit par les ailes de son infanterie, où les pelotons doublés et renforcés gênèrent beaucoup son passage.

Cette retraite démasquait les lignes profondes de l'infanterie russe. Formée sur douze rangs, le premier, genou en terre, et soutenue par une nombreuse artillerie (environ 100 bouches à feu), elle présentait un aspect formidable. L'infanterie ouvrit un feu de mousqueterie bien nourri, pendant que l'artillerie tirait à mitraille. Ces feux firent éprouver de grandes pertes aux escadrons; des files entières étaient emportées.

Le moment était critique. Seydlitz fit entendre le commandement de : *Au galop, chargez!*

En s'avançant vers l'ennemi, les escadrons qui se trouvaient à la droite du Galgengrund furent obligés d'appuyer afin d'éviter les marais formés par un coude de ce ruisseau. La ligne de cavalerie se resserra alors vers la droite, et les ravages dans les rangs devinrent effrayants. Ce mouvement eût peut-être, en d'autres circonstances, fait crever le centre. Il fut ici, au contraire, d'une grande utilité, parce qu'il maintint le contact des cavaliers, servit à remplir les vides produits par la mitraille beaucoup plus rapidement que les dragons n'eussent pu le faire, et augmenta ainsi la force de cette attaque en muraille.

Seydlitz craignit un moment que l'hésitation se glissât dans les rangs et compromît tout. C'est alors qu'il fit retentir un second commandement de : *Chargez!* répété par tous les officiers.

Les cuirassiers, habitués à être conduits à la vic-

toire par leur général, animés par son exemple, électrisés par son élan, s'écrièrent : *Chargeons! chargeons!* Les chevaux semblèrent retrouver leur énergie, abattue par 12 heures de fatigues.

Le choc fut terrible, l'impulsion était trop déterminée pour ne pas tout renverser. Les Russes se défendirent en désespérés ; leur infanterie renouvela un combat de résistance analogue à celui qu'elle avait soutenu à l'extrême droite. Les 61 escadrons de Seydlitz y prirent tous part et finirent par enfoncer les quatre lignes.

Le roi voyait ce mouvement spontané de Seydlitz. Habitué à compter sur le bonheur de son général, sur sa brillante valeur et plus encore sur ses talents, il était trop habile tacticien pour ne pas comprendre qu'il devait, à tout prix, seconder une attaque aussi décisive (4 heures).

Frédéric se mit sans plus tarder à la tête de son infanterie et fit battre la charge sur toute la ligne. Le feu cessa et l'on se joignit corps à corps. « Ici le « combat devint terrible et la mêlée affreuse ; infan- « terie, cavalerie, tout est confondu. Le feu cessa « entièrement ; on se battait au sabre, à la baïon- « nette et à coups de crosse avec un acharnement « difficile à dépeindre. Le désordre était égal dans « les deux armées ; mais les Prussiens conservèrent « plus d'ensemble par leur supériorité dans les « manœuvres. » (Jomini, *Traité des grandes opérations.*)

Les régiments de l'aile droite agirent dans l'espace compris entre le ruisseau de Wilkersdorf et celui de Zicher. Ils rencontrèrent peu de résistance, parce que les forces principales des Russes étaient massées entre le ruisseau de Wilkersdorf et le Galgengrund. Par suite de cette circonstance, la droite des Prussiens (11 bataillons, 7 en 1re ligne, 4 en deuxième ligne) exécuta un changement de front oblique sur l'aile gauche.

Les Russes, voyant leurs flancs débordés de tous côtés, cédèrent enfin et firent leur retraite en groupes confus.

Leur armée sembla se diviser en deux parties: l'une voulut traverser le Hosebruch et se diriger vers Darmietzel; l'autre chercha un refuge derrière les clôtures du village retranché de Birkenbusch.

Le roi, certain de la déroute de l'ennemi, voulut éviter de sa part un retour offensif qui pouvait tout compromettre. Il arrêta l'armée et ordonna de rallier les régiments débandés et ceux que la vivacité du combat avait désunis. Le roi reforme son armée.

L'infanterie se reforma où avait été arrêtée la poursuite.

Le roi donna le commandement de l'aile droite au général Forcade. Celle-ci, composée de 11 bataillons, se forma un peu au nord-ouest de la route de Neudamm, perpendiculairement au ruisseau de Zicher, la droite à la forêt de Darmietzel.

Le centre, 12 bataillons sous Dohna, s'établit

également au nord-ouest de la route de Neudamm. Il était formé perpendiculairement au ruisseau de Wilkersdorf, sa droite à 300 mètres environ vers l'est.

La gauche, commandée par le général Rauther, était composée de 15 bataillons (8 bataillons de l'avant-garde et 7 de la gauche de la 1re et de la 2e ligne). On les avait reformés tant bien que mal. Elle dut prendre position au sud-est de la route de Neudamm, la gauche appuyée au Galgengrund.

L'infanterie prussienne adoptait en quelque sorte un ordre échelonné, la droite en avant, dans lequel le premier échelon aurait exécuté un à gauche.

Seydlitz rallia ses 61 escadrons à la gauche vers Zorndorf. Il couvrait ainsi les derrières de l'armée contre la cavalerie irrégulière de Fermor ; il assurait au besoin la retraite sur Cüstrin et empêchait les Russes de sortir de l'angle formé par la Mietzel et l'Oder.

2e PÉRIODE — 2e MOMENT.

(Voir planche VI.)

Les Russes essayent de se reformer.

Pendant ce temps, l'ennemi se groupait en masses isolées, soit dans les bois entre Damietzel et Quartschen, soit dans les champs entre ce dernier village et Zorndorf, soit enfin vers Birkenbusch et le taillis de Drewitz. Il se précipita bientôt vers les trois ponts de Kussdorf, de Quartschen et de Darmietzel qu'il avait fait couper la veille.

Cet incident, qui, dans le cas d'une poursuite vigoureuse, eût été la cause la plus certaine de la destruction de l'armée russe, fut précisément ce qui la sauva d'une dissolution totale. Les généraux Hohner, Gaugrawen et Essen arrêtèrent les fuyards, leur firent entendre qu'ils n'avaient d'autre parti à prendre que de se défendre ou de se noyer, parvinrent à rallier quelques milliers d'hommes, à en former plusieurs masses et à arrêter la déroute au moins pour quelques instants.

Le général Demikow prit position sur le Fuchsberg, à 1,500 mètres environ au sud de la Mietzel, sans d'abord attirer l'attention des Prussiens. Il profita de ce moment de repos pour rétablir l'ordre dans ses troupes, et réorganiser quelques batteries. Elles durent balayer tout le terrain au delà de Galgengrund, défendre le passage du ruisseau et protéger au besoin le flanc droit de la position.

Un autre corps se rallia sur les hauteurs au delà du Hosebruch entre Darmietzel et Quartschen.

Les généraux russes espéraient par ces manœuvres en imposer au roi de Prusse. Ils auraient alors le temps de se reconnaître, de prendre une décision et de changer leur déroute en retraite.

Poursuite tactique.

Frédéric, si difficile à tromper dans toutes les opérations du champ de bataille, s'aperçut bientôt de la présence du général Demikow. Il ramena les 11 bataillons de la droite du Hosebruch vers le Galgengrund, c'est-à-dire de l'est à l'ouest, et fit ainsi menacer de front la position occupée par les Russes.

Le général Rauther dut appuyer vers la gauche, passer le Galgengrund avec ses 15 bataillons pour inquiéter le flanc droit du général Demikow.

En même temps, le centre sous Dohna exécutait un changement de front oblique à gauche sur un des bataillons du centre. Il se portait ensuite vers le Galgengrund, de manière à soutenir au besoin l'attaque du général Forcade.

L'armée prussienne formait un angle et adoptait un ordre à la fois parallèle à celui de l'ennemi et perpendiculaire sur l'extrémité d'une de ses ailes. Le général Dohna n'était autre chose qu'une réserve dans le cas d'un retour offensif des Russes.

Les bataillons de l'aile gauche, mis deux fois en pleine déroute pendant la journée, étaient dans un état de démoralisation difficile à décrire. Ils se portèrent mollement vers le point qu'ils devaient attaquer. Le général Rauther qui les commandait se montra faible.

Le général Forcade se porta avec résolution vers l'ennemi; entra avec 3 de ses régiments dans le taillis qui borde le Galgengrund, à 1,200 mètres environ de la Mietzel et traversa le ruisseau. En même temps, trois autres régiments attaquaient plus au sud.

Forcade gravit les pentes du Fuchsberg et fut reçu par une grêle de mitraille. Privé d'artillerie, ayant épuisé toutes ses cartouches, il se maintint longtemps dans sa position.

Mais les hésitations de Rauther et la retraite intem-

pestive de ses troupes obligèrent Forcade à abandonner le terrain qu'il venait de disputer si vaillamment.

Résultat de la bataille.

La bataille, commencée à neuf heures du matin, n'était pas terminée à huit heures et demie du soir. La chute du jour décida le Roi à faire cesser ses attaques.

La victoire était due aux services extraordinaires de la cavalerie et à son habileté tactique. Cette journée coûtait aux Prussiens 324 officiers et 11,060 tués ou blessés. Les trophées consistaient en 27 drapeaux ou étendards et 103 bouches à feu.

Les Russes s'étaient emparés de 26 pièces de canon. Ils avaient perdu en tués ou blessés 20,590 hommes dont 941 officiers et 5 généraux.

Position adoptée pour la nuit.

Le front de l'armée prussienne fut couvert par le Galgengrund. L'aile droite s'appuya au marais de Hosebruch et au bois de Quartschen; l'aile gauche à Wilkersdorf.

La droite étant le côté le plus menacé, on y plaça les grenadiers sous les ordres de Dohna ainsi que les régiments de Ruesch et de Normaun. Les régiments Prince de Prusse et Prince Frédéric prirent position en arrière du centre sur la route de Neudamm. Le reste de la cavalerie, campé sur trois lignes, un peu en arrière de l'alignement général, relia la gauche à Wilkersdorf.

L'armée passa la nuit sous les armes. Le roi fit planter sa tente en avant et au centre du front de bandière. La cavalerie fit des patrouilles et même quelques reconnaissances. Malgré ces précautions, les Cosaques s'étaient répandus dans toutes les direc-

tions ; ils incendièrent Darmietzel, Quartschen et même Wilkersdorf

Aussitôt que la nuit fut assez sombre pour masquer tous ses mouvements, Demikow se retira vers le village retranché de Birkenbusch. Fermor suivit la retraite des troupes qui avaient cherché à s'échapper vers Darmietzel et Quartschen. Celles-ci, revenues sur leurs pas, rejoignirent pendant la nuit le général Demikow et le reste des troupes.

Les Russes travaillèrent activement, dès que le jour parut, à reformer les régiments et à rétablir quelque ordre dans leur armée. Ils y réussirent enfin et campèrent alors en face des Prussiens, en arrière du Zabergrund, la gauche appuyée à Quartschen et la droite à Zorndorf.

Dans la matinée du 26, le roi fit reconnaître l'ennemi. La droite reçut l'ordre d'avancer vers le Zabergrund, tandis que la gauche devait se diriger sur Zorndorf. On se canonna jusqu'à 11 heures du matin aux environs de ce dernier village, puis les Russes se retirèrent vers le bois de Drewitz.

Accablée de fatigue, manquant de munitions, l'armée prussienne était paralysée ; la cavalerie surtout avait besoin de repos. Frédéric ne put donc, ce jour-là, en venir à une nouvelle action, et les deux partis s'attribuèrent la victoire.

Pendant la journée et la nuit du 26, les Prussiens reprirent la position qu'ils occupaient la veille au soir. La cavalerie se masqua derrière les hauteurs au nord

de Wilkersdorf; elle détacha en avant deux de ses régiments qui servirent de grand'gardes et furent relevés toutes les huit heures.

CHAPITRE III,

POURSUITE STRATÉGIQUE.

Le maréchal Fermor fut immobile pendant toute la journée du 26.

Dans la nuit du 26 au 27, il se mit en marche pour se rapprocher de Klein-Kamin et y rejoindre ses bagages, ses grenadiers et son parc retranché.

Afin de masquer ce mouvement, les Cosaques attaquèrent, vers 2 heures du matin, les postes de cavalerie. Toute l'armée prussienne prit les armes, le roi fit faire plusieurs reconnaissances et apprit bientôt ce qui se passait. Il monta lui-même à cheval et put s'assurer de la marche de flanc exécutée par les Russes entre la gauche de son armée et la Wartha.

Frédéric ordonna aussitôt à sa cavalerie de se mettre à la poursuite des Russes. Le reste de l'armée dut suivre et soutenir ce mouvement.

Pendant ce temps, l'ennemi élevait une batterie sur les hauteurs, près de Wilkersdorf et canonnait la cavalerie. Un brouillard très-épais protégea sa retraite, de sorte qu'il put gagner Klein-Kamin sans être sérieusement inquiété.

Les Prussiens s'établirent, dans la journée du 27, en observation à Tamsel. Fermor resta à Klein-Kamin pendant 5 jours et s'y occupa de la réorga-

nisation de son armée. Il se mit en marche le 31 et se dirigea vers Landsberg.

Frédéric prit, le lendemain, position à Blumberg, et détacha à la suite de l'ennemi le général Manteufel avec 10 bataillons et 20 escadrons.

Le 2 septembre, le roi apprit que Dresde était menacé. Il s'éloigna alors avec une partie de son armée. Quelques bataillons et quelques escadrons le précédèrent afin d'arrêter les incursions de Laudon. Il laissa Dohna sur la route de Landsberg avec le reste des troupes et le chargea d'observer Fermor.

CHAPITRE IV.

EXAMEN CRITIQUE DE LA BATAILLE. — CONSÉQUENCES A EN TIRER POUR L'INSTRUCTION DE L'OFFICIER.

Il ne peut y avoir de bataille parfaite dans l'exécution de tous les détails, quels que soient les talents du général et la valeur des soldats. Aussi avons-nous supposé qu'il n'était pas téméraire d'employer le mot critique quand bien même il s'agirait d'une des batailles gagnées par l'un des grands maîtres de l'art de la guerre.

Premières fautes commises par Fermor.

Les Russes laissèrent voir dans toutes leurs opérations combien leur tactique était indécise et peu arrêtée.

Leur première faute fut de se masser dans l'angle formé par la Wartha et l'Oder, en face d'une ville de la force de Cüstrin, ravitaillée par l'armée de Dohna.

Ils commettaient une seconde faute en ne prévoyant pas que le roi de Prusse passerait l'Oder au-dessous de la ville et menacerait leur droite. En effet, Frédéric ne pouvait attaquer leur gauche bien couverte par la Wartha, et comme l'Oder se dirigeait à l'Ouest à partir de Gustebiese, l'armée prussienne eût perdu un temps précieux en traversant le fleuve au-dessous de ce village.

Les Russes, apprenant la présence de Frédéric sur la rive droite de l'Oder, s'établirent derrière la Mietzel et en coupèrent tous les ponts. 1re position de l'armée russe.

Ils auraient dû s'étendre de Kussdorf au moulin de Kersten. Leur ligne de retraite eût été assez bien couverte, et Frédéric se serait vu dans l'alternative de tenter le passage de vive force d'une rivière non guéable, de la traverser plus à l'est près de sa source, ou de revenir sur ses pas. Les Russes, au contraire, concentrèrent toutes leurs forces, appuyèrent leur gauche à la forêt de Drewitz, sans s'inquiéter de ce qui pourrait arriver du côté de Darmietzel et de Neudamm, points faibles de leur ligne de défense.

Une telle position était très-forte, il est vrai, mais seulement dans le cas où le roi chercherait à forcer la Mietzel vers Kussdorf et Quartschen.

Les Russes savaient si peu se garder, se couvrir et s'éclairer, que c'est à peine s'ils envoyèrent de simples patrouilles pour observer ce qui se passait vers Darmietzel et Neudamm.

Fermor, prévenu de la présence des Prussiens sur la Mietzel, adopta la position la plus convenable en pareil cas. 2e position de l'armée russe.

En effet, il était trop éloigné de la Mietzel pour défendre avantageusement le ruisseau, et il n'avait plus le temps d'opérer sa retraite par la route de Landsberg.

Mais Fermor aurait dû empêcher Frédéric de déboucher de la forêt de Masin ; son aile gauche eût

été appuyée à la Mietzel et son front couvert par les ruisseaux qui se jettent dans cette rivière.

Zorndorf, occupé par de l'infanterie, était un point d'appui pour sa droite reliée au moyen de la cavalerie à Klein-Kamin.

3e position.

Les Russes s'acculèrent volontairement à une rivière dont tous les ponts étaient coupés, se séparèrent de leur parc et de leur service de vivres, abandonnèrent leur ligne d'opération et divisèrent leur armée en plusieurs fractions séparées par des marais.

Leur ordre de bataille, convenable peut-être contre les Turcs, ne l'était plus contre les Prussiens. C'était une grande faute que de rester massé devant un ennemi déployé. Les flancs peu mobiles pouvaient être enfilés par l'artillerie. Les troupes de la dernière ligne, séparées de la première par deux autres lignes, étaient trop éloignées pour donner un soutien efficace. Les angles devenaient des points faibles et semblaient désigner à l'adversaire de quel côté il fallait attaquer.

Manœuvre tournante de Frédéric.

L'idée de prendre une position qui conservait à l'armée prussienne ses communications avec Cüstrin et tournait l'armée ennemie en la séparant de sa ligne principale d'opérations est, d'après le général Jomini, une des plus belles combinaisons de Frédéric. Il arrivait ainsi à tourner l'armée russe sans être tourné lui-même.

Le roi de Prusse compta, pour l'exécution de

cette manœuvre, sur l'imprévoyance de Fermor et la lenteur de ses mouvements.

Frédéric et Fermor se rencontraient pour la première fois. Si le roi de Prusse faisait entrer dans ses calculs le caractère de son adversaire, Fermor, au contraire, ignorait, comme Soubise à Rosbach, les précautions à prendre devant un ennemi aussi dangereux.

Le général Jomini pense que Frédéric ne fut pas informé à temps du détachement laissé par les Russes à Klein-Kamin. D'après Napoléon, au contraire, il est impossible que Frédéric n'en ait pas été instruit au moins le jour même ou le lendemain de la bataille.

Tous deux regrettent que le roi de Prusse n'ait pu attaquer Klein-Kamin. Cependant son armée était très-fatiguée et manquait de réserves. Les Russes, au contraire, se ralliaient et se massaient; ils allaient nécessairement tenter de se frayer un passage en se jetant tête baissée sur leurs adversaires.

Ordre oblique.

A l'exception de la bataille de Leuthen, il n'en est aucune, dit le général Jomini, qui prouve mieux que Zorndorf les avantages de l'ordre oblique.

Les Prussiens défilèrent par lignes hors de la portée de l'ennemi. La poussière et l'incendie de Zorndorf jouèrent un rôle analogue à celui du vallon marécageux de Leuthen.

Point de vue stratégique.

Discussion du plan d'attaque.

L'attaque de l'une ou de l'autre aile jetait les

Russes dans la Mietzel ; cependant celle de leur aile gauche augmentait les difficultés de la retraite.

En admettant que l'attaque partît de Zicher, on pouvait toujours appuyer obliquement vers Zorndorf, recevoir la droite repoussée et se retirer dans Cüstrin. On ne rencontrerait guère de plus grandes difficultés que celles qui résulteraient du débordement de la gauche dans le cas d'une attaque dirigée contre la droite russe.

Ce qui préoccupait le plus le roi était d'avoir sa retraite assurée par Cüstrin. En faisant partir l'attaque de Zorndorf, il lui semblait que la place serait mieux couverte ; afin de servir son dessein, il eut même un instant l'intention de prolonger sa gauche jusqu'à Birkenbusch.

Des reconnaissances faites le long du Zabergrund le firent renoncer à son projet.

Point de vue topographique.

Par suite de la direction oblique des marais de Hosebruch, la gauche de l'ordre de bataille russe formait un angle aigu qu'il eût été avantageux d'attaquer.

Point de vue tactique.

Il n'y avait à la gauche de l'armée russe que de la cavalerie irrégulière.

Cette cavalerie eût été mise très-rapidement en déroute.

La droite prussienne pouvait alors prendre l'ordre

perpendiculaire sur l'extrémité d'une aile. Cet ordre opposait une ligne entière à une seule extrémité de ligne, par conséquent une masse d'hommes plus considérable que celle de l'ennemi, et il permettait de battre dans leurs prolongements les deux côtés du rectangle de la formation russe.

En outre, Frédéric avait à sa droite toutes ses meilleures troupes, celles qui arrivaient de la Silésie. Une telle considération ne manquait pas d'importance avec l'ordre linéaire.

Choix du point d'attaque.

Le roi se laissa entraîner par une raison stratégique et préféra attaquer l'aile droite des Russes. Ayant sa retraite mieux assurée sur Cüstrin, il pouvait se porter très-rapidement en Saxe, où sa présence devenait chaque jour plus indispensable. La stratégie a donc une influence sur les opérations du champ de bataille.

Caractères généraux de la tactique prussienne.

Frédéric II changea le système de guerre en donnant à ses troupes une grande mobilité et en leur apprenant à manœuvrer devant l'ennemi.

Avant lui, il fallait aux armées des journées entières pour prendre leurs ordres de bataille, et elles n'osaient pas se mouvoir de peur de tomber dans la plus complète confusion. Il enseigna comment l'on devait passer très-rapidement de l'ordre de marche à l'ordre de bataille, et réciproquement.

Les Russes, plus nombreux que les Prussiens, devaient être aussi plus solides, parce que leur

armée ne comptait pas de mercenaires. Mais leurs troupes étaient lourdes et peu manœuvrières ; la victoire leur échappa.

Frédéric employait les trois armes suivant le terrain; elles se prêtaient un mutuel appui. L'artillerie était réunie en masses au lieu d'être répartie sur tout le front; elle préparait les attaques, l'infanterie les exécutait, la cavalerie les soutenait et souvent même les entreprenait.

Cependant il n'existait pas encore une harmonie parfaite, eu égard aux circonstances et au terrain, entre les divers éléments de la ligne de bataille. A Zorndorf, une aile est battue avant que l'autre ait donné. A Austerlitz, au contraire, aucun revers partiel n'aurait pu influer d'une manière sensible sur l'issue de la bataille, tant la combinaison était parfaite, tant la tactique d'une arme était intimement liée à celle des autres.

En Prusse, la cavalerie avait devancé par ses progrès l'infanterie et l'artillerie. L'équilibre tactique était en quelque sorte rompu. L'artillerie à cheval chercha bientôt à le rétablir, mais il ne devait l'être définitivement que par Napoléon. De même, aujourd'hui l'équilibre n'existe plus, mais c'est au détriment de la cavalerie. En étudiant l'histoire des différentes armes, on trouve à chaque instant des alternatives de ce genre.

Ordre de bataille.

L'infanterie était formée sur 3 rangs et sur 2 lignes déployées.

L'artillerie était réunie en grandes batteries.

La cavalerie, établie aux ailes, faisait par conséquent partie de la ligne de bataille.

Le corps d'attaque était composé de toutes les armes habilement combinées. Il comprenait une nombreuse artillerie (60 pièces), 3 lignes d'infanterie et la plus grande partie de la cavalerie. Corps d'attaque

Les 25 escadrons de l'aile gauche formaient un corps analogue à ce que nous nommons *cavalerie de corps d'armée*. Les 31 escadrons de Seydlitz porteraient aujourd'hui le nom de *réserve de cavalerie*.

Si les instructions de Frédéric eussent été fidèlement suivies, l'aile droite russe n'aurait pu résister. Fautes des généraux Manteufel et de Canitz.

Le mouvement brusque en avant du général Manfeutel, en faisant taire le feu de l'artillerie, rendit aux masses compactes des Russes toute leur énergie.

Ici, comme à Jägerndorf, se fit sentir la supériorité de l'ordre profond sur des troupes déployées qui ne sont pas soutenues.

Si le général de Canitz avait suivi le mouvement de l'avant-garde, celle-ci aurait trouvé une protection derrière ses bataillons. Elle se serait réorganisée et aurait pu être encore utile pendant le reste de la journée.

Les Russes, après avoir eu le tort de ne pas se déployer devant l'armée prussienne, commirent la faute de s'abandonner à la poursuite. Ils étaient trop peu manœuvriers pour ne pas tomber bientôt dans le plus profond désordre. Succès momentané des Russes.

Le général Jomini dit à ce propos : « Un moyen « d'attirer l'ennemi hors d'une position avantageuse, « serait de le faire attaquer par quelques bataillons « qui se retireraient en désordre derrière une troupe « disposée pour les soutenir. »

Poursuite tactique.

Le roi de Prusse, au lieu d'exécuter un changement de front sur l'aile gauche, ce qui découvrait la ligne de retraite des Russes sur Landsberg, aurait dû, le soir même de l'action, s'emparer de Quartschen. L'armée russe était ainsi coupée en deux parties.

Pertes.

Les pertes des Russes sont de 40 0/0, celles des Prussiens de 50 0/0. Cette proportion est énorme

DE L'EMPLOI DE LA CAVALERIE.

Principes généraux de l'emploi de la cavalerie.

Les principes mis en pratique par Seydlitz à Zorndorf peuvent être considérés comme la base de ceux qui ont présidé aux manœuvres de la cavalerie sous l'Empire. Aujourd'hui même, ils peuvent encore nous guider dans nos recherches.

Reconnaissance du terrain que doit parcourir la charge.

Seydlitz faisait reconnaître avec le plus grand soin le terrain qui le séparait de l'ennemi. Aussi ses charges n'étaient-elles pas entravées d'obstacles imprévus comme à Waterloo.

Choix de circonstances favorables pour l'exécution de la charge.

L'artillerie n'avait pas la mobilité nécessaire pour préparer les charges. Aujourd'hui, avec les progrès de cette arme, le général peut faire naître plus faci-

lement les occasions pour la cavalerie. Le problème est donc singulièrement simplifié. Seydlitz, au contraire, se voyait obligé de saisir avec beaucoup d'à-propos un concours de circonstances favorables qu'il ne dépendait pas de lui de créer.

Les 8 escadrons de gardes du corps et des gendarmes se réunirent aux 25 escadrons de l'aile gauche pour charger de front et en flanc une infanterie peu manœuvrière, désorganisée par une marche trop rapide.

23 escadrons sous Seydlitz lui-même attaquèrent la cavalerie russe, qui les attendait de pied ferme, sans même chercher à se déployer.

Ces mêmes 23 escadrons évitèrent d'aborder de front des réserves encore intactes, les prirent en flanc et les culbutèrent par une charge en colonne, mais d'un grand front.

Les 22 escadrons de l'aile droite attaquèrent obliquement le flanc gauche de la cavalerie irrégulière russe, déjà aux prises avec l'infanterie.

Les 61 escadrons, réunis sous Seydlitz, rétablirent les choses au moment où elles semblaient désespérées. La cavalerie russe, gênée par les pelotons doublés et renforcés placés aux ailes, mit le désordre dans sa propre infanterie. Seydlitz profita de cet instant pour charger.

Charge sur une seule ligne.

Nombre de lignes dans les charges.

Les 8 escadrons (gardes du corps et gendarmes), chargèrent sur une ligne les flancs de l'infanterie de

la droite russe, attaquée de front par les 25 escadrons de l'aile gauche.

Les 5 escadrons du régiment de Seydlitz, formés sur une ligne, renversèrent une cavalerie en colonne profonde, débordée, il est vrai, de tous côtés, par 18 escadrons de hussards.

Charge sur 2 *lignes.*

Les 25 escadrons de l'aile gauche attaquèrent sur deux lignes le front de l'infanterie de la droite russe.

Les 22 escadrons de l'aile droite chargèrent sur deux lignes la cavalerie irrégulière.

Charge sur 3 *lignes.*

Les 61 escadrons de Seydlitz se disposèrent sur 3 lignes afin d'avoir plus de consistance contre une infanterie formée sur 12 rangs et soutenue par une nombreuse artillerie. Ils obtinrent ainsi, sur un front très-étendu, toute la puissance d'une attaque en colonne.

Une charge en échelons n'aurait entamé qu'un point, une charge sur une seule ligne contre une infanterie profonde se serait bientôt perdue dans ses rangs.

En résumé, la cavalerie prussienne à Zorndorf employait :

La charge sur une ligne : contre des troupes déjà attaquées de front ou de flanc.

La charge sur 2 lignes :

1° Contre un ennemi abordé de front, parce que la 1re ligne doit tôt ou tard être ramenée et forcée de se rallier derrière la seconde.

2° Contre des troupes irrégulières, parce que celles-ci peuvent déborder les ailes et envelopper une seule ligne de tous côtés.

La charge sur 3 lignes : contre des masses très-profondes d'infanterie.

Distances entre les lignes.

La distance entre les lignes était variable. Seydlitz adopta le plus généralement celle de la charge, 250 pas.

Avant d'entreprendre sa charge en colonne contre les réserves de la droite, il établit ses 3 lignes à distance d'escadrons, afin que ses lignes fussent pleines après le mouvement : *escadron à droite*.

Au moment de la charge de ses 61 escadrons, il rapprocha la 2e ligne à 100 pas afin qu'elle fût mieux à même de remplir les intervalles de la première, sans pour cela présenter une agglomération dangereuse.

Proportion entre les lignes.

Warnery dit que lorsqu'on a deux lignes, la deuxième doit déborder la première de la plus grande partie de son front.

Ce principe était observé par Seydlitz, dans la charge de ses 61 escadrons ; la ligne la plus étendue était la dernière, celle des hussards. Elle avait 28 escadrons. On pourrait dire que cette charge se faisait sur deux lignes, puisque la 2e (dragons) avait

seulement pour but de se fondre dans la 1re en comblant les intervalles formés par les ravages de l'artillerie.

Charges en colonnes.

On trouve à la bataille de Zorndorf un seul exemple de charge en colonnes ; encore est-il un cas particulier, et n'est-ce pas une colonne dans l'acception rigoureuse de l'expression. Seydlitz, voulant enfoncer les réserves d'infanterie profondes et intactes de la droite russe, rabattit ses 3 lignes contre leurs flancs par le mouvement : *escadrons à droite.*

Charge contre la cavalerie ou l'infanterie.

L'expérience a consacré les charges sur une ou deux lignes contre la cavalerie, quand bien même celle-ci serait formée en colonne. Souvent, en effet, il suffit de menacer ses flancs pour la forcer à la retraite. L'infanterie, au contraire, peut faire face de tous côtés ; elle présente des masses résistantes, par conséquent il peut être avantageux de l'attaquer avec de la cavalerie en colonnes. Ces principes étaient déjà observés par Seydlitz à Zorndorf.

Du rôle rempli par chaque espèce de cavalerie.

Seydlitz place sa cavalerie la plus puissante, les cuirassiers en première ligne, les dragons en deuxième et les hussards en troisième ligne.

L'expérience a confirmé l'emploi raisonné fait par lui des différentes espèces de cavalerie. Il a su demander aux cuirassiers le choc, aux dragons le soutien, aux hussards la désorganisation et les prises.

Charge oblique et de flanc.

« La principale attention du général de cavalerie doit « être, après avoir pourvu à la sûreté de ses flancs, de « chercher à gagner ceux de l'ennemi, ce qui doit se

« faire avec une grande rapidité avant que l'adversaire « ait eu le temps d'y parer ou même de s'en aperce- « voir. » (WARNERY).

Seydlitz néglige la première partie de ce principe, parce qu'il attaque un ennemi peu manœuvrier, mais très-solide, contre lequel il faut agir par masses.

Il applique au contraire la deuxième partie avec beaucoup d'à-propos et de succès. La cavalerie ne manque pas une occasion de prendre un ordre oblique ou perpendiculaire par rapport à l'ordre de bataille ennemi.

Les 22 escadrons de l'aile gauche abordent obliquement la cavalerie irrégulière russe.

Les 61 escadrons attaquent obliquement l'angle de la formation russe.

Les 8 escadrons des gardes du corps et des gendarmes prennent l'infanterie de la droite russe en flanc.

Les 25 escadrons de Seydlitz exécutent une charge en colonne perpendiculairement à l'ordre de bataille des réserves de la droite ennemie.

Influence des feux d'écharpe sur les charges.

Jomini et tous les tacticiens s'accordent pour constater que les feux d'écharpe sont un excellent moyen de repousser une charge.

La cavalerie irrégulière russe est arrêtée par les feux d'écharpe d'un peloton placé en potence.

Jomini dit que les charges les plus heureuses sont celles qui ont eu lieu contre des troupes déjà aux prises avec de l'infanterie.

Charge contre une troupe aux prise déjà avec de l'infanterie.

A Zorndorf, la cavalerie irrégulière russe, décimée de front par les feux de l'infanterie, prise en flanc par les 22 escadrons de la droite, est culbutée et chassée du champ de bataille. Le même fait s'était déjà produit au moment de la première charge de la cavalerie régulière russe.

Attaque d'une troupe d'infanterie protégée par la cavalerie.

Quand on est obligé d'attaquer des troupes d'infanterie protégées par de la cavalerie, il faut employer une partie de ses escadrons à contenir ceux de l'ennemi.

Avec une telle méthode on ne peut être pris en flagrant délit au moment de la charge contre l'infanterie.

Des 31 escadrons de Seydlitz, 8 attaquent les flancs de l'infanterie, 23, conduits par ce général, culbutent la cavalerie russe.

Ralliement de la cavalerie.

Le ralliement de la cavalerie se fit en arrière du champ de bataille. Ce fut une faute. On livrait à l'ennemi un terrain que l'on venait de conquérir. C'est en avant, sur le Fuchsberg même, que devaient se reformer les escadrons. Demikow n'aurait pu s'y établir ; ce fut une leçon dont Seydlitz sut profiter.

Charges en fourrageurs.

Les charges en fourrageurs troublent passagèrement, mais ne détruisent pas comme les charges botte à botte. Elles ne causent souvent qu'un désordre à la surface.

Elles réussissent généralement contre l'artillerie ou contre les flancs d'une troupe qu'il est important de déborder de tous côtés, et surtout de démoraliser. Leur effet est sensible sur les choses plus que sur les

soldats. Ainsi des pièces d'artillerie, un convoi, des attroupements sont bouleversés. Mais une troupe disciplinée se rallie après le rapide passage d'une charge en fourrageurs.

Le moindre obstacle peut arrêter ces charges. Elles sont rarement efficaces contre de la bonne infanterie. La cavalerie régulière a sur la cavalerie irrégulière une supériorité incontestable. Elle le doit à la faculté de manœuvrer, à l'influence de la tactique et des évolutions, à l'ordre enfin.

A la bataille de Zorndorf la cavalerie irrégulière russe mit en déroute l'artillerie prussienne ; mais elle fut arrêtée en grande partie par les feux de flanc d'un seul peloton d'infanterie et repoussée définitivement par une charge de 22 escadrons disposés sur deux lignes. Malgré le mal causé par cette cavalerie irrégulière, l'ordre se rétablit très-rapidement dans l'armée prussienne, même dans l'artillerie.

A cette journée, 18 escadrons de hussards prussiens exécutèrent une charge en fourrageurs contre les flancs de la cavalerie régulière russe restée en colonne profonde et abordée de front par les 5 escadrons du régiment de Seydlitz.

La cavalerie ne doit pas attendre en colonne une autre cavalerie.

« La cavalerie, dit Marmont, devant aborder l'en-
« nemi et les hommes combattre corps à corps, ne
« peut et ne doit jamais combattre en colonne. Cette
« formation servira à faciliter sa marche ; mais à
« l'instant ou elle s'approche de l'ennemi elle doit
« se déployer. Une colonne de cavalerie enveloppée

« est bientôt détruite, car il n'y a que très-peu « de soldats qui soient à la portée d'user de leur « arme et encore hors d'une formation régu- « lière. »

La colonne de droite de la cavalerie régulière russe a été désorganisée et presque détruite par 18 escadrons de hussards, non-seulement parce qu'elle les a attendus de pied ferme, mais aussi parce qu'elle ne s'est pas déployée. Les hussards sabrèrent les derrières de cette colonne pendant que les cuirassiers en attaquaient le front.

La cavalerie ne doit pas attendre une charge de pied ferme.

On ne saurait trop répéter que la cavalerie ne doit en aucune circonstance attendre une charge de pied ferme. Attendre une charge de pied ferme, c'est se mettre sur la défensive. Or, la cavalerie étant une arme essentiellement offensive, son rôle est d'attaquer et non de se défendre.

Ce principe fut vrai sous Gustave-Adolphe et Turenne comme sous Frédéric et Napoléon. Il sera éternellement vrai.

A Zorndorf, les colonnes profondes de la cavalerie de la droite russe expièrent chèrement le tort de ne s'être pas déployées et surtout d'avoir attendu de pied ferme la cavalerie prussienne. Mises dans la déroute la plus complète, il leur fut impossible de se reformer et de pouvoir rentrer en ligne.

Attaque de l'infanterie rangée dans l'ordre profond.

On trouve à Zorndorf une application du principe qui sert de base à l'attaque des carrés.

Ce principe consiste à adopter une formation per-

pendiculaire à la diagonale du rectangle ou carré formé par l'ennemi.

Les 61 escadrons de Seydlitz exécutèrent un changement de front oblique à droite de manière à ne pas se présenter parallèlement au grand côté du rectangle de la formation russe.

Rôle immense joué par la cavalerie à Zorndorf.

Le rôle joué par la cavalerie à la bataille de Zorndorf est plus important que celui rempli par les autres armes.

Sans la cavalerie, l'armée prussienne était vaincue. A trois heures, au moment de la deuxième déroute de l'aile gauche, elle seule pouvait rétablir l'équilibre rompu de la manière la plus complète dans les lignes de l'infanterie prussienne. Il fallait que Seydlitz sacrifiât ses escadrons en les lançant en masse sur un ennemi presque victorieux. Il tenait entre ses mains la dernière ressource de l'armée.

Emploi de la cavalerie en grandes masses.

Les succès de Seydlitz dans l'emploi des grandes masses de cavalerie frappèrent les généraux de cavalerie de l'Empire.

Quelques-uns et surtout Murat ont exagéré dans leurs conséquences les principes qui y avaient présidé, sans se rendre compte des changements survenus depuis Frédéric par suite de la mobilité de l'artillerie et de l'infanterie.

« L'armée prussienne eût été probablement anéantie « si, au lieu d'une cavalerie nombreuse, compacte et « éprouvée, elle n'eût eu qu'une cavalerie disséminée « sur tous les points. Qu'on se représente, en effet, un

« ordre de bataille d'après les principes modernes : « derrière chaque brigade d'infanterie, un régiment « de cavalerie, ou derrière chaque division d'infante- « rie une brigade de cavalerie, et Seydlitz à la tête de « 3 ou 4 régiments de cavalerie, portant, il est vrai, « la dénomination de réserve, mais où ce général eût « trouvé difficilement la force destructive qui était « à sa disposition et dont il sut si bien profiter. » (De Canitz, *Histoire de la cavalerie prussienne.*)

Ressources immenses de la cavalerie.

On voit par cette seule bataille tout le parti que l'on peut tirer de la cavalerie.

La plupart des escadrons, montés à cheval à trois heures du matin, se sont battus jusqu'à huit heures du soir et ont fourni jusqu'à trois charges.

Ils ont enfoncé à la fin de la journée une infanterie formée sur 12 rangs, renommée par sa solidité, peu entamée par l'artillerie et soutenue par 100 pièces de canon.

« Cette charge a mis hors de doute qu'aucune « infanterie, quelle que soit sa profondeur et de quel- « que feu qu'elle soit soutenue, ne peut supporter « une attaque de cavalerie conduite par un homme « de talent et exécutée par de braves soldats. » (De Canitz, *Histoire de la cavalerie prussienne.*)

Indépendance du général de cavalerie. Accord parfait qui doit néanmoins exister entre lui et le général en chef.

La bataille de Zorndorf nous prouve l'utilité de l'indépendance du général de cavalerie. Le général en chef, préoccupé de l'ensemble, ne peut toujours saisir avec l'à-propos désirable le moment de faire agir cette arme, et il la perd souvent de vue.

Frédéric, à la fin de l'action, subordonna toutes ses manœuvres à celles de Seydlitz. Il comprit l'importance de l'accord parfait qui doit exister entre le général en chef et le général de cavalerie.

Ces enseignements ne reportent-ils pas l'esprit du lecteur sur le champ de bataille de Waterloo?

Qualités du général de cavalerie.

« Les qualités nécessaires à un général de cava-
« lerie sont d'une nature si variée et se rencontrent
« si rarement dans la même personne, qu'elles
« semblent presque s'exclure.

« Il faut d'abord *un coup d'œil sûr et prompt*, une
« *décision rapide et énergique* qui n'exclut cepen-
« dant pas la *prudence*. » (Marmont.)

Toutes ces qualités se rencontrèrent chez Seydlitz.

Coup d'œil sûr et prompt. Dès le commencement de l'action, il a reconnu le Zabergrund franchissable, l'attaque de la droite russe possible, le désordre de cette aile, la formation vicieuse adoptée par la cavalerie, la position aventurée des réserves, et la deuxième déroute de l'aile gauche des Prussiens qui cette fois va être définitive. Rien n'échappe à la sûreté et à la promptitude de son regard.

Décision rapide et énergique.

Seydlitz saisit avec à propos toutes les circonstances, il se décide promptement et ne laisse pas à ses ennemis le temps de pénétrer ses desseins.

Il peut traverser le Zabergrund sans que les Russes s'opposent à ce passage. Il culbute la cavalerie russe sans qu'elle ait eu le temps de se déployer. Il disperse

les réserves avant qu'elles aient mis des pelotons en potence, etc.

Dès qu'il a pris une résolution il la poursuit énergiquement sans s'inquiéter des périls.

A sa dernière charge, celle accomplie par ses 61 escadrons, il n'hésite pas un instant, malgré les ravages produits dans ses lignes par 100 pièces de canon et un feu de mousqueterie bien nourri, malgré la résistance que lui opposera une infanterie formée sur 12 rangs. Il a vu le but, et pour l'atteindre il bravera toutes les difficultés.

Seydlitz sait aussi tempérer par la *prudence* ses brillantes qualités. Après avoir renversé les réserves de la droite russe, il juge que la position qu'il occupe est aventurée.

S'il reste immobile, les pertes essuyées seront inutiles; s'il se porte en avant, un terrain difficile balayé par un feu plongeant et bien nourri le sépare du centre russe. Dans les deux cas, aucun secours ne pourra lui parvenir. Il revient alors sur ses pas, emmenant ses canons et ses prisonniers.

EMPLOI DE L'INFANTERIE ET DE L'ARTILLERIE.

Rapport des lignes entre elles.

Toute la force de l'armée résidait dans la première ligne; aussi y établissait-on ordinairement les troupes les plus solides. A Zorndorf, Frédéric forma la droite de sa première ligne de sa meilleure infanterie, des bataillons amenés par lui de la Silésie.

La 2e ligne servait *de soutien* pour les flancs et *de réserve ;* elle n'était pas à beaucoup près aussi forte que la première. A Zorndorf la première ligne était de 20 bataillons et la seconde de 10.

Outre les deux lignes composant le corps de bataille, il y avait souvent une avant-garde formée sur une ligne et chargée de renforcer l'aile attaquante. Cette disposition existe à Zorndorf. L'avant-garde est de 8 bataillons.

Le commandement s'exerçait par lignes et parallèlement à l'ordre de bataille. Il y avait un général en chef et des commandants de lignes. Commandement.

L'infanterie manœuvrait par lignes ou par fraction de ligne, ainsi que nous le voyons faire au général Manteufel. Manœuvres.

La perfection consistait dans la solidité et la rigidité des lignes. La déroute de l'aile gauche à Zorndorf est causée en partie par un désaccord momentané entre les mouvements de l'avant-garde et ceux de la première ligne.

L'ordre mince étant seul admis, toute confusion pouvait devenir fatale, ainsi que cela arriva aux généraux Manteufel et de Canitz. Mis en déroute à 10 heures du matin, leurs bataillons n'étaient pas encore réorganisés à 4 heures du soir.

A Austerlitz, au contraire, le 4e de ligne, enfoncé par la cavalerie russe, se réorganise rapidement. Il combat avec succès pendant le reste de la journée et enlève deux drapeaux à l'ennemi.

Terrain.

L'ordre linéaire exigeait des alignements réguliers et un parallélisme rigoureux, une corrélation étroite entre les deux lignes. Pour l'appliquer avec succès, pour marcher en bataille sans se rompre, il fallait des plaines peu accidentées.

Feux de l'infanterie.

L'infanterie n'exécutait que les feux de lignes. L'art consistait à lancer le plus de balles dans le moins de temps possible.

De la précision et de la rapidité des manœuvres de l'infanterie prussienne.

Plusieurs faits isolés de la bataille nous démontrent très-clairement la supériorité de l'infanterie prussienne dans les manœuvres, et les avantages qu'elle sut en retirer.

Au moment de la charge de la cavalerie régulière russe et de la déroute de l'artillerie, un seul bataillon, le 1er du régiment Prince de Prusse arrêta les progrès de l'ennemi en plaçant très-rapidement et avec beaucoup d'à-propos un peloton des ailes en potence.

Les Russes, au contraire, se laissèrent surprendre par la charge de Seydlitz contre le flanc de leurs réserves de droite.

Ils n'eurent pas le temps de faire exécuter un changement de front en arrière aux pelotons placés aux ailes.

[illegible]

Le devoir de l'artillerie était de soutenir les lignes minces et compassées, soudées en quelque sorte les unes aux autres de l'infanterie prussienne.

Privée de toute indépendance, l'artillerie fit peu de progrès relativement à ceux accomplis par l'in-

fanterie et surtout par la cavalerie. Elle était un auxilliaire et non une arme. Elle ne produisait aucun effet qui lui fût propre, son feu ne servait qu'à augmenter celui de l'infanterie. Aussi l'histoire n'en fait-elle mention que jusqu'au moment où celle-ci entre en action. Dès que s'engageait la mousqueterie, il n'était plus guère question de l'artillerie.

Les 60 pièces de la gauche devinrent inutiles, à partir du mouvement brusque en avant du général Manteufel ; elles ne servirent même pas à protéger la retraite et à retarder la déroute.

Concentration des feux.

Souvent, dans les batailles du grand Frédéric, les pièces étaient réparties sur tout le front. A Zorndorf, elles étaient réunies en grandes batteries. Celles de 40 et de 20 pièces établies en avant de la gauche concentrèrent leurs feux contre la droite russe. Aujourd'hui, le principe de la concentration des feux est consacré par l'expérience. Il devient souvent la base des manœuvres de l'artillerie.

Charretier

Les paysans chargés de la conduite des pièces prirent la fuite au moment de l'attaque de la cavalerie irrégulière russe et causèrent dans toute l'artillerie un moment de désordre qui faillit s'étendre jusqu'à l'infanterie.

C'était une leçon pour l'avenir.

CHAPITRE V.

EXAMEN DE LA BATAILLE AU POINT DE VUE DE LA TACTIQUE ACTUELLE.

Ordre de bataille.

Aujourd'hui, on a abandonné les ordres de bataille invariables, presque absolus, adoptés par Frédéric. On laisse au terrain et aux circonstances le soin de déterminer les dispositions à prendre. Des fautes analogues à celles des généraux Manteufel et de Canitz deviennent plus rares.

La cavalerie n'entre plus dans la composition de la ligne primitive de bataille, ainsi que cela arrivait lorsqu'elle était placée invariablement aux ailes.

Les lignes d'infanterie ne sont plus privées de cavalerie. Celle-ci se tient prête à prendre l'offensive dans toutes les directions et à protéger les points menacés.

A Austerlitz, Murat soutient Lannes, Bourcier soutient Friant, la cavalerie de la garde, Vandamme; partout la cavalerie donne son aide à l'infanterie.

A Zorndorf, on essaye déjà d'observer ce principe. Les 25 escadrons de l'aile gauche secondent l'infanterie de Manteufel et de Canitz. Mais la cavalerie ne sait pas encore, pendant l'action, prendre position entre les lignes de l'infanterie.

Toute la force de l'armée ne consiste plus aujourd'hui dans sa première ligne.

La deuxième ligne sert de *soutien*; sa consistance est à peu près la même que celle de la première. Il y a en outre des *réserves*.

L'infanterie la plus aguerrie, au lieu d'être à la première ligne, fait ordinairement partie des réserves.

De l'ordre oblique.

L'ordre oblique n'est plus employé par lignes. Un procédé nouveau, celui des échelons, a remplacé fort avantageusement l'ancien ordre oblique.

Autrefois, on défilait sur 3 ou 4 lignes hors de la portée de l'ennemi, et l'on se formait en bataille par une simple conversion.

Le nombre de colonnes, déterminé par celui des lignes de l'ordre de bataille, est à peu près resté le même. Or, les armées étant devenues considérables, les colonnes se sont allongées, et il deviendrait impossible de maintenir la ligne pleine dans la marche en avant.

Souvent, par suite de la configuration du terrain, les quatre lignes, afin de pouvoir défiler devant l'ennemi, seraient trop rapprochées. Les réserves, qui forment la 4e ligne, ne pourraient entrer en action que par des mouvements de flanc longs et dangereux.

Quelquefois, en défilant devant l'ennemi, on découvrirait sa ligne de retraite et on abandonnerait sa ligne d'opération, chose délicate à la guerre. Frédéric, il

est vrai, changea sa ligne d'opération à Zorndorf; mais c'était afin d'en prendre une meilleure. La lenteur des Russes dans tous leurs mouvements justifiait une telle manœuvre.

Outre le danger d'être attaqué en flanc, il y aurait celui d'être arrêté à la tête des colonnes, surpris et accablé avant d'avoir pu se reformer, ainsi que cela arriva aux Français à Rosbach.

De plus, dans l'attaque oblique, il est difficile d'amener à l'engagement général les parties refusées. A Zorndorf, après la déroute de la gauche, il fallut à la droite plusieurs heures pour entrer en ligne.

Frédéric pouvait faire usage de l'ordre oblique contre des armées moins manœuvrières que la sienne.

Aujourd'hui, on ne doit songer à employer des mouvements analogues que pour des fractions de l'armée.

Échelons. L'attaque en échelon, perfectionnement de l'ordre oblique, mérite l'attention du tacticien.

Le système échelonné rend la marche et les mouvements faciles, permet à chaque échelon de livrer un engagement partiel et à toute la ligne de passer ensuite facilement à l'engagement général.

Il offre, en outre, l'avantage de ne pas compromettre toute l'armée. Dans le cas où le premier échelon est obligé de battre en retraite, c'est tout au plus si l'ennemi peut menacer et entamer le flanc du deuxième, surtout si les flancs sont soutenus par l'artillerie et la cavalerie.

A Zorndorf, les fautes de Manteufel et de Canitz entraînèrent la déroute de toute la gauche. Elle quitta le champ de bataille. Une journée ne suffit pas pour la réorganiser et lui permettre de rentrer en ligne avec quelque avantage,

Fractionnement de la ligne de bataille.

Afin de briser la rigidité des lignes, afin de ne plus avoir de bataillons en quelque sorte soudés les uns aux autres, et de pouvoir subordonner leurs mouvements au terrain, on a fractionné le commandement des troupes dans chaque ligne ; on a organisé le commandement perpendiculairement à la ligne de bataille.

On a des divisions et des brigades. Chaque division dispose ordinairement sa première brigade en première ligne, et sa deuxième brigade en deuxième ligne. Cependant, lorsque le terrain est très-découvert et dans diverses circonstances que nous apprécierons plus tard, chaque division peut appartenir à une seule ligne.

Emploi des colonnes-manœuvres. Feux. Manœuvres de la cavalerie.

On a voulu obtenir une plus grande mobilité et donner plus de vie et d'indépendance aux divers éléments tactiques.

Les mouvements ne s'opèrent plus par lignes, mais par bataillons ployés en colonne serrée ou d'attaque.

Chaque unité tactique se rend à sa place de bataille par le chemin le plus direct, au lieu d'avoir recours à ces longs mouvements de flanc processionnels, en colonne à distance entière.

Aujourd'hui, le général de Canitz se portant directement en ligne, pourrait rester lié au centre tout en soutenant l'attaque du général Manteufel.

Il ne laisserait pas s'ouvrir un vide comme celui où se précipita la cavalerie régulière russe.

Les colonnes s'emploient presque exclusivement dans l'*offensive*, mais on a soin de les faire soutenir par des tirailleurs.

Les déploiements de l'infanterie n'ont guère lieu que dans la *défensive*. On fait alors usage des feux de lignes; mais, avant d'entrer en action, on a soin également de se masquer par des tirailleurs.

On a ainsi remplacé en partie les feux de masse par des coups isolés beaucoup plus efficaces.

En un mot, si l'on compare l'ancien ordre à une barre de fer, on peut dire que l'ordre nouveau est une chaîne qui se ploie, mais résiste aussi efficacement.

Sous l'Empire, la cavalerie est formée en colonnes serrées dès qu'elle est hors de la sphère active de l'ennemi. Elle peut ainsi se mouvoir plus rapidement et mieux parer à toutes les circonstances. A Zorndorf, au contraire, la cavalerie prussienne manœuvre par lignes qui souvent présentent un front énorme, jusqu'à 28 et même 31 escadrons, ainsi que cela arriva au moment du ralliement de l'aile gauche et dans la charge des 61 escadrons.

Choix du champ de bataille.

Par suite du fractionnement de la ligne de bataille, il n'est plus nécessaire de choisir pour théâtre de

l'action de grandes plaines; désormais tous les terrains sont praticables.

La charge exécutée à Zorndorf par la cavalerie prusssienne n'avait pas été préparée par l'artillerie. Préparation des charges.

De nos jours, dans une bataille analogue, contre des masses profondes et solides, mais peu manœuvrières, la préparation d'une charge serait la meilleure garantie du succès. L'artillerie jouerait souvent même le rôle principal.

La charge en colonne demande à être employée avec plus de discernement qu'autrefois. Une telle formation offre trop de prise aux effets destructeurs de l'artillerie. Il serait peut-être avantageux de la remplacer par des échelons se recouvrant plus ou moins entre eux, ainsi que cela s'est fait souvent sous l'Empire. Charges en colonnes.

Une charge analogue à celle des 23 escadrons de Seydlitz contre les réserves de la droite russe serait aventurée. L'artillerie, devenue très-mobile, prendrait facilement contre elle les feux d'écharpe.

Sous Turenne et Condé, la cavalerie se ralliait en revenant sur ses pas, après avoir chassé l'ennemi du champ de bataille. Elle venait en quelque sorte reprendre après la charge la position qu'elle occupait avant. Ralliement de la cavalerie.

A Zorndorf, Seydlitz se reformait à 2 ou 3 kilomètres en arrrière du champ de bataille. A Hochkirch, il rapprocha le ralliement de ses escadrons des lignes de l'infanterie. Enfin, dans la suite, il refor-

mera ses escadrons en avant de la ligne d'où l'ennemi a été chassé; au lieu de revenir sur ses pas, il le poursuivra en se ralliant lui-même, et empêchera ainsi son ralliement.

Nous verrons à Austerlitz Kellermann reformer sa division de cavalerie légère, poursuivie par les uhlans, entre les deux lignes d'infanterie, même sous le feu de la 1re ligne de la division Caffarelli. Grâce à cette position, il profita du désordre de la cavalerie russe décimée par les feux de notre artillerie et de notre infanterie pour la charger victorieusement, en repassant la ligne.

Cette progression suivie par le ralliement de la cavalerie ne semble-t-elle pas nous indiquer quelles sont les vraies conditions de ce mouvement?

Réserves. L'emploi des réserves est le caractère le plus saillant qui distingue les tactiques prussienne et française.

Entre César et Napoléon, on semble avoir méconnu la puissance des réserves. Frédéric ne les formait que de quelques bataillons ou escadrons de hussards. Une réserve n'existait même pas à Zorndorf; aussi le roi ne put-il compléter sa victoire.

Napoléon, au contraire, compose ses réserves de divisions ou de corps d'armée où entrent toutes les armes. Ce sont, à Austerlitz, le corps de Bernadotte, les grenadiers d'Oudinot, la Garde et la réserve de cavalerie.

CHAPITRE VI.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DE LA BATAILLE APPLIQUÉES AUX CAMPS D'INSTRUCTION.

Corps d'armée formé au camp de Châlons.

3 divisions d'infanterie,

1 division de cavalerie légère,

1 division de dragons,

6 batteries d'artillerie montées pour les divisions d'infanterie,

2 batteries à cheval pour les divisions de cavalerie,

2 batteries montées à la réserve,

1 batterie à cheval à la réserve.

Plan général des opérations tactiques.

Ce corps d'armée a acculé l'ennemi à un obstacle peu éloigné (une rivière, un défilé, etc.); il veut l'y précipiter par une ou plusieurs attaques sur les ailes. Une pareille circonstance peut souvent se présenter dans les poursuites.

Correspondance entre les grandes unités tactiques de la bataille et celles de la manœuvre.

La 1re et la 2e division d'infanterie correspondent aux lignes formées par l'armée prussienne; la 3e sert de réserve.

Division de cavalerie légère.	1re brigade, correspond aux 25 escadrons de l'aile gauche.
	2e brigade, correspond aux 22 escadrons de l'aile droite.

Division de dragons, correspond aux 31 escadrons conduits par Seydlitz.

Ordre bataille.

Les deux premières divisions d'infanterie se forment sur deux lignes par brigades accolées, c'est-à-dire que chaque brigade a une partie de ses forces en 1re et en 2e ligne. (Voir fig. 1, planche XX.)

La 3e division s'établit en colonnes serrées en arrière du centre, de manière cependant à pouvoir suivre le corps d'attaque.

La 1re brigade de la division de cavalerie légère (1re B. L.) prend position en arrière de l'aile droite.

La 2e brigade (2e B. L.) s'établit en arrière de l'aile gauche.

La division de dragons se dispose également en arrière de l'aile gauche, de manière à seconder au besoin l'attaque ou achever le succès.

L'artillerie de réserve reste avec la 3e division d'infanterie.

1re PÉRIODE, 1er MOMENT.

Attaque l'aile droite.

La cavalerie légère reconnaît le terrain qui sépare de l'ennemi.

Les 2 batteries de la 2e division d'infanterie établies à sa droite entrent en action contre la droite ennemie. (Voir fig. 2, planche XX.)

La 2e division, disposée en colonnes doubles, se forme *par la gauche en avant par échelons*. La nature du terrain et diverses suppositions serviront à déterminer la force des échelons. Les tirailleurs se

déploient, ouvrent le feu et masquent la manœuvre.

La 1re division d'infanterie prend position, l'artillerie ouvre son feu.

Les tirailleurs, appuyés par quelques bataillons en colonne, font, suivant le terrain, quelques démonstrations, quelques attaques partielles afin d'attirer l'attention de l'ennemi vers notre droite et favoriser ainsi l'attaque de gauche; mais on doit avoir le soin de ne pas s'engager à fond.

La 2e brigade de cavalerie légère se forme par régiment en masse, si elle peut s'abriter des projectiles derrière tous les mouvements du terrain, et se tient en arrière de la gauche des échelons, de manière à les relier au reste du corps d'armée et à les soutenir.

La 1re brigade de cavalerie légère (1er B. L.), également déployée par régiment en masse, prend position en arrière de la droite de la 1re division d'infanterie.

La division de dragons se porte en arrière et un peu en dehors de la gauche des échelons, afin de soutenir au besoin l'attaque, d'éviter que l'aile ne soit débordée et de pouvoir être plus à portée d'assurer le succès. Elle est formée sur 2 lignes déployées par régiment en masse. La batterie d'artillerie s'établit à la gauche ou dans toute autre position dictée par le terrain, afin d'être à même de prendre des feux d'écharpe au moment où la division se rabattra contre la droite ennemie.

1re PÉRIODE, 2e MOMENT.

Déroute de l'infanterie de l'aile gauche. Charge de la 2me brigade de cavalerie légère.

L'infanterie de l'aile gauche se replie en désordre, chargée par la cavalerie, puis par l'infanterie. (Voir fig. 3, planche XX.) La 2e brigade de cavalerie légère se déploie sur 2 lignes dans lesquelles chaque escadron est formé en colonne par peloton. Toutes deux passent au travers des intervalles de l'infanterie et se déploient. La 1re ligne charge l'infanterie ennemie ; si elle est ramenée, elle s'échappe par la droite et par la gauche et démasque la 2e, qui charge à son tour. L'artillerie de la brigade s'établit à droite ou, suivant le terrain, dans toute autre position, de manière à mieux seconder la charge et à pouvoir plus facilement protéger la retraite.

Les deux batteries de la 2e division d'infanterie contribuent par leurs feux d'écharpe à protéger la retraite des échelons.

1res charges de la division de dragons.

Pendant ce temps, la division de dragons a suivi le mouvement en arrière et un peu en dehors de la gauche.

Le maréchal commandant le corps d'armée voulant faire réussir l'attaque de l'aile droite ennemie, lance contre elle la division de dragons.

Rappelons ici que le mot *réserve* ne signifie pas toujours troupe qui agit à la fin de l'action. A Abensberg, les réserves de Napoléon donnent dès le commencement de la bataille et celles de l'archiduc Charles beaucoup trop tard.

D'après les suppositions faites plus haut, l'obstacle auquel est acculé l'ennemi étant peu éloigné, il vaut mieux conserver en réserve de l'infanterie que de la cavalerie.

En effet, au moment de la *poursuite tactique*, la première sera bien plus indispensable que la seconde pour enlever les défilés de l'obstacle.

La division de dragons, arrivée à hauteur du premier échelon en retraite, exécute alors, à l'abri derrière les mouvements du terrain, un changement de front oblique à droite en conservant ses régiments en masse. Elle se déploie pendant que la batterie, placée à la gauche ou sur tout autre point favorable que le terrain seul peut déterminer, prend des feux d'écharpe contre les lignes ennemies. Sa position doit être telle qu'elle puisse préparer efficacement la charge et protéger la retraite.

La 1re brigade de dragons, formée sur une ligne, prend en flanc l'infanterie ennemie déjà désorganisée par la charge sur deux lignes de front de la 2e brigade de cavalerie légère.

Dans la 2e brigade, le 1er régiment, formé sur une ligne, attaque obliquement les flancs de la cavalerie ennemie, qui, après avoir chargé notre propre infanterie, est venue se rallier en arrière de la sienne. Afin de mieux imiter la manœuvre des 18 escadrons de hussards, on peut placer en arrière des ailes les 2 premiers escadrons du 2e régiment de la 2e brigade en colonne par peloton, en leur donnant l'ordre de

déborder pendant la charge. Les 2 autres escadrons restent avec la batterie afin de la soutenir et de la protéger au besoin dans sa retraite.

La division de dragons et la 2e brigade de cavalerie légère se rallient sous la protection de l'artillerie.

2me charge de la 2e brigade de dragons.

On aperçoit alors des troupes ennemies privées d'artillerie et de cavalerie qui se retirent vers leur gauche. La 2e brigade de dragons, toujours formée sur deux lignes et protégée à sa droite par la batterie d'artillerie, se porte au grand trot vers l'intervalle vide que l'ennemi a laissé à sa droite.

Avec l'artillerie actuelle, il serait souvent fort dangereux d'exécuter la même manœuvre que celle des 23 escadrons de Seydlitz, parce que l'on courrait le danger d'être pris d'écharpe.

Donc, au lieu de former les deux lignes à la distance de 60 mètres l'une de l'autre et de commander : *Escadron à droite au galop ; chargez !* au moment où le front de la 1re ligne a dépassé les réserves, nous emploierons de préférence une attaque oblique.

Le général fera exécuter dans *chaque régiment un changement de front oblique à droite*, de manière à prendre obliquement et en flanc les réserves ennemies. Par un tel mouvement, on aura moins à craindre les feux d'écharpe.

La 1re ligne démasquera une partie de la droite de la deuxième ; l'ensemble du front présenté à l'ennemi sera augmenté et les chances de pertes diminuées. (Planche XX, fig. 4.)

En même temps, la 1re brigade de dragons poursuit l'infanterie des 2 premières lignes de la droite ennemie qui, désorganisées par une première charge, se replient sur le centre. La 2e brigade de cavalerie légère prend position, de manière à pouvoir appuyer la 1re ou la 2e brigade de dragons dans le cas d'un retour offensif de la cavalerie ennemie.

A la bataille de Zorndorf, la cavalerie vient se reformer en avant de l'infanterie afin d'en protéger le ralliement. Aujourd'hui, l'ordre linéaire étant abandonné, les ralliements de l'infanterie sont beaucoup plus prompts, beaucoup plus faciles. Ralliement.

La cavalerie se reformera donc entre les 2 lignes d'infanterie, comme Kellermann à Austerlitz, si l'on prévoit qu'une nouvelle occasion de charger va bientôt se présenter, ou bien en arrière de la 2e ligne et à l'abri, si le rôle de la cavalerie semble terminé pour le moment sur cette partie du champ de bataille. (Planche XX, fig. 5.)

2e PÉRIODE, 1er MOMENT.

Dans l'état actuel de la tactique, grâce à l'usage des réserves, on aurait probablement continué l'attaque de la droite ennemie, malgré la désorganisation de l'infanterie de gauche ; on l'aurait fait soutenir par la 3e division. Attaque générale.

Les 4 batteries des deux divisions d'infanterie, auxquelles on peut joindre au besoin une partie de celles de la réserve, concentreront les feux et prépareront l'attaque générale. (Voir fig. 6, planche XX.)

Charge de la cavalerie ennemie en fourrageurs contre l'aile droite.

Une charge en fourrageurs de la cavalerie irrégulière ennemie désorganise complétement la 1re batterie de la 1re division. La déroute s'étend un instant jusqu'à l'infanterie.

Le général commandant la 1re brigade de cavalerie légère, soutenu à sa gauche par de l'artillerie et formé sur 2 lignes, exécute alors un *changement de front oblique sur l'aile gauche* et cherche à prendre en flanc la cavalerie ennemie décimée de front par les feux de l'infanterie.

On peut supposer que l'on n'a pas à craindre les feux d'écharpe de l'artillerie ennemie ; on formera alors la 1re ligne *en avant par la droite en échelons*, et on cherchera ensuite à se rabattre vers la gauche par les mouvements *escadrons à gauche ou demi à gauche*. Dans ce cas, la 2e ligne suivra, formée en colonne par peloton dans chaque escadron ; elle cherchera à déborder l'ennemi.

On voit que les échelons sont soutenus sur leur flanc gauche par de l'infanterie et de l'artillerie, et, sur leur flanc droit, par des escadrons disposés en arrière.

La 1re brigade de cavalerie légère, après avoir chargé l'ennemi de flanc pendant que l'infanterie et l'artillerie lui résistaient de front, délivre la batterie.

Elle opère sa retraite sous la protection de l'artillerie et vient se reformer et s'abriter en arrière de l'infanterie.

Au moment où l'attaque générale se continue, l'aile gauche est assaillie par une charge de la cavalerie régulière ennemie.

Le général commandant la cavalerie forme alors la division de dragons et la 2e brigade de cavalerie légère sur 3 lignes, afin de pouvoir enfoncer les masses compactes de l'infanterie ennemie. Les trois lignes seront déployées.

Charge de la cavalerie ennemie contre l'aile gauche.

Aujourd'hui, on peut supposer que cette formation s'emploierait contre une masse d'infanterie privée en partie d'artillerie, ainsi que cela se présente quelquefois dans les retraites.

Il serait mieux de disposer cette cavalerie sur deux lignes si l'on croit rencontrer peu de résistance. La 2e brigade de cavalerie légère serait en première ligne et la division de dragons en deuxième ligne.

Dans ces deux cas, la cavalerie s'établit de manière à avoir une formation oblique par rapport à l'ordre de bataille ennemi. L'artillerie à cheval prend, d'après le terrain, les positions les plus avantageuses pour préparer la charge et protéger la retraite. Elle concentre son feu avec celui du plus grand nombre des batteries du corps d'armée (Voir fig. 7, planche XX)

En même temps, la 1re division d'infanterie se forme par *la droite en avant par échelons*, de manière

à déborder la gauche ennemie. Ces échelons sont soutenus à droite et à gauche par de l'artillerie et reliés au reste du corps d'armée par la 1re brigade de cavalerie légère.

2e PÉRIODE, 2e MOMENT.

Le manque de réserve fait que le 2e moment de la 2e période ne présente à la bataille de Zorndorf aucune inspiration remarquable.

L'ennemi, débordé sur ses ailes et battu sur son centre par une nombreuse artillerie, ne tarde pas à être complétement désorganisé. On lance alors contre lui la 3e division dite de réserve. Déployée sur deux lignes, elle aborde l'ennemi et s'empare des principaux défilés de l'obstacle très-rapproché auquel il est acculé.

A Austerlitz, la Morawa que traverse la ligne de retraite des alliés étant éloignée de plusieurs journées de marche, il était plus avantageux de ménager la cavalerie afin de pouvoir l'employer à la *poursuite stratégique*. Nous verrons par quel malentendu il n'en a pas été ainsi.

BUT DE CES MANŒUVRES.

Dans ces manœuvres, analogues à celles de la bataille de Zorndorf, la *protection des flancs* et les *soutiens* n'ont pas l'importance qu'ils auront à Austerlitz. Seydlitz ayant à combattre une cavalerie

très-peu expérimentée, profitait de cet avantage pour lancer sur elle toute la masse de sa cavalerie, sans s'inquiéter de ce qui pourrait être tenté contre ses flancs.

Les mouvements de la cavalerie d'Austerlitz sont donc beaucoup plus *savants* que ceux de Zorndorf.

Les manœuvres de cette dernière bataille, par leur *simplicité* et *leur clarté*, *prépareront* tout naturellement les officiers à l'exécution de celles d'Austerlitz.

Il sera indispensable de rappeler à tous qu'elles sont supposées avoir lieu contre des troupes *solides*, *mais peu manœuvrières*.

AUSTERLITZ

AUSTERLITZ

« La bataille d'Austerlitz peut passer pour la plus « savante de l'histoire moderne. »

(Général Foy.)

« J'ai livré trente batailles comme celle-ci ; mais « je n'en ai vu aucune où la victoire ait été si décidée « et les destins si peu balancés. »

(Napoléon. *Mémoires.*)

« La bataille d'Austerlitz offre aux militaires dési- « reux de s'instruire dans l'art difficile des batailles « les objets d'étude les plus variés et des exemples « d'application des meilleurs principes de la tactique. « On doit sans doute admirer le génie de Napoléon « et la justesse de ses vues dans la distribution des « différentes armes selon la nature du terrain et les « desseins de l'ennemi qu'il avait si bien pénétrés ; « mais il faut laisser à ses illustres lieutenants tout « l'honneur de la conduite de l'action et du meilleur « emploi de leur troupe, chacun pour la part qui lui « était dévolue. »

(Mathieu Dumas. *Précis des événements militaires.*)

« Si le militaire impartial, en jetant un regard « attentif, approfondit les manœuvres de tactique « que le général Bonaparte déploya à la bataille « d'Austerlitz, il y trouvera des combinaisons nou- « velles et sublimes. Devenue flexible, propre à se « plier à toutes les dispositions et facile à manier, « son armée lui a offert les moyens de mettre ses « idées à exécution, en manœuvrant avec aisance « et précision. La campagne de 1805 a été, et *avec* « *justice*, désignée comme l'ère de la tactique nou- « velle. »

(Le colonel russe Oukouneff. *Examen raisonné des trois armes.*)

CHAPITRE PREMIER.

PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE.

I

Circonstances stratégiques.

L'Empereur veut amener l'armée austro-russe à prendre l'offensive.

« La bataille d'Austerlitz elle-même n'est que le « résultat du plan de campagne de la Moravie. Dans « un art aussi difficile que celui de la guerre, c'est « souvent dans le système de campagne qu'on con- « çoit le système d'une bataille. Il n'y aura que « les militaires très-exercés qui comprendront ceci. « Les personnes qui entouraient l'Empereur lui ont « entendu dire 15 jours avant, sur les hauteurs de « la poste et des étangs, en revenant de la recon- « naissance de Wischau : Reconnaissez bien toutes « ces hauteurs; c'est ici que vous vous battrez avant « deux mois. » (*Annotations faites au rapport de Kutusow par un officier français*) (1).

Éloigné déjà de 40 lieues de Vienne, menacé sur ses derrières par l'archiduc Ferdinand qui était en Bohême, sur son flanc gauche ; par la Prusse, dont les

(1) Ces annotations ont paru au *Moniteur* et dans une brochure intitulée : *Rapport de Kutusow annoté par un officier français*. Tout porte à croire que les notes ont été écrites par l'Empereur lui-même.

intentions hostiles devenaient de jour en jour plus évidentes, sur son flanc droit par l'archiduc Charles qui s'avançait à marches forcées vers la Hongrie, Napoléon ne pouvait continuer sa marche offensive en Moravie.

L'armée austro-russe occupait à Olmütz une position excellente ; mais les subsistances commençaient à lui manquer. L'arrivée de l'empereur Alexandre et des corps de Buxhœwden et de la garde russe semblaient être le signal de l'offensive. Les troupes françaises, fatiguées par les longues marches qu'elles venaient de faire si rapidement, avaient besoin de repos.

Toutes ces raisons expliquent le parti adopté par l'Empereur d'amener ses adversaires à lui livrer bataille sur un terrain qu'il aurait choisi et étudié.

Répartition des armées sur le théâtre d'opérations. Armée française autour de Vienne.

Le 20 novembre, jour de l'arrivée de Napoléon à Brünn, Mortier occupait Vienne avec ses deux divisions et la division Gazan du corps de Lannes ; Marmont était à Léoben, étendant sa droite vers Grœtz, afin de donner la main à l'armée d'Italie, sa gauche dans la direction de Vienne.

Dans le corps de Davout, la division Friant avec la division Bourcier (dragons), détachée de la réserve de cavalerie, était en avant de Vienne sur la route de Moravie, pendant que la division Gudin et la division Klein (dragons), également détachée de la réserve de cavalerie, occupaient Presbourg. Ce point de passage du Danube devenait d'une importance

extrême depuis la retraite des archiducs vers la Hongrie.

Concentration autour de Vienne.

L'Empereur, en disposant ainsi toutes ses troupes autour de Vienne, se ménageait la possibilité d'y réunir 40,000 hommes en quelques jours contre l'archiduc Charles, dans le cas où celui-ci, après avoir gagné plusieurs journées de marche sur Masséna, tenterait de se porter vers Léoben ou Vienne.

Lignes d'opérations. Bases d'opérations.

Ney s'avançait du Tyrol afin d'opérer sa jonction avec Masséna.

Bernadotte, avec les Bavarois de Wrède, occupait Iglau, l'un des principaux débouchés de la Bohême, afin d'observer l'archiduc Ferdinand.

Augereau occupait la Bavière et la Souabe pour assurer les communications avec la France.

Répartition en Moravie.

Les 4e et 5e corps, avec la division Caffarelli (ancienne division Bisson), détachée du corps de Davout (3e corps), en remplacement de la division Gazan, la garde et la cavalerie de Murat, occupaient les environs de Brünn.

Concentration autour de Brünn.

La proximité des corps de Bernadotte et des divisions Gudin et Friant permettait à l'Empereur de réunir en quelques jours autour de Brünn plus de 65,000 hommes.

Répartition de l'armée alliée.

Kutusow, réuni au corps de Buxhœwden, le 20 novembre, était arrivé à Olmütz le 23. Rejoint le 25 par la garde russe sous les ordres du grand-duc Constantin, il laissait aux secours le temps de lui

arriver. Le général Essen lui amenait plus de 10,000 hommes.

Mouvement offensif de l'armée austro-russe. Impossibilité de conserver la position d'Olmütz.

La position d'Olmütz, occupée par l'armée alliée, était excellente et pour ainsi dire inabordable. On y pouvait attendre l'arrivée de l'archiduc Charles avec les 80,000 hommes qu'il conduisait d'Italie. La Prusse, qui allait se déclarer, aurait aussi le temps de faire pénétrer son armée en Bohême. Cette puissance demandait un délai d'un mois.

Par suite de la rapidité de la campagne et de l'imprévoyance des Autrichiens, on manquait absolument de vivres à Olmütz, et il n'existait aucun magasin en Moravie. Dès le premier jour, on avait été obligé de recourir aux réquisitions forcées.

Divers plans à adopter par les Austro-Russes.

Dans l'armée austro-russe, quelques-uns pensaient que, dans ces circonstances, le mieux serait de gagner du temps. Il fallait, disaient-ils, se porter au-devant de l'archiduc Charles; on trouverait des vivres en Hongrie. Ils ajoutaient que la distance qui séparait Napoléon de sa base d'opération serait ainsi augmentée. Il était alors peu probable que l'on fût suivi, et, quand bien même cela arriverait, on serait alors dans la proportion de deux contre un.

Les conseillers de l'empereur Alexandre croyaient au contraire que l'immobilité de Napoléon, tellement en désaccord avec son caractère, témoignait assez de sa position difficile et aventurée. C'était, disaient-ils, une occasion favorable d'en finir avec la guerre, et il fallait se presser afin de ne pas la laisser échapper.

Ces derniers avis l'emportèrent.

Napoléon rappelle ses détachements et concentre son armée autour de Brünn.

L'armée austro-russe abandonna Olmütz le 27 novembre, pour se rapprocher de Brünn, sans même attendre l'arrivée du corps du général Essen, qui n'était plus qu'à quelques journées de marche.

Aussitôt que Napoléon eut connaissance de ce mouvement, il s'empressa de rappeler les divisions Friant, Bourcier (dragons), Gudin et Klein (dragons), ainsi que le corps de Bernadotte (1er corps).

La division bavaroise Wrède dut rester à Iglau, afin de défendre ce débouché de la Bohême, pendant que la brigade de cavalerie légère Fauconnet observerait celui de Zwittau.

Engagement de Wischau.

Le 28 novembre il y eut un premier engagement à Wischau, à 40 kilomètres en avant de Brünn, sur la route d'Olmütz. Les avant-postes français se replièrent; l'armée russe les suivit lentement.

Retards dans la marche offensive de Kutusow.

A la suite de ce combat, Kutusow renonça au dessein qu'il avait eu jusque-là de tourner les Français par les montagnes. Il porta la plus grande partie de son infanterie sur son flanc gauche, se proposant d'agir contre la droite des Français. C'était perdre un temps précieux. Il ne put attaquer le 30, et le corps de Bernadotte, les divisions Friant et Bourcier ne rejoignirent l'armée française que le 1er décembre.

II

Description du champ de bataille.

(Voir Planche XIX) (1).

Caractères généraux de la contrée.

Les montagnes de la Moravie détachent vers le sud-est, sur la rive droite de la Morawa, de nombreux contreforts qui vont en s'abaissant successivement vers le Danube. Ce fleuve coule dans une vaste plaine. Aux environs de Brünn les hauteurs ne sont que de fortes collines couvertes de sombres sapins. La pente générale des eaux est peu marquée. Elles forment de nombreux étangs qui se jettent par divers affluents dans le Schwarza, de là dans la Taya, enfin dans la Morawa.

Désignation du champ de bataille.

La grande route de Vienne à Olmütz s'élève du sud au nord de Vienne à Brünn. Là, elle rencontre les routes les plus importantes de la Bohême, celles d'Iglau et de Zwittau. Elle se dirige ensuite brusquement vers l'est sur une longueur d'environ 20 kilomètres, jusqu'à son embranchement avec la route de Hongrie.

---

1. Cette carte a été dressée d'après les plans manuscrits du Dépôt de la Guerre, levés par les ingénieurs géographes quelques jours après la bataille. En outre, des renseignements sur le champ de bataille ont été puisés dans les rapports manuscrits du général Mathieu Dumas, alors aide-major général de l'armée.

Elle forme avec cette dernière un angle droit et remonte vers le nord-est, tandis que celle-ci descend au contraire vers le sud-est. (Voir planche VII.)

La position choisie par Napoléon était perpendiculaire à la ligne de 20 kilomètres qui joint la ville de Brünn à l'embranchement des routes d'Olmütz et de Hongrie.

Elle couvrait ainsi les routes de Bohême et de Vienne et menaçait celles d'Olmütz et de Hongrie.

Limites du champ de bataille.

Le champ de bataille d'Austerlitz était limité : au nord, par des montagnes boisées ; à l'ouest, par les bois de Turas ; au sud, par les étangs et le ruisseau d'Augezd (Littawa) ; enfin à l'est, par une ligne passant vers Austerlitz.

C'était un rectangle d'à peu près 4 lieues de longueur sur 3 de largeur.

Description générale.

Sur tout ce terrain les hauteurs sont généralement découvertes ; les pentes, peu rapides et pour ainsi dire rasantes, favorisent l'action de l'artillerie. Les vallées, sillonnées de ruisseaux tantôt marécageux, tantôt canalisés, sont presque toujours couvertes d'arbres. Elles présentent des défilés formés par des villages profondément encaissés.

Mouvements du terrain.

Le champ de bataille est divisé en deux parties par un ruisseau nommé Goldbach, qui coule du nord au sud. Ce cours d'eau traverse les villages de Girzikowitz, Puntowitz, Kobelnitz, Sokolnitz et Tellnitz et se perd dans les étangs de Satschan et de Menitz.

Sur la rive gauche, les points culminants sont : le

Stari-Winobradi, au nord-est de Pratzen, et le *mamelon de Pratzen*, au sud-ouest de ce même village.

Autour de ces points viennent se grouper les hauteurs formant par leur ensemble le plateau de Pratzen. Celui-ci, très-légèrement ondulé au nord, va se lier, par des pentes assez douces, aux collines sur lesquelles est située la route d'Olmütz.

Le sol ne présente de ce côté aucun obstacle qui puisse entraver d'une manière sérieuse l'action de la cavalerie. Mais, au nord de la route, le terrain se rapprochant des hauteurs boisées, s'accidente de plus en plus. Il est coupé de chemins creux profondément encaissés, présentant en quelques endroits l'aspect de véritables ravins, mais praticables néanmoins à toutes les armes sur la plus grande partie de leur étendue.

Quant aux pentes qui terminent le plateau du côté du Goldbach, des étangs et de la Littawa, elles sont généralement peu rapides, excepté toutefois vers la Littawa, au nord d'Augezd, de Klein-Hostieraden et d'Olnitz.

Sur la rive droite du Goldbach, il n'existe pas une seule position qui puisse être comparée comme importance au plateau de Pratzen. Les points culminants sont à l'est de Schlapanitz et de Bellawitz.

Pendant la journée du 1er décembre 1805, Napoléon tint son quartier général au bivouac sur la hauteur en avant de Schlapanitz. Un ruisseau marécageux, portant le nom de Zesawa, prend sa source dans le bois de

Turas, coule presque parallèlement au Goldbach et vient se jeter dans la Schwarza. Il traverse des étangs et des marais, offre quelques défilés formés par des digues et deux autres par les villages de Maxdorf et d'Ottmarow. Il présente à la rigueur une deuxième position défensive en arrière du Goldbach.

Le sol est argileux ; le dégel le rendit glissant et boueux. Particularités.

Les étangs de Menitz, de Satschan et de Zierotin, remplis d'eaux profondes par les pluies de l'automne, étaient gelés le jour de la bataille.

Le Goldbach marquait le front de l'armée française. La position austro-russe était séparée de celle des Français par un intervalle de 3 ou 4 kilomètres. Position des deux armées.

Napoléon appuyait sa gauche au Santon, mamelon isolé situé au delà de la route d'Olmütz, sur la rive gauche du Goldbach. Les Français étaient couverts au delà par les derniers contreforts des montagnes de la Moravie. La droite s'appuyait aux étangs de Satschan et de Menitz.

Les Russes avaient leur droite aux montagnes, leur centre sur le plateau de Pratzen, et leur gauche au village d'Augezd ; leurs réserves s'étendaient en arrière jusqu'à Austerlitz.

Napoléon avait donc une position défensive ; Kutusow adoptait l'offensive. Les rôles seront intervertis dès le commencement de l'action.

Ainsi que nous l'avons vu, le plateau de Pratzen dominait tout le terrain. Couvert sur son front par le Importance du plateau de Pratzen.

Goldbach, il défendait indirectement la route d'Olmütz et directement la route de Hongrie. S'appuyant à des étangs qui formaient un obstacle presque infranchissable, il menaçait la position française.

Le plateau de Pratzen était donc, au point de vue topographique, au point de vue stratégique et au point de vue tactique, la position la plus importante du champ de bataille. Sa possession devait décider de la victoire en faveur de l'un ou l'autre parti.

Plateau de Pratzen considéré défensivement.

Les Russes auraient dû occuper les défilés qui les séparaient de l'armée française ou tout au moins observer les débouchés. Ils pouvaient ainsi préparer leur mouvement offensif ou prendre contre les Français les dispositions qui arrêteraient leur marche. Les débouchés auraient pu présenter des obstacles sérieux, et les points très-élevés du plateau, occupés par le gros des troupes, offraient de grands moyens de défense.

Le centre de la position française compris entre les villages de Turas, Latein, Schlapanitz et Maxendorf était une vaste plaine. Coupée par un obstacle, le bois de Turas, elle se prêtait cependant au déploiement des colonnes. En avant, les défilés de Puntowitz et de Girzikowitz conduisaient directement sur le plateau.

Au contraire, la droite de la position française, coupée par des sources marécageuses et des étangs, s'opposait à la libre circulation des troupes.

Les défilés qui de ce côté conduisaient au plateau

de Pratzen (défilés de Sokolnitz et de Tellnitz), n'avaient entre eux que des communications difficiles et nécessitaient un trop grand circuit, ce qui devait rompre l'harmonie des mouvements des colonnes d'attaque.

Ces défilés n'étaient donc que d'une importance secondaire pour l'attaque et la défense du plateau de Pratzen ou de la position de Schlapanitz.

Le terrain entre la route d'Olmütz et Maxendorf était la vraie sphère d'activité des troupes que les Français devaient diriger contre Pratzen.

Il résulte de ce qui précède que l'attention des alliés devait se concentrer sur le plateau de Pratzen, la plaine de Schlapanitz et le terrain qui les reliait le plus naturellement, c'est-à-dire les défilés de Girzikowitz et de Puntowitz.

III

FORCE ET POSITION DES ARMÉES EN PRÉSENCE.

Force de l'armée austro-russe

(Sous le général Kutusow).

Formant l'aile gauche sous le commandement de Buxhoewder.	1re Colonne.	Doctorow.....	25 batns russes.	
		Avant-garde sous les ordres du général Kienmeger.....	5 batns de Croates	22 escadrons autrichiens très-faibles. 10 escadrons de cosaques.
	2e Colonne.	Langeron.....	18 batns russes.	
	3e Colonne.	Prybyzewski...	18 batns russes.	
Sous le commandement direct de Kutusow et de l'empereur Alexandre.....	4e Colonne.	Miloradowicth..	12 bataillons russes (très-faibles).	
		Kollowrath. ...	15 bataillons autrichiens.	
	5e Colonne.	Lichtenstein...		82 escad. (1) autrichiens et russes.
Avant-garde sous Bagration.....			12 batns russes.	40 escadr. russes, dont 15 de cosaq.
Garde impériale sous le grand-duc Constantin.....			10 batns russes.	18 escadrons russes.
		TOTAL.....	115 bataillons.	172 escadrons.

Force totale : 80 à 90,000 hommes.

Position de l'armée russe dans la soirée du 1er décembre, veille de la bataille.

1re colonne. La 1re colonne, sous les ordres de Doctorow, bivouaquait, la gauche, à Klein-Hostieraden, ayant

(1) La plupart des escadrons avaient un effectif très-faible.

devant elle, près d'Augezd, le détachement de Kienmeyer.

La 2e colonne, sous Langeron, était à la droite de Doctorow. 2e colonne.

La 3e colonne, sous Prybyzewski, était placée près de Pratzen, ayant derrière elle la 4e colonne, sous Kollowrath; celle-ci formait le centre de l'armée austro-russe. Les 12 bataillons russes composaient la 1re ligne; les 15 bataillons autrichiens, la 2e ligne ou la réserve du centre. Les premiers avaient fait la retraite de Braunau; les seconds, nouvellement levés, n'avaient pas encore vu le feu. La force totale de cette colonne n'atteignait pas 15,000 hommes. 3e colonne. 4e colonne.

La 5e colonne, composée exclusivement de cavalerie, bivouaquait à l'extrême gauche de l'armée en arrière de Klein-Hostieraden. Ainsi que nous le verrons plus loin, elle devait, le lendemain avant le jour, se porter dans l'intervalle qui s'étend entre Blasowitz et Kruh, pour unir la droite au centre et mettre à profit un terrain qui semblait très-favorable à l'action de la cavalerie. 5e colonne.

L'avant-garde, sous Bagration, s'établit à cheval sur la route d'Olmütz. Avant-garde.

La garde impériale russe s'échelonna en avant d'Austerlitz. Garde impériale russe.

Toutes ces positions, prises la veille de la bataille, dévoilaient à Napoléon le plan de ses adversaires. Pendant une partie de la journée, il était resté aux Défectuosités de la position occupée par l'armée austro-russe.

avant-postes, observant la direction des colonnes et faisant opérer des reconnaissances par la cavalerie, qui couvrit bientôt de ses tirailleurs toute la plaine qui s'étend au pied du plateau.

La position de Pratzen offrait aux alliés un rideau dont ils auraient dû se servir pour masquer les mouvements de troupes et ne pas rendre les Français spectateurs de toutes leurs manœuvres.

FORCE DE L'ARMÉE FRANÇAISE (1).

Infanterie.

3e corps, Davoust. .	Division Legrand (2), 4 régim. à 2 batns. 2 batns de tirailleurs.	20 batns.
	Division Friant, 5 régiments à 2 bataillons.	
4e corps, Soult.....	Division St-Hilaire, 5 régim. à 2 bataillons.	20 batns.
	Division Vandamme, 5 régim. à 2 batns.	
1er corps, Bernadotte	Division Drouet, 3 régiments à 3 batns.	18 batns.
	Division Rivaud, 3 régiments à 3 bataillons.	
5e corps, Lannes...	Division Cafarelli, 5 régiments à 2 batns.	20 batns.
	Division Suchet, 5 régiments à 2 batns.	
Réserve.....	Grenadiers d'Oudinot (3).	10 batns.
	Garde à pied.	10 batns.
	TOTAL.....	98 batns.

(1) Cette composition n'est pas la même que celle adoptée au commencement de la campagne.

(2) La division Legrand avait été détachée du 4me corps.

(3) Les grenadiers d'Oudinot avaient été détachés du corps de Lannes.

En outre, 3 bataillons avaient été laissés à Brünn.

La force de chacun des bataillons était de 500 à 600 hommes (1).

Cavalerie de corps d'armée.

Division Kellermann (2e, 4e, 5e hussards, 5e chasseurs). Le 16e et 22e chasseurs qui faisaient partie de la division au commencement de la campagne, n'étaient pas sur le champ de bataille. 1er Corps.

La brigade Vialannes, qui appartenait à ce corps, n'assistait pas à la bataille d'Austerlitz. 3e corps.

Brigade Margaron (11e et 26e chasseurs). Le 8e hussards ne rejoignit que dans l'après-midi du lendemain. 4e corps.

Brigade Milhaud (13e et 21e chasseurs). 5e corps.

Brigade Treillard (9e et 10e hussards).

La cavalerie de la Garde comptait 1 régiment de chasseurs à cheval, 1 régiment de grenadiers à cheval et 1 escadron de mamelucks. Garde.

Réserve de cavalerie sous Murat (2).

Division Nansouty (1er, 2e carabiniers, 2e, 3e, 9e, 12e cuirassiers).

Division d'Hautpoul (1er, 5e, 10e, 11e cuirassiers).

---

(1) Ces renseignements ont été pris dans les archives du Dépôt de la Guerre.

(2) Murat commandait, à Austerlitz, non-seulement la réserve de cavalerie, mais aussi l'aile gauche des Français. Il portait le titre de *lieutenant de l'Empereur*.

Division Walther (3e, 6e, 10e, 11e, 13e, 22e dragons).

Division Boyer (ancienne division Beaumont (5e, 8e, 9e, 12e 16e, 21e dragons).

La réserve de cavalerie comprenait, en outre, les divisions Klein et Bourcier détachées l'une avec la division Friant, l'autre avec la division Gudin.

Division Klein (1er, 2e, 4e, 14e, 20e, 26e dragons).

Division Bourcier (15e, 17e, 18e, 19e, 25e, 28e dragons).

41 régiments de cavalerie ont pris part à la bataille d'Austerlitz.

Ceux qui appartenaient à la réserve et à la cavalerie de corps d'armée comptaient 3 escadrons ; les grenadiers et les chasseurs à cheval de la Garde avaient 4 escadrons. Total : 123 escadrons. Chacun d'eux était composé en moyenne de 100 à 120 chevaux ; l'armée comptait, en totalité, 12,000 à 14,000 cavaliers.

Cette cavalerie avait pris part aux guerres de la Révolution ; elle était manœuvrière et aguerrie. Les chefs, instruits, vigoureux, savaient le parti qui se peut tirer de la cavalerie. Connus de leurs escadrons, qu'ils avaient plusieurs fois menés à l'ennemi, ces chefs, généraux, colonels, capitaines, n'avaient jamais entendu mettre en doute la valeur de leur arme. Les généraux d'infanterie, si habiles d'ailleurs, rendaient justice à leurs frères d'armes.

ARTILLERIE.

Ce n'est pas sans difficultés que des renseignements positifs sur l'artillerie ont été trouvés dans les situations du dépôt de la guerre.

Chaque division d'infanterie comptait en moyenne :

2 pièces de 12;
6 id. de 8;
2 id. de 4;
2 obusiers de 6 pouces.

Total... 12 pièces, 2 compagnies ou batteries.

Ce qui donne, pour les 9 divisions d'infanterie, non compris celle de la Garde, un total de.....	108	pièces.
La cavalerie de chaque corps d'armée avait une batterie à cheval ainsi composée (4 pièces de 8; 2 obusiers de 6 pouces).....	18	—
La Garde avait une batterie d'artillerie légère (3 pièces de 8, 2 pièces de 4, 1 obusier de 6 pouces) pour les grenadiers et chasseurs à pied et à cheval..	24	—
Elle possédait, en outre, une réserve de 6 pièces de 12, 2 pièces de 4, 1 obusier de 6 pouces.....	12	—
A reporter....	162	pièces.

Report.....	162 pièces.
Chaque division de cavalerie de réserve avait une demi-compagnie (2 pièces de 8, 1 obusier de 6 pouces)...	15 —
Total.....	177 pièces.
Il faut ajouter les 18 pièces de 12 placées au Santon.....	18 —
Total.....	195 pièces.

Force totale de l'armée.

La force totale de l'armée française était de 65 à 70,000 hommes (50 à 55,000 fantassins, 12 à 14,000 cavaliers). La cavalerie y entrait pour un cinquième.

On comptait 3 pièces par 1,000 hommes de cavalerie, et un peu moins de 2 pièces et demie par 1,000 hommes d'infanterie.

POSITION DE L'ARMÉE FRANÇAISE LE SOIR DU 1er DÉCEMBRE.

3e corps. Davoust. Division Legrand.

Le 3e de ligne et les tirailleurs corses occupaient le village de Tellnitz; le 26e d'infanterie légère le village et le château de Sokolnitz; la brigade Levasseur (18e et 75e) campait en arrière de Kobelnitz.

Brigade Margaron.

La brigade Margaron (cavalerie légère) du 4e corps, attachée pour la journée au 3e corps, bivouaquait en

arrière de Tellnitz et faisait quelques reconnaissances autour des étangs.

La division Friant (infanterie), arrivée de Vienne en deux jours, avait parcouru 36 lieues en 48 heures. Elle avait pris dans la soirée du 1er position à Raigern avec la division Bourcier (dragons), détachée de la réserve de cavalerie. Divisions Friant et Bourcier.

Les divisions Saint-Hilaire (infanterie) et Vandamme (infanterie) du corps de Soult, se tenaient en arrière du Goldbach, dans la partie comprise entre Girzikowitz et Puntowitz. 4e corps.

La division Suchet (infanterie) prit position sur la rive droite du Goldbach, la gauche un peu au delà de la route d'Olmütz. 5e corps.

La division Caffarelli (infanterie) établit sa droite en arrière de Girzikowitz.

Les brigades Milhaud et Treillard (cavalerie), formant des brigades séparées, occupaient la gauche du 5e corps. Elles firent pendant la nuit plusieurs reconnaissances sur la route d'Olmütz. Cavalerie du 5e corps.

Le 1er corps bivouaquait en arrière du 4e. 1er corps.

La division Kellermann fut détachée au 5e corps. Cavalerie du 1er corps.

Les divisions d'Hautpoul (cuirassiers), Nansouty (cuirassiers), Walther (dragons) et Boyer (dragons), de la réserve de cavalerie, ainsi que la division Kellermann prirent position en arrière du 5e corps. Réserve de cavalerie.

Les grenadiers d'Oudinot et la garde à pied et à cheval, formant la réserve générale de l'armée, eurent leurs bivouacs en 3e ligne, perpendiculaire- Grenadiers d'Oudinot, garde à pied et à cheval.

ment à la route d'Olmütz, en avant du défilé de Bellawitz.

Division Gudin.

La division Gudin du 3e corps, composée de 5 régiments à 2 bataillons, était en marche de Presbourg à Nikolsburg. Elle devait observer en même temps le corps autrichien de Merfeld (4,000 hommes environ), alors en position à Lunterburg.

La division de dragons Klein (6 régiments) était à Nikolsburg. Elle ne pourrait arriver à Raigern que le 2 dans l'après-midi.

Dispositions prises par l'artillerie.

L'artillerie à pied des corps qui étaient en 1re ligne s'établit de manière à battre les débouchés des défilés et à tirer sur l'artillerie que l'ennemi pourrait établir sur les crêtes des mamelons qui bordaient notre position.

Le Santon, hauteur isolée qui couvrait notre gauche, avait été fortifié. On l'arma pendant la nuit du 1er au 2 décembre de 18 pièces de canon de 12, chargées de battre la route et de balayer le terrain environnant. Cette batterie était commandée par le colonel Sénarmont, qui s'est distingué depuis dans l'art d'employer l'artillerie sur les champs de bataille, à Eylau, à Friedland, à Ocaña et à Talavera. La garde des pièces fut confiée à la 17e légère.

Avantages de la position française.

Toutes les troupes de la 1re ligne étaient disposées de manière à soutenir les batteries et à pouvoir cependant au besoin déboucher par les défilés. Elles étaient placées de telle sorte que l'on ne pouvait juger de leur force et des mouvements qu'elles allaient être appelées à exécuter.

IV.

PLANS ADOPTÉS PAR LES DEUX ARMÉES.

Plan adopté par l'armée austro-russe.

Bases de ce plan.

L'armée austro-russe n'avait que des notions très-vagues sur la position occupée par les Français.

Elle aperçut, pendant la journée du 1er, un grand mouvement sur leur gauche, mais elle ignora qu'il fût occasionné par l'arrivée du 1er corps. Plusieurs lignes de fumée avaient été remarquées en arrière de Kobelnitz vers Turas. On ne pouvait rien voir de saillant du côté de Sokolnitz et de Tellnitz, puisqu'il n'y avait sur ce point qu'une seule division, celle de Legrand, et que la division Friant était à 2 lieues en arrière à Raigern.

Toutes ces présomptions jointes à l'activité avec laquelle on retranchait le Santon à notre gauche, et à la position même du bivouac de l'Empereur, firent supposer aux Russes que nous affaiblissions notre centre pour renforcer notre gauche et que notre droite était appuyée aux étangs de Kobelnitz avec une réserve derrière (1).

Cette position supposée leur fit penser que nous

(1) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien.*

agissions ainsi afin de pouvoir nous retirer plus facilement vers Brünn et de là sur Vienne. Le plan des alliés reposait donc sur la retraite présumée des Français.

L'opinion générale de leur armée était que l'Empereur n'oserait risquer une bataille devant Brünn (1). Ceci était en quelque sorte justifié par la retraite de Murat à Wischau.

Exposition du plan des alliés.

La gauche de l'armée alliée débordant la droite de l'armée française, on put croire qu'après avoir franchi sans difficultés avec les 4 premières colonnes les défilés de Tellnitz, de Sokolnitz et de Kobelnitz, on se trouverait avoir tourné la droite des Français.

L'attaque pouvait ensuite se continuer dans la plaine entre Schlapanitz et Turas : on éviterait ainsi les défilés de Schlapanitz, de Bellawitz et de Kritschen, qu'il aurait fallu franchir de front devant des forces supérieures, et on agirait suivant les principes de l'ordre oblique.

En même temps, Lichtenstein et Bagration devaient couvrir ce mouvement en tenant tête aux troupes françaises qui chercheraient à s'avancer sur la route d'Olmütz. Ils se lieraient aux 4 premières colonnes dès que l'attaque contre la droite des Français aurait réussi. Turas et Schlapanitz pris, il serait facile de couper les Français de la route de Vienne ; l'armée alliée toute entière se porterait en avant et se réunirait aux environs du village de Latein.

---

(1) *Mémoires de Langeron* (Russe).

L'exécution du plan dépendait donc de la rapidité de l'attaque faite par la gauche des Austro-Russes, et du reploiement de la droite des Français sur la gauche.

Les alliés allaient jusqu'à prévoir le cas où les Français leur échapperaient et voudraient s'établir en arrière de la Schwarza. Ils se proposaient alors de les couper de Vienne par un mouvement stratégique.

Le principal auteur de ce plan était le général autrichien Weirother. Il avait été chef d'état-major de l'armée à Rivoli et conseiller de l'archiduc Jean à Hohenlinden. A Rivoli comme à Austerlitz, il commit la faute de manœuvrer par les ailes. A Hohenlinden, ainsi qu'il le fit à Austerlitz, il n'avait établi aucune liaison entre les différentes parties de son armée. Richepanse, à Hohenlinden, put se glisser entre ses colonnes et tomber sur leurs derrières; Soult, à Austerlitz, enfoncer le centre et se rabattre contre l'aile gauche.

Détails du plan adopté par les alliés.

La 1re colonne, sous Doctorow, devait descendre en marchant par la gauche des hauteurs de Hostieraden et se porter de là vers Augezd et Tellnitz. Elle serait précédée par une avant-garde sous les ordres du général autrichien Kienmeyer. Au delà de Tellnitz, la 1re colonne avait ordre de se diriger vers la droite et 1re colonne.

de chercher à se mettre à hauteur de la tête de la 2e colonne.

Le général Buxhœwden commandant des trois premières colonnes se tiendrait avec la 1re.

2me colonne. La 2e colonne, sous Langeron, descendrait des hauteurs situées au sud de Pratzen, marcherait comme la 1re par sa gauche, forcerait le Goldbach entre Sokolnitz et Tellnitz et s'établirait à hauteur de la 1re colonne.

3me colonne. La 3e colonne, sous Prybyzewski, devait également descendre des hauteurs de Pratzen, marcher comme les deux premières par sa gauche et passer le ruisseau auprès du château de Sokolnitz.

Les têtes de ces 3 colonnes se seraient ensuite alignées et se seraient portées au nord, vers le terrain situé entre Maxdorf et Kobelnitz.

4me colonne. En même temps, la 4e colonne, placée derrière la 3e, serait descendue des hauteurs en marchant comme les trois premières par sa gauche. Après avoir passé les étangs de Kobelnitz, elle alignerait sa tête avec celle des trois autres.

Le général en chef Kutusow et l'empereur Alexandre se tiendraient avec cette colonne.

Les têtes de ces 4 colonnes devaient ainsi former un large front ; 4 bataillons de la 1re occuperaient le bois de Turas, tandis que 3 bataillons de la 4e enlèveraient le village de Schlapanitz. Le reste des 4 colonnes marcherait entre le village de Schlapanitz et le bois de Turas, attaquerait avec de grosses masses

d'infanterie la droite des Français, la renverserait vers Latein, la couperait de la route de Vienne et la rejetterait dans les montagnes.

Le bois de Turas et le village de Schlapanitz resteraient occupés pendant toute l'action, afin que l'on pût conserver la faculté de manœuvrer autour d'eux (1).

Les 32 escadrons de Kienmeyer avaient ordre de couvrir la gauche des colonnes d'attaque de l'armée russe. Elles marcheraient entre Turas et la Schwarza, tout en observant les troupes françaises arrivant de Vienne.

Les 82 escadrons de Lichtenstein quitteraient Klein-Hostieraden, occuperaient la plaine qui s'étend entre Blasowitz et Kruh, protégeraient la formation de Bagration et établiraient une liaison intime entre le centre et la droite de l'armée. 5me colonne.

On supposait que la bataille ne serait pas décisive si Bagration n'opposait une résistance opiniâtre aux progrès de la gauche des Français. Aussi fut-il ordonné à Lichtenstein de les attaquer dans tous leurs mouvements, afin de les empêcher d'entamer la gauche de Bagration.

Les défilés de Schlapanitz, de Bellawitz et de Kritschen dégagés par l'attaque de la gauche russe, Lichtenstein les passerait avec célérité et poursuivrait les Français entre Brünn et Czernowitz.

---

(1) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien*.

Avant-garde sous Bagration.

Bagration avait sa gauche appuyée à Kruh et sa droite au vallon de Kowalowitz. Sa gauche se maintiendrait à tout prix dans sa position pendant que la droite gagnerait les hauteurs au nord de la route d'Olmütz et y placerait de fortes batteries. Trois bataillons du 6e régiment de chasseurs sous le général Ulanius occuperaient Kruh et Holubitz. Le reste de l'infanterie serait placé sur deux lignes au nord de Kruh, sous le général Dolgoroucki.

Une ligne de cosaques, s'étendrait en avant du front afin de masquer les batteries et les lignes d'infanterie. Les régiments de dragons de Kharkof et de Tchernigof se placeraient à sa gauche en avant du chemin creux qui conduit de Kruh à Kowalowitz. Il aurait sur son flanc droit les hussards de Mariopoul et de Pawlograd et en réserve les cuirassiers de l'impératrice, les dragons de Twer et de Saint-Pétersbourg.

Le succès des quatre premières colonnes bien assuré, Bagration devait agir offensivement en prenant de grandes précautions pour ne pas être tourné par sa gauche.

Garde impériale russe sous le grand-duc Constantin.

La Garde serait placée sur les hauteurs, en avant d'Austerlitz et en arrière de Krzenowitz, la gauche appuyée à ce village. Elle devait servir de soutien à la cavalerie de Lichtenstein et de réserve au corps de Bagration.

Retraite.

En cas d'échec, la retraite devait se faire par Hodiegitz et de là par la route de Hongrie.

Discussion du plan adopté par les alliés.

Leur plan fut conçu contre une armée qu'ils ne voyaient pas ; ils la supposaient dans une position qu'elle n'occupait pas, et ils s'imaginaient qu'elle ne bougerait pas (1).

Les alliés se trompent sur la véritable ligne de retraite des Français.

Stratégie. 1° L'armée austro-russe, en voulant nous tourner de Vienne ne se doutait pas que l'Empereur n'attachait à cette ligne d'opération qu'une importance secondaire (1). En effet, si, après une défaite, il eût opéré sa retraite sur Vienne, il se serait ainsi placé entre l'armée de Moravie et celle de l'archiduc Charles. Marmont pouvait être culbuté, Vienne pris, et Napoléon se serait trouvé dans une position fort difficile.

Il songea sans doute à imiter la manœuvre hardie faite par Frédéric en 1758, après son échec d'Olmütz. Privé des débouchés de la Silésie, le roi de Prusse se décida à opérer sa retraite en Bohême, trouva dans ce pays des ressources de toutes espèces et put rejoindre assez à temps l'armée du comte Dohna pour battre les Russes à Zorndorf.

2° Par leurs manœuvres, les Austro-Russes laissaient à découvert la ligne de retraite de leur armée et leur véritable ligne d'opération, la route de Wischau et d'Olmütz.

---

(1) *Notes d'un officier français* (Napoléon), *sur le rapport de Kutusow.*

Tous leurs bagages se trouvaient sur cette route et devaient être perdus dans le cas d'une défaite.

Position des Français.

Tactique, topographie. 1° La forêt de Turas n'a jamais été dans aucun cas la droite de l'armée française.

Attitude des Français. Vide formé au centre des alliés.

2° L'armée française n'était pas en retraite.

3° L'armée austro-russe, en s'étendant sur une ligne de plus de quatre lieues, abandonnait d'excellentes positions militaires.

En effet, le circuit à faire pour tourner la droite des Français était trop grand, la distance qui séparait les colonnes du centre allait en augmentant au fur et à mesure qu'elles se rapprochaient du Goldbach, ce qui dégarnissait le centre établi sur le plateau de Pratzen, clef de la position. Lorsque les 3 colonnes l'auront abandonné, il se produira un vide que la 4e colonne ne pourra remplir et dans lequel se précipitera la masse principale des Français.

Manque de communications entre les colonnes.

4° Leurs colonnes étaient trop éloignées pour qu'il s'établît entre elles une communication parfaite, ce qui était cause que leurs mouvements manquaient d'ensemble et de consistance.

Colonnes trop lourdes pour les manœuvres.

5° Leurs colonnes étaient trop nombreuses et par conséquent trop lourdes pour qu'une résistance sérieuse dans les défilés n'immobilisât pas une grande quantité de troupes.

Toutes ces manœuvres étaient peu dégagées des

formes de l'ordre linéaire de Frédéric. Comparées à la tactique de Napoléon, elles avaient une infériorité sensible.

6° Les alliés manquaient complétement d'une réserve générale, c'est-à-dire d'une troupe qui, ne jouant aucun rôle dans la première partie de l'action, fût chargée de compléter le succès ou de parer à une défaite. La garde russe combattit en première ligne.

Absence de réserve générale.

Elle ne formait en réalité qu'une réserve *partielle* qui devait joindre son action à celle de Lichtenstein pour soutenir la gauche de Bagration.

7° Ils plaçaient, ainsi que nous le verrons plus loin, leur Empereur et leur quartier général précisément aux points où ils auraient dû prévoir que se porteraient les premiers coups. Ils croyaient que toute leur gauche viendrait tourner la droite de l'armée française, et que les souverains alliés, placés au centre, pourraient sans danger voir cette manœuvre calculée avec une sorte de complaisance.

Position vicieuse du quartier général.

8° En admettant même que l'Empereur n'attaquât pas les hauteurs de Pratzen et que la gauche ennemie pût arriver au bois de Turas, il n'avait qu'à faire un effort sur le centre pour le couper de la droite, l'armée russe étant séparée en deux par le Goldbach et l'étang de Kobelnitz.

Le Goldbach aurait suffi pour assurer la séparation de l'armée alliée en deux parties.

9° Ils négligeaient de se servir des mouvements du terrain, du rideau formé par la position qu'ils occupaient pour masquer tous leurs mouvements.

Les alliés devaient masquer leurs mouvements.

Reconnaissance imparfaite des défilés.

10° Ils commettaient la faute de ne pas se servir de leur nombreuse cavalerie légère pour reconnaître d'une manière sérieuse les défilés de Tellnitz, de Sokolnitz et de Kobelnitz. Ils ignoraient ainsi qu'ils étaient occupés par les troupes de la division Legrand, suffisante pour en défendre l'accès en attendant l'arrivée de la division Friant.

Position aventurée de Bagration.

11° Bagration, à cause de la forme du terrain, était obligé de prendre à sa droite un point d'appui beaucoup trop éloigné de la route d'Olmütz ; de plus, il n'était lié qu'imparfaitement à Lichtenstein, ainsi que cela arrive chaque fois que la cavalerie remplit un vide dans la ligne *primitive* de bataille.

Résumé.

En résumé, l'armée de Kutusow « était supérieure « en nombre à l'armée française; mais, tandis que « celle-ci était concentrée sur un seul point et formait « ensuite des masses, l'autre éparpillait ses forces au « fur et à mesure qu'elle avançait.

« Ce n'est pas le nombre qui fait l'unique, je di- « rai même la principale force d'une armée, mais « il y a des occasions, des situations où on doit ab- « solument profiter de cet avantage où le nombre « devient indispensable, et c'était ici le cas (1). »

« Ce plan ne laissait pas que d'offrir des chances « en faveur des alliés; mais, pour qu'il réussît, il ne « fallait pas isoler cette gauche agissante; il était « essentiel, au contraire, de la faire suivre succes-

(1) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien.*

« sivement par le centre et la droite, qui se fussent « prolongés dans la même direction (1). »

Défense du plateau de Pratzen au moyen d'ouvrages de fortification passagère occupées par de l'artillerie.

Pour entreprendre une attaque tournante contre la droite des Français, tout en s'assurant de la possession du plateau de Pratzen, il eût été nécessaire de l'occuper par des ouvrages de fortification passagère défendus par des batteries. « Les défilés de Gir- « zikowitz et de Puntowitz qui couvraient la droite « du plateau, le lac de Kobelnitz qui en défendait le « front et les défilés entre ce lac, le village et le « château de Sokolnitz qui couvraient la gauche, « avaient constitué ce poste en position défensive, « dont les abords étaient très-difficiles, que les feux « de l'artillerie pouvaient défendre avec facilité, et « dans la défense duquel cette arme pouvait jouer « un rôle très-important (2). »

Une batterie primitive placée sur le plateau au nord du village de Pratzen, centre de la position, aurait été chargée de défendre par ses feux le terrain qui s'étend entre Puntowitz et l'extrémité septentrionale du lac de Kobelnitz.

D'autres batteries adjacentes ou secondaires auraient été chargées de balayer, d'un côté au nord, la partie comprise entre les défilés de Puntowitz et

---

(1) Jomini. *Vie politique et militaire de Napoléon.*

(2) Oukouneff, colonel d'artillerie russe (*Examen raisonné des trois armes.*)

de Girzikowitz, de l'autre au sud, celle qui s'étend entre les lacs de Kobelnitz et le château de Sokolnitz.

Elles auraient dû avoir au besoin des feux concentriques avec la batterie primitive, tout en défendant avantageusement les débouchés en face desquels elles auraient été placées.

PLAN ADOPTÉ PAR LES FRANÇAIS.

Conception du plan.

Prévisions.

« Dans la campagne de Moravie, l'Empereur avait « compris que les Russes n'ayant point un général « de première force, devaient penser que la retraite « de l'armée française était sur Vienne : ils devaient « mettre une grande importance à en intercepter la « route ; cependant, la retraite de l'armée dans toute « la campagne de Moravie n'a jamais dû être sur « Vienne. Cette seule circonstance rendait faux tous « les calculs de l'ennemi et devait le déterminer à « des mouvements qui le conduiraient à sa perte (1).

La position, l'immobilité et l'hésitation calculée de Napoléon pouvaient en effet faire entrevoir aux alliés la possibilité de le couper de Vienne et de le rejeter en Bohême. Il serait arrêté dans ce pays par l'archiduc Ferdinand, pendant que le reste de son

---

(1) *Annotations faites au rapport de Kutusow par un officier français.*

armée remonterait difficilement le Danube poursuivi par l'archiduc Charles. La retraite de Murat, après Wischau, venait confirmer leurs prévisions, et le projet de couper Napoléon de Vienne, devait être à leurs yeux le seul plan praticable.

Afin de compléter leur erreur, Napoléon ne plaça que peu de troupes derrière la partie du Goldbach qui s'étendait à sa droite, tandis qu'au contraire il appuyait parfaitement sa gauche aux montagnes.

Il fit fortifier ostensiblement le Santon et prépara pour sa gauche une forte organisation tactique contre la cavalerie, ce qui rendait impraticable toute attaque dirigée de ce côté.

L'avant-veille de la bataille, en parcourant les villages de Tellnitz, de Sokolnitz et de Menitz; il avait dit à ceux qui l'entouraient : « Si mon dessein « était d'empêcher l'ennemi de passer, c'est ici que « je l'attendrais, mais cela n'amènerait qu'une ba- « taille ordinaire, au lieu que si, au contraire, je « renforce ma droite en la retirant vers Brünn, et « que ce mouvement fasse abandonner aux Russes « les hauteurs qu'ils occupent, fussent-ils au nombre « de trois cent mille, ils sont pris en défaut et perdus « sans ressources. »

L'Empereur se rendait parfaitement compte de l'importance du plateau de Pratzen, de la possibilité de s'en emparer et d'occuper les pentes assez raides au nord d'Augezd et de Klein-Hostieraden avant que la gauche de l'armée russe fût sortie des défilés, ce

qui permettait de la jeter ensuite dans l'abîme formé par les lacs.

Le brouillard et la fumée des bivouacs pouvaient à la rigueur favoriser son dessein en lui permettant de dérober ses colonnes d'attaque dans les défilés qui le séparaient du plateau.

Napoléon comptait aussi sur le peu de prévoyance et d'activité déployées jusque-là par les Russes.

Indices.

Pendant une partie de l'après-midi, la veille de la bataille, l'Empereur s'était tenu aux avant-postes, observant avec soin tous les mouvements des colonnes ennemies. Il se garda bien de les inquiéter et fit faire seulement plusieurs reconnaissances par la cavalerie de Murat. Bientôt les manœuvres de l'armée austro-russe furent trop accusées pour que le plan qui y présidait échappât à son regard d'aigle. C'est alors qu'il rentra à son bivouac et qu'il dicta cette célèbre proclamation où il dévoile à toute son armée les manœuvres du lendemain.

Confirmation.

Toutes ces prévisions furent bientôt confirmées.

A six heures du soir, Napoléon reçut le rapport de son aide de camp Savary, qu'il avait envoyé à Tellnitz et à Sokolnitz, pour s'assurer des forces de l'ennemi en avant de ces villages. Il apprit qu'un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie s'était établi vis-à-vis du général Merle, qui commandait sur ce point. Peu de temps après, les chevau-légers d'Oreilly, entrés dans le village, en avaient été repoussés. L'engagement se prolongeant, il monta à che-

val pour aller visiter lui-même toute sa ligne et voir le mouvement des Russes. A dix heures, au moment où il revenait de cette reconnaissance, Napoléon fut aperçu par quelques soldats qui allumèrent spontanément des torches de paille. Bientôt il y eut illumination générale, et les cris de *vive l'Empereur !* se firent entendre dans l'armée.

Napoléon ne rentra à son bivouac que vers minuit.

Levé à trois heures du matin, Napoléon monta à cheval et s'approcha du Goldbach à Girzikowitz. Il apprit par les rapports des vedettes du régiment de dragons, qui était de grand'garde dans ce village, que les bruits des troupes ennemies venaient de cesser, mais que jusqu'à deux heures du matin on avait entendu le mouvement de leur marche se diriger de notre gauche à notre droite (1).

En ce moment, un brouillard très-épais enveloppait nos bivouacs au point de ne pouvoir se distinguer à dix pas.

Ce brouillard commença à se dissiper peu à peu dès que le jour parut.

A sept heures du matin, une fusillade assez vive se fit entendre du côté de Tellnitz, et la canonnade ne tarda pas à s'engager.

L'intention des alliés d'attaquer notre droite était évidente. Les maréchaux quittèrent l'Empereur pour se rendre à leurs places de bataille.

---

(1) *Mémoires du duc de Rovigo.* (Savary.)

Plan général.

L'attaque des alliés contre notre droite allait nécessairement dégarnir presque complétement le centre de leur armée. Napoléon résolut d'adopter la défensive sur ses ailes. Le point d'appui de son aile gauche empêchait l'aile droite austro-russe de se rabattre sur son centre.

Son aile droite, très-inférieure, permettait à ses adversaires de s'aventurer davantage de ce côté.

Son centre, où se trouvait la masse principale de ses forces, devait tomber sur celui des alliés dégarni, l'enfoncer et s'emparer du plateau de Pratzen avant que les lourdes et longues colonnes austro-russes, engagées dans les défilés de Tellnitz et de Sokolnitz, eussent le temps de revenir sur leurs pas.

Il pouvait, tout en faisant face à l'aile droite des russes, avec son aile gauche et quelques réserves, se rabattre avec son centre et la plus grande partie de ses réserves, sur les derrières des trois premières colonnes et les écraser en les enfermant dans l'angle formé par sa droite, la Littawa et les étangs.

Détails du plan adopté par les Français.

3me corps Davout. Division Legrand.

Le bataillon de tirailleurs corses s'embusquerait sur une hauteur en avant de Tellnitz, dans les fossés qui entourent les vignes et forment un véritable retranchement naturel.

Le village serait occupé par 2 bataillons du 3me de ligne.

Le 26e de ligne serait chargé de la défense du village et du château de Sokolnitz.

La brigade Levasseur, 18e et 75e, se formerait en avant de Kobelnitz, afin d'empêcher la droite du 4e corps d'être prise en flanc ou à revers. C'était un échelon qui relierait le centre à l'aile droite.

Le bataillon de tirailleurs du Pô occuperait le défilé de Kobelnitz, afin de pouvoir soutenir au besoin de de ce côté la brigade Levasseur.

Division Friant.

La division Friant, très-fatiguée des marches forcées qu'elle avait faites les jours précédents, ne pouvait arriver en ligne que vers neuf ou dix heures du matin. Placée à l'extrême droite de l'armée, elle la couvrirait au besoin contre une attaque venant de la route d'Aupitz et soutiendrait la division Legrand.

Division Bourcier.

La division Bourcier ne pouvait également arriver sur le champ de bataille que vers neuf heures. Elle empêcherait les colonnes ennemies de trop s'étendre sur notre droite, les refoulerait au besoin et observerait avec soin tout ce qui se passerait de ce côté.

Brigade Margaron.

La brigade Margaron du 4e corps se tiendrait entre Sokolnitz et Tellnitz, de manière à prendre en flanc les colonnes ennemies qui essayeraient de déboucher de ces deux villages et à relier le 26e au 3e de ligne.

Droite de l'armée.

On voit que, de ce côté, 5,000 ou 6,000 hommes auraient affaire à 45,000 jusqu'au moment de l'arrivée de la division Friant. Ces troupes formeraient pour ainsi dire un corps d'observation dans un autre sys-

tème de l'armée (système défensif), mais parfaitement lié à l'ensemble.

Elles avaient ordre de tenir les villages, d'arrêter la marche de l'ennemi jusqu'à ce qu'on se fût emparé des hauteurs de Pratzen. Sa gauche se trouverait ainsi prise par derrière. Nos troupes se laisseraient au besoin poursuivre par l'ennemi en arrière de la Zesawa, afin de l'attirer davantage et de rendre sa perte plus certaine.

'attaque s, Soult. A quatre heures du matin, les divisions Saint-Hilaire et Vandamme passeraient le Goldbach et se placeraient sans bruit entre Girzikowitz et le ruisseau venant de Pratzen. On aurait le soin de laisser assez de monde au bivouac pour entretenir les feux jusqu'au jour. Ces deux divisions seraient formées chacune sur deux lignes en colonne d'attaque. Dans chaque division, la la 1re et la 2e ligne se composeraient de 4 bataillons, et auraient comme avant-garde le régiment léger. Celui-ci ferait partie de la première ligne aussitôt que l'action serait commencée.

Chaque bataillon se formerait par division à distance de peloton, afin de pouvoir opérer les manœuvres avec plus de rapidité. En avant du front on déploierait une ligne de tirailleurs. Les bataillons auraient entre eux l'intervalle nécessaire au déploiement, et l'artillerie prendrait position en avant de ces mêmes intervalles ou sur les ailes.

orps des. La 17e légère occupait toujours le Santon, qu'elle était chargée de défendre. Le reste du corps d'armée

se trouverait formé à huit heures du matin, la droite à Girzikowitz, la gauche au Santon. Les 2 divisions se formeraient sur 2 lignes comptant chacune un même nombre de bataillons, la 1re déployée, la 2e ployée en colonne par division, à distance de peloton, à intervalle de déploiement.

L'artillerie ne pouvait prendre position aux ailes du 5e corps appuyées à des hauteurs, à des villages ou des ruisseaux. Il était imprudent de la porter en avant en présence de la nombreuse cavalerie des alliés.

Elle s'établit donc entre les brigades de chacune des divisions.

Les intervalles furent calculés de manière que l'artillerie pût se former sans gêner les mouvements de l'infanterie.

1er corps.

Les divisions Drouet et Rivaud, formées sur une seule ligne, *en colonne serrée par régiment*, sur la rive droite du Goldbach, en arrière du corps de Soult, étaient destinées à entrer plus tard en première ligne, dans le système d'attaque. Elles serviraient ainsi de *réserve partielle* et combleraient les trouées qui se formeraient à la droite ou à la gauche du corps d'attaque par suite des manœuvres de l'engagement.

Cavalerie du 5e et du 1er corps.

Les brigades Milhaud et Treillard s'étendraient en avant de la gauche du 5e corps et reconnaîtraient le village de Bosenitz et le terrain au nord de la route d'Olmütz. Kellermann, placé sous les ordres de Murat, se déploierait en avant de la droite, couvrirait

les manœuvres de l'infanterie et se dirigerait vers le terrain uni et découvert favorable à l'action de la cavalerie, compris entre le village de Kruh et celui de Blasowitz.

Réserve de cavalerie.

L'Empereur avait prévu que Kutusow se servirait peu de sa cavalerie à la gauche russe, parce qu'il était impossible de l'engager dans les défilés, et qu'il préfèrerait la masser vers sa droite afin de pouvoir, en cas de succès, la lancer vers Brünn, par le débouché de la grande route. Aussi se proposait-il de lui opposer de ce côté la réserve de cavalerie.

Celle-ci se mettrait en mouvement une heure avant le jour (à six heures du matin). Elle traverserait le Goldbach sur le pont de la route d'Olmütz et sur celui du moulin de Girschikowitz, et viendrait se placer en arrière de la droite du 5e corps, les divisions Beaumont et Nansouty en arrière de l'aile droite, la division Walther en arrière du centre, et la division d'Hautpoul en arrière de la gauche. Chacune d'elles devait être formée *par régiment en masse sur deux lignes*. Celles qui comptaient 6 régiments auraient leurs deux premières brigades en première ligne.

Réserve de l'armée.

Les grenadiers d'Oudinot et la garde à pied et à cheval composeraient *la réserve générale* de l'armée et formeraient un troisième et quatrième échelon en arrière du 4e corps.

Ils seraient rangés *sur deux lignes en colonne par régiment.*

Les deux régiments de la cavalerie de la garde

déployés en colonne serrée seraient établis sur les ailes.

Ainsi, au commencement de la bataille, l'Empereur, sur 10 divisions d'infanterie, n'en avait que 5 en ligne, et sur 8 divisions de cavalerie, 2 divisions et une brigade. Résumé.

La division Gudin reçut l'ordre de se porter pendant la journée du 2 à Lunterburg, sur la droite de l'armée française, afin de contenir le corps du général de Merfeldt. Division Gudin.

Elle avait en outre pour mission de disputer les défilés de Nikolsburg dans le cas d'une marche des alliées sur Vienne, ou de menacer leurs flancs s'ils cherchaient à opérer leur retraite en Hongrie par la route de Goeding.

En admettant que les alliés n'eussent pas abandonné le plateau de Pratzen, l'Empereur eût pris position en arrière de Brünn. Il offrait à ses ennemis une nouvelle tentation de se placer entre cette ville et Vienne. Retraite.

Il pouvait alors les prendre en queue pendant qu'ils seraient engagés dans les défilés de Nikolsburg et les jeter dans le Danube.

DISCUSSION DU PROJET ADOPTÉ PAR NAPOLÉON.

Le général Mathieu Dumas s'exprime ainsi sur l'attaque du plateau de Pratzen :

« Ce mouvement, audacieux comme on peut l'ob-
« server en jetant un coup d'œil général sur la posi-

« tion des deux armées, portait la plus forte masse « de l'armée française au centre d'une demi-cir- « conférence, sur laquelle les troupes alliées se « trouvaient disséminées de manière que, bien qu'in- « férieurs en nombre, les Français devaient se trou- « ver réellement plus forts à l'extrémité de chaque « rayon.

« Ce principe conduit à la véritable solution du « problème du meilleur ordre de bataille ; l'empe- « reur Napoléon l'a presque toujours appliqué avec « succès. »

Plus loin, le général Dumas parle ainsi de l'ordre de bataille de la gauche : « Ce fut à cette excellente « disposition, la plus propre à résister à une nom- « breuse cavalerie, que l'aile gauche de l'armée fran- « çaise dut ses succès. »

On voit que les Français, par un système opposé à celui des Russes, tenaient leurs forces réunies de manière que ces 65,000 hommes étaient dans la main de l'Empereur comme un régiment dans la main de son colonel. Ils étaient prêts à tout, même à se retirer, si l'ennemi était habile et ne commettait pas la faute prévue.

CHAPITRE II.

1re PÉRIODE. — 1er MOMENT.

AILE DROITE.

(Voir planche VIII.)

Les trois premières colonnes de l'armée russe se mettent en marche.

A 7 heures du matin, les trois premières colonnes se mirent en mouvement. Elles abandonnèrent les hauteurs de Pratzen pour marcher vers le Goldbach.

Premier engagement du général Kienmeyer.

Le corps du général Kienmeyer, avant-garde de la première colonne, ayant un grand circuit à faire pour arriver au delà du défilé de Tellnitz, sur l'alignement des autres colonnes, avait dû brusquer sa marche. Au point du jour, le régiment de Szeckler (hussards) s'étendait dans la plaine comprise entre Augezd et Tellnitz. Il rencontra quelques pelotons de la cavalerie de Margaron chargés de faire une reconnaissance le long des étangs, et se mit à leur poursuite. Ceux-ci se réfugièrent dans le village, sous la protection du bataillon de chasseurs corses. Kienmeyer fit alors avancer un bataillon du régiment de Szeckler (infanterie). Nos tirailleurs, parfaitement abrités dans les fossés qui bordent les vignes autour du village, se défendirent avec courage. Les Autrichiens, auxquels on avait envoyé un bataillon de soutien, attaquèrent vigoureusement.

Les alliés, apercevant quelque cavalerie de l'autre

côté du Goldbach (celle de Margaron), craignirent qu'elle ne vînt à passer le ruisseau et à attaquer l'infanterie. Les régiments de hussards de Szeckler et de Hesse-Hombourg prirent position à droite et à gauche. Mal abrités derrière les plis du terrain, ils eurent beaucoup à souffrir des feux de nos chasseurs.

Les 2 bataillons de Szeckler, repoussés plusieurs fois, parvinrent enfin à s'emparer de la hauteur qui couvrait Tellnitz. Le général ordonna alors aux trois bataillons qu'il avait conservés en réserve de se joindre à eux. Les cinq bataillons s'avancèrent jusqu'à l'entrée du village, mais ils furent repoussés par le bataillon de chasseurs corses, auquel s'étaient joints les 2 bataillons du 3e de ligne.

Arrivée de Doctorow. Tellnitz est pris une première fois par les alliés.

Ce combat durait depuis environ une heure, et il était à peu près huit heures du matin. La colonne de Doctorow, conduite par le général Buxhœwden, commandant de l'aile gauche des Russes, commença à déboucher d'Augezd. Un bataillon du 5e régiment de chasseurs à pied et la brigade d'infanterie du général Lewis (régiments de nouvelle Ingrie et d'Iaroslaw) furent envoyés aussitôt au secours de Kienmeyer. Deux des bataillons autrichiens qui avaient le moins souffert, se joignirent au bataillon de chasseurs, attaquèrent de nouveau Tellnitz et s'en emparèrent. L'artillerie des alliés, établie sur des mamelons d'où elle pouvait plonger dans nos batteries, nous fit éprouver des pertes sensibles.

Le 3e de ligne et les chasseurs corses se placèrent en bataille au delà du village, sous la protection de l'artillerie, de manière à arrêter l'ennemi au moment où il commencerait à déboucher.

Fautes commises par Buxhœwden.

Avant de traverser le ruisseau, le général Buxhœwden attendit que la tête de la deuxième colonne se fît voir au pied des hauteurs, vers Sokolnitz. Il perdait ainsi un temps précieux, car les divisions Friant et Bourcier n'étaient pas arrivées. Sans cette halte du général russe, la droite des Français était débordée.

Buxhœwden avait encore le tort de se tenir avec une seule colonne. Il aurait dû prendre une position intermédiaire qui lui permît de savoir ce qui se passait dans chacune d'elles et de les relier par une communication suivie.

La première colonne commence à déboucher de Tellnitz.

Ce fut seulement vers 9 heures qu'il se décida à ne pas attendre l'arrivée de Langeron à Sokolnitz. La tête de sa colonne se déploya au nord de Tellnitz, par le mouvement de *sur la gauche en bataille*, les bataillons de la droite cherchant à gagner le plus de terrain possible en avant, afin de séparer le 3e de ligne et le bataillon de chasseurs corses de la division Legrand. Cette manœuvre était soutenue par de l'artillerie (1). Les autres bataillons se dirigèrent vers

(1) Cartes manuscrites du général de Castres. Toutes les cartes du Dépôt de la Guerre sur la bataille d'Austerlitz sont à l'échelle de

le bois de Turas, ainsi qu'il avait été convenu ; les escadrons de Kienmeyer se préparèrent à se déployer dans la plaine, au sud de Tellnitz, en se couvrant sur leur flanc droit par de l'artillerie légère.

Première charge de Margaron.

La brigade Margaron, qui avait pris position à la gauche du 3e de ligne, soutenue sur sa droite par son artillerie à cheval, essaya par quelques charges (chaque régiment déployé) d'arrêter le déploiement de l'infanterie. Ses efforts furent vains. Ramenée, elle fut obligée de se réfugier sous la protection du 3e de ligne et des chasseurs corses établis sur la crête des hauteurs qui séparent le Goldbach du ravin de Maxdorf.

Arrivée en ligne des divisions Friant et Bourcier. Le village de Tellnitz est repris.

La droite de l'armée française allait se trouver entièrement débordée. C'est alors qu'apparurent les divisions Friant et Bourcier. Le 1er régiment de dragons, attaché pour cette journée à cette dernière division, se dirigea au grand trot sur Tellnitz, formé

$\frac{1}{30.000}$. Chacune d'elles est appuyée par une relation de la période de la bataille à laquelle elle correspond.

Celles du général de Castres sont au nombre de 6. Ce général, officier du génie, émigra en 1792 et fut attaché au bureau topographique de Bavière. Rentré en France en 1803, il fut nommé ingénieur géographe avec le grade de capitaine. Il servit en cette qualité jusqu'en 1811. Le maréchal Davout le prit alors pour aide-de-camp. Il nous a été impossible de déterminer d'une manière précise l'époque à laquelle les cartes qui portent son nom ont été dessinées. Néanmoins il nous arrivera souvent de les citer, parce qu'elles nous ont semblé très exactes.

en colonne par peloton. Arrivé en présence de l'ennemi, il se déploya par le mouvement de *en avant en bataille*, partit au galop et rejeta dans le village tout ce qui avait essayé d'en déboucher.

Ce régiment était suivi par les autres régiments de la division Bourcier et par le 108e de ligne, de la brigade Heudelet, de la division Friant. Celui-ci, *en colonne d'attaque*, s'avança au pas de charge, soutenu par le 3e de ligne et les chasseurs corses qui venaient de se reformer, pénétra dans le village et en chassa les Russes et les Autrichiens. Il était à peine déployé au delà du ruisseau, lorsqu'il entendit un feu de mousqueterie sur ses derrières.

Le 1er bataillon du 26e, ne voyant aucune troupe ennemie attaquer Sokolnitz, avait quitté le poste qu'il occupait et était accouru en toute hâte au secours du 3e de ligne. Apercevant de l'autre côté de Goldbach des masses confuses sans pouvoir distinguer la couleur de l'uniforme, il avait fait feu sur le 108e, croyant tirer sur l'ennemi. Ce régiment se crut tourné et l'hésitation se glissa dans ses rangs.

Le général de Nostiz profita de cette circonstance pour faire charger le 108e par deux escadrons des hussards de Hesse-Hombourg.

Les alliés pénètrent une deuxième fois dans Tellnitz.

L'infanterie austro-russe reprit aussitôt l'offensive et occupa de nouveau le village (10 heures). Quant au bataillon du 26e, revenu de sa méprise, il était retourné à Sokolnitz, où Langeron commençait à se montrer.

d
eron
ski.
e
nitz.

Langeron et Prybyzewski avaient été retardés dans leur marche par la rencontre qu'ils avaient faite de la cavalerie de Lichtenstein. Ils n'arrivèrent à Sokolnitz que vers 9 heures et demie.

Dans la colonne de Langeron, le 8e régiment de chasseurs à pied était en tête de la colonne, suivi par les régiments de Perm, de Wiborg et de Koursk ; la brigade Kasminsky (régiments de Riajsk et de Phanagorie) formait l'arrière-garde.

Le village et le château de Sokolnitz étaient défendus par 2 bataillons du 26e et par une batterie d'artillerie placée sur la rive droite du Goldbach, entre Sokolnitz et Kobelnitz. La brigade Margaron reliait le 3e de ligne au 26e.

Les Russes se couvrirent de nombreux tirailleurs et établirent une batterie de 12 pièces, afin de faire taire le feu de la batterie française qui, prenant leurs colonnes en flanc, leur faisait beaucoup de mal.

Pendant que Langeron arrivait au village de Sokolnitz, Prybyzewski, ayant en tête 2 bataillons du 7e régiment de chasseurs suivis des régiments de Galicht, de Boutyrsk, de Narwa, de Podolie et d'Azof, se dirigeait vers le château. La tête de la 3e colonne, se trompant un instant de chemin, laissa sur sa droite celui qui conduit au château et se rencontra avec la 2e colonne. Il y eut un instant de désordre. Prybyzewski fit attaquer le château par le général Müller avec ses deux premiers régiments (2 bataillons du 7e régiment de chasseurs

à pied et 3 bataillons du régiment de Galicht).

Le bataillon de tirailleurs du Pô occupait toujours les défilés de Kobelnitz (10 heures).

Fautes commises par la 2e et la 3e colonne.

Dans leur marche sur Sokolnitz, la 2e et la 3e colonne avaient eu le tort de n'établir aucune communication entre elles et la 1re et la 4e colonne. Elles ne songèrent ensuite qu'à l'accomplissement des premières dispositions et nullement aux modifications qu'elles auraient dû subir par suite du mouvement offensif des Français contre le centre de leur armée. Chacun avait suivi son programme donné à l'avance.

CENTRE

(Voir planche IX.)

Départ du corps d'attaque des Français.

Le combat était engagé sur les 2 ailes depuis plus d'une heure. Le centre, sous les ordres de Soult, se tenait abrité dans le vallon du Goldbach par le brouillard et la fumée des bivouacs qui s'éteignaient. L'Empereur s'avança alors vers le maréchal et lui demanda combien il faudrait de temps pour couronner les hauteur de Pratzen. Celui-ci lui ayant répondu qu'il espérait pouvoir le faire dans l'espace de vingt minutes, le départ du corps d'attaque fut encore retardé.

Enfin, vers 9 heures, les divisions Saint-Hilaire et Vandamme se mirent en mouvement sur trois li-

gnes (1), soutenues par les échelons formés par le premier corps, la réserve des grenadiers et la Garde à pied et à cheval.

Une ligne tracée de Girzikowitz au Stari-Winobradi donne la direction de la marche suivie par l'aile gauche du corps du maréchal Soult. On voit qu'elle était oblique par rapport à la direction générale de la ligne de bataille et qu'elle avait pour conséquence la formation d'un intervalle entre la gauche de la division Vandamme et la droite de la division Caffarelli. Ce vide devait être rempli par le corps de Bernadotte, premier échelon destiné à soutenir le corps d'attaque.

La 4e colonne veut se porter en avant.

Kutusow se trouvait à 7 heures du matin à la 4e colonne, destinée à se porter sur Kobelnitz, aussitôt que les trois premières seraient maîtresses des défilés de Tellnitz et de Sokolnitz.

La cavalerie de Lichtenstein, qui devait se porter de la gauche à la droite, après avoir retardé dans leur marche les 2e et 3e colonnes, fut elle-même arrêtée (vers huit heures), par la rencontre qu'elle fit de Miloradowicht et de Kollowrath. La route ne fut libre que vers huit heures et demie. Cependant Kutusow restait en place, comme si, prévoyant l'attaque de Napoléon sur le centre, il ne voulait pas abandonner la clef de la position.

---

(1) Mathieu Dumas, *Précis des événements militaires.*

Les empereurs de Russie et d'Allemagne, arrivés à neuf heures, donnèrent l'ordre de marcher sur le village de Pratzen. La 1re colonne se mit alors en mouvement, précédée par un avant-garde composée de 3 bataillons (1 du régiment d'Apcheron, 2 du régiment de Nowgorod), et d'un peloton de cavalerie.

Cette manœuvre avait lieu précisément au moment où Soult commençait à gravir les hauteurs de Pratzen. L'avant-garde, se croyant couverte par Prybyzewski, était formée en colonne de route par peloton. A peine sortie du village de Pratzen, elle aperçut le déploiement formidable des Français. Les deux bataillons de Nowgorod furent renversés par le feu du 14e de ligne sur le bataillon d'Apchéron (10 heures).

« Les deux divisions françaises marchaient à l'en-
« nemi avec autant de calme et dans un ordre aussi
« parfait que si elles eussent été sur un terrain
« d'exercice. (Mathieu Dumas.)

1er corps. Garde et grenadiers d'Oudinot.

Pendant que la droite du corps de Soult attaquait ainsi les hauteurs de Pratzen, Bernadotte, suivi de la Garde et des grenadiers d'Oudinot, se déployait sur une seule ligne en colonnes par bataillon, avec l'intervalle nécessaire au déploiement. Il appuyait sa gauche au village de Blasowitz et était couvert sur sa droite par la division Vandamme, à laquelle il était relié par la division de dragons Boyer.

Brigade Levasseur.

La brigade Levasseur se dirigeait entre Pratzen et Kobelnitz, sur le revers ouest du plateau, afin

d'empêcher la droite du 4e corps d'être prise de flanc ou de revers. Les deux bataillons du 18e étaient déployés et avaient en arrière de leurs ailes les deux bataillons du 75e ployés en colonne.

Il était évident que les Français, arrivant sur le plateau avec des forces supérieures, allaient s'en rendre maîtres en fort peu de temps.

AILE GAUCHE

(Voir planche X.)

Premières manœuvres de l'aile gauche.

La division Kellermann prit la tête de l'aile gauche. Formée en 2 colonnes par escadron (1), par conséquent déployée *par brigades en masse*, elle s'ébranla pour couronner les hauteurs (7 heures du matin).

Les brigades Treillard et Milhaud, qui avaient bivouaqué à Bosenitz, se déployèrent sur une seule ligne entre ce village et l'auberge sur la route d'Olmütz, tout en observant le ravin de Sewitz (2).

Le 5e corps et la réserve de cavalerie prirent les positions qui ont été indiquées plus haut. (Voir le chapitre 1er.)

Changement de front oblique de Bagration.

A huit heures du matin, Bagration fit exécuter à son corps un changement de front oblique sur l'aile gauche, en prenant son point d'appui à Kruh et à

(1) Rapport manuscrit du général Picard.
(2) Rapport manuscrit de Murat.

Holubitz, afin de se rapprocher de Bosenitz, qu'il se proposait d'attaquer.

Changement de front oblique de Lannes.

Lannes exécuta également un changement de front oblique sur l'aile gauche, en ayant son point d'appui au Santon, afin de préparer l'attaque du village de Blasowitz.

Milhaud et Treillard, qui s'avançaient, le premier au sud de Bosenitz, le second sur la route d'Olmütz, firent exécuter un changement de front oblique sur l'aile gauche pour se placer parallèlement à la ligne de bataille (1).

Ces 2 brigades étaient en échelon par rapport à la division Kellermann déployée sur une seule ligne en avant du front de la divison Caffarelli.

Ces échelons avaient pour but de reconnaître la manœuvre exécutée en ce moment par l'ennemi et masquée par une ligne de cosaques, de l'inquiéter et d'attirer son attention vers notre gauche, et de favoriser ainsi l'attaque du village de Blasowitz.

Les divisions Nansouty et Boyer étaient restées en arrière de la droite, la division Walther en arrière du centre et la division d'Hautpoul en arrière de la gauche. Les trois premières, comptant chacune 6 régiments, avaient leurs deux premières brigades en

---

(1) *Cartes manuscrites des généraux Sanson et de Castres.*

Le général Sanson fut directeur du Dépôt de la guerre du 3 juin 1802 au 5 septembre 1812, époque à laquelle il fut fait prisonnier. Ses cartes sur la bataille d'Austerlitz ont été dessinées en 1807 et 1808. Elles sont au nombre de sept.

première ligne, et leur 3e brigade en deuxième ligne. Les 4 régiments de la division d'Hautpoul étaient formés sur 2 lignes d'une brigade chacune. Pour ces 4 divisions, le déploiement avait lieu *par régiment en masse* avec l'intervalle nécessaire au déploiement.

Retard de la cavalerie de Lichtenstein.

La cavalerie de Lichtenstein, en se dirigeant de son bivouac vers l'emplacement qui lui était assigné entre Kruh et Blasowitz, avait rencontré, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les colonnes de Langeron et de Prybyzewsky, dont elle retarda la marche. Mais, plus loin, elle avait été arrêtée par la 4e colonne.

Elle perdit ainsi un temps précieux, une demi-heure environ.

Quand Lichtenstein arriva à hauteur du bois de Blasowitz, il aperçut les corps de Lannes et de Murat qui avaient déjà gagné du terrain. Pour n'avoir pas à se former trop près des Français, il fut obligé d'appuyer à droite et de prendre position un peu en arrière de la ligne qui joint Kruh au bois de Blasowitz.

Afin de mieux se lier à la droite de l'armée, Lichtenstein envoya à Bagration le régiment d'Élisabethgrad (10 escadrons). Ce régiment se joignit à ceux de Kharkoff et de Tchernigoff, placés tous deux sous les ordres du général Uwarow.

Garde impériale russe sous le grand duc Constantin.

Le grand-duc Constantin avait passé la nuit sur les hauteurs en avant d'Austerlitz; il se mit en marche à 7 heures du matin, traversa le ruisseau

de Krzenowitz, près de Walkmülhe, et déploya son infanterie sur 2 lignes à un kilomètre en avant (voir planche IX). La 1re avait une batterie en avant de son centre et deux pièces de canon sur la droite de chacun de ses bataillons.

Les régiments des hussards de la Garde et de la Garde à cheval (cuirassiers), prirent position en arrière des ailes de l'infanterie.

Quant aux régiments de chevaliers-gardes (cuirassiers), des grenadiers du corps (infanterie) et des cosaques de la Garde, ils restèrent de l'autre côté du ruisseau, formant ainsi l'arrière-garde (1).

Bientôt le grand-duc apprit l'absence de Lichtenstein entre Kruh et Blasowitz. Il fit aussitôt occuper ce dernier village (huit heures) par un bataillon des chasseurs de la Garde et un bataillon des gardes de Semenowski.

Prise de Blasowitz.

A peine avaient-ils pris position qu'ils furent attaqués par la droite du 5e corps. Le 13e léger de la division Caffarelli forma ses deux bataillons en colonne d'attaque et s'avança sur Blasowitz, soutenu par le 17e de ligne déployé. La division de dragons Boyer passa le ruisseau de Girzikowitz, de manière à pouvoir appuyer l'infanterie dans le cas où elle serait attaquée par la cavalerie de Lichtenstein. Pendant ce temps, un bataillon du 4e de ligne, de la

(1) Mikailowski-Danilewski. *Relation de la campagne de* 1805.

division Vandamme, tournait le village. Il fut enlevé, et le bataillon des chasseurs de la Garde fait prisonnier; celui du régiment de Semenowski parvint à s'échapper et à rejoindre la Garde impériale.

Par suite du mouvement oblique de gauche à droite du corps d'attaque, la gauche de la division Vandamme allait se trouver un instant en l'air, jusqu'à l'entrée en ligne du corps de Bernadotte.

La division Boyer reçut l'ordre, dès que Blasowitz fut pris, de venir s'établir en arrière de la gauche de la division Vandamme. Elle opéra ce mouvement sans rencontrer d'autre résistance que celle tentée par quelques escadrons de cosaques.

Charge des uhlans du grand-duc.

Après le départ des hussards d'Elisabeth grad, les uhlans du grand-duc qui formaient un fort régiment (10 escadrons), se trouvèrent en tête de la colonne.

Afin de protéger le déploiement de sa cavalerie et de préparer une charge, Lichtenstein établit, en avant de la place que devait occuper son centre, une batterie de 40 pièces qui canonna vigoureusement les divisions Kellermann et Caffarelli.

Les uhlans, entraînés par le général Essen (1), n'attendirent pas que les autres régiments fussent formés. Ils s'élancèrent sur une ligne à la gauche de la batterie et se précipitèrent sur la cavalerie légère de

(1) C'était le même général Essen qui amenait un renfort de 10,000 hommes à l'armée alliée; il avait devancé l'arrivée de ses troupes.

Kellermann. Ce général voulut éviter d'être pris d'échappe sur sa droite et commanda aussitôt : *Changement de front à droite sur le 1er escadron de la 2e brigade.* Mais sa 1re brigade fut atteinte avant la fin du mouvement, par conséquent, en flagrant délit de manœuvre. Les escadrons ne purent faire face d'aucun côté et se retirèrent confusément par les intervalles (1). Les uhlans essayèrent de les poursuivre jusque derrière notre infanterie. Quelques escadrons seulement purent, à la faveur du désordre produit par nos cavaliers, pénétrer dans notre flanc droit et charger vigoureusement le 17e qui emmenait 1,200 prisonniers faits dans Blasowitz ; mais un des bataillons du 61e, qui était à sa gauche en 2e ligne et échelonné par rapport au 17e, se forma en carré. Les uhlans pris entre deux feux se retirèrent en désordre (2). Sur tous les autres points, la cavalerie de Lichtenstein, reçue par un feu meurtrier, ne put entamer notre infanterie, qui n'avait pas même eu le temps de se former en carré (dix heures).

En outre, nos batteries d'artillerie, placées entre les brigades et démasquées subitement, causèrent les plus grands ravages dans les escadrons ennemis.

---

(1) *Général Schauenburg.* Ce général (alors simple officier) faisait partie de la division Kellermann à Austerlitz.—*Divers documents manuscrits*.

(2) *Cartes manuscrites du général Sanson. Relation de la bataille par Tranchant-Laverne.* Tranchant-Laverne suivait le quartier-général impérial. Toutes ses relations ont été lues par l'Empereur, qui souvent y a fait des corrections.—Oukouneff. *Examen raisonné des trois armes.*

Une circonstance de guerre qui mérite d'être rapportée se place naturellemeni ici. Le général Caffarelli voyant arriver cette masse de cavaliers en désordre, français de la division Kellermann et russes de Lichtenstein, voulut à tout prix sauver ses lignes. Il commanda donc un feu de 2 rangs, et balaya ainsi le terrain en avant de son front. Les cavaliers français se dirigèrent alors vers les intervalles pour passer entre les 2 lignes, et les Russes tournèrent bride. Kellermann reforma sa division sur 2 lignes, entre la 1re et la 2e ligne de Caffarelli (1).

Résumé du 1er moment de la 1re période. Mesures à adopter par Kutusow.

La bataille était engagée depuis trois heures, lorsque l'arrivée des Français à Pratzen vient lui donner tout à coup un nouvel aspect. La possession du plateau décidait du sort de la bataille.

L'armée austro-russe, attaquée au moment où elle croyait pouvoir prendre l'offensive, devait avoir recours à de nouvelles dispositions.

Il fallait abandonner complétement celles adoptées par le général Weyrother et prendre les dispositions que dictait la défensive. La présence d'Alexandre et de Kutusow au centre de l'armée aurait dû faciliter le changement de tout le plan ; mais, dit le général Jomini : « tout ce qui arrive d'inattendu au milieu « d'un quartier général étonne et déconcerte. » On

---

(1) *Rapport manuscrit du général Picard.*—L'échelle à laquelle sont faites les cartes n'a pas permis d'indiquer les deux lignes.

sait également combien le passage de l'offensive à la défensive est une opération délicate. « Le mouvement « offensif des Français avait dérangé l'attaque des « alliés, et dès lors leurs combinaison cessèrent (1). »

Kutusow ne sut prendre que des dispositions insuffisantes. La 4e colonne se formant sur 2 lignes, se prépara au combat, la Garde impériale russe eut l'ordre de rejoindre le centre par une marche de flanc, et Lichtenstein dut envoyer 4 régiments à Pratzen.

« C'était le cas de courir à la gauche engagée en ce « moment avec notre droite, de tirer les 3 colonnes « de Buxhœwden des bas-fonds dans lesquels on les « avait engouffrées, de les ramener sur le plateau de « Pratzen, et avec 50,000 hommes réunis, de tenter « un effort décisif pour défendre une position, sans « laquelle l'armée allait être coupée en deux. Quand « même Kutusow n'aurait pas réussi, il se serait au « moins retiré en ordre sur Austerlitz par un che- « min sûr et n'aurait pas laissé sa gauche adossée à « un abîme (2). »

Le corps de Soult, appuyé par Bernadotte, la Garde et les grenadiers d'Oudinot, c'est-à-dire 25,000 hommes d'élite, ne trouvera donc sur le plateau qu'une résistance relativement faible.

A partir de ce moment, la victoire n'est plus dou-

---

(1) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien.*

(2) Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

reliés à gauche, par la brigade Margaron, au aux brigades Lochet et Kister de la division , qui commençaient à déboucher d'Ottmarow. village de Sokolnitz fut enlevé par le régiment erm, soutenu par le 8e chasseurs à pied et le ré- nt de Wiborg de la 2e colonne. Le château tomba pouvoir du 7e régiment de chasseurs et de ceux de icht et de Boutyrsk de la colonne de Prybyzewsky, mandés par le général Müller.

Les têtes des 2e et 3e colonnes débouchèrent des défilés et attaquèrent les hauteurs vers lesquelles se retiraient les deux bataillons du 26e. Les régiments de Koursk, de Riajsk et de Phanagorie, de la 2e colonne, sous le général Alsuview et ceux de Podolie, d'Azow et de Narwa, de la 3e, sous le général Wimpfen, restèrent en réserve sur la rive gauche du Goldbach.

Prise du village et du château de Sokolnitz par les 2e et 3e colonnes russes.

Les 2 bataillons du 24e ne purent tenir devant les forces que leur opposaient Langeron et Prybyzewski. Ils s'établirent sur la crête des hauteurs, entre la Zesawa et le Goldbach, soutenus à leur gauche par une batterie de 6 pièces.

2e et 3e charges de Margaron.

Le général Margaron, voyant la 1re colonne déboucher une deuxième fois de Tellnitz, joignit son action à celle de l'infanterie. Il se déploya obliquement à droite, et, soutenu de ce côté par son artillerie, exécuta une charge contre le flanc droit des bataillons de la 1re colonne. Ceux-ci hésitèrent un instant,

teuse. Elle peut être seulement plus ou moins décisive.

1re PÉRIODE. — 2e MOMENT.

AILE DROITE.

(Voir Planche XI.)

La tête de la 1re colonne débouche une deuxième fois de Tellnitz.

Maîtres une deuxième fois de Tellnitz, les alliés, afin de séparer la division Friant du reste de l'armée, déployèrent au delà du Goldbach, l'aile droite en avant, quelques bataillons soutenus par une nombreuse artillerie.

Ces dispositions prises, la tête de colonne se crut suffisamment couverte par ce rideau et se dirigea vers Maxdorf et le bois de Turas, ainsi qu'il avait été convenu.

Kienmeyer déploya dans la plaine, au sud de Tellnitz, 14 de ses escadrons, protégés par de l'artillerie. Comme la communication entre la 1re et la 2e colonnes n'était pas encore bien établie, il ne s'abandonna pas à la poursuite de notre droite, ce qui lui permit, au moment où Napoléon se rabattit contre l'aile gauche, de repasser le Goldbach et d'éviter une défaite.

Pendant ce temps, le 108e, le 3e et les chasseurs corses, déployés sur les hauteurs, entre la Zesawa et le Goldbach, faisaient bonne contenance.

Ils étaient soutenus à droite par la division Bour-

cier, et reliés à gauche, par la brigade Margaron, au 26e et aux brigades Lochet et Kister de la division Friant, qui commençaient à déboucher d'Ottmarow.

Le village de Sokolnitz fut enlevé par le régiment de Perm, soutenu par le 8e chasseurs à pied et le régiment de Wiborg de la 2e colonne. Le château tomba au pouvoir du 7e régiment de chasseurs et de ceux de Galicht et de Boutyrsk de la colonne de Prybyzewsky, commandés par le général Müller.

Les têtes des 2e et 3e colonnes débouchèrent des défilés et attaquèrent les hauteurs vers lesquelles se retiraient les deux bataillons du 26e. Les régiments de Koursk, de Riajsk et de Phanagorie, de la 2e colonne, sous le général Alsuview et ceux de Podolie, d'Azow et de Narwa, de la 3e, sous le général Wimpfen, restèrent en réserve sur la rive gauche du Goldbach.

Prise du village et du château de Sokolnitz par les 2e et 3e colonnes russes.

Les 2 bataillons du 24e ne purent tenir devant les forces que leur opposaient Langeron et Prybyzewski. Ils s'établirent sur la crête des hauteurs, entre la Zesawa et le Goldbach, soutenus à leur gauche par une batterie de 6 pièces.

2e et 3e charges de Margaron.

Le général Margaron, voyant la 1re colonne déboucher une deuxième fois de Tellnitz, joignit son action à celle de l'infanterie. Il se déploya obliquement à droite, et, soutenu de ce côté par son artillerie, exécuta une charge contre le flanc droit des bataillons de la 1re colonne. Ceux-ci hésitèrent un instant,

mais continuèrent néanmoins leur mouvement offensif.

Margaron apprenant la prise de Sokolnitz et la retraite du 26e devant des forces supérieures, se reporta aussitôt en arrière de la crête des hauteurs, entre la Zesawa et le Goldbach, hors de la sphère active de l'ennemi, puis se dirigea rapidement de la droite vers la gauche, en colonne par peloton.

Au moment où il arrivait à hauteur de Sokolnitz, il rencontra le 1er bataillon du 26e, se déploya obliquement à gauche, soutenu de ce côté par son artillerie, et essaya par une charge faite sur le flanc gauche de la tête de la 2e colonne d'arrêter ses progrès.

Division Bourcier

Bourcier fut bientôt instruit de ce qui se passait à gauche. L'ennemi, continuant sa marche offensive, pouvait renverser le 26e et s'emparer des défilés d'Ottmarow avant que les brigades Kister et Lochet y fussent parvenues.

Or, ces défilés formaient de ce côté la seule ligne de retraite de la cavalerie. Le général Bourcier détacha sur ce point le 18e et le 19e régiment de dragons (1).

Les 15e, 17e et 27e dragons déployés sur une seule ligne, l'aile droite en avant, s'élancèrent sur les escadrons de Kienmeyer, et, après les avoir culbutés, se jetèrent sur l'infanterie russe. Ils empêchèrent

(1) Rapport manuscrit du général Bourcier au maréchal Davout.

ainsi l'ennemi de s'étendre au sud de Tellnitz (onze heures).

Arrivée en ligne des brigades Lochet et Kister.

Les brigades Lochet (48e et 111e) et Kister (15e léger et 33e) furent dirigées sur Sokolnitz, toujours protégées dans leur marche par le 18e et le 19e régiment de dragons.

CENTRE.

(Voir planche XII.)

Dispositions prises par la 4e colonne.

Les colonnes de Kollowrath et de Miloradowicht essayèrent de prendre quelques-unes des mesures dictées par la situation difficile où elles se trouvaient.

Les 3 bataillons de l'avant-garde occupèrent le village de Pratzen, les 9 derniers bataillons de Miloradowicht durent former la 1re ligne, les 15 bataillons de Kollowrath la 2e.

On détacha au Stari-Winobradi 2 bataillons de la 1re ligne et 3 bataillons de la 2e (régiment de Salzbourg) et on les fit soutenir par 12 pièces d'artillerie autrichienne.

Lichtenstein reçut l'ordre d'envoyer 4 régiments à Pratzen, ce qu'il ne put faire sans doute, car on ne trouve pas de traces de ces 4 régiments pendant le reste de la bataille.

Dispositions prises par le corps de Soult.

« Les Français, qui depuis près de deux ans, au « camp de Boulogne, avaient été exercés aux grandes « manœuvres, attaquaient les hauteurs avec une pré-

« cision et une célérité remarquables; ils tombèrent « comme une avalanche sur les flancs de la 4e co- « lonne (1).

« Les généraux français faisaient manœuvrer leurs « troupes avec cet usage que donnent le coup d'œil et « l'expérience militaires, tirant parti des sinuosités « que leur offrait le terrain pour se mettre à couvert « du feu et masquer leurs mouvements » (2).

Prise de Pratzen et du Stari-Winobradi.

La 10e légère (brigade Morand), droite de la division Saint-Hilaire, soutenue à sa gauche par le 14e et en arrière par le 36e de la brigade Thiébault, négligea le village de Pratzen, profondément encaissé dans un ravin, le laissa sur sa gauche, passa le ruisseau et vint se déployer sur le mamelon.

« Il avait été expressément recommandé de ne « diriger aucune troupe sur Pratzen, quoique ce vil- « lage fût fortement occupé par l'ennemi (3). »

Pendant ce temps, le 55e, soutenu en arrière par le 43e de la même brigade Varé, de la division Saint-Hilaire, se portait à la gauche de Pratzen.

Ces manœuvres avaient pour but d'isoler l'avant-garde de la 4e colonne, réfugiée dans le ravin, au fond duquel le village est situé. Elle essaya encore de faire quelque résistance et vint attaquer par derrière un des bataillons de la 2e ligne, appartenant

---

(1) Mikailowski-Danilewski. *Relation de la campagne de 1805.*

(2) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien.*

(3) Mathieu Dumas. *Précis des événements militaires.*

au 36e de la brigade Thiébault. Ce bataillon s'arrêta, rendit à bout portant le feu qu'il avait reçu, entra dans le village, dispersa ou prit les Russes qui l'occupaient et revint prendre sa place dans l'ordre de bataille.

En même temps, la brigade Varé (43e et 55e) avait tourné le village par la gauche. Elle prenait en flanc 2 régiments russes destinés à soutenir les troupes qui l'occupaient, les attaquait avant qu'ils fussent formés et les renversait.

Vandamme, avec toute sa division, s'étendit à la gauche de Saint-Hilaire, jusqu'au Stari-Winobradi.

Les 12 pièces qui occupaient cette hauteur faisant éprouver à Vandamme des pertes sensibles; il la gravit lui-même, malgré un feu plongeant, avec le 4e de ligne (gauche de la 1re ligne de la division), pendant qu'il la faisait tourner par le 24e léger qui formait l'avant-garde.

Les 12 pièces tombèrent entre ses mains, les 5 bataillons qui les défendaient furent dispersés.

Le plateau de Pratzen tombe tout entier aux mains des Français.

La 1re ligne ennemie est renversée.

Les points forts du plateau étant enlevés, le devoir du corps d'attaque était de s'en assurer la possession.

« On peut évaluer, sans exagération, que « 12,000 hommes furent attaqués sur ce point par « 24,000, tandis que l'armée française n'était pas « dans la totalité absolument aussi nombreuse que « celle des alliés; par un calcul plus heureux que celui « des derniers, ses forces étaient plus concentrées

« et mieux dirigées : elles étaient du double sur le « point le plus important. Le centre des alliés se « trouvait isolé, ce qui, par l'éloignement dans le- « quel étaient généralement entre elles les différen- « tes colonnes, excepté les 2e et 3e, était le cas sur « tous les points à peu près (1). »

Le général Thiébault (14e et 36e) établit une batterie de 12 pièces dans la position dominante formée par le mamelon de Pratzen. Bientôt ses feux rasants firent taire le feu d'une batterie de 6 pièces placée à gauche de la 1re ligne de la 4e colonne et jetèrent le désordre dans les rangs des bataillons de Miloradowicht.

Les divisions Vandamme et Saint-Hilaire continuèrent à s'avancer avec sang-froid, sans s'inquiéter des feux de l'infanterie russe. Celle-ci comprit qu'une charge à la baïonnette pouvait seule arrêter les progrès des Français et s'avança au pas de charge. Les bataillons de Soult se déployèrent, la reçurent par un feu bien nourri. Lorsqu'elle fut dans le désordre le plus complet, ils s'ébranlèrent à leur tour et la culbutèrent sur la 2e ligne. Miloradowicht essaya de la rallier derrière les bataillons de Kollowrath, mais ceux-ci, placés dans la position la plus défavorable sur les pentes sud-est du plateau, furent bientôt écrasés par les feux plongeants de l'artillerie et de l'infanterie.

Il était onze heures environ. On voit que les Fran-

(1) Stutterheim. *Rapport officiel autrichien.*

çais avaient mis moins d'une heure pour s'emparer du plateau.

Brigade Kaminsky.

La brigade Kaminsky (régiments de Riajsk et de Phanagorie) entendant un combat assez vif s'engager sur ses derrières, se rapprocha de Pratzen sans attendre les ordres de Langeron.

Grand-duc Constantin.

Après la prise de Blasowitz et du bataillon des chasseurs de la Garde par les Français, le grand-duc avait dirigé vers Pratzen un bataillon du régiment d'Imaïlowski. Ce bataillon était destiné à rétablir une liaison entre son corps et la droite de la 4e colonne. Bientôt il se prépara lui-même, avec 5 bataillons et 10 escadrons, à exécuter une marche de flanc sur une ligne couverte par des tirailleurs. Il se rapprocherait ainsi de Pratzen, pousserait ensuite en avant, et attaquerait le centre des Français qui s'avançait si inopinément sur le plateau.

L'arrière-garde (3 bataillons, 8 escadrons), placée de l'autre côté de la Littawa, devait exécuter le même mouvement et franchir le ruisseau à Krzenowitz.

Après ce qui s'était passé, et dans la position qu'occupait le 1er corps et la réserve, l'archiduc n'aurait pas rétabli la communication avec la gauche, eût-il été à la tête de 40,000 hommes de troupes fraîches. Napoléon, placé très-avantageusement, pouvait presque lui en opposer un pareil nombre.

Bernadotte, Beaumont, la Garde et les grenadiers d'Oudinot.

Le 1er corps (division Drouet et Rivaud), déployé sur une seule ligne en colonne par bataillons, appuyait sa gauche à Blasowitz et exécutait une con-

version autour du point d'appui formé par ce village, de manière à pouvoir entrer en ligne dans l'espace laissé vide à la gauche de Soult. Il se porta droit devant lui, parallèlement au ruisseau de Krzenowitz, aussitôt que le Stari-Winobradi fut tombé aux mains de Vandamme.

Par suite du mouvement oblique de gauche à droite du 4e corps et de la conversion du 1er autour de Blasowitz, il va se former à la gauche de Soult un angle, par conséquent un point faible ; aussi, accumule-t-on les forces sur ce point. Nous y trouvons Boyer, en arrière de Vandamme, puis la garde et les grenadiers d'Oudinot, en arrière de Drouet.

Brigade Levasseur.

La brigade Levasseur était toujours en position en arrière de la droite du 4e corps.

AILE GAUCHE.

(Voir planche XIII.)

Point d'attaque choisi par le maréchal Lannes.

Bagration avait cru défendre suffisamment la ligne d'opération de l'armée alliée en occupant les villages de Kruh et d'Holubitz, situés dans un ravin, à quelques centaines de mètres de la route. De plus, celle-ci servant en quelque sorte de point de jonction entre son infanterie et la cavalerie de Lichtenstein, il l'avait fait occuper par quelques bataillons et la cavalerie d'Uwarow, soutenus par une batterie de 12 pièces. Le point d'attaque choisi par le maréchal Lannes devait être évidemment la route d'Olmütz. En effet, elle joignait à son importance extrême l'avantage de n'être qu'imparfaitement défendue et de servir de lien entre un corps de cavalerie et un corps d'infanterie : elle était donc un point faible.

Une fois Bagration séparé de Lichtenstein, il serait plus facile de les battre lorsqu'ils agiraient chacun pour son compte que lorsqu'ils se prêtaient un mutuel appui.

On pouvait dire, comme à Pratzen, que le défaut de la cuirasse était en face du cœur. Cette circonstance n'avait pas échappé au maréchal Lannes.

Pendant que Kellermann reformait ses escadrons sur 2 lignes en arrière de la 1re ligne de Caffarelli, les uhlans du grand-duc se retiraient en désordre, laissant sur le terrain 400 cavaliers, leur

général et leur colonel. Il fallait mettre cette circonstance à profit pour l'exécution du dessein qu'avait le maréchal Lannes de s'emparer de la route d'Olmütz.

Ordres donnés.

Kellermann, soutenu à gauche par une batterie d'artillerie, reçut l'ordre de se former *par régiment par la droite en avant par échelons* (1); la charge de son premier régiment devait donner sur les hauteurs de la route d'Olmütz contre l'aile gauche de Bagration. C'était préparer ainsi une attaque contre cette même aile.

En même temps, la division Caffarelli dut opérer un *changement de front oblique sur l'aile droite* en prenant son point d'appui à Blasowitz, pendant que la division Suchet exécuterait *un changement de front oblique sur l'aile gauche*, en ayant son point d'appui à Bosenitz (2). Outre l'avantage de séparer Lichtenstein de Bagration, ce mouvement permettait à la division Caffarelli de se rapprocher de Kruh et d'Holubitz, qu'elle se proposait d'enlever, et à la division Suchet de pouvoir acculer Bagration aux montagnes.

Mais un inconvénient grave se présentait : les ailes intérieures des deux divisions allaient se trouver un instant en l'air, former un angle et par conséquent un point faible.

---

(1) Cartes manuscrites du général de Castres.

(2) Rapport manuscrit de Murat sur la bataille d'Austerlitz.

Pour empêcher la cavalerie de les prendre en flanc, les divisions Walther, d'Hautpoul et Nansouty durent se tenir au centre du corps d'armée. Elles devaient être soutenues par de l'artillerie.

En outre, 2 bataillons de la gauche de la division Caffarelli purent gagner les hauteurs d'Holubitz (1), de manière à pouvoir, au besoin, protéger la retraite de la cavalerie ou profiter d'un succès en occupant les points forts dont la possession aurait été décidée par les manœuvres de cette arme.

2e charge de Kellermann.

Kellermann fit passer ses 4 régiments dans les intervalles de l'infanterie, les forma *par régiment, par la droite en avant par échelons* et s'avança, soutenu à gauche par son artillerie et par la brigade Treillard, à droite par Nansouty qui s'apprêtait à prendre position en avant de l'infanterie de Caffarelli, et en arrière par la brigade Sébastiani, de la division Walther, qui lui servait de *réserve partielle*.

D'Hautpoul et le reste de la division Walther restèrent en arrière du centre du corps d'armée, dont ils formaient la *réserve générale*.

Kellermann s'élança, formé dans cet ordre, à la poursuite des uhlans et en sabra un bon nombre.

Ceux-ci, au lieu de se réfugier en arrière des escadrons de Lichtenstein, cherchèrent de leur propre mouvement, par une sorte d'instinct, protection derrière l'infanterie de Bagration.

---

(1) Rapport manuscrit de Murat sur la bataille d'Austerlitz.

Les 3 régiments du général Uwarow (hussards d'Élisabethgrad, dragons de Kharkof et de Tchernigof), se portèrent à leur secours et enveloppèrent le premier échelon de Kellermann. La brigade de Sébastiani exécuta alors un changement de front à droite et tomba sur les escadrons ennemis qui attaquaient notre droite (1), pendant que les 3 derniers échelons prenaient en flanc ceux qui menaçaient notre gauche.

3e charge de Kellermann.

La cavalerie d'Uwarow culbutée, Kellermann rallia ses escadrons sur l'échelon le plus avancé, tout en continuant la poursuite, et, sans perdre de temps, fit fournir une troisième charge sur une seule ligne.

Quelques pièces de canon furent enlevées et l'on tua beaucoup de monde à l'ennemi.

Le général Kellermann, voyant arriver les réserves de la cavalerie ennemie et prévoyant que nous allions rencontrer une résistance sérieuse, rallia ses douze escadrons sur *deux lignes* en arrière de la brigade Sébastiani; mais, la formation terminée, la division reprit sa position en avant.

4e charge de Kellermann.

Pendant ce temps, Bagration faisait avancer les régiments qu'il avait en réserve (dragons de Twer et de Saint-Pétersbourg, cuirassiers de l'Impératrice).

La division Kellermann, soutenue sur ses flancs par Sébastiani, et en arrière, par les 2 autres

(1) Rapport manuscrit de Murat.

brigades de la division Walther, exécuta une quatrième charge.

On s'empara de quelques pièces de canon ; mais le général Kellermann eut la jambe cassée, et l'infanterie russe qui n'était pas encore entamée, fit un feu si bien nourri que nos cavaliers abandonnèrent les pièces.

Le général Picard, qui avait remplacé Kellermann, protégé par une batterie d'artillerie, rallia ses douze escadrons sur deux lignes, en arrière de la division Walther, tout en se repliant sur l'infanterie.

1re charge de la division Walther.

Comme les 3 régiments d'Uwarow essayaient de nous poursuivre, le général Walther, ayant ses 3 brigades sur deux lignes, se porta au devant d'eux et les renversa, assurant ainsi la retraite de la division Kellermann.

5e charge de la division Kellermann.

La division ralliée, le général Picard la porta de nouveau en avant et ordonna une cinquième charge (1).

La réserve de cavalerie de Bagration (régiments de Twer, de Saint-Petersbourg et de l'Impératrice) fut renversée une seconde fois.

Le 5e chasseurs dirigea une attaque de revers contre la batterie de 8 pièces dont on s'était déjà emparé. Établie sur la route d'Olmütz, dans une position très-avantageuse, elle avait été utile à la

(1) Rapport manuscrit du général Picard.

cavalerie alliée. Nos chasseurs s'en rendirent maîtres cette fois définitivement.

Le 2e hussards, droite de la 1re ligne, s'élança à la poursuite des fuyards.

En même temps, les 4e et 5e hussards qui formaient la 2e ligne, toujours soutenus par la brigade Sébastiani, suivie du reste de la division Walther, se lançaient sur l'infanterie de Bagration qu'ils espéraient pouvoir entamer à la faveur de tout ce désordre. Un des bataillons qui occupait la route d'Olmütz est enveloppé et met bas les armes; mais, délivré aussitôt par un retour offensif du régiment de Twer, il nous tue et blesse beaucoup de monde (1).

L'artillerie de la division Kellermann, rapprochée des lignes de Bagration préparent l'action de la cavalerie.

6e charge de la division Kellermann.

Le 4e et le 5e hussards à peine ralliés derrière la brigade Sébastiani, exécutent une sixième charge avec le soutien de la division Walther. Ils percent cette fois la ligne ennemie sur la route d'Olmütz. Le 4e hussards se rabat vers la droite, afin d'envelopper les troupes qui se trouvent au sud de la route, pendant que le 5e hussards se rabat au contraire vers le nord. (De onze heures à midi.)

Toutes ces manœuvres de la cavalerie masquaient les mouvements des divisions Caffarelli et Suchet,

---

(1) Rapport manuscrit du général Picard.

leur donnaient le temps d'arriver, d'occuper les hauteurs et de faire alors tomber les villages très-promptement en leur pouvoir. La rapidité des attaques de la cavalerie empêchait l'ennemi de reconnaître ses fautes et de prendre des dispositions plus avantageuses.

1re charge de Nansouty.

Pendant la charge des uhlans, Lichtenstein avait reformé les escadrons qui lui restaient, sur 2 lignes. Bientôt il vit les uhlans repoussés parcourir son front de la gauche à la droite pour venir se réfugier derrière l'infanterie de l'aile droite et démasquer la division Caffarelli. Il voulut alors s'avancer à leur secours, mais il trouva devant lui les cuirassiers de Nansouty. Les deux premières brigades de cette division étaient déployées et suivies de la 3e, également déployée à distance de brigade.

Elles exécutèrent un changement de front oblique sur l'aile droite, afin de mieux soutenir les échelons de Kellermann, de préparer le changement de front oblique de la division Caffarelli, et surtout, afin de n'être pas pris en flanc, ainsi que cela était arrivé à la division Kellermann lors de la charge des uhlans.

La 1re ligne chargea vigoureusement la première ligne de Lichtenstein et la rejeta sur la deuxième. (Onze heures.)

La 2e ligne de Nansouty, composée des 2e et 3e cuirassiers, démasquée par la 1re, se mit alors à la poursuite des escadrons ennemis. La division Nansouty vint ensuite se rallier tout entière en arrière de la gauche de Caffarelli.

Retraite de Lichtenstein

En même temps, Caffarelli et Suchet exécutaient leurs changements de front.

La batterie de 40 pièces établie au commencement de l'action, voulut s'opposer au changement de front oblique à droite de Caffarelli et protéger la retraite de la cavalerie austro-russe ; elle accabla notre infanterie de projectiles. Nos batteries lui répondirent et la firent taire. L'artillerie ennemie avait sur celle des Français l'avantage d'une position élevée et rasante; ceux-ci tiraient avec plus de justesse et de vivacité.

Prise de Bosenitz par les hussards de Mariopoul et de Pawlograd.

Les hussards de Mariopoul et de Pawlograd, appuyés par quelques pulks de cosaques, attaquèrent Bosenitz et s'en rendirent maîtres. Ils établirent alors en batterie, au nord de ce village, les 12 pièces qu'ils étaient chargés de soutenir.

Ces pièces échangèrent inutilement leurs boulets avec celles du Santon. Lannes dirigea sur Bosenitz la brigade Milhaud, appuyée par Treillard, en la chargeant de tourner le village et de menacer ainsi les derrières de l'ennemi. La division d'Hautpoul, devenant moins indispensable au centre, fut un instant dirigée vers la gauche et dut se tenir prête à soutenir la brigade Milhaud. (Onze heures.)

Résumé du 2e moment de la 1re période.

A notre droite, les Russes s'étaient emparés des défilés de Tellnitz et de Sokolnitz, mais les divisions Legrand, Friant et Bourcier les empêchaient de trop s'étendre au delà du Goldbach. Le centre ennemi était culbuté et les forces que le grand duc Constantin amenait à son secours étaient trop insuffisantes pour lui

permettre de se rallier. A notre gauche, la séparation entre Lichtenstein et Bagration allait être achevée.

2e PÉRIODE. — 1er MOMENT.

AILE DROITE.

(Voir planche XIV.)

Toute communication est interrompue entre la 1re et la 2e colonnes.

Cependant les brigades Kister et Lochet de la division Friant se dirigeaient l'une au sud, l'autre au nord de Sokolnitz. La 1re composée du 33e et du 15e léger, se déploya sur 2 lignes et exécutant un changement de front oblique sur l'aile droite, vint empêcher toute communication entre les 2e et 1re colonnes des alliés (1). Celle-ci était toujours menacée sur ses flancs par la cavalerie de Bourcier, le 108e, le 3e et les chasseurs corses. Les 14 escadrons de Kienmeyer, qui avaient passé le Goldbach afin de pouvoir nous couper de Raigern, ainsi qu'il avait été convenu dans le plan du général Weirother, furent forcés de revenir sur la rive gauche, où leur présence allait être indispensable (midi).

Sokolnitz est repris. La 2e colonne russe est coupée en deux. Les communications sont interrompues entre la 2e et la 3e colonnes.

Dans la brigade Lochet, le 48e déploya ses 2 bataillons formés en colonne d'attaque, et les dirigeant sur le flanc droit de la 2e colonne, en rompit le centre pendant que la tête de colonne, le régiment de

(1) Mathieu Dumas. *Précis des événements militaires.*

Perm, avait affaire au 26e et à la brigade Margaron en position au delà de la Zesawa. Le général Langeron avait brusquement abandonné la tête de sa colonne sans lui laisser aucun ordre. Celle-ci suivit à la lettre les instructions données le matin d'après le plan du général Weirother et se dirigea sur un point intermédiaire entre le bois de Turas et de Schlapanitz.

C'est alors que le 111e vint se déployer à la gauche du 48e, ayant pour mission d'empêcher la tête de la 2e colonne de revenir sur ses pas et d'interrompre les communications qu'elle pouvait établir avec la 3e.

La queue de la 2e colonne remonte au nord vers Kobelnitz.

Prybyzewsky prévint Langeron de la position critique où il se trouvait, mais ses avis n'arrivèrent pas. Le 48e, maître de Sokolnitz, commença à en déboucher, achevant ainsi la séparation entre la 2e et la 3e colonnes.

Le 111e attaqua bientôt les flancs de la tête de la 3e colonne et la força à se replier sur le château de Sokolnitz.

Prybyzewsky, malgré le feu qu'il entendait sur les derrières, crut que peut-être il rencontrerait à Kobelnitz la 4e colonne, celle de Kollowrath, qui avait dû être dirigée sur ce point. Il fit exécuter un demi-tour à ses troupes et remonta la vallée du Goldbach à travers le parc de Sokolnitz (une heure).

« Cette lutte sanglante de notre aile droite n'était « pourtant qu'accessoire ; il suffisait de contenir l'aile « gauche sans la repousser : il n'y aurait même pas

« eu d'inconvénient à la laisser engager un peu « plus (1). »

On voit que tous les efforts des divisions Friant et Legrand tendaient à interrompre les communications entre les différentes colonnes russes, tout en permettant à nos troupes d'être parfaitement liées entre elles. Nos opérations présentaient beaucoup d'ensemble et celle des Russes étaient au contraire décousues.

(1) Jomini. *Vie politique et militaire de Napoléon.*

CENTRE.

(Voir planche XV.)

Charge des régiments des hussards de la Garde et de la Garde à cheval (cuirassiers).

Le grand-duc Constantin exécutait sa marche de flanc pour se rapprocher du centre (11 heures), lorsqu'il trouva devant lui le 4e de ligne et le 24e léger de la brigade Schinner de la division Vandamme. Ces régiments s'aventuraient de plus en plus à la poursuite des fuyards de la droite de Kollowrath et du bataillon d'Ismaïlowski, envoyé par le grand-duc pour rétablir une liaison avec le centre. Constantin profita de cette circonstance pour les faire charger par les régiments de hussards de la Garde et de la Garde à cheval (cuirassiers), 10 escadrons déployés sur une seule ligne.

Le 1er bataillon du 4e de ligne n'eût pas le temps de se former en carré.

Entourné, sabré, renversé, il perdit son aigle.

Cependant les Russes nous ayant chargés sur une seule ligne, nos soldats se mirent à plat ventre et laissèrent passer la cavalerie ennemie. Celle-ci aurait pu continuer son mouvement offensif en prenant de flanc les régiments de Vandamme. Elle aima mieux se diriger droit devant elle afin de dégager l'infanterie du grand-duc et lui permettre de se former.

La division Drouet qui était en colonne fut traversée. Les escadrons russes arrivèrent bientôt au pied du mamelon où se trouvait l'Empereur, ayant

derrière lui la cavalerie de la Garde et la Garde à pied.

1re charge du général Rapp.

Le général Rapp reçut alors l'ordre de prendre le commandement de 5 escadrons de la garde ainsi composés : 1 escadron de mamelucks, 2 escadrons de grenadiers et 2 escadrons de chasseurs. Après avoir formé les 2 escadrons de chasseurs et celui de mameluks sur une ligne, il s'avança soutenu en arrière par 2 escadrons de grenadiers déployés, à gauche par une batterie d'artillerie legère du premier corps et à droite par 2 batteries de l'artillerie légère de la Garde et 4 escadrons (2 de chasseurs, 2 de grenadiers), conduits par le maréchal Bessières. Formés en échelons par la gauche afin de contenir les chevaliers-gardes et les cosaques de la garde (8 escadrons), qui commençaient à déboucher de Krzenowitz et à menacer notre droite, ces 4 escadrons interrompaient toute espèce de communication entre la Garde russe et la quatrième colonne (1).

Les régiments des hussards de la Garde et la Garde à cheval (cuirassiers) n'attendirent pas l'arrivée de Rapp pour tourner bride, repasser de nouveau dans les intervalles de la division Drouet et y essuyer un feu meurtrier (midi). 4 pièces d'artillerie légère russe vinrent se mettre en batterie à la droite, afin de protéger la retraite. Elles furent rapidement enle-

(1) *Relation de la bataille*, par Tranchant Laverne.
Les *Mémoires de Rapp* donnent peu de détails.

vées. Les 10 escadrons du grand-duc commirent la faute de nous attendre de pied ferme sur une pente qui leur était très-défavorable. Ils furent rompus et rejetés sur l'infanterie.

La cavalerie ennemie et la nôtre étaient passées sur le corps des soldats du 1er bataillon du 4e de ligne. Ceux-ci avaient peu souffert. Ils se relevèrent et cherchèrent aussitôt à se rallier et à reprendre leurs rangs.

Ralliement de Rapp.

Rapp, au lieu de s'abandonner à la poursuite de l'ennemi, vint reformer ses 3 premiers escadrons, entre la division Drouet, et ses 2 escadrons de grenadiers conservés en réserve.

2e charge de Rapp.

Cependant l'infanterie russe devait être démoralisée par la déroute de la cavalerie qui la soutenait. Rapp crut que le moment était favorable pour entreprendre une deuxième charge, et se porta de nouveau en avant; mais il rencontra alors les 8 escadrons de l'arrière-garde ainsi formés (1) :

Les 2 premiers escadrons des chevaliers-gardes menaçant son flanc gauche pendant que le 3e attaquait son centre, le 4e et le 5e sa droite. Les cosaques de la Garde (3 escadrons) suivaient de manière à soutenir l'escadron du centre.

La charge fut terrible. L'infanterie russe n'osait faire feu de peur de tirer sur les siens.

---

(1) Mikailowski-Damlewski.

Les 4 escadrons déployés en échelons à la droite de Rapp prirent en flanc le 4e et 5e escadrons de chevaliers-gardes et les culbutèrent sur l'infanterie.

En même temps, les 2 escadrons de grenadiers, placés en 2e ligne, s'établissaient à la gauche de la 1re, formée par les 3 escadrons de Rapp et prenaient en flanc les 1er et 2e escadrons des chevaliers-gardes.

Le 4e escadrons des chevaliers-gardes fut presque complétement détruit 18; hommes (1) seulement restèrent vivants : son commandant, le prince Repnin, fut fait prisonnier. Enfin, après un combat qui ne dura pas plus d'un quart d'heure, la victoire resta aux grenadiers à cheval. Le régiment des chevaliers-gardes, d'après l'aveu des historiens russes, perdit en tués et blessés 16 officiers, 200 cuirassiers et 300 chevaux. L'intrépidité de ces cavaliers donna à l'infanterie de la Garde le temps de sortir du ravin de Krzenowitz. Le régiment des grenadiers du corps resté sur la rive gauche du ruisseau, se déploya en arrière du village, de manière à protéger la retraite vers Austerlitz.

Occupation de Krzenowitz.

Les 3 régiments de la division Drouet s'étaient portés en avant afin de seconder le mouvement offensif de la cavalerie de la Garde. Toute l'artillerie du

(1) Documents russes.

1er corps et 2 batteries de la Garde poursuivirent l'ennemi jusqu'à ce qu'il fut hors de portée. Le 27e s'empara de Krzenowitz et y fit quelques prisonniers (une heure).

Arrivée de la brigade Kaminsky. Renouvellement du combat sur le centre.

L'arrivée de la brigade Kaminsky sur le flanc droit de la division Saint-Hilaire, permit aux bataillons de Kollowrath et de Miloradowicht de se rallier, et vint changer un instant la face des affaires (onze heures).

Les brigades Morand (10e légère) et Thiebault (14e et 36e), déployées sur une seule ligne, appuyaient leur droite au mamelon de Pratzen et leur gauche au village du même nom, qui les séparait de la brigade Varé (43e et 55e).

Ces brigades allaient se trouver exposées au plus grave péril, au milieu d'une équerre de feu, formé d'un côté par les brigades Jurzech et Rottermund, gauche de la 4e colonne, et de l'autre par la brigade Kaminsky de la 2e.

Les seules brigades Morand et Thiébault devaient résister à 20 bataillons, occupant fort heureusement pour elles une ligne assez étendue à la naissance de la pente qui descend vers Augezd et Hostieraden.

En même temps, les brigades Berg et Repninsky, de la droite de la 4e colonne, attaquaient la brigade Varé et la droite de Vandamme.

Toutes ces troupes étaient soutenues par une nombreuse artillerie.

Dispositions prises pour résister à cette attaque.

La division de dragons Boyer, dont la présence était moins utile à la gauche de Vandamme, reçut

l'ordre de se placer en arrière de Saint-Hilaire, de manière à pouvoir le soutenir au besoin.

La 10e légère et la 14e exécutèrent un changement de front en arrière, sur l'aile gauche, pour faire face à la brigade Kaminski.

Le 36e, placé en deuxième ligne dans l'ordre primitif de bataille, servit à prolonger la 1re, afin d'avoir un point d'appui pour sa gauche, à Pratzen. Il opposa une résistance énergique aux brigades Jurzeck et Rottermund. La brigade Varé déploya à gauche du 55e le 43e, réservé jusque-là en deuxième ligne ; elle put ainsi prolonger sa ligne de bataille jusqu'au village.

Défaite définitive de la 4e colonne et de la brigade Kaminsky.

Cependant, la division Saint-Hilaire éprouvait de grandes pertes par le feu de l'ennemi. Pour le faire cesser, le général ordonna une attaque à la baïonnette. La 10e légère et le 14e se lancèrent sur Kaminsky pendant que le 36e poursuivait Jurzeck et Rottermund.

On rejeta les premières dans les bas fonds de Tellnitz et de Sokolnitz et les seconds sur les pentes du plateau, vers Augezd et Hostieraden.

Les brigades Berg et Repninski ne furent pas plus heureuses contre la brigade Varé et la droite de la division Vandamme.

Toutes ces troupes se retirèrent confusément vers la Littawa, abondonnant une grande partie de leur artillerie, embourbée dans la terre glaise à demi gelée.

Brigade Levasseur.

La brigade Levasseur n'avait cessé d'occuper le terrain qui s'étend entre Kobelnitz et Pratzen. Elle

empêcha ainsi la division Saint-Hilaire d'être prise à revers par la 3e colonne et put attaquer le flanc gauche de la brigade Kaminsky.

AILE GAUCHE.

(Voir planche XVI.)

2e charge de Lichtenstein et de Nansouty.

Le moment où Bagration allait être complétement séparé de Lichtenstein approchait; celui-ci voulut encore une fois tenter la fortune (onze heures). Toute notre cavalerie étant massée à la gauche de la division Caffarelli, le général russe crut qu'il serait possible d'attaquer la droite, de la rompre et de prendre ensuite ses bataillons en flanc. Il lança donc ses escadrons reformés sur 2 lignes.

L'infanterie de Caffarelli les reçut avec son aplomb ordinaire, resta en bataille et les arrêta par le feu meurtrier de sa mousqueterie.

Lichtenstein essaya de rallier ses escadrons.

Les cuirassiers de Nansouty, ramenés à la droite, défilèrent au grand trot *en colonnes par pelotons*, et sur deux colonnes parallèles, puis ils traversèrent les intervalles de l'infanterie (chaque régiment pour son compte), se formèrent en bataille sur 2 lignes, par le mouvement *en avant en bataille dans chaque régiment*. Charger la cavalerie ennemie déjà désorganisée et la rejeter dans le ravin de Kremnowitz, fut l'affaire d'un instant.

Celle-ci se maintint au pied du plateau de Pratzen jusqu'à ce qu'elle vit l'artillerie du 1er corps diriger ses feux contre son flanc gauche, la prendre d'écharpe et menacer de lui couper la retraite.

Elle repassa alors le ruisseau de Krzenowitz à Walkmuhle. (*Voir planche XVII.*)

Prise de Kruh et d'Holubitz, Bosenitz est repris.

La route d'Olmütz, qui commandait Kruh et Holubitz, était dégagée. On lança alors sur le flanc droit de ces villages les deux bataillons de la gauche de Caffarelli, qui avaient suivi le mouvement de la cavalerie. Cette manœuvre était combinée avec une attaque de front exécutée par les trois autres régiments de la division. Les villages tombèrent presque sans coup férir en notre pouvoir (midi).

En même temps, les régiments de Mariopoul et de Paulograd, entrés un instant dans Bosenitz, fort maltraités par l'artillerie du Santon, et menacés sur leur flanc gauche par la brigade Milhaud, soutenue par la division d'Hautpoul, abandonnèrent précipitamment le village. La brigade Milhaud fut chargée de les poursuivre.

Le 17e léger, devenu inutile au Santon, s'établit à la gauche de Suchet.

Bagration n'ayant plus de point d'appui pour ses ailes, en chercha un pour sa droite vers Kowalowitz. Peu après, son aile gauche était écrasée par l'artillerie que le maréchal Lannes avait placée au centre de son corps d'armée, et que soutenait la division Keller-

mann. Alors Bagration exécuta un changement de front en arrière sur l'aile droite.

L'infanterie de la gauche de Bagration désorganisée, la cavalerie d'Uwarow et les réserves ne pouvant plus agir avec succès sur ce point, tous les escadrons alliés se reportèrent vers le centre et la droite de Bagration.

Les divisions Walther et d'Hautpoul, se reportant vers la gauche, exécutèrent aussitôt un mouvement symétrique (1).

2e charge de la division Walther.

Afin d'inquiéter ce mouvement, de gêner l'ennemi en l'empêchant de se rallier, de protéger et de masquer les manœuvres de la division Suchet, la division Walther vint former sur deux lignes, en avant de l'infanterie, les brigades Sébastiani et Roget. La brigade Boussard servait de réserve. Soutenues, à gauche par la brigade Treilhard, à droite par Kellermann, les brigades Sébastiani et Roget avaient derrière elles la division d'Hautpoul (cuirassiers) en position derrière la gauche de l'infanterie de Suchet.

Les escadrons d'Uwarow, appuyés par les régiments de Twer, de Saint-Petersbourg et de l'Impératrice, vinrent une deuxième fois au secours de l'infanterie de Dolgoroucki.

La cavalerie russe fut repoussée ; l'infanterie résista énergiquement à nos dragons.

La division Walther vint alors s'établir en arrière

(1) Rapport manuscrit de Murat. — Documents divers.

de Suchet. Peu de temps après, elle reçut l'ordre de se porter à la droite de l'armée, où le besoin de cavalerie se faisait sentir (1).

Cependant Bagration, laissé sans point d'appui pour son aile gauche, était forcé de rétrograder. Il avait formé avec l'infanterie de Dolgoroucki un vaste rectangle soutenu en arrière par les escadrons d'Uwarow, les régiments de dragons de Twer et de Saint-Petersbourg et les cuirassiers de l'Impératrice. Il était couvert à gauche par les hussards de Mariopoul et de Pawlograd.

Charge à la baïonnette de la division Suchet.

Cette masse avait résisté à l'action de notre cavalerie. Le maréchal Lannes l'accabla des feux d'écharpe d'une batterie de 18 pièces établie au nord de la route d'Olmütz, sous la protection de Kellermann (2) (le régiment d'Arkangel, établi à la gauche de Dolgoroucki, perdit à lui seul plus de 1,000 hommes). Dès que cette masse fut ébranlée par quelques feux d'ensemble de sa première ligne, Lannes lança sur elle, à travers les intervalles, la 2e ligne formée en colonnes d'attaque. Les Russes furent culbutés par nos baïonnettes, leur artillerie enlevée, et ils commencèrent à se retirer en désordre vers le ravin de Kowalowitz (1 heure).

Charge de la division d'Hautpoul.

La division d'Hautpoul (cuirassiers) se porta, déployée sur deux lignes, en avant de la droite de la

(1) Cartes manuscrites du général Sanson. — Rapports manuscrits.
(2) Mathieu Dumas. — Divers documents manuscrits.

division Suchet et se prépara à charger le flanc gauche de Bagration, afin de préparer la retraite en menaçant de l'acculer aux montagnes. « Soutenue à « gauche par Treilhard et à droite par Kellermann, « elle fournit une charge en muraille, enfonça l'infan- « terie ennemie, lui prit 1 drapeau, 11 pièces de « canon, 1,200 à 1,500 prisonniers (1). »

Résumé du 1er moment de la 2e période.

Il était une heure de l'après-midi ; Napoléon allait enfin recueillir le fruit de ses profondes combinaisons.

Il n'existait plus aucune liaison entre les différents corps de l'armée russe.

Lichtenstein, séparé de Bagration, cherchait bien à se joindre au grand-duc Constantin ; mais leurs forces réunies étaient insuffisantes pour pouvoir tenter un retour offensif. La 4e colonne (le centre de l'armée) était détruite, les trois premières se trouvaient dans la plus complète confusion. Formant à elles seules un total de plus de 30,000 hommes, elles n'avaient pu vaincre les divisions Friant et Bourcier, appuyées d'une brigade de la division Legrand et de la brigade Margaron.

Les ailes étant séparées du centre, l'impulsion du général en chef ne pouvait se faire sentir. La bataille ne présentera plus que des actions isolées, des combats particuliers de brigade à brigade.

Les troupes très-solides restaient sans ordres supérieurs. Chacune d'elles défendait bravement son

(1) Mathieu Dumas. *Précis des événements militaires.*

terrain. Les Russes comprenaient que la victoire était décidée ; mais ils tombaient avec un admirable héroïsme.

2e PÉRIODE. — 2e MOMENT.

Poursuite tactique.

AILE DROITE ET CENTRE.

(Voir planche XVIII.)

Dispositions générales adoptées par Napoléon pour en finir avec l'aile droite de l'armée austro-russe.

Napoléon laissa à Lannes et à Murat le soin d'en finir avec Bagration. La division Rivaud dut occuper le plateau de Pratzen, dont on lui confia la garde, tandis que la division Drouet poursuivrait le grand-duc Constantin au delà de Krzenowitz. Quant à Napoléon, il résolut, avec les forces devenues inutiles au centre, c'est-à-dire avec le 4e corps, la Garde et les grenadiers d'Oudinot, de se rabattre vers la droite pour tomber sur les derrières des trois premières colonnes.

Changement de front des divisions Saint-Hilaire et Vandamme.

Les divisions Saint-Hilaire et Vandamme exécutèrent chacune pour son compte un changement de front sur l'aile droite (1 heure) (1).

---

(1) Cartes manuscrites des généraux de Castres, Sanson, du prince de Neufchâtel et du général Bertrand. Les cartes du prince de Neufchâtel (Berthier), revues par Tranchant-Laverne, furent dessinées de 1810 à 1813. Celles du général Bertrand ont été faites de 1808 à 1810. Nous avons également consulté les cartes du général Blein (1818).

Dans la division Vandamme, la brigade Schinner (4e de ligne et 24e léger), maltraitée par la cavalerie de la garde russe passa pour un instant en deuxième ligne.

L'exécution de cette manœuvre fut protégée par les batteries du 4e corps. En position sur le flanc gauche, elles poursuivirent de leurs coups les débris du centre de l'armée austro-russe. La division de dragons Boyer, déployée par régiment en masse, se porta également sur ce point pour empêcher tout retour offensif.

Le mouvement se termina dès que l'ordre de bataille des divisions fut à peu près parallèle à une ligne tracée de Kobelnitz à Hostieraden; un bataillon du 28e occupa ce village.

La division Saint-Hilaire appuyait sa droite au mamelon de Pratzen. Elle obliqua un peu de ce côté afin de démasquer la division Vandamme qui elle-même obliquait vers la gauche.

Changement de front des réserves.

La garde et les grenadiers d'Oudinot, toujours formés par régiment en masse, avec l'artillerie en avant des intervalles, exécutèrent un changement de front à droite. Ce mouvement terminé, les grenadiers se portèrent droit devant eux, laissèrent le village de Pratzen sur leur droite et la garde à pied vint se placer à leur hauteur. La cavalerie de la Garde prit position à la gauche.

Destruction des 2e et 3e colonnes.

Derniere tentative contre notre centre (régiment de Koursk). Retraite de la brigade Kaminski et du centre austro-russe.

Langeron, averti par Kaminsky de ce qui se passait sur ses derrières, avait brusquemment abandonné le centre de sa colonne, emmenant avec lui le régiment de Koursk. Il arriva sur le théâtre de l'action au moment où la brigade Kaminsky et le centre, complétement défaits, se retiraient confusément vers la Littawa.

Le régiment de Koursk, placé sur un terrain très-défavorable, ne put tenir devant la droite de la division Saint-Hilaire, qui lui opposait des forces supérieures. Il fut culbuté, perdit 1,500 hommes et se replia sur les traces des régiments de Riajsk et de Phanagorie (brigade Kaminsky).

La brigade Kaminsky, conduite par le général en chef Kutusow lui-même, passa la Littawa à Hostieraden à la suite des brigades Jurzeck et Rottermund (2 heures et demie). Celles de Berg et de Repninsky s'échappèrent par Ottnitz et Birnbaum.

« Ainsi Kutusow, tout en ayant le titre de général en « chef, resta avec une seule brigade et n'eut aucune « influence sur la journée d'Austerlitz. L'empereur « Alexandre, inquiet de son sort, le fit chercher de « tous les côtés ; on ne le retrouva qu'après la ba- « taille (1). »

---

(1) Mikaïlowski-Danilewski (écrivain russe). *Relation de la campagne de* 1805.

La brigade Levasseur est menacée sur ses derrières par la queue de la 3e colonne.

La queue de la 3e colonne, voulant s'échapper du côté de Kobelnitz, trouva ce village occupé par le bataillon des chasseurs du Pô. Elle essaya alors de se frayer un passage vers Pratzen, et menaça la brigade Levasseur sur ses derrières.

Dispositions adoptées par l'Empereur afin de compléter la destruction des 2e et 3e colonnes.

L'Empereur, prévenu de la présence de la queue de la 3e colonne à Kobelnitz, envoya de ce côté une des batteries d'artillerie de la réserve, afin d'arrêter les premiers efforts de l'ennemi (1). Il la fit suivre par le 10e léger et le 43e de la division Saint-Hilaire, ainsi que par la brigade des grenadiers du général Dupas, conduits par Duroc.

Le village de Sokolnitz avait été enlevé par le 48e de ligne qui en avait chassé les débris du centre de la 2e colonne ; mais le château résistait encore.

L'Empereur dirigea aussitôt vers le château de Sokolnitz le 36e, de la division Saint-Hilaire, qui fut chargé de seconder la brigade Levasseur.

Les deux brigades de grenadiers Mortières et Ruffin, restées sur le plateau, exécutèrent un deuxième changement de front à droite (2), afin de se placer parallèlement au Goldbach et d'arrêter ainsi les débris des 2e et 3e colonnes qui chercheraient une issue vers Pratzen.

Centre de la 2e colonne.

Le centre de la 2e colonne, sous les ordres

(1) Cartes manuscrites du général Sanson.

(2) Cartes manuscrites du général de Castres.

d'Alsuwief, venait d'être privé d'un de ses régiments par le départ de celui de Koursk, emmené par Langeron sur le plateau. Formé seulement du 8e régiment de chasseurs à pied et de celui de Viborg, et chassé de Sokolnitz par le 48e, il se porta en désordre sur Augezd afin d'y repasser la Littawa.

Tête de la 2e colonne.

La tête de la 2e colonne, formée du seul régiment de Perm, privé d'artillerie, s'était dirigée, ainsi que nous l'avons vu plus haut, vers un point intermédiaire entre Schlapanitz et Turas. Le 26e de ligne et les 11e et 26e chasseurs de la brigade Margaron, réfugiés en arrière du ravin de Maxdorf, suivaient le mouvement de cette colonne en se tenant à sa hauteur.

Nos troupes virent bientôt arriver de Brünn le 8e hussards, avec lequel la brigade Margaron se mit aussitôt en communication (1).

Le 8e se déploya par le mouvement *par la gauche en avant par échelons*, de manière à renverser la tête du régiment de Perm et à se rabattre sur son flanc droit. Pendant ce temps, la brigade Margaron, déployée au delà de la Zesawa, attaquait son flanc gauche, et le 26e de ligne prenait une position sur les derrières et coupait toute retraite. Ces manœuvres combinées, cette tactique des deux armes, avaient pour but d'envelopper l'ennemi.

Tête et centre de la 3e colonne.

La tête de la 3e colonne s'était établie dans

(1) Cartes manuscrites. — Rapports manuscrits du Dépôt de la Guerre.

le château de Sokolnitz. Le centre, sous les ordres du général Selkoff, qui venait de remplacer le général Wimpfen, blessé dans l'action, essaya un instant de se frayer un passage vers Sokolnitz, mais il fut repoussé et forcé de se jeter également dans le château.

En ce moment, la brigade Levasseur (18e et 75e), soutenue à sa gauche par le 36e, descendait les hauteurs à l'est du village et du château, pendant que le 48e attaquait au sud et le 111e à l'est.

Bientôt la retraite devint impossible. Le château fut enlevé et ses défenseurs tombèrent entre nos mains (3 heures et demie).

Queue de la 3e colonne.

La batterie d'artillerie de réserve envoyée par l'Empereur arrêta les premiers efforts de la queue de la 3e colonne, et donna à l'infanterie le temps d'arriver. La brigade Dupas, le 10e léger et le 43e se déployèrent sur les hauteurs qui dominent le parc. Le bataillon de chasseurs du Pô occupant toujours les défilés de Kobelnitz, la queue de la 3e colonne se trouva donc enveloppée de tous côtés. Elle fut bientôt forcée de mettre bas les armes. La position donnée à ce bataillon du Pô prouve l'importance des moindres calculs.

Pertes essuyées par la 3e colonne.

La troisième colonne perdit toute son artillerie et ses généraux. D'après l'aveu d'un historien russe (1),

(1) Mikaïlowski-Danilewski. *Relation de la campagne de 1805.*

5,300 hommes sur 7,500 furent mis hors de combat. Quelques fuyards essayèrent de s'échapper vers Brünn en traversant le lac de Kobelnitz ; mais la glace se rompit, et la plupart d'entre eux périrent sans qu'il fût possible de leur porter secours.

Dispositions adoptées par Doctorow dans la 1re colonne.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, la tête de la 1re colonne, en essayant de se diriger vers Maxdorf, avait été attaquée sur son flanc gauche par le 108e, le 3e et les chasseurs corses, et sur son front par la brigade Kister (33e de ligne et 15e léger). Elle avait fini par être rejetée dans Tellnitz. Le centre et la queue étaient toujours en position dans la plaine qui s'étend entre ce village et Augezd.

Acculé à un étang glacé dominé de tous côtés par des hauteurs garnies d'artillerie et de réserves des Français, privé de toutes communications avec le reste de l'armée, Doctorow se trouvait dans la situation la plus critique. Néanmoins, il fit preuve, dans cette circonstance, de beaucoup d'énergie et même de talent.

Il avait encore une nombreuse artillerie (50 pièces environ), les 32 escadrons de Kienmeyer réunis sur la rive gauche du Goldbach et toute son infanterie, qui avait peu souffert.

Profitant d'un ressaut de terrain assez faible qui séparait la position occupée par les Français des étangs, il y établit toute son artillerie. La cavalerie s'étendit en avant afin de protéger l'exécution de cette manœuvre et de démasquer les pièces quand

le moment serait venu. Un régiment d'infanterie continua d'occuper Tellnitz. Le reste de l'infanterie prit position en arrière de l'artillerie et s'apprêta à la retraite, soit par Augezd, soit par la digue qui sépare l'étang de Satschan de celui de Menitz.

Destruction du centre de la 2e colonne.

Nos troupes restées sur le plateau voyaient défiler sous leurs yeux, dans la plaine entre Tellnitz et Augezd, le centre de la 2e colonne (régiment de Koursk, 8e régiment de chasseurs à pied, et le régiment de Viborg). C'était une nouvelle faute commise par le commandant de l'aile gauche russe, que de passer un défilé dont nous occupions les hauteurs.

Il aurait dû porter une partie des forces qui lui restaient sur les collines de la chapelle Saint-Antoine qui se liaient au plateau de Pratzen, et donner ainsi au reste de ses troupes le temps de passer la Littawa.

Pour empêcher la 1re colonne et le centre de la 2e de nous échapper, il était nécessaire de s'assurer de la possession des points de passage du ruisseau.

Le 1er bataillon du 28e, de la division Vandamme, continua d'occuper Hostieraden. La division de dragons Boyer descendit des hauteurs au trot, se dirigea à l'ouest d'Augezd, se déploya sur deux lignes et chargea les flancs de Langeron, afin de le couper d'Augezd (1).

En même temps, la brigade Ferey (46 et 57e) de

(1) Rapport manuscrit du général Boyer.

la division Vandamme se portait directement sur le village. Les deux bataillons qui étaient en tête du centre de la deuxième colonne, venaient de passer, ayant avec eux les généraux Buxhoewden et Langeron. On pénétra dans Augezd, on y fit près de 3,000 prisonniers et l'on prit une grande quantité de canons. Ce qui restait du centre de la 2e colonne essuya sur ses flancs le feu meurtrier de notre infanterie, et fut forcé de rétrograder et de se réunir à la 1re colonne.

Dispositions prises pour la destruction de la 1re colonne.

Augezd était pris et Menitz occupé par 2 régiments de dragons de la division Bourcier. Doctorow ne pouvait plus opérer sa retraite que par la digue à moitié submergée qui joint Augezd à Satschan, ou que par celle qui sépare l'étang du même nom de l'étang de Menitz.

Sur l'ordre de l'Empereur, les 24 pièces de l'artillerie légère de la Garde se mirent en batterie sur les hauteurs au nord-ouest d'Augezd (A), à la gauche de Vandamme, combinant leurs feux avec ceux de l'artillerie du 4e corps. Cette manœuvre devait couper, pour ainsi dire, en deux, les forces de Doctorow.

Destruction de la droite de la 1re colonne. 1re charge de la division Boyer.

La division Boyer (dragons) fut alors lancée sur la droite de Doctorow. Elle culbuta la cavalerie de Kienmeyer, qui se retira en démasquant l'artillerie. Celle-ci couvrit nos dragons de mitraille, les força à tourner bride et à se réfugier vers Augezd, en arrière de la batterie de l'artillerie de la garde.

Cette charge eut néanmoins le résultat que l'on

désirait obtenir; elle sépara définitivement en deux parties le corps de Doctorow.

Le tronçon de droite chercha désormais à s'échapper par la digue, alors à moitié submergée, qui joint Satschan à Augezd. Un parc de 50 pièces, escorté par 4 bataillons, s'y aventura, suivi de nombreux fuyards.

L'artillerie de la Garde s'établit aussitôt en batterie (B) de manière à diriger ses feux sur ce point; la glace se brisa et près de 1,500 Russes furent engloutis. (*Voir planche XVII*).

Retraite de la gauche de la 1re colonne. Doctorow est rejeté sur Tellnitz.

Ce qui restait de la 1re colonne voulut gagner Satschan par la digue qui sépare l'étang du même nom de celui de Menitz.

Les 14e et 55e, de la division Saint-Hilaire, le 24e léger, le 4e et le 2e bataillons du 28e, de la division Vandamme descendirent des hauteurs de la chapelle Saint-Antoine, essuyèrent le feu de l'artillerie russe, s'emparèrent de quelques batteries et rejetèrent Doctorow sur Tellnitz.

Celui-ci, craignant d'être arrêté par les réserves des Français qui auraient traversé la Litawa à Augezd et d'être ainsi coupé de la route de Hongrie, donna ses ordres en conséquence. Il prescrivit à Kienmeyer de traverser le premier la digue entre les étangs avec les régiments de hussards de Hesse-Hombourg et de Szeckler, et de se placer en face d'Augezd. Les bataillons passés les premiers reçurent le même ordre.

Il y avait entre le Goldbach et l'étang de Satschan

une hauteur assez élevée. L'infanterie russe s'y retira sous la protection de sa cavalerie. Celle-ci fut criblée de mitraille. Le régiment d'infanterie laissé dans Tellnitz y tenait encore. Une batterie d'artillerie légère russe occupa la hauteur. Quatre bataillons et le régiment des chevaux-légers d'Oreilly se placèrent en arrière de manière à pouvoir soutenir au besoin l'artillerie. Le régiment d'Oreilly essaya même une dernière charge, mais elle fut repoussée par les chasseurs de la Garde.

3e position prise par l'artillerie légère de la Garde.

Les 24 pièces de l'artillerie légère de la Garde, sans s'inquiéter des feux qui pouvaient partir de la batterie placée assez avantageusement près de Tellnitz, prirent une troisième position (C) sur le bord du lac, de manière à battre en flanc les colonnes qui le longeaient, continuant ainsi leurs feux d'écharpe avec ceux de plein fouet de l'artillerie du 4e corps.

Prise de Tellnitz. Fuite précipitée.

Cependant, le 108e, le 3e et les chasseurs corses attaquaient Tellnitz par la rive droite du Goldbach pendant que le 14e cherchait à y pénétrer par la rive gauche. Le village étant tombé rapidement entre nos mains, les alliés se précipitèrent vers la digue, entre les étangs. Celle-ci n'offrant qu'un passage fort étroit, des masses de fuyards s'aventurèrent sur la glace et furent engloutis. Quelques-uns parvinrent à gagner Menitz, mais tombèrent aux mains des deux régiments de dragons qui occupaient ce village.

2e charge de la division Boyer.

La division Boyer se mit à la poursuite de l'ennemi. Elle se forma en échelons par la droite, afin de se

rabattre vers sa gauche et d'acculer ainsi au lac tout ce qui n'avait encore pu se dérober à nos coups.

4e position prise par l'artillerie légère de la garde.

Les 24 pièces de l'artillerie légère de la garde changèrent une quatrième fois de position et vinrent occuper à peu près celle que la batterie d'artillerie légère russe venait d'abandonner (D).

Placées sur le bord du lac, elles ne pouvaient gêner les manœuvres de Boyer et sillonnaient de leurs projectiles la digue entre les étangs.

Le manque de cavalerie se fait sentir à notre aile droite.

En ce moment, on aurait pu fermer la retraite aux débris de Doctorow, en se portant par Augezd sur le chemin qui conduit de Satschan à la route de Hongrie ; mais notre cavalerie était insuffisante sur cette partie du champ de bataille.

La cavalerie de la Garde et la division Boyer étaient occupées auprès de Tellnitz ; la division Walther n'avait reçu que fort tard l'ordre de se porter à l'aile droite, et la division de dragons Klein venait seulement d'arriver à Raigern.

Position le soir de la bataille.

La division Boyer cessa la poursuite entre le Goldbach et Tellnitz et se reporta vers Augezd. Elle avait l'ordre de passer la Littawa sur ce point ; mais il était trop tard (4 heures), la nuit arrivait. Les escadrons de Kienmeyer envoyés de ce côté par Doctorow faisaient bonne contenance. La division fut obligée alors de bivouaquer (1).

---

(1) Rapport manuscrit du général Boyer.

2 escadrons de chasseurs de la Garde remplacèrent la division Boyer dans la poursuite sur la digue, entre les étangs. Ils furent bientôt rejoints par la division Saint-Hilaire et par la brigade Margaron qui avait passé le Goldbach à Tellnitz.

Toutes ces troupes s'établirent en éventail dans la plaine en avant de Satschan et cessèrent la poursuite (4 heures).

Vandamme était resté à hauteur de Tellnitz. Legrand avait sa gauche appuyée à ce village et sa droite à Menitz, qu'occupait Friant couvert sur sa droite par la division Bourcier. La Garde à pied et les grenadiers bivouaquaient sur les hauteurs d'Hostieraden et d'Augezd.

La Garde à cheval, excepté 2 escadrons restés à la droite, dut escorter l'Empereur à son bivouac; mais elle s'égara, et Napoléon revint seul avec son état-major.

Les divisions Drouet et Rivaud, du premier corps, n'avaient pas poursuivi leur succès contre la Garde impériale russe.

En s'assurant de la possession d'Austerlitz, la division Drouet eût rendu impossible toute communication entre la droite des alliés et le reste de leur armée. Au lieu d'exécuter cette manœuvre, elle était revenue prendre la place qu'elle occupait au moment où le 4e corps s'était rabattu vers la droite.

L'Empereur, qui avait suivi les mouvements de Vandamme, fut très-étonné, le soir de la bataille, de

rencontrer cette division sur l'emplacement où il l'avait laissée quelques heures auparavant (1).

AILE GAUCHE.

(Voir planche XVIII.)

Dispositions prises par Bagration pour opérer sa retraite.

Bagration essaya de se débarrasser de d'Hautpoul et de Kellermann en se masquant à sa gauche par la cavalerie d'Uwarow et une batterie de 6 pièces, et en établissant à sa droite une batterie d'artillerie de 12 pièces protégée par les hussards de Mariopoul et Pawlograd (2). L'infanterie dut suivre le vallon de Kowalowitz, où elle était abritée de nos coups.

Position occupées le soir de la bataille.

Lannes avait rencontré à la droite des alliés la résistance la plus énergique. Ignorant encore les succès de notre droite, il n'osa se lancer trop vivement à la poursuite de Bagration. Celui-ci, suivi par Milhaud et d'Hautpoul, put rejoindre la route d'Olmütz et se reformer sur les hauteurs de Rausnitz.

La division Caffarelli s'était arrêtée à hauteur de Kruh et d'Holubitz et y bivouaqua, ayant à sa droite la division Nansouty.

A quatre heures et demie, le feu cessa sur toute la ligne et la victoire de l'armée française fut complète.

Quant à Suchet, afin de mieux séparer Bagration du reste de l'armée alliée, et de forcer celle-ci à

---

(1) *Mémoires du duc de Rovigo* (Savary).

(2) De Tornay. *Traité de tactique.* — Rapports manuscrits.

opérer se retraite sur une double ligne d'opération, il exécuta un changement de front à droite, passa le ruisseau de Krzenowitz et vint s'établir sur les hauteurs qui s'élèvent au nord d'Austerlitz (1).

Suchet était couvert à sa gauche par Treillard qui le reliait à Milhaud et à d'Hautpoul, et à sa droite par Kellermann qui le reliait à Caffarelli. Il était soutenu en arrière par Walther qui, après s'être dirigé un instant vers la droite, était revenu sur ses pas.

L'Empereur resta fort tard sur le champ de bataille afin de s'assurer par lui-même des soins donnés aux blessés. Il coucha sur la route d'Olmütz, à la maison de poste, au milieu des bivouacs de la division Caffarelli.

Conséquences de la position occupée par les différents corps de l'armée française.

La position occupée le soir de la bataille par les différents corps de l'armée française était telle que l'on pouvait, le lendemain matin, commencer la poursuite stratégique, soit qu'elle se fît par la route d'Olmütz, soit par celle de Hongrie.

PERTES ESSUYÉES PAR LES DEUX ARMÉES.

Les pertes de l'armée alliée étaient :

10,000	morts sur le champ de bataille ;
19,000	Russes prisonniers ;
600	Autrichiens, *id.* ;
10,000	hommes blessés ou perdus ;
Total... 39,600	hommes.

(1) Cartes manuscrites du général de Castres.

3 lieutenants généraux, 6 généraux-majors, 20 officiers supérieurs, 800 officiers subalternes, figuraient au nombre des prisonniers.

45 drapeaux, 186 pièces de canon et 400 voitures d'artillerie étaient tombés entre nos mains.

Ces chiffres sont donnés par Mathieu Dumas, dans le *Précis des événements militaires*. Ce général, alors aide-major général de l'armée, a eu, sans aucun doute, des renseignements authentiques.

Nous avons consulté en outre plusieurs situations données par le général Andréossy, chef de l'état-major général de l'armée à Austerlitz. Ces situations sont inférieures à celles de Mathieu Dumas, mais une note qui y est jointe témoigne qu'elles sont incomplètes.

Dans une lettre datée du 4 décembre, le général Andréossy donne l'état des prisonniers de guerre qui avaient été renfermés dans Brünn, à la suite de la bataille.

Cet état mentionne 7 généraux, 4 princes, 3 colonels, 20 majors, 336 officiers, 11,000 soldats russes, et 1,000 soldats autrichiens.

Une pièce authentique, établie par le général Songis, premier inspecteur général de l'artillerie, constate le nombre de bouches à feu enlevées à l'ennemi. Ces prises sont :

142 bouches à feu russes, 34 bouches à feu autrichiennes et 111 caissons russes et autrichiens.

Tous ces chiffres se rapprochent beaucoup de ceux

donnés par les alliés, dont les rapports et situations sont souvent remarquables de vérité.

Les relations russes prouvent en outre qu'un grand nombre de soldats s'éparpillèrent de tous côtés le soir de la bataille. Quelques-uns furent pris les jours suivants, ou rejoignirent leurs corps, mais le plus grand nombre s'égara.

Nos pertes étaient de 2,000 morts et de 4 à 5,000 blessés.

Dans les 20 bataillons de la réserve (Garde et grenadiers), la seule brigade des grenadiers du général Dupas s'était trouvée engagée. On peut donc dire que 55,000 Français avaient vaincu plus de 80,000 austro-russes qui avaient déployé une grande bravoure. Mais l'armée française était plus instruite et commandée par des chefs expérimentés ; elle manœuvrait avec une tactique nouvelle.

CHAPITRE III.

POURSUITE STRATÉGIQUE.

(Voir planche VII).

L'armée alliée abandonne la ligne d'opération passant par Olmütz pour prendre la route de Hongrie.

Par suite des mauvaises dispositions de l'armée austro-russe, il eût été impossible à la gauche et au centre de rejoindre la route d'Olmütz.

La droite, qui s'était retirée sans trop de confusion, était seule en état d'opérer une marche de flanc.

On résolut donc d'abandonner la ligne d'opération suivie jusque-là pour adopter celle qui conduisait en Hongrie. Les alliés perdaient ainsi leurs bagages et un matériel considérable; mais ils étaient certains de trouver des vivres en se rapprochant de l'archiduc Charles, qui avançait à marches forcées avec 80,000 hommes.

Marche de front de Bagration.

Bagration avait arrêté sa retraite à Rausnitz. Il reçut l'ordre, à 6 heures du soir, de gagner Austerlitz, où se trouvaient les corps du grand-duc Constantin et de Lichtenstein.

A la faveur de la nuit qui était très-obscure, la droite russe opéra une marche de flanc par Nimezan et Hodiegitz, en se couvrant toutefois par la cavalerie d'Uwarow. Bagration put arriver à Austerlitz vers minuit.

La 4e colonne et ce qui restait de la 2e étaient sur la route de Hongrie depuis quatre heures et durent former désormais l'avant-garde de l'armée. 4e, 2e et 1re colonnes.

Doctorow, dès que la nuit fut arrivée, rassembla les débris de sa colonne à hauteur de Neudorf. Il avait encore 8,000 hommes environ. Grâce à l'énergie qu'il déploya, il put rétablir quelque ordre parmi ses troupes. A minuit, il se dirigea par Ottnitz et Mileschowitz, vers la route de Hongrie et put rejoindre heureusement le reste de l'armée. (Voir planches VII et XIX.)

Organisation de la retraite par les alliés.

L'infanterie de Bagration, réunie aux troupes du grand-duc, forma l'arrière-garde. Elle était couverte par les escadrons d'Uwarow et de Lichtenstein, qui, jusqu'au lendemain matin, eurent des détachements en avant d'Austerlitz. L'ordre se rétablit au milieu de la nuit et la retraite commença.

Reconnaissance faite par notre cavalerie légère.

L'Empereur avait ordonné à toute la cavalerie légère de se mettre en mouvement dès que le jour paraîtrait et de battre la campagne dans toutes les directions afin de voir de quel côté les alliés s'étaient retirés.

« Les reconnaissances, si nécessaires à la guerre, « se faisaient toujours mal dans notre armée. Cette « fois-ci surtout Murat manqua nous faire commettre « une grande faute (1). » En effet, il rendit compte

(1) *Mémoires du duc de Rovigo* (Savary).

à l'Empereur que le centre et la gauche des alliés avaient, pendant la nuit, regagné leur ligne d'opération, c'est-à-dire la route d'Olmütz, sur laquelle se trouvait Napoléon.

On le crut d'autant mieux que l'on savait que les alliés avaient tous leurs bagages et leurs munitions dans la place d'Olmütz.

D'après ce rapport, toute la cavalerie et le 5e corps durent s'avancer sur cette route, et le reste de l'armée reçut l'ordre de manœuvrer en conséquence.

On apprend que l'ennemi a changé de ligne d'opération.

L'Empereur quitta la maison de poste à 9 heures du matin et se dirigea vers Austerlitz, suivi par toute sa garde à cheval.

« Il allait, comme à son ordinaire, de hauteur en « hauteur, et envoyait des officiers partout où il ne « pouvait pas aller » (1). A peine arrivé à Austerlitz, il apprit que les empereurs de Russie et d'Allemagne avaient passé une partie de la nuit dans le château et que toute l'armée des alliés se retirait par la route de Hongrie. Le général de Thiars, envoyé aussitôt avec une partie de la Garde à cheval pour s'assurer de ce fait, trouva les Russes postés à peu de distance (midi).

Manœuvres qui ont pour but de couper les alliés de la Hongrie.

Il fallut changer aussitôt les dispositions adoptées.

La route de Hongrie traverse la Morawa (rivière de l'importance de la Marne) à Gœding, à 40 ou

(1) *Mémoires du duc de Rovigo* (Savary).

50 kilomètres d'Austerlitz. On pouvait espérer, en lançant sur ce point les forces qui en étaient les plus rapprochées, y arriver avant que toute l'armée alliée fût passée. Celle-ci, forte encore de 45 à 50,000 hommes, était sans équipages et sans magasins, par conséquent dans la plus fâcheuse situation. Davout dut réunir les divisions Friant, Bourcier et Klein, et se diriger sur Gœding. Gudin qui était à Nikolsburg, chassant devant lui le corps de Merfeldt, se porterait également sur Gœding, après avoir passé la Taya à Lunterburg.

Le 1er corps, plus rapproché d'Austerlitz, traversa rapidement la ville et se mit à la poursuite des troupes que le général de Thiars venait de rencontrer. Il fut bientôt suivi du 4e corps, des grenadiers et de la Garde. Ces troupes durent peu presser l'ennemi afin de permettre à Davout et à Gudin de gagner sur lui le plus de terrain possible.

Murat et Lannes se trouvaient pour un instant en dehors du cercle des opérations de l'armée.

Ils prirent, pendant la journée du 3, une grande quantité de bagages et de matériel, puis abandonnèrent le lendemain la route d'Olmütz pour se diriger vers celle de Hongrie en passant par Butschowitz et Stanitz. (Voir planche VII.)

Ce mouvement rétrograde, amené par la faute de notre cavalerie, fit donc perdre une grande partie de la journée du 3.

Demande d'armistice faite par l'empereur d'Allemagne.

L'empereur François avait envoyé, dans la soirée du 2, le prince de Lichtenstein afin de convenir d'une entrevue avec l'empereur des Français. Le prince n'arriva au quartier général français que le 3, à 4 heures du matin. L'entrevue eut lieu le 4, à 10 heures du matin, auprès d'un moulin, à 3 ou 4 lieues d'Austerlitz, à peu de distance des avant-postes du 1er corps. On y régla les conditions d'un armistice. L'une d'elles permettait à l'armée russe de se retirer sans être inquiétée.

Davout, Gudin et Friant, réunis dans l'après-midi du 4 décembre, à une lieue et demie de Gœding, avaient attaqué vivement le général de Merfeldt en position dans le défilé de Nicoltschitz, qui faisait toute sa force.

Le passage allait être forcé lorsqu'arriva un parlementaire de l'empereur Alexandre. Il était chargé de remettre au maréchal un billet écrit de la main de ce souverain qui annonçait l'armistice.

Nous devons ajouter qu'à ce moment l'issue des conférences n'était pas connue.

Le maréchal suspendit son mouvement.

L'armée russe profita de ce répit et put repasser le fleuve dans la nuit du 4 au 5, de 2 heures du matin à 4 heures (1).

Dans la matinée du 5, Davout n'ayant encore reçu aucun ordre de Napoléon, s'apprêtait à reprendre

(1) *Mémoires du duc de Rovigo* (Savary).

l'attaque interrompue la veille, lorsque le général Savary arriva aux avant-postes et confirma la nouvelle de l'armistice.

CHAPITRE IV.

EXAMEN CRITIQUE DE LA BATAILLE. CONSÉQUENCES A EN TIRER AU POINT DE VUE DE L'INSTRUCTION DE L'OFFICIER.

« Tous les grands capitaines n'ont fait de grandes « choses qu'en se conformant aux règles et aux prin- « cipes naturels de l'art ; c'est-à-dire, par la justesse « des combinaisons et le rapport raisonné des moyens « avec les conséquences, des efforts avec les obsta- « cles. Ils n'ont réussi qu'en s'y conformant, quelles « qu'aient été d'ailleurs l'audace de leurs entreprises « et l'étendue de leurs succès. Ils n'ont cessé de « faire constamment de la guerre une véritable « science. C'est à ce titre seul qu'ils sont nos grands « modèles, et ce n'est qu'en les imitant qu'on doit « espérer d'en approcher. »

(NAPOLÉON.)

« L'Empereur était en mesure partout, et remplis-
« sait au plus haut degré les conditions de cet art de
« la guerre, qu'un jour, s'entretenant avec ses lieu-
« tenants, il définissait : *l'art de se diviser pour vivre*
« *et de se concentrer pour combattre* (1). »

Répartition des troupes. Concentration.

Il mettait en pratique ce principe, qu'il donne lui-même dans ses mémoires : « Quand on veut livrer « bataille, il est de règle de rassembler toutes ses « troupes, de n'en négliger aucune ; un bataillon, « quelquefois, décide d'une journée. »

Napoléon s'était ménagé la possibilité de réunir 40,000 hommes à Vienne ou 65,000 à Brunn, suivant les circonstances qui pourraient se présenter.

Les Russes, au contraire, venaient attaquer les Français sans attendre le général Essen, éloigné seulement de quelques journées de marche, et qui leur amenait près de 10,000 hommes.

« Une maxime de guerre bien éprouvée est de ne
« pas faire ce que veut l'ennemi, par la raison seule
« qu'il le désire ; ainsi, on doit éviter le champ de
« bataille qu'il a reconnu et étudié ; il faut mettre
« encore plus de soin à éviter celui qu'il a fortifié et
« où il s'est retranché. » (NAPOLÉON.)

Choix du champ de bataille.

Les alliés firent précisément ce que voulait Napoléon.

En perdant un temps précieux après Wischau,

Dès que l'offensive est résolue, il faut se porter rapidement à l'ennemi.

(1) Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.*

Kutusow donna à Napoléon le temps de se reconnaître et de concentrer son armée.

« La vitesse est bonne pour maintenir secrètes les « opérations d'une armée, parce qu'elle ne laisse pas le « temps de divulguer les intentions du chef. Il est donc « avantageux de courir à l'improviste sur l'ennemi « qui n'est pas sur ses gardes et de lui faire sentir la « foudre avant qu'il ait vu l'éclair. » (MONTECUCULLI.)

Changement d'une ligne d'opération.

En songeant à se retirer en Bohême, Napoléon ne s'écartait pas des principes de l'art de la guerre. Il aurait agi comme le roi de Prusse après l'échec d'Olmütz. Frédéric abandonna sa ligne d'opération qui était en Silésie, pour en prendre une vers la Bohême. Il put ainsi se joindre au comte Dohna et battre les Russes à Zorndorf.

« On ne doit pas abandonner sa ligne d'opération; « mais c'est une des manœuvres les plus habiles de « l'art de la guerre, que de savoir la changer lors- « qu'on y est autorisé par les circonstances. Une ar- « mée qui change habilement sa ligne d'opération « trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont ses der- « rières et les points faibles sur lesquels il peut la « menacer. » (NAPOLÉON.)

Plan de la bataille.

Les conditions d'un plan sont dictées par le terrain, les manœuvres probables de l'ennemi, etc. Elles sont le plus souvent le résultat d'un instant, d'une pensée. Elles doivent être basées sur la réunion de toutes les circonstances.

L'homme de génie embrasse plusieurs idées, plusieurs circonstances à la fois, et se rend un compte exact de la valeur de chacune d'elles. Il sait démêler, au milieu d'une foule de faits particuliers et secondaires, les idées générales très-importantes.

L'homme ordinaire, au contraire, s'attache à une seule idée, à une seule circonstance, sans avoir de notions certaines sur sa véritable valeur. Il l'exagère bientôt outre mesure et néglige tout ce qui se trouve en dehors de cette même idée.

L'homme de génie a-t-il remarqué cette tendance chez son adversaire, il saura en tirer profit. Avec une sorte de complaisance il encouragera l'idée unique et souvent fausse de son ennemi, influencera ses desseins et finira par l'aveugler.

Ce résultat obtenu, l'homme supérieur n'a plus qu'à opposer une circonstance à laquelle personne n'a songé, et l'édifice construit avec tant de peine s'écroule subitement.

Tels étaient Napoléon et les alliés à Austerlitz.

Napoléon voyant chez ses ennemis cette tentation, cette idée prédominante de le couper de Vienne, la favorisa par l'ensemble apparent de sa manière d'agir. Les alliés prirent confiance, se familiarisèrent avec cette pensée et perdirent peu à peu conscience de tout ce qui se passait autour d'eux en dehors de cette même idée.

Kutusow allait attaquer avec *idée stratégique*. Napoléon opposa une *circonstance topographique et tacti-*

que qu'il trouva dans la constitution du plateau de Pratzen et du terrain environnant.

« La guerre, dit Napoléon, ne se compose que d'ac-
« cidents, et bien que tenu de se plier à des prin-
« cipes généraux, un général ne doit jamais perdre
« de vue tout ce qui peut le mettre à même de profiter
« de ces accidents; c'est le propre du génie.

« A la guerre, il n'y a qu'un moment favorable;
« le grand talent est de le bien saisir.

« Le succès tient tellement au coup d'œil et au
« moment, que la bataille d'Austerlitz, gagnée si
« complétement, eût été perdue si j'eusse attaqué six
« heures plus tôt. »

Reproches faits à Napoléon sur la témérité des derniers jours de la campagne de 1805.

« On a, dit Carrion Nisas, reproché de la témé-
« rité aux dernières journées de la longue et bril-
« lante marche qui fut terminée par la journée
« d'Austerlitz. Toutefois, autant que la témérité de
« cette marche l'avait pu permettre, les derrières
« avaient été assurés, les magasins et les dépôts
« successivement rapprochés; enfin, il est des suc-
« cès qui absolvent tout parce que les puissants
« calculs qui les ont effectués étaient visiblement
« capables de renverser tous les obstacles qui au-
« raient pu se présenter, ou plutôt, parce que la
« hardiesse de ces mêmes calculs, la promptitude de
« leur exécution étaient autant de chances pour em-
« pêcher ces obstacles de naître. »

Comparaison entre les idées stratégiques de Napoléon et celles de Frédéric.

En comparant les opérations stratégiques qui précèdent Zorndorf et Austerlitz, on verra que les idées

stratégiques de Frédéric sont, en cette circonstance, tout aussi remarquables que celles de Napoléon. Mais elles n'ont pas cette clarté, ce positif qui sont le caractère distinctif des idées de l'Empereur. Chez Frédéric, il y a des tâtonnements, des revirements : Napoléon, au contraire, calcule mathématiquement. Il fait entrer dans la guerre un élément nouveau, le terrain, la carte, non le terrain d'un champ de bataille, mais du pays tout entier. Comme il le dit lui-même, son *plan de bataille* n'est que la conséquence de celui de toute une campagne (1).

Manœuvres basées sur un passage de défilé.

Le plan des alliés reposait sur le passage des défilés de Tellnitz et de Sokolnitz.

Nous constaterons ici que les manœuvres basées essentiellement sur le passage des défilés imparfaitement reconnus ont rarement réussi.

Dans la même campagne, Masséna avait résolu d'attaquer de front la position de Caldiero pendant que le général Verdier chercherait à la tourner. Cette manœuvre, basée sur le passage de l'Adige, échoua complétement, et Masséna fut repoussé.

Nous rappellerons également les combats d'Arcole, où le succès fut un instant si douteux. Il fallut le génie et la persévérance du général Bonaparte pour nous faire traverser l'Alpon.

Transformation de l'ordre oblique de Frédéric.

L'ordre oblique de Frédéric était transformé. L'Empire l'avait remplacé par l'ordre en échelons,

(1) *Rapport de Kutusow annoté par un officier français* (Napoléon).

soit sur une aile, soit sur le centre. Cette aile ou ce centre attaquant était renforcé par les réserves. Des échelons reliaient l'attaque au reste de l'armée.

Le 4e corps et les réserves sur le plateau de Pratzen, Lannes et Murat sur la route d'Olmütz, agissaient d'après ces principes.

Attaque centrale.

Une attaque centrale avait été déjà employée en 1761, à Prague, par le grand Frédéric. On peut encore citer Hochstedt et Fontenoy.

En principe général, on ne peut guère couper le centre de l'ennemi, si l'on n'a une armée d'égale force et une de ses ailes parfaitement appuyée.

Dans le cas contraire, on courrait risque d'être arrêté par les réserves et écrasé par les ailes de l'adversaire qui se déploieraient sur les flancs. On serait enveloppé.

A la bataille d'Almanza, le succès fut longtemps douteux. Notre première ligne enfoncée, on dispersa la seconde en plusieurs masses ayant entre elles de grands intervalles. Les Anglais s'y précipitèrent; mais attaqués en flanc, ils furent un instant repoussés. Le maréchal de Berwick ouvrit alors le front de sa ligne de bataille et déploya ses ailes sur les flancs de l'ennemi pendant que les réserves soutenaient l'attaque au centre et que la cavalerie manœuvrait sur les derrières; il obtint un succès complet.

A Fontenoy, l'énorme colonne du duc de Cumberland, enveloppée de tous côtés et foudroyée par l'artillerie, fut complétement défaite.

A Hochstedt, l'immobilité et l'ordre de bataille vicieux des Français décidèrent de la victoire en faveur d'Eugène et de Marlborough.

A Austerlitz, Napoléon, pour ne pas être débordé sur ses deux flancs à la fois, appuya fortement son aile gauche au Santon.

ORGANISATION DE L'ARMÉE.

Divisions. Corps d'armée.

La pensée de l'ordre divisionnaire appartient à Turenne. Appliqué par le maréchal de Broglie en 1760 et perfectionné pendant la Révolution qui lui dut ses victoires, cet ordre fut abandonné par l'Empire (1).

L'adoption du corps d'armée fut surtout une mesure provoquée par la nature du génie de Napoléon. En confiant à ses lieutenants un commandement déterminé par le nombre d'hommes que le chef d'une habileté ordinaire peut remuer avec succès sur le terrain, il dégageait sa pensée de la préoccupation d'une foule de détails et pouvait imprimer à toutes les opérations plus d'ensemble et de vigueur.

La composition du corps d'armée varie à chaque instant pendant le cours de la campagne.

Elle est ici sur le champ de bataille de deux divisions d'infanterie.

---

(1) L'ordonnance sur le service en campagne de 1832 ramène l'armée française à l'ordre divisionnaire.

La cavalerie de corps d'armée se compose d'une division ou d'une brigade. Elle est détachée, quand elle peut être ailleurs d'une plus grande utilité.

La division Kellermann, qui appartenait au 1er corps, est détachée à la réserve de cavalerie.

A Austerlitz, les corps d'armée n'ont pas sur le terrain une réserve d'artillerie bien déterminée.

Les 36 pièces de la Garde formaient la réserve générale de l'artillerie de l'armée.

Réserve de cavalerie.

La réserve de cavalerie n'est pas encore formée en corps d'armée. Elle est en divisions.

« On peut ainsi ne pas perdre des à-propos auda-
« cieux et décisifs, entrer plus souvent en action et
« sur un terrain plus restreint. » (Général Foy.)

Plus tard, le corps d'armée de cavalerie fit perdre des occasions favorables, parce que le chef était naturellement disposé à conserver ces masses pour un terrain où elles pussent entrer en action toutes à la fois.

A Austerlitz, au contraire, la réserve de cavalerie est dispersée de tous côtés, suivant les circonstances et le terrain. La division Klein est en marche et n'arrive à Raigern que dans la soirée. Bourcier est à la droite; Boyer reçoit l'ordre de se porter au centre dès le commencement de l'action; enfin Walther, vers trois heures, se met en marche pour gagner la droite. Les seules divisions d'Hautpoul et Nansouty, de la réserve, et Kellermann, du 1er corps, restent pendant toute la journée sous les ordres directs de Murat.

ORDRE DE BATAILLE DES FRANÇAIS.

A Austerlitz, il n'y a plus d'ordre naturel de bataille, une même position pouvant être occupée de dix manières différentes. Principe fondamental.

L'ordre de bataille était déterminé par la réunion de circonstances très-diverses.

RELATIONS ENTRE LES DIFFÉRENTES PARTIES DE L'ORDRE DE BATAILLE.

Notre droite, placée en arrière du Goldbach, était formée du nombre de troupes rigoureusement nécessaire pour la défense du ruisseau. Une telle disposition favorisait le dessein probable de nos adversaires. Aile droite.

Notre centre, composé des deux lignes du 4e corps suivies de trois échelons, présentait un corps d'attaque et trois réserves successives.

Appuyé par de fortes batteries, il devait être au besoin soutenu par la division Boyer et la cavalerie de la Garde. Centre.

Le premier échelon (1er corps, Bernadotte) formait une *réserve partielle*, destinée à combler les vides qui se produiraient à droite ou à gauche du corps d'attaque par suite des manœuvres de l'engagement

Les deuxième et troisième échelons (grenadiers et Garde à pied et à cheval) servaient de *réserve générale* et étaient placés sur la même direction que la *réserve du centre* (corps de Bernadotte).

L'aile gauche (5e corps et réserve de cavalerie) était formée de deux lignes d'infanterie, la première Aile gauche.

deployée, la deuxième en colonnes. Couverte sur son front par de la cavalerie légère ; elle avait de l'artillerie dans les intervalles de ses brigades.

« Dans cet ordre, dit le général Mathieu Dumas (1), « les armes se prêtaient un mutuel appui et défiaient « tous les efforts de la nombreuse cavalerie des « alliés. Une charge avait-elle réussi, leurs esca- « drons venaient se briser contre cette inébranlable « infanterie. »

Pendant les charges de nos escadrons, l'infanterie se portait en avant, dans la formation où elle était, pour occuper le terrain conquis sur l'ennemi.

Emploi de la fortification passagère.

Notre gauche étant parfaitement appuyée au Santon, cette aile ne pouvait être tournée. L'attaque sur le centre se faisait donc sans danger.

Le Santon avait été fortifié. Occupé par 18 pièces d'artillerie de gros calibre, il rendait en quelque sorte disponible sur une autre partie du champ de bataille un certain nombre d'hommes qui pouvaient décider de la victoire.

Napoléon pensait que les fortifications de campagne bien entendues sont toujours utiles, jamais nuisibles.

On se rappelle également le parti avantageux que Frédéric tira, au camp de Buntzelwitz, des ouvrages de fortification passagère défendus par de l'artillerie.

Liaison parfaite entre les différentes fractions de l'ordre de bataille.

Il n'existait dans l'ordre de bataille aucun vide dont l'ennemi pût profiter.

---

(1) *Précis des événements militaires.*

Le centre était parfaitement relié à la droite et à la gauche. D'un côté, la brigade Levasseur occupait l'espace compris entre Kobelnitz et Pratzen ; de l'autre, la cavalerie de réserve et la division Caffarelli, appuyaient leur droite à Girzikowitz, de façon à s'unir à Vandamme.

Enfin, la cavalerie de la Garde et la division Boyer devaient, dès le commencement de l'action, établir une communication constante entre les échelons formés par le corps d'attaque et les trois réserves successives.

Équilibre parfait.

Dans un tel ordre, une faute commise sur un point était immédiatement réparée. Elle ne devait avoir qu'une influence très-secondaire, une influence de détail sur l'issue de la bataille.

Tout était parfaitement *prévu* et *équilibré*. Le premier engagement avait lieu de manière à ne faire entrer en ligne que la quantité de troupes *rigoureusement nécessaire* pour occuper les points décisifs. La réserve se trouvait ainsi élevée à un MAXIMUM.

Sur 10 divisions, 5 seulement étaient en ligne au commencement de l'action (Legrand, Saint-Hilaire, Vandamme, Caffarelli et Suchet).

Napoléon sut si bien ménager ses forces et ne rien engager inutilement, que la Garde à pied et 2 brigades des grenadiers d'Oudinot ne tirèrent pas un coup de fusil de la journée.

Des réserves chez Frédéric et Napoléon.

Les réserves de Frédéric, composées de quelques escadrons de hussards ou de quelques bataillons,

peuvent-elles être comparées à celles de Napoléon, qui, dans l'ordre primitif de bataille, égalèrent un instant la moitié de l'armée?

Outre la réserve d'infanterie, il y avait deux autres réserves, celle de cavalerie sous Murat et celle d'artillerie formée des 36 pièces de la Garde.

Nous aurons occasion de montrer que Napoléon n'a cessé d'augmenter ses réserves. Très-faibles dans ses premières campagnes, elles prirent peu à peu de grands développements, parce que leur utilité devenait à ses yeux plus évidente.

ORDRE DE BATAILLE AUSTRO-RUSSE.

Les manœuvres préliminaires d'une bataille ne doivent pas en révéler le plan.

Parmi tant d'enseignements donnés par la bataille d'Austerlitz, en voici un qui est précieux :

En présence de l'ennemi, les dispositions adoptées doivent être telles que celui-ci ne sache jamais rien de certain et ne voie jamais bien où est son adversaire.

Il faut donc, dans la position que l'on occupe, masquer toutes ses manœuvres en utilisant les moindres accidents du terrain.

Le général ennemi n'aura pas de données certaines pour établir son plan, et ne prendra de bonnes dispositions que s'il peut voir par les yeux de l'esprit.

Les alliés commettaient donc une grande faute en dévoilant, avec une sorte de complaisance, tous les mouvements qu'ils exécuteraient le lendemain.

Absence de réserve générale.

Les alliés manquaient de *réserve générale*.

D'après le plan du général Weirother, le grand-

duc Constantin était destiné à soutenir Bagration et formait par conséquent une *réserve partielle*.

Intervalles dans l'ordre de bataille.

L'armée austro-russe négligeait ce principe :

« Il ne faut jamais mettre entre les divers corps « qui forment la ligne de bataille des intervalles par « où l'ennemi puisse pénétrer, à moins que ce ne « soit pour l'attirer dans un piége. » (NAPOLÉON).

Les quatre premières colonnes n'avaient entre elles aucune communication suivie. Aucun lien n'existait entre Bagration, le grand-duc Constantin et Lichtenstein. Celui-ci arrivait beaucoup trop tard sur l'emplacement qui lui avait été désigné. Le grand-duc, trop éloigné de Kruh et de Blasowitz, ne pouvait combler cet intervalle produit dans l'ordre de bataille austro-russe.

Chaque corps doit se porter par une marche directe vers l'emplacement qui lui est désigné.

Les alliés, voulant employer des manœuvres analogues à celles de l'ordre oblique de Frédéric, firent parcourir aux trois premières colonnes un circuit beaucoup trop étendu. Ils violèrent ainsi un principe de guerre moderne qui veut que chaque corps se porte autant que possible par une marche directe vers l'emplacement qui lui est désigné.

Lichtenstein, bivouaqué à Augezd, pendant la nuit du 1er au 2 décembre, dut se porter dès le point du jour par une marche de flanc vers l'espace compris entre Kruh et Blasowitz. Arrêté en route par la 4e colonne, il perdit du temps et arriva trop tard sur l'emplacement qui lui avait été désigné. Les Français, maîtres de Blasowitz, s'avançaient déjà dans la plaine.

Il est assez instructif de comparer dans les deux armées le mode d'occupation et l'attaque des villages.

Occupation des villages.

Frédéric et Napoléon pensaient que tout ce qui à la guerre est inutile peut devenir nuisible et qu'il n'est bon d'immobiliser des troupes dans un village que lorsqué cela est absolument nécessaire.

Ainsi, nous occupions tous les lieux habités situés le long du Goldbach, parce qu'ils présentaient des défilés faciles à défendre et pouvaient arrêter les efforts de l'ennemi cherchant à tourner notre droite.

Le terrain compris entre Kobelnitz et les étangs formait plus de la moitié du front de la position française. Cependant, il n'était occupé que par une division (celle de Friant), 2 régiments et 2 bataillons d'infanterie, ainsi que par une division et une brigade de cavalerie (Bourcier et Margaron). La force totale de ces troupes n'égalait pas le cinquième de l'armée française.

L'artillerie tirait parti du terrain et prenait des feux d'écharpe sur les avenues qui conduisaient aux villages.

Bosenitz, dominé et battu dans toute sa longueur par l'artillerie de Santon, restait inoccupé, parce qu'on était certain d'empêcher les alliés de s'établir sérieusement dans ce village.

Les Russes, au contraire, massaient leurs forces dans Blasowitz, Kruh, Holubitz et Pratzen, villages dominés de tous côtés par des hauteurs, qu'ils négligèrent d'occuper ou défendirent imparfaitement.

Frédéric et Napoléon ne partageaient pas l'avis du maréchal de Saxe; ils évitaient le plus possible les attaques des villages, parce que souvent ils coûtent plus cher qu'ils ne valent. Attaque des villages.

Les Français, au lieu d'aller se heurter de front contre les villages occupés par les alliés et de perdre beaucoup de temps et de monde, s'emparaient des hauteurs qui les dominent, isolaient les défenseurs du reste de leur armée, et en avaient ensuite bon marché au moyen d'une attaque de flanc ou de revers combinée avec une attaque directe. L'attaque de flanc était le plus souvent secondée par la cavalerie, destinée à soutenir l'infanterie si elle se trouvait dans une position aventurée.

Attaqué directement par le 13e léger formé en colonne d'attaque et soutenu par le 17e de ligne déployé, le village de Blasowitz fut pris à revers par un bataillon du 4e de ligne, gauche de la 1re ligne de Vandamme. En même temps, la division Boyer passait le ruisseau de Blasowitz et se tenait prête à protéger l'infanterie contre une attaque de la cavalerie de Lichtenstein.

Les divisions Kellermann et Walther, ainsi que l'artillerie du 5e corps, attaquèrent les hauteurs de la route d'Olmütz. Elles isolèrent ainsi les défenseurs de Kruh et d'Holubitz. Menacés sur leur front par la division Caffarelli, et sur leur droite par les deux bataillons qui avaient suivi le mouvement de la cavalerie, les villages tombèrent très-rapidement entre nos mains.

La brigade Milhaud tourna le village de Bosenitz, occupé par les cosaques, mais impossible à défendre sous le feu du Santon.

Les brigades Thiébault et Varé dédaignèrent le village de Pratzen, profondément encaissé dans un ravin. Nous attaquâmes au contraire le mamelon du même nom et le Stari-Winobradi.

Les alliés heurtèrent leur front contre les villages de Tellnitz et de Sokolnitz, qui tous deux présentaient par eux-mêmes de grands moyens de défense. Sur ce point, les trois premières colonnes, composées de 65 bataillons et de 32 escadrons, attaquèrent inutilement 16 bataillons et 24 escadrons. C'était immobiliser ou user dans une lutte longue et sanglante des forces qui étaient indispensables sur d'autres points du champ de bataille.

Il est plus facile de battre les différentes armes des lorsqu'elles sont séparées l'une de l'autre que lorsqu'elles se prêtent un mutuel appui.

Lannes applique ce principe avec succès en interrompant toute espèce de communication entre l'infanterie de Bagration et la cavalerie de Lichtenstein.

C'est, par une habile tactique, empêcher l'ennemi d'agir tactiquement, de combiner ses efforts.

EMPLOI DE L'INFANTERIE.

Ordre de bataille.

Il n'y a pas d'ordre de bataille *absolu*. Le terrain et les circonstances décident seuls des dispositions de combat.

On a déjà vu l'ordre de bataille général adopté à Austerlitz.

Examinons l'ordre de bataille de chaque corps d'armée.

L'ordre de bataille de Lannes différait de celui de Soult ; l'ordre de bataille de Soult, de celui de Davout.

Lannes déployait sa 1re ligne et conservait sa 2e ligne en colonne, afin de résister à la cavalerie.

Soult ployait ses deux lignes en colonnes, pour gravir plus rapidement le plateau de Pratzen.

Notre droite, formée du nombre de troupes rigoureusement nécessaire pour la défense du Goldbach, déployait de nombreux tirailleurs abrités derrière tous les obstacles.

Les réserves (1er corps, grenadiers et la Garde) restaient ployées en colonne serrée par régiment, jusqu'au moment où elles devaient entrer en ligne.

Grande unité de manœuvre ou d'action.

L'unité de manœuvre ou d'action était exceptionnellement la division, et le plus souvent la brigade ou le régiment, suivant que le terrain était plus ou moins coupé.

Les manœuvres de Caffarelli et de Suchet, sur la route d'Olmütz, se font par division.

Saint-Hilaire et Vandamme n'opèrent par division que pour gravir le plateau. Tous les mouvements qu'ils exécutent ensuite se font par brigade et même quelquefois par régiment.

Les manœuvres de Legrand et de Friant ont lieu par brigade, par régiment et souvent même par bataillon.

Formation de l'infanterie.

L'infanterie, formée sur trois rangs, était habituellement sur deux lignes. Il en était ainsi des divisions Caffarelli, Suchet, Vandamme et Saint-Hilaire.

Combinaisons des lignes et des réserves entre elles.

La 1re ligne était proportionnellement moins forte que du temps de Frédéric. Les deux premières lignes harcelaient l'ennemi, masquaient le mouvement des réserves et ne dirigeaient que des attaques partielles. Elles tendaient à forcer l'ennemi à faire entrer très-rapidement en ligne ses propres réserves.

Le 4e corps dirige plusieurs attaques partielles contre le Stari-Winobradi et le mamelon de Pratzen. Il masque les mouvements du 1er corps, des grenadiers et de la Garde, et force l'ennemi à faire entrer en ligne dès le commencement de l'action la réserve du grand-duc Constantin.

Nos propres réserves n'entrent en action que lorsque cela devient indispensable. Elles portent le grand coup sur le point affaibli. La cavalerie de la Garde culbute le grand-duc Constantin, isolé du reste de l'armée austro-russe.

La 2e ligne n'était pas, comme sous Frédéric, invariablement liée à la 1re. Elle lui servait de soutien et opérait des diversions, ou prolongeait la ligne de bataille. Toutes deux réunissaient aussi leurs efforts contre l'ennemi. 2e ligne.

La 1re ligne de Caffarelli, prise sur son flanc droit par les uhlans, est soutenue par le 61e, qui était en deuxième ligne.

Le 36e, deuxième ligne de la brigade Thiébault, avait été chargé d'observer le village de Pratzen, occupé par l'avant-garde de la 1re colonne. Attaqué sur ses derrières, il entra dans le village et prit ou dispersa les Russes qui l'occupaient.

Au moment du retour offensif de la 4e colonne, soutenu par Kamenski, les brigades Thiébault et Varé étaient séparées par un espace assez vaste par où l'ennemi pouvait pénétrer. Elles firent entrer en première ligne le 36e et le 43e, et se prolongèrent ainsi toutes deux jusqu'au village de Pratzen, qui leur offrait un point d'appui suffisant.

La 2e ligne, de la division Suchet, passa à la hauteur de la 1re, afin de l'aider à culbuter l'infanterie de Bagration.

La formation sur deux lignes a lieu par brigades accolées, c'est-à-dire que chaque brigade a un de ses régiments en première ligne et une autre en deuxième ligne.

Le corps d'attaque (Saint-Hilaire et Vandamme) avait, outre ses deux lignes composées chacune de

8 bataillons, deux régiments légers (10e et 24e légers) qui servaient d'avant-garde. Ces régiments prirent place dans la 1re ligne dès que l'action fut commencée.

Distance entre les lignes.

La distance entre les lignes était de 300 mètres, afin que la 2e ligne fût à l'abri de la mousqueterie et de la mitraille.

Ralliement.

L'adoption des colonnes facilite le ralliement. Un désordre quelconque est très-rapidement réparé.

La cavalerie est moins obligée de prendre position, de manière à favoriser le ralliement de l'infanterie.

A Zorndorf, Seydlitz, après avoir battu l'aile droite russe, s'établit en avant de la gauche et protége ainsi le ralliement.

Le 4e de ligne, renversé par 10 escadrons de la garde russe, se reforme *de lui-même* en quelques instants.

Formation sur une ligne.

L'infanterie, qui doit s'engager assez tard sur un terrain faiblement disputé, se forme sur une seule ligne.

Telle est la division Bernadotte, destinée à combler les vides, conséquence des manœuvres du corps d'attaque.

L'infanterie se dispose également sur une ligne quand elle a à défendre un terrain assez vaste et qu'elle a l'espoir d'être bientôt secourue.

Les défenseurs du Goldbach, sous les ordres de Davout, sont formés sur une seule ligne.

On abandonne la méthode de Frédéric, qui manœuvrait par lignes entières ou par fractions de lignes. Colonnes.

Les mouvements s'opèrent par bataillons ployés en colonne. Les masses ne se déploient que peu d'instants avant d'arriver sous le feu ; elles reprennent ensuite l'ordre en colonne pour marcher sur l'ennemi et l'attaquer à la baïonnette.

Les compagnies d'élite de la plupart des régiments avaient été détachées pour former la réserve des grenadiers. En leur absence, comme il ne restait que 4 compagnies, les manœuvres se faisaient par pelotons.

Les régiments qui avaient conservé leurs compagnies d'élite manœuvraient au contraire par divisions.

Dans le 4e corps, les bataillons formés en colonnes d'attaque se déploient pour faire feu, se reforment en colonnes, abordent l'infanterie russe à la baïonnette et la culbutent.

Lannes, voyant que l'infanterie de Bagration n'avait pu être entamée par Walther, fit exécuter à sa 1re ligne quelques feux d'ensemble, puis ordonna à la 2e ligne en colonnes de se porter à hauteur de la 1re, vis-à-vis des intervalles. Formation mixte. Colonnes à intervalles resserrés.

Ce mouvement terminé, il lança toute sa division sur les masses compactes des Russes, et prépara ainsi la charge heureuse que d'Hautpoul exécuta quelques instants après.

Changement de front.

L'infanterie opère continuellement sur le champ de bataille par des changements de front obliques.

Lannes exécute un changement de front oblique pour se rapprocher de Blasowitz. Suchet et Cafarelli pivotent tous deux sur les ailes extérieures du corps d'armée.

Bernadotte converse autour du village de Blasowitz, jusqu'à ce que la direction de la ligne de bataille soit à peu près parallèle au ravin de Krzenowitz.

Au moment de l'attaque de Kaminsky contre la droite de Saint-Hilaire, le 10e léger et le 14e de ligne exécutent un changement de front en arrière sur l'aile gauche, afin de ne pas être pris en flanc.

Le 33e de ligne et le 15e léger font un changement de front à droite, afin d'intercepter toute espèce de communication entre les 2e et 3e colonnes.

Le 111e opère un changement de front à gauche afin d'empêcher la 3e colonne de donner la main à la 2e.

On trouve à la bataille d'Austerlitz un seul exemple de changement de front perpendiculaire.

Les divisions Saint-Hilaire et Vandamme, maîtresses du plateau de Pratzen, se rabattent vers les étangs.

Marche oblique.

Le 4e corps couronne le plateau de Pratzen au moyen d'une marche légèrement oblique par rapport à la direction générale de la ligne de bataille. Le

1er corps est chargé de remplir le vide formé à la suite de cette marche.

Le 61e et le 17e adoptent la formation en carrés au moment de la charge des uhlans. Carrés.

Le 61e, droite de la 2e ligne, était échelonné, par rapport au 17e qui emmenait les 1,200 prisonniers faits dans Blasowitz. Les uhlans, pris entre deux feux, tournèrent bride.

On voit que, dans les combats contre la cavalerie, l'art consiste surtout à flanquer les points vulnérables.

Un seul bataillon, le 1er du 4e de ligne, est enfoncé parce qu'il est atteint avant que la manœuvre soit achevée.

La gauche de la division Caffarelli conserve la formation en bataille devant la charge des uhlans et les arrête par ses feux.

La division Drouet, restée en colonne devant la charge des 10 escadrons de la garde russe, se laisse traverser sans éprouver de pertes sérieuses.

On était loin d'abuser du carré à Austerlitz.

La force des carrés est ordinairement d'un bataillon. Le 17e seul se forme en carré par régiment. Un de ses bataillons fait face à la cavalerie russe, l'autre s'établit à droite et à gauche, de manière à empêcher les prisonniers faits dans Blasowitz de s'échapper.

On évitait donc à Austerlitz d'avoir recours à de trop gros carrés dont les inconvénients ont été démontrés par l'expérience.

ombinaisons l'infanterie et de rtillerie.

L'artillerie arrête les premiers efforts de l'ennemi, gêne ses déploiements, protége les nôtres et couvre l'exécution des manœuvres.

La tête de la 3e colonne, parvenue jusqu'à Kobelnitz, tentait de s'échapper vers Pratzen. Une batterie de la garde, envoyée au devant d'elle, arrête ses premiers efforts et donne à la brigade Dupas, à la 10e légère et au 43e le temps d'arriver.

La batterie de 12 pièces établie par le général Thiébault sur le mamelon de Pratzen, empêche la gauche de la 4e colonne de se former pour l'attaque, et protége notre déploiement. Cette même batterie couvre le changement de front en arrière sur l'aile gauche de la 10e légère et du 43e.

Pendant le changement de front à droite de Saint-Hilaire et de Vandamme, l'artillerie du 4e corps, en position à l'aile gauche, couvre l'exécution de cette manœuvre et contribue à augmenter le désordre des fuyards de la 4e colonne.

Feux.

Les feux de ligne (feux d'ensemble et feux de deux rangs) s'emploient : 1° pour repousser une charge de cavalerie ; 2° dans la défensive, et 3° pour préparer une charge à la baïonnette.

Les uhlans sont arrêtés par les feux de ligne de la gauche de Caffarelli.

La division Saint-Hilaire les emploie pour tenir tête à Kaminsky et à la 4e colonne.

Suchet fait exécuter quelques feux de ligne avant de lancer son infanterie contre celle de Bagration.

Dans tous les autres cas, on a recours aux tirailleurs. Ils sont partout, accompagnant et protégeant les colonnes dans leurs mouvements.

L'INFANTERIE ALLIÉE A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

L'infanterie des alliés n'a pu encore se débarrasser des longs mouvements de flanc de Frédéric. Le plan du général Weirother n'était en réalité qu'une attaque oblique contre la droite des Français. Il eût été impossible, même au grand Frédéric, d'en assurer l'exécution parfaite, parce que le terrain où elle s'opérait était trop coupé. En admettant, au contraire, qu'il se fût trouvé à la place de Napoléon, il aurait, comme à Rosbach, arrêté la tête des colonnes ennemies et serait tombé sur leurs flancs avant qu'elles aient eu le temps de se déployer.

Les manœuvres devant l'ennemi se font par lignes déployées. Les alliés négligent ou ignorent les colonnes d'attaque dont nous faisons l'usage le plus avantageux. Ils n'ont pas recours aux feux de tirailleurs, sauf dans l'attaque de Sokolnitz et de Tellnitz et dans la marche de flanc du grand-duc Constantin.

EMPLOI DE L'ARTILLERIE.

Emplacement de l'artillerie dans l'ordre de bataille.

L'artillerie n'était plus répartie sur tout le front, suivant l'usage généralement adopté par Frédéric II.

A Austerlitz, l'artillerie de notre armée, disposée

en batterie de 6, 12, 18 et 24 pièces, avait son emplacement déterminé par la réunion de circonstances très-diverses.

1° *Entre les brigades.* Les ailes du 5e corps étaient bien appuyées, et ce corps avait à résister à une nombreuse cavalerie. La présence de l'artillerie, inutile aux ailes, eût été dangereuse en avant. Cette arme s'établit alors entre les brigades.

Dans une telle circonstance il faut conserver dans la ligne de bataille un intervalle assez grand pour que l'artillerie puisse se former sans être gênée par l'infanterie.

2° *Sur les ailes.* Le 4e corps, formant le corps d'attaque, pouvait être menacé sur ses flancs, l'artillerie reçoit alors l'ordre de prendre position aux ailes.

3° *Positions avantageuses ou importantes.* Une batterie de 6 pièces prend en flanc les défilés de Sokolnitz, que devait attaquer la 2e colonne des alliés.

Les 18 pièces placées au Santon sont également disposées de manière à balayer au besoin par des feux d'écharpe la route d'Olmütz et le terrain environnant.

Manœuvres de l'artillerie.

L'artillerie ne se contente pas d'entrer dans les premières combinaisons et de servir à préparer l'action comme dans la plupart des batailles de Frédéric.

Son emploi est soumis, non-seulement aux considérations imposées par l'emplacement des troupes et

la nature du terrain que l'œil peut embrasser, mais aussi par des combinaisons en quelque sorte stratégiques.

Les batteries établies sous la protection de Kellermann, sur la route d'Olmütz, eurent pour but de rendre cette partie du champ de bataille inabordable et d'intercepter ainsi toute communication entre Bagration et Lichtenstein.

La batterie de 12 pièces mise en position par le général Thiébault, au mamelon de Pratzen, sur un emplacmeent très-avantageux, dut désorganiser de la manière la plus complète la gauche de la 4e colonne. Elle rendit ainsi infructueuses les tentatives faites pour rétablir quelque lien avec la 3e et la 2e colonnes.

Nous pourrions également citer les manœuvres des 24 pièces d'artillerie légère de la Garde, combinées avec celles des batteries du 4e corps, de manière à assurer la dispersion de la 1re colonne des alliés.

Jomini dit que l'effet moral produit sur les troupes par l'artillerie, qui les prend de flanc ou de revers, est incalculable. Tir d'écharpe.

A Austerlitz, l'artillerie employait les feux d'écharpe chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Les batteries établies sur la route d'Olmütz prirent en flanc les lignes de Bagration et causèrent le plus grand mal à l'aile gauche. Le régiment d'Arkangel perdit à lui seul près de 1,600 hommes.

Une batterie du 1er corps força Lichtenstein à

repasser le ruisseau de Krzenowitz en menaçant de le prendre en flanc.

On employait avec succès les feux d'écharpe pour la défense de Sokolnitz.

Concentration des feux.

L'artillerie concentre ses feux ; mais elle ne forme pas encore de grandes batteries, comme plus tard à Wagram et à la Moskowa.

Il est facile de voir tout l'avantage que l'on peut retirer de l'artillerie en ne s'attachant pas à renverser des hommes, mais à réunir ses coups sur un point où les troupes ennemies doivent passer. Il est évident que si l'on pouvait rendre le feu assez foudroyant sur ce point pour arrêter le passage, l'ennemi serait forcément dispersé.

Tels sont les principes qui ont dirigé les coups de l'artillerie légère de la Garde et ceux du 4e corps dans leur attaque contre la colonne de Doctorow.

Le rôle de l'artillerie est principalement de tirer sur les troupes.

Presque tous les faits de la bataille prouvent que l'artillerie s'attachait davantage à tirer sur les troupes que sur l'artillerie ennemie.

Les batteries du 4e corps et les 24 pièces d'artillerie légère de la Garde ne s'inquiètent pas des feux de 50 pièces mises en batterie par Doctorow. Leur principale attention est d'anéantir le centre de la 1re colonne.

L'artillerie complète la victoire.

Dans la poursuite tactique, l'artillerie peut jouer un rôle immense en prenant des positions avantageuses et successives qui lui permettent d'écraser les

colonnes ennemies et de convertir la retraite en déroute.

Au moment de la retraite du grand-duc, l'artillerie du 1er corps prend position de manière à le poursuivre de ses coups et à rendre un retour offensif impossible.

L'artillerie du 4e corps achève de désorganiser la 4e colonne, précipitée par l'infanterie de Saint-Hilaire et de Vandamme sur les revers d'Augezd et d'Hostieraden.

Les batteries de Lannes, soutenues par Kellermann, détruisent complétement la gauche de Bagration, qu'elles poursuivent dans sa retraite sur Rausnitz.

L'artillerie légère de la Garde et les batteries du 4e corps convertissent en une déroute la retraite de la 1re colonne des alliés.

Tel est également le rôle rempli par les batteries du 4e corps combinées avec celles de la Garde, ainsi que par les batteries de Lannes soutenues par Kellermann.

L'artillerie est toujours d'un grand secours dans les retraites, parce qu'elle ralentit la marche de l'ennemi. L'artillerie soutient les retraites.

La cavalerie de Lichtenstein opère sa retraite sous la protection des 40 pièces établies au commencement de l'action.

Bagration se retire sur Rausnitz, couvert par deux batteries de 12 pièces et de 6 pièces disposées à sa droite et à sa gauche.

Les 50 pièces de Doctorow arrêtent un instant les

charges de la division Boyer et le mouvement offensif de nos colonnes.

Une seule batterie d'artillerie légère de 6 pièces, en position sur une hauteur entre l'étang de Tellnitz, fait hésiter les deux escadrons des chasseurs de la Garde lancés à la poursuite des alliés.

Avantage d'avoir des soldats du train.

Le rapport de Murat atteste l'avantage qu'il y a d'avoir des soldats du train d'artillerie. On se souvient du désordre causé à Zorndorf par la fuite des hommes du train.

Emploi de l'artillerie dans l'armée alliée.

Les alliés employaient l'artillerie d'après les mêmes principes que Frédéric.

Dans l'ordre de bataille du grand-duc Constantin, relaté par Danilewski, chaque bataillon avait 2 pièces de canon sur sa droite. Il y avait en outre une batterie en avant du centre de la garde russe.

Les alliés massaient leur artillerie en grandes batteries, comme celles de Lichtenstein ; mais chacune de ces batteries agit isolément. Aucune pensée d'ensemble ne préside à l'établissement.

Frédéric avait souvent eu recours à une telle méthode dans ses plus belles batailles. A Zorndorf, il commença la journée par l'établissement de deux batteries, l'une de 20, l'autre de 40 pièces. Ces batteries concentrent même une partie de leurs feux contre la droite des Russes.

Les 40 pièces de Lichtenstein, concentrant leur feu avec l'artillerie de Bagration sur la route d'Olmütz, en avant du centre de Lannes, eussent produit un effet incalculable.

EMPLOI DE LA CAVALERIE.

Importance du rôle joué par la cavalerie à Austerlitz.

On peut se demander ce que l'infanterie et l'artillerie auraient obtenu à la bataille d'Austerlitz si elles eussent été livrées à elles-mêmes.

A droite, Friant et Legrand auraient-ils pu, sans Bourcier et Margaron, arrêter les progrès toujours croissants des 1re, 2e et 3e colonnes russes jusqu'au moment où l'Empereur victorieux se rabattit de manière à les prendre en flanc et à les jeter dans les lacs?

La marche du 5e corps et l'attaque de la route d'Olmütz se seraient-elles heureusement effectuées sans la cavalerie de Murat en présence de 82 escadrons de Lichtenstein?

Sans les charges des grenadiers et des chasseurs, conduites par Rapp, l'équilibre, un instant rompu sur notre centre, se serait-il aussi facilement rétabli, et la déroute du grand-duc eût-elle été aussi promptement décidée ?

Enfin, les charges de la division Boyer et des chasseurs de la Garde n'ont-elles pas contribué à compléter la victoire en acculant aux lacs les débris de la 1re colonne?

Reconnaissances.

Notre armée fut souvent inférieure à celle des alliés sous le rapport du service des reconnaissances.

En ce qui concerne Austerlitz, nous rappellerons seulement l'opinion du duc de Rovigo, citée au chapitre III (poursuite stratégique).

Pendant les guerres de l'Empire, on a senti à chaque instant la nécessité d'un service des reconnaissances bien organisé, et on a toujours cherché à l'améliorer. Il existe dans les papiers du général Marulaz, l'un des généraux de cavalerie les plus distingués de cette époque, une lettre d'arrêts envoyée à un officier parce qu'il n'était allé en reconnaissance qu'à cinq lieues des avant-postes.

Reconnaissances offensives.

Dans l'après-midi du 1er, l'Empereur fit exécuter une reconnaissance offensive par la cavalerie de Murat. Il fit déployer une grande quantité de tirailleurs, afin de forcer l'ennemi à dévoiler ses projets et se rendit lui-même aux avant-postes.

Répartition générale de la cavalerie sur le champ de bataille.

La répartition générale de la cavalerie française sur le champ de bataille d'Austerlitz était déterminée par la réunion de toutes les circonstances.

D'après le plan présumé de Kutusow, l'Empereur avait jugé que ce général ne pouvait engager ses nombreux escadrons dans les défilés de Tellnitz et de Sokolnitz. Il supposait alors que les alliés placeraient leur cavalerie à leur aile droite sur un terrain favorable à cette arme, situé entre Kruh et Blasowitz, et qu'ils la lanceraient sur la route de Brünn dès que les défilés auraient été franchis par l'infanterie.

La réserve de cavalerie reçut en conséqence l'ordre de suivre le mouvement de notre aile gauche.

Le reste de la cavalerie prit position d'après les besoins particuliers de chaque corps d'armée.

Emplacement de la cavalerie dans l'ordre primitif de bataille.

La cavalerie n'entrait plus, comme sous Frédéric, d'une manière presque invariable dans la composition de la ligne primitive de bataille. Elle était disposée entre les lignes d'infanterie et sur leur front.

Elle ne faisait partie de la ligne primitive de bataille que pour relier entre elles les défenses de plusieurs défilés infranchissables sur tout autre point. Son action devait être alors de tomber sur les flancs des colonnes ennemies au moment où elles commençaient à déboucher.

Les divisions Nansouty, d'Hautpoul, Walther et Boyer, de la réserve de cavalerie, étaient déployées par régiments en masse sur plusieurs lignes et échelonnées en arrière du 5e corps. Les divisions Kellermann, du 1er corps, et les brigades Milhaud et Treillard du 5e, étaient déployées en avant du front de ce même corps. On observait ainsi ce principe de Napoléon : « La cavalerie de ligne doit être aux ailes et « en réserve pour appuyer la cavalerie légère. »

La cavalerie de la Garde suivait le mouvement de la Garde à pied, disposée en 4e échelon en arrière du centre.

La brigade Margaron, du 4e corps, servait de lien entre les défenseurs de Tellnitz et Sokolnitz.

Une partie de la division Bourcier s'étendit au

sud de Tellnitz pour empêcher les colonnes de Doctorow et de Kienmeyer de déborder notre droite en passant dans l'intervalle qui sépare les étangs.

L'ordonnance de 1832, sur le service des troupes en campagne, est conforme aux principes qui ressortent des faits de la bataille d'Austerlitz; car le général Préval, principal rédacteur de cette ordonnance, avait fait les guerres de l'Empire et s'était inspiré des idées de Napoléon.

L'ordonnance s'exprime ainsi :

« La cavalerie doit être répartie en échelons sur « les ailes et au centre, si le terrain permet qu'elle « y manœuvre et combatte; car sa destination étant « les démonstrations et l'attaque, il faut qu'elle soit « à portée du point sur lequel elle peut menacer ou « agir. »

La cavalerie peut-elle remplir un vide dans la ligne primitive de bataille ?

Le rôle *offensif* est le seul qui convienne à la cavalerie, et lui permette d'user de toute son action.

Il faut que l'ordre de bataille soit tel que la cavalerie reste toujours maîtresse de prendre l'offensive.

La cavalerie n'entrera donc que dans des circonstances exceptionnelles dans la composition de *la ligne primitive* de bataille, parce qu'on ne sait pas encore d'une manière précise sur quels points on aura recours *exclusivement à l'offensive.*

Pour que la cavalerie ne soit jamais forcée de se tenir sur la défensive, il faut qu'elle ait derrière elle

des corps d'infanterie. En effet, si elle est attaquée trop vivement et ramenée par la cavalerie ennemie, elle évite le rôle défensif, traverse rapidement les lignes de cette infanterie et trouve derrière cette égide une protection efficace. Mais, à peine reformée, elle peut reprendre l'offensive et s'y préparer.

Chez les alliés, la cavalerie de Lichtenstein était destinée à remplir dans la ligne primitive de bataille le vide énorme compris entre Kruh et Blasowitz, et à réunir la droite au centre. Rejetée dans la défensive dès le commencement de l'action, elle perdit toute son indépendance et dut se borner à repousser les attaques. Elle ne fut pas maîtresse un seul instant de choisir le lieu et le moment où il lui conviendrait d'aborder l'ennemi. Enfin, sa retraite laissa dans l'ordre de bataille un vide que rien ne pouvait combler.

La route d'Olmütz fut emportée pour la même raison.

L'infanterie qui l'occupait était insuffisante, et les 3 bataillons de chasseurs établis dans Kruh et Holubitz trop éloignés et disposés dans une position peu avantageuse. La cavalerie du général Uwarow, rejetée dans la défensive, fut forcée d'abandonner le terrain, qu'elle disputa du reste très-vaillamment.

Kellermann, pris en flanc et ramené par les uhlans, put se dérober et trouver une protection efficace der-

rière les bataillons de Caffarelli. Il se reforma et reprit vigoureusement l'offensive contre une cavalerie désorganisée par les feux de l'infanterie.

Cependant, il est un cas où la cavalerie entre nécessairement dans la composition de la ligne primitive de bataille ; c'est celui où elle seule peut remplir le rôle qui lui est confié :

Dans la défense de défilés reconnus, la cavalerie relie entre eux les défenseurs de chacun des défilés ;

Des corps d'infanterie, placés derrière des points infranchissables, seraient moins utiles qu'auprès des défilés eux-mêmes. Par leur peu de mobilité, ils formeraient un lien imparfait ;

La cavalerie, par sa mobilité et sa rapidité, peut surveiller tout ce qui se passe dans les parties de la ligne de défense supposées infranchissables ;

Elle arrêtera pour quelques instant les tentatives faites par l'ennemi sur des points imparfaitement reconnus et donnera ainsi à l'infanterie le temps d'arriver. Enfin, au moment ou les colonnes débouchent, elle les prendra en flanc pendant que l'infanterie les attaquera de front.

Ainsi que nous l'avons déjà vu, la brigade Margaron et la division Bourcier seules remplissent à Austerlitz des vides dans la ligne primitive de bataille.

La bataille engagée, la cavalerie peut-elle entrer dans la composition de la ligne de bataille?

Les manœuvres de l'engagement ont souvent pour conséquence la formation d'un vide dans la ligne de bataille. Peut-on alors remplir ce vide avec la cavalerie? Nous répondrons affirmativement si les escadrons qui le comblent sont assurés d'être bien soutenus, si l'engagement est assez avancé pour que l'on n'ait pas à craindre un *retour offensif* sérieux, et surtout si les escadrons protégent une nombreuse artillerie ayant un but important à remplir.

A la suite des changements de front obliques des divisions Suchet et Caffarelli et de l'enlèvement de la route d'Olmütz, la division Kellermann vint s'établir dans le vide formé au centre du corps d'armée.

Elle était soutenue par les divisions Walther, d'Hautpoul et Nansouty. La cavalerie russe avait déjà donné plusieurs fois, et toutes les réserves ayant été employées, aucun *retour offensif* sérieux n'était à craindre.

La division Kellermann appuyait une batterie d'artillerie dont les feux d'écharpe faisaient le plus grand mal à la gauche de Bagration.

En outre, les 2 bataillons de gauche de Caffarelli devaient suivre le mouvement de la cavalerie et la soutenir au besoin, sans s'inquiéter des manœuvres du reste de leur division.

Dans tout autre cas que celui que je viens de citer, il sera préférable d'employer l'infanterie pour com-

bler les vides de la ligne de bataille, conséquences des manœuvres de l'engagement.

Un corps de cavalerie, si fort qu'il soit, ne doit pas être abandonné à lui-même.

Un corps de cavalerie, si fort qu'il soit, ne doit pas être abandonné à lui-même. Ce principe est, en quelque sorte, un corollaire de celui qui précède.

Il faut à la cavalerie une nombreuse artillerie qui prépare des trouées dans les masses ennemies et facilite ainsi l'action de cette arme. Il fut impossible à la cavalerie d'Uwarow, privée de sa batterie après les trois charges de Kellermann, d'entreprendre rien de sérieux contre le centre de Lannes.

Il faut à la cavalerie de l'infanterie qui assure son *indépendance* en la rendant libre de choisir les moments et les lieux les plus favorables pour entrer en ligne avec quelque supériorité. L'infanterie et la cavalerie se prêtent ainsi un mutuel appui.

Caffarelli et Kellermann s'entr'aident. Uwarow défend un instant avec succès l'infanterie de la gauche de Bagration, et cette infanterie le protége à son tour. Margaron et Bourcier d'un côté, Friant et Legrand de l'autre, se prêtent un mutuel appui. Rapp vole au secours du 4e de ligne. Le glorieux dévouement des chevaliers-gardes arrête la déroute à peu près certaine de l'infanterie de la garde russe. Les efforts combinés de la cavalerie de Kienmeyer et de l'infanterie de Doctorow retardent un instant la désorganisation de l'aile gauche des alliés.

Les uhlans du grand-duc, entraînés par une sorte d'instinct, parcourent le front de nos lignes de la

droite à la gauche et ne s'arrêtent que lorsqu'ils croient avoir trouvé une protection efficace derrière des bataillons de la gauche de Bagration.

La cavalerie d'Uwarow et les réserves, voyant l'infanterie de Bagration enfoncée et débordée à hauteur de la route d'Olmütz, jugent que ce terrain n'est pas tenable sans le secours de l'infanterie. Elles l'abandonnent et prennent position en arrière du centre et de la droite.

Emplacement de la cavalerie pendant l'action.

A Austerlitz, la cavalerie est, autant que possible, abritée du feu de l'ennemi, jusqu'au moment où elle doit entrer en action; mais elle est en même temps assez rapprochée des troupes engagées pour profiter des circonstances favorables.

Kellermann se reforme entre les deux lignes de l'infanterie afin de pouvoir plus facilement poursuivre les uhlans, désorganisés par les feux de Caffarelli.

La cavalerie de la garde est assez rapprochée pour secourir à propos le 4e de ligne, sabré par les Russes.

Manœuvres de la cavalerie.

Une opinion, malheureusement trop répandue aujourd'hui, est que la cavalerie ne manœuvre pas ou manœuvre peu sur le champ de bataille.

Pour réfuter cette erreur, nous nous contenterons de donner une maxime de l'Empereur, un passage du rapport de Murat au major général, sur la réserve de cavalerie à cette même bataille d'Austerlitz, et l'opinion du prince de Ligne.

« La tactique est plus nécessaire à la cavalerie « qu'à l'infanterie. La cavalerie doit *manœuvrer beau-*

« *coup*. Les avant-gardes, les arrière-gardes poursui-
« vent ou se retirent en échiquier, se forment sur
« plusieurs lignes ou se ploient en colonnes, opèrent
« un changement de front avec rapidité pour débor-
« der une aile. C'est par la combinaison de ces évo-
« lutions qu'une avant-garde ou une arrière-garde,
« inférieure en nombre, évite les actions trop vives,
« un engagement général, et retarde assez l'ennemi
« pour donner le temps à l'armée d'arriver, à l'in-
« fanterie de se déployer, au général en chef de faire
« ses dispositions, aux bagages et aux parcs de
« filer. » (Napoléon.)

« Jamais bataille ne se donna avec plus d'élan,
« jamais on ne marcha mieux et avec plus d'ordre,
« jamais les mouvements et les évolutions ne se firent
« avec plus de calme et de précision, malgré la grêle
« de boulets, d'obus et de balles que recevait la
« troupe. » (Murat.)

« C'est des mouvements que dépend le succès des
« combats. C'est de la célérité et de la régularité des
« changements de front, des formations de flanc,
« d'une aile qu'on refuse en avançant l'autre; et
« c'est de la perfection de tout cela que l'on doit
« attendre la défaite du corps de cavalerie enne-
« mie. » (Prince de Ligne.)

Les lecteurs qui ne seraient pas convaincus n'ont qu'à lire avec attention la description de la bataille d'Austerlitz pour voir combien la cavalerie manœuvrait et le parti qu'elle savait tirer de ses manœuvres.

La grande unité de manœuvre de la cavalerie est la division, et même le plus souvent la brigade. Grande unité de manœuvre ou d'action.

On ne voit pas plus de 18 escadrons agissant à la fois sous le feu de l'ennemi. Cela arrive lors des charges de 18 escadrons de cuirassiers de Nansouty, contre les 62 escadrons très-faibles de Lichtenstein.

On ne remarque pas, de notre côté, des masses énormes de cavalerie, comme à Zorndorf, au moment de la charge des 61 escadrons.

D'Hautpoul, Nansouty et Boyer agissent par division; Margaron, Walther, Treillard et Milhaud par brigade; Kellermann par brigade, et même un instant par régiment, au moment de sa 3e charge sur la route d'Olmütz. Bourcier ne manœuvre que par brigade et par régiment; la cavalerie de la garde par fraction de 2, de 3 et de 4 escadrons.

Nos généraux de cavalerie emploient à Austerlitz l'ordre *par brigades ou par régiments en masses*, ordre si avantageux qui permet de réunir des masses sur un très-petit espace, de les déployer rapidement, de se former par régiments en masses sur une ou plusieurs lignes, de changer de front, de se former en échelons, en échiquier, et de déployer une partie de ses forces en conservant l'autre en masse, le régiment restant dans toutes ces manœuvres entre les mains de son colonel. Formation préparatoire au combat.

Les déploiements sont ceux ordinairement employés pour les colonnes serrées. Déploiement.

On a recours au mouvement *en avant en bataille*,

lorsque la nécessité de la cavalerie se fait vivement sentir sur un point et que celle-ci est obligée de passer un ou plusieurs défilés ou de traverser des troupes avant d'arriver à l'ennemi.

Le 1er dragons, de la division Bourcier, arrive en colonne par pelotons, au trot, se forme en avant en bataille à cette allure, prend le galop et charge l'ennemi qui débouchait de Tellnitz.

Danger de faire un mouvement de flanc à portée de la cavalerie ennemie.

Toute manœuvre qui n'est point prompte, principalement celles qui prêtent le flanc, doit se faire en dehors de la sphère active de la cavalerie ennemie, car une troupe qui manœuvre se trouve toujours dans un état de faiblesse. Il faut qu'elle ne puisse être attaquée avant d'avoir eu le temps d'adopter une formation qui lui permette de faire face à l'ennemi et de le charger.

La division Kellermann oublia ce principe. Voulant éviter d'être prise en flanc, elle exécuta un changement de front à droite, sur un escadron du centre. Culbutée de la manière la plus complète, elle fut forcée de chercher un refuge derrière la division Caffarelli.

En principe général, on peut dire que chaque fois qu'une troupe de cavalerie manœuvre à portée de l'ennemi, elle doit être couverte ou au moins soutenue par une autre troupe.

Kellermann, sentant la nécessité de se former sur deux lignes, afin de mieux résister aux réserves de la cavalerie de Bagration, couvre cette manœuvre

au moyen de la brigade Sébastiani et reprend ensuite position en avant.

EMPLOI DES ÉCHELONS.

Jomini dit que les lignes de cavalerie en échelons sont préférables aux lignes pleines, parce que celles-ci ne permettent pas l'écoulement facile des troupes de la 1re ligne lorsqu'elles sont ramenées en désordre.

Pour couvrir un mouvement.

On emploie les échelons :

1° Lorsque la cavalerie couvre un mouvement et que l'on veut donner le change à l'ennemi, le tromper sur le véritable point d'attaque, celui où est massé le gros de nos forces.

Ils se forment généralement par la *gauche*, si le point d'attaque est à *droite*, et réciproquement.

Dès le commencement de l'action, la division Kellermann et les brigades Milhaud et Treillard se forment *par la gauche en avant par échelons*, en avant du 5e corps. Elles trompent l'ennemi sur le véritable point d'attaque qui est le village de Blasowitz. Des tirailleurs de cavalerie masqueront une ligne, comme le fit le rideau de cosaques répartis sur tout le front de Bagration.

2° L'ordre en échelons peut servir à reconnaître l'ennemi et à préparer une attaque. Il est très-avantageux dans ce cas, parce qu'il n'engage qu'une faible

Pour commencer l'attaque sur un point imparfaitement reconnu.

partie des forces, mais il a besoin d'être bien appuyé pour que l'on ne puisse attaquer les flancs.

Comme la partie la plus faible est celle qui est la plus avancée, on peut établir en arrière une réserve formant deuxième ligne, dont le but est d'empêcher le premier échelon d'être pris de flanc ou de revers.

Cette réserve poursuit l'ennemi ou bien permet de se retirer sans encombre. L'artillerie se place le plus souvent du côté le moins avancé afin d'avoir au besoin des feux d'écharpe contre le point d'attaque.

Ces principes s'appuient sur un fait de la bataille d'Austerlitz.

Kellermann, reprenant l'offensive contre les uhlans, voulut reconnaître la gauche de Bagration masquée par un rideau de cosaques et préparer une attaque contre la route d'Olmütz. Il se forma *par la droite en avant par échelons* soutenu à gauche par son artillerie, à droite et en arrière par la brigade Sébastiani.

Dans le cas qui nous occupe, il est difficile de conserver longtemps la formation en échelons : elle n'est pour ainsi dire que transitoire. Dès qu'on est certain de la position de l'ennemi, on reprend l'ordre sur deux lignes, plus en rapport avec toutes les circonstances de guerre.

C'est en effet l'ordre adopté par la division Kellermann, lorsqu'elle a reconnu d'une manière suffisante la position occupée par la gauche de l'infanterie de Bagration, la cavalerie d'Uwarow et les réserves.

3° Ainsi que nous le verrons plus loin (page 309), la plupart des charges sont soutenues par des échelons successifs, qui s'ébranlent à mesure que l'engagement devient plus sérieux. Pour soutenir les charges.

Ces mêmes échelons peuvent encore servir à protéger le *ralliement* d'une ligne de cavalerie. Ils offrent l'avantage dans le passage des lignes de ne pas forcer les deux lignes à se *traverser*. Cette question sera traitée à l'article *ralliement*.

4° On peut employer les échelons pour ramasser les fuyards dépourvus d'artillerie. On les forme à cet effet sur un de leurs flancs et on se rabat de manière à les acculer à un obstacle. Dans les poursuites.

Dans la 2e période de bataille, le régiment de Perm de la 2e colonne est enveloppé au moyen d'une manœuvre analogue. Attaqué de front et sur son flanc droit par le 8e hussards, sur son flanc gauche par le 26e et 11e chasseurs de la brigade Margaron, il est coupé du reste de sa colonne par le 26e de ligne.

Au moment de la retraite définitive de Doctorow entre le Goldbach et l'étang de Menitz, le général Boyer, formé par la droite en avant par échelons, et soutenu par les chasseurs de la Garde, essaye par une manœuvre analogue d'acculer l'infanterie alliée aux étangs.

Changement de front.

Changement de front oblique.

La cavalerie n'exécute le plus ordinairement sur le champ de bataille que des changements de front obliques.

Milhaud et Treillard font un changement de front oblique à gauche pour se placer parallèlement au 5e corps qui venait de se rendre maître de Blasowitz.

Nansouty exécute un changement de front oblique à droite afin de mieux soutenir l'attaque contre la route d'Olmütz, et surtout pour ne pas être pris d'écharpe, ainsi que cela était arrivé à Kellermann.

Changement de front perpendiculaire.

Les changements de front perpendiculaires sont rarement employés, parce qu'une troupe n'a pas souvent à faire complétement face à droite ou à gauche.

Le changement de front perpendiculaire de la division Kellermann devant les uhlans fit éprouver un échec à notre cavalerie.

Emplacement de l'artillerie dans les changements de front.

L'artillerie doit prendre dans les changements de front une position telle qu'elle puisse au besoin balayer le front et le prolongement de ce front vers l'aile marchante.

Le plus souvent elle trouvera cette position en se plaçant au pivot, ce qui aura pour avantage de ne pas la forcer à se déplacer pendant l'exécution du mouvement.

DES CHARGES.

Préparation.

Toute charge demande à être *préparée*. Seydlitz était forcé de saisir avec à propos les circonstances avantageuses qui lui étaient présentées par les fausses manœuvres de ses adversaires.

« C'est, dit le prince de Ligne, lorsqu'un corps de « cavalerie est rompu, qu'étant mal exercé, il donne « jour à celui qui manœuvre devant lui, qu'il prête « du faible quelque part, que l'on se mêle, et que, « tombant dans les ouvertures, on se sert du sabre « et du choc. »

Aujourd'hui, le général de cavalerie peut souvent, au moyen de l'artillerie, créer les circonstances favorables à la charge.

Cavalerie contre infanterie.

1° Jomini dit que la cavalerie est impuissante contre une infanterie qui n'a pas été ébranlée par le canon ; mais qu'au contraire, lancée sur de l'infanterie désorganisée par l'artillerie, elle est presque toujours victorieuse Ce principe est confirmé par l'expérience.

2° La charge des uhlans contre la division Caffarelli fut repoussée, parce qu'elle n'avait pas été suffisamment préparée par le feu des 40 pièces de Lichtenstein.

Dans ses deuxième, troisième et quatrième charges, sur la route d'Olmütz, la division Kellermann put

culbuter Uwarow et enlever un instant son artillerie ; mais impuissante contre les feux d'une infanterie que le canon n'avait pas encore ébranlée, elle abandonna les pièces qu'elle venait de conquérir.

Dans la cinquième charge de cette même division Kellermann, la 2e ligne (4e et 5e hussards), soutenue par la brigade Sébastiani, 1re brigade de la division Walther, essaya d'enfoncer les masses de la gauche Bagration, qui n'avaient pu être entamées par le canon. Arrêtée par la mousqueterie, elle fut obligé de se replier en arrière des 2e et 3e brigades de la division Walther.

Ce fut seulement à la sixième charge que la division Kellermann put percer l'infanterie de Bagration à la hauteur de la route d'Olmütz. Mais cette fois l'action de la cavalerie avait été préparée par l'artillerie.

Dans le 1er moment de la 2e période, la deuxième charge de la division Walther fut repoussée parce que les feux d'écharpe de notre artillerie, placée sur la route d'Olmütz, sous la protection de Kellermann, n'avaient pas encore suffisamment désorganisé les masses de Bagration. Au contraire, la charge de d'Hautpoul, qui eut lieu quelques instants après, réussit complétement.

En recherchant les causes de ce succès, on supposera sans doute que les feux d'écharpe de nos batteries avaient eu le temps de produire leur effet.

La division Boyer fut repoussée dans sa charge auprès d'Augezd, parce que nos batteries n'avaient

pas encore eu le temps d'entrer en action et que la 1re colonne russe était soutenue par une artillerie formidable.

Dans les combats de cavalerie contre cavalerie, l'artillerie soutient le flanc, prépare et assure la victoire. Cavalerie contre cavalerie.

Les 40 pièces de Lichtenstein placées sur le flanc droit des uhlans, contribuèrent puissamment au succès de leur charge contre la division Kellermann; mais elles furent de peu de secours pour la retraite, parce qu'elles restèrent en place au lieu de prendre position pour la protéger.

La deuxième charge de Kellermann, en échelons sur la route d'Olmütz, contre la cavalerie d'Uwarow, fut préparée par une batterie en position sur le flanc gauche. Cette batterie devint d'un grand secours pour protéger la retraite et la formation de la division sur deux lignes.

Les charges de la cavalerie d'Uwarow sur cette même route d'Olmütz étaient également soutenues à sa droite par une batterie de 12 pièces. Tombée en partie au pouvoir de Kellermann dans ses troisième et quatrième charges, elle fut abandonnée. Mais, au moment de la cinquième charge, le 5e chasseurs la prit à revers et s'en empara d'une manière définitive. La cavalerie d'Uwarow cessa dès lors d'entreprendre rien de sérieux contre notre propre cavalerie.

Rapp, au moment où il s'élance au-devant des

10 escadrons de la Garde russe (Garde à cheval, cuirassiers et hussards de la Garde), est soutenu à sa gauche par une batterie légère du 1er corps, et à sa droite par deux batteries d'artillerie légère de la Garde. Les escadrons de la Garde russe sont eux-mêmes soutenus à leur droite par quatre pièces légères.

Charge sur une infanterie déjà aux prises avec l'infanterie adverse.

Le général Jomini dit que les charges les plus heureuses sont celles qui ont eu lieu sur de l'infanterie déjà aux prises avec l'infanterie adverse.

La charge à la baïonnette exécutée par la division Suchet contre l'infanterie de Bagration fut une des causes du succès de la division d'Hautpoul.

Charges contre une cavalerie déjà aux prises avec l'infanterie adverse.

Les charges contre de la cavalerie déjà aux prises avec de l'infanterie adverse, ont le plus souvent réussi.

Kellermann put sabrer et refouler les uhlans décimés par le feu de la division Caffarelli.

Rapp, dans sa deuxième charge, celle contre l'infanterie de la garde russe, eût été ramené par les chevaliers-gardes, s'il n'avait été soutenu aussi efficacement par l'artillerie, les quatre escadrons placés à sa droite et les deux escadrons de grenadiers qu'il avait en réserve.

Attaque d'une troupe d'infanterie protégée par de la cavalerie.

Pour attaquer des troupes d'infanterie protégées par de la cavalerie, il faut d'abord employer une partie de sa cavalerie à repousser ou à contenir la cavalerie ennemie, de manière à ne pas être pris en

flagrant délit au moment où l'on chargera l'infanterie.

Rapp, exécutant sa deuxième charge, celle contre l'infanterie de la garde russe, se voit menacé sur ses flancs par les chevaliers-gardes. Il leur oppose alors les quatre escadrons qu'il avait en échelons sur sa droite, et les deux escadrons qu'il tenait en réserve sur sa gauche. Il arrive jusque sur les lignes de l'infanterie russe, mais le dévouement des chevaliers-gardes l'empêche de les enfoncer.

La charge des uhlans aurait peut-être eu plus de succès si Lichtenstein avait été à portée de les soutenir et de tenir tête au retour offensif de Kellermann.

Dans la cinquième charge de Kellermann sur la route d'Olmütz, un bataillon russe est enveloppé et fait prisonnier; mais il est délivré aussitôt par un retour offensif du régiment de dragons de Twer, parce qu'aucun de nos escadrons ne se trouve disposé de manière à protéger ceux qui attaquaient l'infanterie.

On ne doit pas attendre une charge de pied ferme ou dans une position désavantageuse.

Nous avons déjà rencontré l'application de ce principe à Zorndorf.

A Austerlitz, 10 escadrons de la garde russe, déjà désorganisés par les feux de l'infanterie de la division Drouet, eurent le tort d'attendre Rapp de pied ferme dans une position qui leur était défavorable. Culbutés de la manière la plus complète, ils eurent à peine le temps de chercher un refuge derrière l'infanterie de la garde russe.

État du sol.

Toutes les charges se firent sur un sol glissant et boueux. Ce fait prouve que souvent la cavalerie peut agir sur des terrains qui, au premier abord, paraîtraient impraticables.

DE LA 2e LIGNE DANS LES CHARGES.

Charges sur deux lignes. Opinions de Warnery et de Jomini.

A la bataille d'Austerlitz, nos charges se font généralement sur deux lignes. On n'engage jamais tout à la fois, car il est nécessaire de parer aux éventualités du combat.

Le général Warnery recommande d'avoir deux lignes et une réserve, si cela est possible (1).

Jomini dit que toute 1re ligne doit, tôt ou tard, être ramenée et forcée de se réfugier derrière la 2e.

Les charges de Nansouty, de d'Hautpoul, de Boyer et de Walther ont toutes lieu sur deux lignes.

Charges sur une seule ligne.

Les charges sur une seule ligne, sont : la première et la troisième charges de Kellermann, celle des uhlans contre Caffarelli, et enfin celle des 10 escadrons de la Garde russe contre la brigade Schinner (4e de ligne et 24e léger).

Aucune d'elles n'eut un plein succès, si l'on n'excepte toutefois la troisième charge de Kellermann exécutée contre la cavalerie d'Uwarow désorganisée

(1) Warnery avait servi sous Seydlitz, dont il était l'ami. Il écrivait en quelque sorte sous sa dictée.

par les attaques de flanc des trois derniers échelons et de la brigade Sébastiani. Dans la charge des uhlans, les soldats du 4e de ligne, un moment désorganisés, laissèrent passer les escadrons au-dessus d'eux et reprirent très-promptement leurs rangs. Une deuxième ligne les aurait faits prisonniers ou du moins ils n'auraient pu combattre avec avantage pendant le reste de la journée.

On n'emploie guère les charges sur une seule ligne que dans les circonstances suivantes :

1° Contre de la cavalerie ou de l'infanterie déjà attaquée de flanc ou profondément désorganisée. (Voir Zorndorf.)

2° Lorsqu'on est parfaitement soutenu sur ses propres flancs et appuyé sur ses derrières par une troupe qui, au besoin, se rapprochera et formera une deuxième ligne.

Rapp charge sur une seule ligne de 3 escadrons les 10 escadrons de la Garde russe. Mais il est couvert à gauche par une batterie, à droite par l'artillerie de la Garde et 4 escadrons. En outre, 2 escadrons de grenadiers le suivent à peu de distance, sans toutefois former une deuxième ligne.

Proportion entre les lignes.

Les divisions de cavalerie étant généralement composées de trois brigades, on plaçait les deux premières brigades en première ligne, et la 3e brigade en deuxième ligne.

Telle est la formation adoptée dans les charges, par les divisions Nansouty, Walther et Boyer.

La 3e brigade était suffisante pour servir au ralliement ainsi qu'à la poursuite de l'ennemi. Par le peu d'espace qu'elle occupait, elle permettait à la 1re ligne de s'écouler facilement sur les ailes, à droite et à gauche.

Cette formation est conforme aux instructions du service en campagne, qui veut que l'on conserve au moins le tiers des escadrons en réserve.

Différence entre les tactiques prussienne t française en ce qui concerne les lignes.

On pourrait croire qu'une telle disposition est totalement en désaccord avec ce principe de Warnery : « Il est bon d'avoir deux lignes et une réserve, si « cela est possible. Dans ce cas, la 2e ligne doit « déborder la 1re de la plus grande partie de son « front, de manière à attaquer en flanc les troupes « qui prendraient la 1re ligne d'écharpe. »

Dans la tactique de la cavalerie prussienne, la 2e ligne avait un double rôle à jouer.

Elle servait à protéger *les flancs* et *à former une réserve.*

Mais, comme nous le verrons plus loin, dans tous les mouvements tactiques de la cavalerie française à Austerlitz, les flancs sont appuyés par des échelons successifs et de l'artillerie.

Les charges de Rapp nous offrent un exemple frappant de l'application de ce principe.

Ces échelons empêchent toute attaque contre les flancs de la 1re ligne et remplissent ainsi la pre-

mière partie du rôle que jouait la 2e ligne dans la tactique prussienne.

Aujourd'hui donc il est inutile que la 2e ligne déborde la 1re, puisque une telle disposition aurait seulement pour but de protéger les flancs, et que ce rôle est déjà rempli par les échelons.

A Austerlitz, la 2e ligne sert uniquement de réserve.

Dans la 3e charge exécutée sur la route d'Olmütz, la 2e ligne de Kellermann essaie de prendre en flanc l'extrémité gauche de Bagration.

Dans la 1re charge de Nansouty, la 2e ligne (2e et 3e cuirassiers), démasquée par la 1re, se lance à la poursuite de Lichtenstein.

Distance entre les lignes.

La 2e ligne servant de réserve, la distance qui séparait les deux lignes devait être telle que la 1re pût facilement s'écouler à droite et à gauche, et que la 2e pût arriver sur l'emplacement de la 1re à l'allure de la charge.

La distance de 250 pas était adoptée. Suffisante pour la charge, elle permettait aux deux brigades en première ligne de démasquer rapidement le front de la 3e brigade qui était en deuxième ligne.

Passage des lignes.

La formation employée pour les deux lignes à la bataille d'Austerlitz, nous a suggéré les réflexions suivantes :

Il est admis, aussi bien en tactique qu'en fortification, qu'il doit y avoir le moins possible de commu-

nication entre la troupe *soutenante* et la troupe *soutenue*.

Or, dans le passage des lignes actuel, les deux lignes se traversent au milieu de l'action; il est à supposer qu'elles seront bientôt toutes deux dans la plus complète confusion et qu'une telle manœuvre peut devenir dangereuse.

Il serait donc plus logique d'imiter la tactique de notre cavalerie d'Austerlitz et de donner à la 1re ligne une plus grande extension qu'à la 2e. Une telle disposition permettrait de s'écouler rapidement par les ailes, sans que la troupe ramenée puisse entraîner la 2e ligne. Une réserve suffisante serait démasquée.

CHARGE EN COLONNE.

On ne trouve à la bataille d'Austerlitz aucun exemple de charge en colonne.

Plus tard, dans les dernières guerres de l'Empire, on abusera de cette formation d'attaque.

QU'ENTEND-ON PAR CHARGE HEUREUSE?

Il ne faut pas entendre exclusivement par charges heureuses celles où l'on renverse l'ennemi.

Le plus souvent il suffit à la cavalerie de remplir un but moins difficile à atteindre. Ce but est tantôt de retarder la marche de l'ennemi, de donner ainsi à nos troupes le temps d'arriver; tantôt de déterminer

tel ou tel mouvement chez l'adversaire, ou de couvrir une de nos manœuvres.

Les charges de Kellermann sur la route d'Olmütz sont ramenées en différentes circonstances. Cependant la mission est remplie, la séparation entre Lichtenstein et Bagration assurée.

La charge de Boyer contre la 1re colonne est repoussée. Elle atteint néanmoins son but et sépare cette colonne en deux tronçons.

NÉCESSITÉ DE COUVRIR SES FLANCS.

Opinion de Warnery.

Le général Warnery dit : « Dans une action, la « principale attention d'un général de cavalerie doit « être, après avoir pourvu à la sûreté de ses flancs, « de chercher à gagner ceux de l'ennemi, ce qui doit « se faire avec une grande rapidité, avant que l'ad- « versaire ait eu le temps d'y parer ou même de « s'en apercevoir. »

Soutien des charges au moyen d'échelons.

Ainsi que nous l'avons déjà fait ressortir en différentes occasions, Seydlitz, à Zorndorf, pouvait porter peu d'attention sur ses flancs, parce que la cavalerie russe n'était pas assez manœuvrière pour les attaquer avec quelque avantage. Il se contentait donc de donner un plus grand développement à sa 2e ligne.

Mais, à Austerlitz, la cavalerie des alliés était bien commandée, bien montée et manœuvrière. Il était indispensable d'agir avec prudence ; il fallait ne ja-

mais perdre de vue les attaques que l'ennemi pouvait diriger contre les flancs. Dans cette journée, les charges sont soutenues par des échelons successifs qui mettent les divers éléments en *communication* constante avec le reste de l'armée et empêchent l'ennemi d'attaquer les flancs avec succès. Aussitôt qu'un de ces échelons entre en ligne et s'engage, les autres s'ébranlent pour le soutenir.

On pourrait dire en quelque sorte que ces soutiens successifs forment une chaîne. Tout mouvement des premiers anneaux a son *contre-coup*, son retentissement dans le reste de la chaîne. Jamais il ne peut y avoir *rupture* entre les escadrons engagés et le reste des troupes.

La fraction aux prises avec l'ennemi, soutenue par des forces imposantes, est souvent assez faible.

Une telle disposition ne compromet rien, permet des efforts successifs et répétés, fait gagner du temps, permet à l'infanterie d'occuper des points forts. Elle offre en outre l'avantage de conserver pour les *moments décisifs* une *réserve suffisante*. Toute autre disposition dans les charges ne serait en réalité qu'une pointe comme celle des Anglais à Balaklawa.

Ces principes sont ceux de Warnery, de Jomini et du service en campagne. En effet :

Warnery dit que la réserve en colonne doit déborder la 2e ligne, de manière qu'en se portant en avant elle soit à même de prendre en flanc les troupes qui attaque raient d'écharpe la 1re ou la 2e ligne.

On obéit à ce principe en établissant les échelons dont nous avons parlé. Seulement à Austerlitz, en raison de la mobilité de l'artillerie et de la justesse de son tir, il eût été imprudent de disposer ces échelons en colonne. Aussi sont-ils toujours déployés.

Jomini dit : « La victoire restera, à mérite égal, « à celui qui aura les derniers escadrons en réserve « et qui saura les lancer à propos sur les flancs de la « ligne ennemie déjà aux prises avec la sienne. »

On peut se rendre compte, au moment de la charge de Kellermann sur la route d'Olmültz, de la quantité énorme de cavalerie accumulée sur ce point et du peu d'escadrons *engagés directement* avec l'ennemi.

Les deux lignes de Kellermann aux prises avec Uwarow sont soutenues successivement et en arrière par la brigade Sébastiani, les deux dernières brigades de Walther et la division d'Hautpoul ; à gauche par Treillard ; à droite par Nansouty. Au moment de sa 2e charge, la division Kellermann, un instant repoussée, se réfugie en arrière de Sébastiani. Les deux dernières brigades de la division Walther s'avancent aussitôt.

En admettant que les échelons formés par Sébastiani et Walther eussent été repoussés, on aurait fait entrer immédiatement en ligne la division d'Hautpoul.

La division Kellermann engagée avec Uwarow ne formait pas le cinquième des troupes prêtes en entrer en action sur la route d'Olmütz si cela était devenu nécessaire.

Rapp se porte au-devant des 10 escadrons de la

Garde russe avec 9 escadrons. Il n'en engage que 3, en conserve 2 en réserve, et forme les 4 autres en échelons sur sa droite.

La charge terminée, il reforme ses 3 escadrons en arrière de ses 2 escadrons de réserve.

Il ne tarde pas à entreprendre une 2e charge avec ses 3 premiers escadrons contre l'infanterie de la Garde russe. Menacé d'être pris d'écharpe par les chevaliers-gardes, il leur oppose les 4 escadrons en échelons à sa droite et ses 2 escadrons de réserve, les attaque en flanc et les culbute.

L'ordonnance sur le service en campagne confirme les principes de Wanery et de Jomini.

« Pour se prémunir, dit-elle, contre un revers et « assurer la poursuite, la cavalerie doit avoir le soin « de ne pas engager tous ses escadrons à la fois et « en conserver le tiers en colonne ou en échelons en « arrière de l'une des ailes. Cette disposition est pré- « férable à une seconde ligne, même avec intervalles.

Ainsi, le service en campagne, rédigé par des hommes qui avaient fait les guerres de l'Empire, va jusqu'à supprimer au besoin la 2e ligne que l'on avait déjà réduite à être seulement le tiers de la 1re, Mais il demande qu'on la remplace par des échelons auxquels il donne la même force que celle fixée à Austerlitz pour la 2e ligne.

Ce principe de l'ordonnance devient clair après l'étude de la bataille ; il pourrait être obscur en restant isolé.

On peut se rendre compte par des exemples de tous les avantages que l'on retirera des attaques de flanc dans les charges. Ils viendront à l'appui des principes de Warnery que nous avons cités plus haut.

Avantages que l'on a de gagner les flancs de l'ennemi.

Kellermann est ramené par les uhlans à la suite d'un attaque contre son flanc droit.

Les chevaliers-gardes sont pris en flanc par les escadrons que Rapp avait disposés en réserve derrière lui à sa gauche et en échelons à sa droite.

Dans la 2e charge de Kellermann sur la route d'Olmütz, les escadrons d'Uwarow pris en flanc par les trois derniers échelons et la brigade Sébastiani, sont complétement défaits.

Du côté des alliés comme du nôtre, on trouve dans la défense des défilés une heureuse application des attaques directes de l'infanterie combinées avec celles de flanc de la cavalerie.

Défenses des défilés.

Le 1er dragons refoule au delà du Goldbach toutes les troupes qui avaient traversé ce ruisseau.

Le général de Nostiz, avec 2 escadrons, rejette dans Tellnitz le 108e qui venait d'en déboucher.

Margaron attaque successivement les flancs des 1re et 2e colonnes et les fait hésiter un instant.

Les feux d'écharpe ont toujours contribué puissamment à arrêter les charges. Nous avons déjà eu un exemple à l'appui de ce principe dans la bataille de Zorndorf.

Des feux d'écharpe.

Les feux d'écharpe du 61e de ligne, combinés avec

ceux du 17e de ligne, furent une des causes du revers des uhlans.

NOMBRE DE CHARGES FOURNIES PAR CHAQUE RÉGIMENT.

L'unité de manœuvre de la réserve de cavalerie est ordinairement la division et rarement la brigade. Il faut, pour la faire agir, un instant et un terrain très-favorables. Le moment d'action est fort difficile à saisir et le nombre des charges peu considérable.

Chacun des régiments de la réserve de cavalerie fournit à la bataille d'Austerlitz deux ou trois charges au plus.

La cavalerie de corps d'armée (cavalerie légère) entre plus souvent en ligne, parce qu'un terrain assez restreint peut lui suffire et qu'elle a plusieurs rôles à jouer, ce qui la force souvent à se multiplier.

La division Kellermann est de toutes les divisions ou brigades de cavalerie légère celle qui a joué le rôle le plus actif. Elle compte jusqu'à neuf charges (1); mais, dans chacune d'elles, un régiment, une brigade au plus, était aux prises avec l'ennemi; le reste de la division restait en deuxième ligne ou en réserve. On peut donc supposer que chaque régiment de cavalerie légère a fourni quatre charges au plus. Ce-

(1) Voir les pièces justificatives. *Rapport du général Picard.*

pendant cette division a manœuvré, elle a marché, elle s'est multipliée pendant toute la journée. Elle n'a pas cessé d'être employée.

RALLIEMENT.

Ralliement en arrière.

Les ralliements exécutés à la bataille d'Austerlitz donnent les enseignements suivants :

Toute troupe de cavalerie qui est *poursuivie*, qui est obligée de *changer de formation*, ou qui n'a pas *suffisamment ébranlé* l'ennemi avant de se lancer à sa *poursuite*, se rallie ordinairement à la distance de la charge en arrière d'une première ligne d'infanterie ou d'une deuxième ligne de cavalerie.

Le mot en arrière ne signifie pas toujours que les deux troupes se recouvrent d'une façon parfaite ; il signifie seulement que la cavalerie qui protége est entre l'ennemi et la cavalerie qui se rallie. Elle est placée de manière à s'opposer à lui dans le cas où il voudrait poursuivre trop loin ou gêner les changements de formation. Le plus souvent, dans le remplacement d'une division ou d'une brigade par une autre, les deux troupes sont en *échelons*, afin de ne pas avoir à se traverser (1).

Tous ces mouvements se font en quelque sorte en *échiquier*, si l'on suppose, toutefois, d'autres fractions

(1) L'échelle à laquelle les cartes ont été dessinées n'a pas permis de figurer ces manœuvres.

à droite et à gauche exécutant les mêmes manœuvres.

Le ralliement a lieu souvent sous le feu même de l'ennemi. Il se fait ordinairement sur *deux lignes*, afin d'être plus facile à couvrir. Cette formation a en outre l'avantage d'offrir plus de consistance et de permettre aux chefs de mieux faire sentir leur action et de préparer plus rapidement les retours offensifs.

A la suite de sa 1re charge, Kellermann *rallie* sur *deux lignes*, entre celles de Caffarelli, ses escadrons poursuivis par les uhlans,

Cette même division, après avoir fourni ses 2e et 3e charges en *échelons* et sur une *seule ligne*, se voit menacée par la cavalerie que Bagration conservait en réserve.

Jugeant qu'une *seule ligne* n'offrirait à l'ennemi qu'une résistance insignifiante, il *forme* aussitôt ses 12 escadrons sur *deux lignes* en arrière de la brigade Sébastiani. Ce mouvement s'exécute très-rapidement, afin que les réserves de Bagration ne puissent nous prendre en flagrant délit de manœuvre.

En admettant que la cavalerie ennemie nous eût suivi de trop près, la brigada Sébastiani se serait ébranlée pour charger.

La division Kellermann, repoussée dans sa 4e charge par l'infanterie russe, qui n'était pas encore entamée, et poursuivie très-vivement par la cavalerie d'Uwarow, se *reforme sur deux lignes* en arrière de Walther. Cette dernière division s'ébranle

aussitôt, charge les escadrons ennemis et les culbute.

Pendant ce temps, le général Picard *rallie* la division Kellermann. Démasqué par Walther, il exécute une cinquième charge contre les réserves de Bagration et les renverse. Arrêtée par les manœuvres combinées de l'infanterie et de la cavalerie alliée, la division Kellermann se *rallie* sur deux lignes, en arrière de la division Sébastiani. Ce mouvement exécuté, elle se porte de nouveau en avant, fournit une sixième charge, et, cette fois, parvient à percer les lignes ennemies à hauteur de la route d'Olmütz.

Rapp, après avoir sabré les 10 escadrons de la garde russe, rallie ses 3 escadrons de mamelucks et de chasseurs sur une ligne, en arrière de ses 3 escadrons de réserve.

Ralliement en avant.

Lorsque de la cavalerie poursuit de la cavalerie abandonnée à elle-même ou des troupes profondément désorganisées, le ralliement a lieu ordinairement sur la portion de la ligne qui est la plus avancée (1).

Le seul but de ce ralliement est de pouvoir poursuivre l'ennemi en bon ordre. Il importe donc de l'exécuter très-rapidement, et par conséquent de ne pas modifier d'une manière très-sensible la formation que l'on avait pendant la charge.

On trouve à la bataille d'Austerlitz un seul exem-

(1) Warnery.

ple de l'application de ce principe. Kellermann, après avoir attaqué en échelons la cavalerie d'Uwarow, éloignée de son infanterie, et l'avoir culbutée complétement (2e charge), se rallie sur l'échelon le plus avancé et fournit quelques instants après une nouvelle charge.

POURSUITE TACTIQUE.

Ne poursuivre la cavalerie qu'avec une partie de ses forces et se rabattre avec le reste sur l'infanterie.

Le général Warnery dit qu'après avoir poursuivi la cavalerie destinée à flanquer l'infanterie, il faut continuer à la poursuivre avec une partie de ses forces et se rabattre avec le reste sur les flancs ou les derrières de l'infanterie.

La division Kellermann observe ce principe dans sa 5e charge. Le 5e chasseurs prend à revers la batterie qui soutenait la cavalerie d'Uwarow. Le 2e hussards poursuit cette même cavalerie. La 2e ligne (4e et 5e hussards) cherche à entamer le flanc gauche de l'infanterie de Bagration. Ces deux régiments furent repoussés parce que l'artillerie à cheval n'avait pu les suivre dans leur mouvement et que les bataillons nétaient pas encore entamés.

Absence d'une réserve de cavelerie à l'aile droite.

On pourrait regretter l'absence d'une réserve de cavalerie à la droite et au centre des Français.

Au moment où le centre russe était enfoncé et où l'aile gauche cédait sous nos efforts, on l'aurait lancée soit par Austerlitz, soit par Augezd ou Klein-Hostieraden, vers la route de Hongrie.

Le déplorable état des troupes alliées fait présumer qu'une pareille attaque aurait été couronnée de succès.

Napoléon songea sans doute à l'exécution de ce dessein, car il donna l'ordre à la division Walther de rejoindre la droite. La division Boyer dut abandonner la poursuite entre le Goldbach et les étangs et se diriger sur Augezd; mais il était trop tard, la nuit arrivait. (4 heures.)

Constatons ici qu'une cavalerie plus nombreuse aurait été employée avec succès à la bataille d'Austerlitz, tandis qu'au contraire toute l'infanterie ne trouva pas l'occasion de donner. On se souvient, en effet, que la Garde à pied et deux brigades de grenadiers ne tirèrent pas un coup de fusil.

Combinaison de l'artillerie et de la cavalerie principalement dans les poursuites.

La cavalerie et l'artillerie se combinent avec succès. Murat, dans son rapport sur la bataille d'Austerlitz, n'oublie pas de dire que le général Mossel, commandant les batteries attachées à la réserve de cavalerie, a bien dirigé son artillerie et a fait le plus grand mal à l'ennemi.

Kellermann s'associe à l'artillerie pour enlever la route d'Olmütz et poursuivre la gauche de Bagration. Rapp ne se porte au-devant de la cavalerie de la garde russe que soutenu à sa droite et à sa gauche par de l'artillerie.

Tous les avantages de cette combinaison se font surtout sentir dans les poursuites.

Les 24 pièces d'artillerie légère de la Garde, l'ar-

tillerie du 4e corps et la division Boyer se combinent de la manière la plus favorable.

Les batteries de la Garde concentrent leurs feux avec celles du 4e corps sur le centre de la 1re colonne. Elles opèrent une trouée qui bientôt forme un tronçon. On en détermine la rupture en lançant la division Boyer qui accable la queue de la 1re colonne.

Cette colonne se divise alors en deux parties bien distinctes, cherchant chacune à opérer sa retraite d'un côté différent.

L'artillerie cherche une deuxième, une troisième position avantageuse et prépare un deuxième, un troisième tronçon, dont la rupture est toujours déterminée et assurée par la cavalerie.

L'infanterie intervient dans ce combat en attaquant les villages et en s'assurant de la possesion des points forts.

POURSUITE STRATÉGIQUE.

Nous verrons plus tard, à Iéna, tout le parti que l'on peut tirer de la cavalerie dans les poursuites stratégiques.

A la bataille d'Austerlitz, Napoléon, trompé par les reconnaissances insuffisantes de Murat, ne connut que dans la matinée du lendemain de la bataille la véritable ligne de retraite des alliés, et lança sa cavalerie sur la route d'Olmütz.

A midi seulement, on s'aperçut à Austerlitz même de l'erreur que l'on avait commise. La réserve de cavalerie était à plusieurs lieues en avant de Rausnitz et ne pouvait gagner la route de Hongrie que le lendemain.

Cette journée était perdue: notre réserve de cavalerie, rejetée hors du cercle des opérations, ne pouvait plus être d'aucune utilité pour la poursuite stratégique.

LA CAVALERIE DES ALLIÉS A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

La cavalerie austro-russe, brave, hardie, manœuvrière, obtient quelques succès au commencement de l'action, mais ils sont peu durables, parce qu'elle a fait peu de progrès depuis l'époque du grand Frédéric, et qu'elle suit encore pas à pas tous les errements de la tactique prussienne.

Lichtenstein est placé à l'aile gauche de Bagration, qui forme en réalité une armée à part dans le plan du général Weirother.

Kienmeyer, d'après les instructions du même général, devait, après le passage du Goldbach, former l'extrême gauche de l'armée.

Dans les charges, la cavalerie alliée comprend moins bien que la nôtre l'art des soutiens et des réserves. Elle peut prendre nos escadrons en flanc, mais elle ignore comment elle-même pourra éviter d'être prise d'écharpe.

Kellermann, attaqué sur son flanc droit par les uhlans, est culbuté.

Les chevaliers-gardes, essayant d'attaquer les flancs de Rapp, sont eux-mêmes culbutés par les charges de flanc des échelons que ce général avait su disposer avec discernement.

La cavalerie d'Uwarow, au moment où elle cherche à déborder les flancs du premier échelon de Kellermann, est elle-même prise d'écharpe par la brigade Sébastiani et par les trois autres régiments de la division formés en échelons sur la gauche.

Les manœuvres de la cavalerie alliée sont décousues. Il y *a des tiraillements continuels*, des solutions de continuité entre la partie engagée et le reste des troupes. Tout cela n'échappe pas à un œil exercé.

Lichtenstein aurait dû se tenir à portée des uhlans de manière à les soutenir. Lorsqu'il se décide à se porter en avant, Kellermann les poursuivait victorieusement et attaquait la route d'Olmütz. L'ordre s'était rétabli dans les lignes de Caffarelli ; Nansouty avait eu le temps de prendre toutes ses dispositions.

Sur la route d'Olmütz, la réserve (régiments de Twer, de l'Impératrice et de Saint-Péterbourg) aurait dû se tenir à proximité de la cavalerie d'Uwarow, de manière à la seconder à propos et à ne pas donner à Kellermann le temps de se reformer sur deux lignes en arrière de Sébastiani.

Les hussards de Mariopoul et de Pawlograd, détachés au nord de Bosenitz avec de l'artillerie, se trou-

vèrent complétement en l'air, hors du cercle des opérations de la gauche russe. Peu s'en fallut qu'ils ne fussent coupés de leur armée par Milhaud.

Les chevaliers-gardes laissèrent sabrer 10 escadrons de la Garde russe. Lorsqu'ils arrivèrent, Rapp, rallié derrière ses 2 escadrons de réserve, tentait déjà une seconde charge contre l'infanterie de la Garde russe, qu'il allait culbuter sur Krzenowitz.

DIFFÉRENCE ENTRE LA TACTIQUE DE LA CAVALERIE PRUSSIENNE ET CELLE DE LA CAVALERIE FRANÇAISE.

La cavalerie française n'est plus placée aux ailes d'une manière presque invariable, ainsi que cela se pratiquait sous Frédéric.

Établie entre les lignes de l'infanterie, elle se tient prête à prendre l'offensive dans toutes les directions, et principalement sur les points les plus menacés qui lui sont indiqués par la nature du terrain et les dispositions probables de l'ennemi.

Murat est en arrière de l'aile gauche, Rapp en arrière du centre, Margaron et Bourcier à l'aile droite.

La 2e ligne a été réduite, mais on a compensé cette réduction par des échelons successifs couvrant les flancs d'une manière plus parfaite et se prêtant ainsi beaucoup mieux à tous les terrains.

DIFFÉRENTS RÔLES JOUÉS PAR LA CAVALERIE FRANÇAISE A LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Les différents rôles joués par la cavalerie française à Austerlitz peuvent se résumer ainsi :

1° Reconnaître l'ennemi la veille de la bataille, au début et même pendant le cours de l'action;

2° Protéger les déploiements ; couvrir les manœuvres; préparer les attaques;

3° Entrer au besoin, *suivant les circonstances*, dans la composition de la ligne de bataille;

4° Servir de soutien aux autres armes; rétablir l'équilibre s'il vient à être dérangé sur un point, et rompre au besoin celui de l'adversaire;

5° S'unir à l'artillerie pour la poursuite tactique;

6° Entreprendre la poursuite stratégique.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES SUR LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Idée fondamentale de la bataille.

Napoléon détruit chez les alliés toute espèce de corrélation et d'ensemble entre les divers éléments de leur ordre de bataille ; il les amène à ne pouvoir livrer que des combats isolés.

Une liaison intime, parfaite, existait au contraire entre les diverses fractions de l'armée française,

Une faute, un désordre quelconque est immédiatement réparé et n'influe en rien sur l'issue générale des opérations.

Chacun des faits particuliers de la bataille s'accorde parfaitement avec l'ensemble, avec l'idée prédominante qu'avait l'Empereur d'enfoncer le centre des alliés.

Lannes sépare Bagration de Lichtenstein, Vandamme et Rapp empêchent la Garde russe de se réunir à la 4e colonne; Legrand et Friant interceptent, entre Doctorow, Langeron et Prybyzewski, toute espèce de communication; ils détruisent ainsi l'harmonie qui doit toujours exister entre des colonnes d'attaque. L'artillerie du 4e corps et celle de la Garde forment plusieurs tronçons des débris de la 1re colonne.

On pourrait dire que Napoléon opposait partout l'*ensemble* à la *désunion*.

Marche progressive des grandes unités de manœuvre.

« L'homme, corps indivisible, n'a combattu isolé « que dans la première enfance des sociétés; on a de « bonne heure formé des *amalgames* pour combattre « d'autres *amalgames*; ces corps ont été d'autant « plus parfaits qu'ils ont eu plus de ressemblance « avec le *corps humain*; or, celui-ci est d'autant « plus fort que la nature a répandu cette force plus « également dans tous ses membres. C'est cette « analogie, aperçue par tous les tacticiens habiles, « qui a fait, par tous les moyens, *répartir* le plus « également possible la *force* dans l'armée et dans

« chacun des éléments qui la composent. » (CARRION-NISAS.)

A Austerlitz, la marche des grandes unités de manœuvres sur le champ de bataille a quelque analogie avec celle de l'homme. Celui-ci prend un premier *point d'appui* pour son pied droit et porte le *poids* de son corps en avant jusqu'à ce qu'il ait trouvé un deuxième point d'appui pour son pied gauche.

Le corps de l'homme exécute en quelque sorte un *changement de front oblique.*

A la guerre, les villages, les bois, les hauteurs, les obstacles jouent le rôle de *points d'appui*; les forces susceptibles de se transporter rapidement ou inopinément d'un point à un autre, ou bien encore les plus rapprochées, celui de *contre-poids.*

L'artillerie et la cavalerie étant les armes essentiellement mobiles, sont le plus souvent appelées à passer d'une aile à l'autre, afin de rétablir notre équilibre ou de rompre celui de l'adversaire. L'exécution de telles dispositions exige de la part des officiers d'artillerie et de cavalerie surtout, la connaissance la plus approfondie de la tactique et du terrain.

Dès le commencement de l'action, Lannes, ayant son aile gauche appuyée au Santon, exécute un changement de front oblique sur cette même aile afin de pouvoir attaquer Blasowitz.

Ce village emporté, le 5e corps y appuie son aile droite. Lannes fait alors exécuter à chacune de ses

divisions un changement de front sur l'aile extérieure, de manière à enfoncer le centre de Bagration. Une telle manœuvre avait pour résultat la formation d'un vide au centre du corps d'armée ; il le comble alors avec une masse énorme de cavalerie et d'artillerie.

Au moment où Vandamme et Saint-Hilaire se rabattent vers la droite, toute leur artillerie, ainsi que la division de dragons Boyer, se portent vers les ailes marchantes de manière à les protéger et à préparer l'attaque d'Augezd.

Dans chacun de ces changements de front, de même que dans la marche de l'homme, la masse principale des forces se porte à l'aile marchante, par conséquent vers le point que l'on doit attaquer. Celle-ci n'est jamais en l'air ou dans une position aventurée.

A Austerlitz, les grandes fractions de l'armée exécutent donc, chacune pour son compte, une *attaque oblique* ; elles présentent toujours des forces supérieures sur certains points.

Le grand talent est de choisir ces points avec assez de coup d'œil et d'à-propos pour qu'ils soient les plus *accessibles* et les plus *importants* du champ de bataille. Ce sont, à Austerlitz, le plateau de Pratzen et les hauteurs de la route d'Olmütz.

Ces manœuvres s'exécutent avec assez de *promptitude* pour déconcerter l'ennemi et le prendre au *dépourvu*.

Les efforts pour rompre son *équilibre* sont *la résultante de la combinaison* des trois armes, la plus favorable d'après le terrain et les circonstances.

Sur le plateau de Pratzen, Vandamme, l'artillerie du 1er corps et celle de la Garde, ainsi que les escadrons de Rapp, combinent leurs efforts avec succès et parviennent à enfoncer le centre austro-russe.

Des faits analogues se passaient sur la route d'Olmütz et autour des lacs.

Ensemble de l'ordre de bataille.

On a abandonné l'ordre *linéaire* et *rigide* de Frédéric, qui, par sa nature même, ne se pliait pas aux mouvements du terrain et se désorganisait rapidement.

On a transformé cette barre de fer trop facile à rompre en une chaîne flexible et résistante, s'allongeant ou se renforçant, se doublant ou se dédoublant, se prêtant en un mot à tous les accidents de terrain et à toutes les circonstances de la guerre.

La ligne de bataille affecte la forme d'une ligne *brisée*, analogue à un front de fortification passagère.

On rend ainsi les retours offensifs impossibles, ou du moins très-difficiles.

Une ligne droite, en effet, quelque forte qu'elle soit, serait facilement forcée sur un point.

Une ligne brisée, au contraire, ne peut être attaquée avec avantage que vers les saillants, qui sont eux-mêmes des points forts, parce qu'il y a accumulation de forces.

Les saillants sont, à Austerlitz : la gauche de Vandamme, sur le plateau de Pratzen, et le centre de Lannes, sur la route d'Olmütz. Ils sont appuyés tous deux par des forces considérables.

Le revers, ou même la destruction d'un de ces saillants, ne peut compromettre l'armée. En effet, les masses qui le composent se retirent peu à peu devant l'ennemi, et celui-ci ne peut pénétrer dans nos lignes.

On conçoit qu'avec une telle formation les fautes de détails passent inaperçues et sont réparées très-rapidement.

Conclusion.

De l'avis même des historiens alliés (Sutterheim, Oukouneff et Danilewski), la victoire d'Austerlitz est due à la supériorité de notre tactique, à la combinaison parfaite qui existait entre les différentes armes.

Nos ennemis déployèrent la plus grande bravoure. Napoléon dit même, dans ses *Mémoires* : « Les Russes « se montrèrent des troupes excellentes, qu'on n'a « jamais retrouvées depuis; l'armée russe d'Auster- « litz n'aurait pas perdu la bataille de la Moskowa. »

De tels faits ne semblent-ils pas toujours assurer la victoire aux troupes dont la tactique sera la plus perfectionnée?

CHAPITRE V.

EXAMEN AU POINT DE VUE DE LA TACTIQUE ACTUELLE.

Du peu de modifications que les armes actuelles auraient apportées à la bataille.

Les armes actuelles n'auraient apporté à la bataille d'Austerlitz que des modifications de détail. En effet, grâce au brouillard, à la fumée des bivouacs, et surtout à l'imprévoyance des alliés, le corps d'attaque put parvenir jusque sur le plateau et culbuter par sa mousqueterie l'avant-garde de la 4e colonne, avant d'avoir essuyé un seul coup de canon. Ainsi que nous l'avons dit dans le résumé du 1er moment de la 1re période, à partir de cet instant la victoire était certaine.

Les contre-mouvements faits par l'armée ennemie ne pouvaient aboutir qu'à la rendre moins décisive.

Les manœuvres de l'infanterie, ses formations à la bataille d'Austerlitz seraient aujourd'hui, à peu de chose près, ce qu'elles étaient déjà à cette époque.

Dans l'armée française, l'artillerie rayée verrait son rôle agrandi. Celle du 1er corps prendrait d'excellentes positions d'écharpe contre la cavalerie de Lichtenstein, et poursuivrait mieux dans leur retraite les colonnes du grand-duc Constantin.

L'action de l'artillerie légère de la Garde et celle du 4e corps auraient été plus efficaces contre les débris de la colonne de Doctorow, et la concentration plus parfaite.

La réserve de cavalerie de Murat, dans l'engagement qu'elle eut sur la route d'Olmütz et contre la cavalerie de Lichtenstein, demanderait à être mieux soutenue, mieux appuyée par l'artillerie.

Ce ne serait guère qu'après un combat d'artillerie préparatoire assurant la supériorité de nos batteries, que la cavalerie songerait à s'ébranler pour enlever les hauteurs de Kruh et d'Holubitz. Elle les occuperait flanquée de tous côtés par son artillerie, et donnerait ainsi à notre infanterie le temps d'arriver, de prendre position sur les hauteurs et de s'emparer des villages.

Les feux d'écharpe des batteries, soutenues par Kellermann, auraient une plus grande efficacité contre l'infanterie de Bagration.

CHAPITRE VI.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DE LA BATAILLE APPLIQUÉES AUX CAMPS D'INSTRUCTION.

Composition du corps d'armée.

3 divisions d'infanterie ;
1 division de chasseurs ;
1 division de dragons ;
11 batteries d'artillerie (2 montées à chaque division d'infanterie ; 1 à cheval à chaque division de cavalerie, 2 montées, et 1 à cheval formant la réserve.)

Différentes manœuvres de la bataille.

Nous nous bornerons à détailler une seule application des manœuvres employées à la bataille d'Austerlitz.

Il sera très-facile au lecteur de reconstruire et d'adapter à l'instruction dans les camps celles des manœuvres qui lui sembleront les plus importantes et les mieux conçues.

Parmi celles où la cavalerie a joué un rôle remarquable, je citerai :

1° Les manœuvres de Saint-Hilaire et de Vandamme ;

2° Les charges de Rapp ;

3° L'association de la cavalerie et de l'artillerie autour des étangs ;

4° Les manœuvres de la division Bourcier et de la brigade Margaron ;

5° Les manœuvres du 5e corps et de la cavalerie de Murat, sur la route d'Olmütz.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DU 5e CORPS ET DE LA CAVALERIE DE MURAT, SUR LA ROUTE D'OLMUTZ.

Plan général des opérations tactiques.

Le corps d'armée est chargé de culbuter l'ennemi établi sur une route dont il veut défendre le passage.

Cette route suit à peu près la ligne de partage d'une croupe large de 2,400 mètres, peu accentuée et terminée à son sommet par un plateau. A droite et à gauche se trouvent des ruisseaux, des villages et des hauteurs auxquels s'appuient les ailes de l'ennemi et les nôtres.

On suppose que l'on aura à résister à une nombreuse cavalerie.

Correspondances ou relations entre les unités tactiques de la bataille et celles de la manœuvre.

L'emplacement supposé de chaque village est indiqué par un signal, drapeau ou autre.

1re division d'infanterie		correspond	à Caffarelli.
2e	id.	id.	à Suchet.
3e	id.	sert de réserve.	
Division de chasseurs — 1re brigade.	1er régimt	correspond	à Kellermann.
	2e	id.	à Walther.
2e brigade.	3e	id.	à Treillard.
	4e	id.	à Milhaud,
Division de dragons..	1re brigade	id.	à Nansouty.
	2e	id,	à d'Hautpoul,

Comme notre cavalerie est inférieure à celle de Murat, la correspondance que nous établissons a pour inconvénient de la disséminer, ce qu'il faut souvent éviter à la guerre. Mais cette dissémination a ici pour avantage de multiplier les manœuvres et de contribuer d'une manière plus certaine à l'instruction des officiers. Elle donne à des colonels un commandement qui exige plus d'initiative et de connaissance que celui qu'ils se trouveraient avoir si leurs régiments étaient réunis au reste de la division.

Ordre de bataille.

Par suite de la configuration du terrain, notre corps d'armée a ses ailes appuyées à des villages et à des hauteurs.

Les deux premières divisions d'infanterie adoptent à peu de chose près les ordres de bataille des divisions Suchet et Caffarelli (1).

Chacune des fractions de la cavalerie prend, par rapport à l'ordre de bataille de l'infanterie, la place qu'occupait à la bataille d'Austerlitz la division ou la brigade à laquelle elle correspond.

Les ailes étant bien appuyées et la présence de la nombreuse cavalerie ennemie empêchant les batteries de s'écarter, celles-ci s'établiront entre les brigades d'infanterie.

---

(1) *Voir.* à la fin de l'ouvrage, *l'aperçu des modifications que les armes et les inventions modernes peuvent apporter dans la tactique et la stratégie.*

1re PÉRIODE. — 1er MOMENT.

L'ennemi se masquant au moyen d'un rideau de cavalerie, on est forcé d'avoir recours à cette arme pour aller le reconnaître. En même temps, on doit profiter des manœuvres accomplies par notre cavalerie pour couvrir l'attaque du village B (voir planche XXI, figure 8) situé à la droite.

Les 1er, 3e et 4e régiments de chasseurs se déploient par la gauche en avant par échelons à de grands intervalles. Ils sont soutenus par une ou deux batteries d'artillerie à cheval placées dans ces mêmes intervalles.

Le 2e régiment reste en réserve. L'infanterie, ainsi couverte sur son front, peut opérer le déploiement de ses colonnes, et l'ennemi est trompé sur le véritable point d'attaque.

Pendant ce temps, les deux premières divisions d'infanterie exécutent un changement de front oblique sur l'aile gauche en s'appuyant aux hauteurs fortifiées S. Le village B est enlevé. (Voir planche XXI, figure 9.)

Le 1er régiment de chasseurs, attaqué sur son flanc droit par la cavalerie ennemie, est forcé de se réfugier en arrière de l'infanterie. Celle-ci forme les carrés en basant ses suppositions sur les faits de la bataille. L'artillerie essaye de prendre des feux

d'écharpe contre les charges de la cavalerie ennemie.

1re PÉRIODE. — 2e MOMENT.

La cavalerie légère a reconnu que l'ennemi n'a pas garni suffisamment la route et que celle-ci sert de point de jonction entre un gros corps de cavalerie et un corps d'infanterie.

Toute l'artillerie de la division placée entre les brigades concentre alors ses feux sur la route et prépare l'attaque de la cavalerie. Remarquons ici que dans cette partie de la bataille d'Austerlitz, l'artillerie ne joue qu'un rôle *secondaire*. Aujourd'hui, dans les mêmes circonstances, elle serait peut-être appelée à remplir le rôle *principal*. (Voir planche XXI, fig. 10.)

Le 1er régiments de chasseurs se forme par la droite en avant par échelons. Il est soutenu à sa gauche par une ou deux batteries d'artillerie à cheval, et en arrière par 2 escadrons du 2e régiment qui lui servent de réserve (Ils correspondent à la brigade Sébastiani). (Voir planche XXI, fig. 11.)

Les 2 premières divisions d'infanterie exécutent chacune un changement de front sur l'aile extérieure. Afin de rétablir l'équilibre, toute la division de dragons se porte au centre, suivie déjà par la 3e division d'infanterie. Cette dernière division pourra remplir les vides qui se formeront dans le centre du corps d'armée, au moyen d'échelons successifs.

Les 2 escadrons du 2e régiment de chasseurs, qui soutiennent les échelons du 1er régiment, exécutent quelques mouvements faits d'après différentes hypothèses sur une attaque de la cavalerie ennemie contre le flanc droit.

Le 1er régiment de chasseurs se rallie ensuite sur l'échelon le plus avancé, et exécute une troisième charge. Voyant qu'elle est insuffisante pour s'ouvrir un passage sur la route, il vient se reformer sur 2 lignes sous la protection de la batterie d'artillerie à cheval et des 2 premiers escadrons du 2e régiment.

En même temps, les 2 derniers escadrons de ce même régiment s'avancent à leur tour en 4e ligne, afin de pouvoir soutenir au besoin l'attaque contre la route.

Le 1er régiment reprend position en avant, opère une quatrième charge, culbute la réserve de cavalerie ennemie et enlève un instant son artillerie (1), mais il est repoussé par les feux de l'infanterie.

Le régiment se rallie sous la protection des deux escadrons du 2e régiment, une 5e et une 6e charges ont lieu d'après le terrain, les suppositions basées sur les faits de la bataille et les circonstances fortuites. Les lignes ennemies sont forcées à hauteur de la route.

---

(1) Voir, à la fin de l'ouvrage, l'*Aperçu des modifications que les armes et les inventions modernes peuvent apporter dans les armées.*

La cavalerie se répand alors à droite et à gauche, et cherche à prendre l'infanterie en flanc.

Pendant ce temps, le corps de cavalerie ennemie correspondant à Lichtenstein, sur le point d'être coupé de son infanterie, vient attaquer notre 1re division. Il est repoussé par une charge oblique de la 1re brigade de la division de dragons, soutenue à sa droite par une batterie d'artillerie à cheval, et poursuivi par la 2e ligne. Il couvre alors sa retraite au moyen d'une forte batterie.

A la gauche, l'ennemi attaque le village B' et s'en empare. On s'inquiète peu de ce succès, parce que le village est dominé par les hauteurs S, et que les progrès du corps d'armée sur la route sont déjà assez prononcés pour que l'on n'ait pas de crainte pour la gauche.

2e PÉRIODE. — 1er MOMENT.

Le corps de cavalerie allié correspondant à Lichtenstein, craignant d'être séparé de l'infanterie, essaye une nouvelle charge. La 1re brigade de dragons, formée sur 2 lignes, passe alors en avant de la 1re division d'infanterie et repousse les escadrons ennemis déjà désorganisés par les feux de nos bataillons. (Voir planche XXI, fig. 12.)

Les 1er et 2e régiments de chasseurs, soutenus par une forte artillerie, maîtres du plateau que traverse

la route, dirigent de ce point des feux d'écharpe contre les lignes de l'infanterie.

L'aile intérieure de la 1re division, arrivée à hauteur des villages K et H, peut s'en emparer très-facilement, puisqu'ils sont tournés à leur droite par les 1er et 2e régiments de chasseurs, ainsi que par les batteries qui occupent le plateau.

En même temps, l'ennemi est chassé du village B'.

Il est privé de points d'appui sur ses ailes et son centre est percé. On fait alors avancer sur la route les 1er et 2e chasseurs qui appuient le déploiement de toute la réserve d'artillerie. (Voir planche XXI, figure 13.)

Dès que l'infanterie ennemie commence à être ébranlée par les feux d'écharpe, on lance sur elle les 1er et 2e régiments de chasseurs formés sur deux lignes, en les faisant soutenir en arrière par la 2e brigade de dragons, et à gauche par le 3e chasseurs. (2e charge de Walther.)

Mais l'action de l'artillerie ne s'est pas encore fait suffisamment sentir, la charge est repoussée.

Afin d'enfoncer les masses encore résistantes de l'infanterie ennemie, on a recours à une *attaque générale à la baïonnette*. La 2e division adopte une formation *en colonnes à intervalles resserrés*. Sa 2e ligne passe à hauteur de la 1re. Toutes deux sont disposées en colonnes d'attaque et couvertes par des tirailleurs. L'ennemi est culbuté.

La 2e brigade de dragons, formée sur deux lignes,

passe à travers les intervalles de la 2e division d'infanterie et se lance à la poursuite des fuyards. On peut encore, d'après le terrain, essayer une attaque en flanc de la cavalerie combinée avec celle de front de l'infanterie.

En même temps, les 1er et 2e régiments de chasseurs, ainsi que le gros de l'artillerie du corps d'armée, s'avancent de plus en plus sur la route, afin de gagner du terrain sur la gauche de l'infanterie ennemie et de la prendre à revers. L'artillerie actuelle aura dans ce cas un beau rôle à jouer.

Les 3e et 4e régiments de chasseurs protégent notre gauche contre les tentatives que l'ennemi peut faire pour la tourner. Diverses charges ont lieu d'après ces suppositions.

2e PÉRIODE. — 2e MOMENT.

(*Poursuite tactique*).

La 3e division d'infanterie, précédée par des masses d'artillerie et par les 1er et 2e chasseurs, s'avance le plus rapidement possible sur la route. Elle est couverte à sa droite et à sa gauche par la 1re et la 2e brigades de dragons. (Voir planche XXI, fig. 14.)

En même temps, les 3e et 4e régiments de chasseurs, soutenus par de l'artillerie, cherchent à déborder l'ennemi par sa droite.

On peut supposer, d'après le terrain, qu'une des deux premières divisions exécutant, comme celle de Suchet, un changement de front à droite, s'établit de manière à empêcher toute nouvelle tentative de jonction entre la gauche ennemie et sa droite.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

On a remarqué, sans doute, dans notre récit de la bataille d'Austerlitz, que nous citions fréquemment les rapports de Murat et du général Picard (division Kellermann).

Ces citations avaient un triple but :

1° Il était utile d'initier le lecteur à la méthode qui nous a guidés dans nos recherches ;

2° En faisant suivre l'ouvrage de deux documents qui intéressent au plus haut point la cavalerie, et en établissant une correspondance constante entre ces deux pièces et l'ouvrage, nous avons pensé que le lecteur pourrait mieux s'assurer de la véracité des faits que nous avançons ;

3° La simplicité avec laquelle ces rapports sont écrits frappera l'esprit de tous.

Nous aurions pu multiplier les pièces justificatives et les renvois à ces mêmes pièces, mais cela aurait nui à la marche rapide de l'ouvrage.

RAPPORT DU CORPS D'ARMÉE DU PRINCE MURAT POUR LA BATAILLE D'AUSTERLITZ (1).

Le 11 frimaire (22 décembre), à 6 heures du matin, les troupes aux ordres de S. A. S. le prince Murat, ont quitté leurs cantonnements respectifs et sont venues passer le ravin de Girschikowitz, au défilé de la grande batterie du Santon et au pont du moulin à gauche du village de Girschikowitz (2).

Conformément aux ordres de Sa Majesté, les troupes se sont formées en *colonnes par escadron* (3), en avant du défilé, entre la route et le village, à la droite du corps d'armée de M. le maréchal Lannes.

La division de cavalerie légère de M. le général Kellermann qui avait reçu l'ordre de passer du corps d'armée de M. le maréchal Bernadotte à celui du prince, tenait la tête, ayant en arrière la division de dragons de M. le général Walther et celle du général Beaumont, commandée par M. le général de brigade

---

(1) Ce rapport est tiré des archives manuscrites du Dépôt de la Guerre.

Murat commandait l'aile gauche, avec le titre de lieutenant de l'Empereur.

(2) Voir planche XIX.

(3) On voit que la cavalerie adoptait l'ordre en *colonnes serrées*. En outre, d'autres documents inédits prouvent que, dans le cours de la bataille, les divisions se *déployèrent par régiments* ou *brigades en masses*.

Boyer, et à droite se trouvaient les divisions de grosse cavalerie des généraux Nansouty et d'Hautpoul (1).

La brigade de hussards du général Treillard et celle de chasseurs du général Milhaud qui avaient bivouaqué au village de Bosenitz, étaient *en bataille* sur la hauteur à droite de ce village et avaient l'ordre d'éclairer notre gauche et d'observer le ravin de Sewitz. Un régiment de hussards était à cheval sur la grande route, près de l'auberge, en avant du défilé.

La division du général Bourcier suivait le mouvement du corps d'armée de M. le maréchal Davout.

A huit heures, les troupes se mirent en mouvement et marchèrent à l'ennemi ainsi que les autres corps de l'armée. L'armée ennemie étant très-rapprochée, on en est venu de suite aux mains; plusieurs charges ont eu lieu contre les troupes légères et nous avons gagné du terrain.

L'attaque sur les hauteurs de Girschikowitz contribua pour beaucoup au gain de la bataille, en dégageant presque entièrement la gauche du maréchal Soult et en attirant une grande partie des troupes ennemies qui se trouvaient en arrière et à droite de Blasowitz; elles vinrent s'établir sur les hauteurs en avant d'Holubitz (2).

---

(1) La division d'Hautpoul, ainsi que le prouvent les cartes et divers documents manuscrits, ne conserva cette position que pendant quelques instants.

(2) Les troupes dont parle le rapport de Murat, étaient les 10 escadrons du régiment d'Elisabethgrad. Envoyés au général Uwarow par

Les troupes de S. A. S. continuèrent leur marche; celles du maréchal Lannes s'étaient aussi avancées et déployées, refusant un peu leur gauche et appuyant leur droite au marais de Blasowitz. Alors, sur toute la ligne, s'engage la plus belle, la plus sanglante et la plus mémorable bataille; l'ennemi démasque une artillerie nombreuse (1) et fait un feu roulant, la nôtre lui répond de même. Les troupes s'ébranlent de part et d'autre, on se charge, on se heurte et toujours l'ennemi doit céder du terrain. La cavalerie ennemie charge la droite de la division Caffarelli; elle est reçue avec vigueur et repoussée avec une très-grande perte par notre brave infanterie et par le feu de l'artillerie.

Le prince ordonne à la division du général Beaumont de passer le ravin entre Blasowitz et Girschikowitz pour se porter à la gauche de M. le maréchal Soult et marcher avec son corps d'armée.

L'ennemi tenait le village de Blasowitz; on le canonne. La division Caffarelli l'attaque; il est enlevé de vive force.

Pendant ce temps, les braves régiments de la division Kellermann et de la division Walther poussaient et recevaient plusieurs charges, s'emparaient de 8 pièces d'artillerie, faisaient prisonniers un

---

Lichtenstein au moment où il arriva à hauteur de Blasowitz, ces escadrons exécutèrent une marche de flanc en vue de notre gauche, mais hors de la portée de nos pièces.

(1) Les 40 pièces de Lichtenstein.

prince russe et plusieurs officiers de marque. Le 5e regiment de chasseurs enlevait un drapeau au milieu d'un bataillon russe. La brigade Sébastiani, par un changement de front, tombait sur le flanc de l'ennemi qui chargeait nos hussards et chasseurs, et lui faisait éprouver une perte considérable (1).

L'ennemi (2) fait un mouvement par sa droite, longe le ravin de Sewitz, vient attaquer et prendre le ravin de Bosenitz sous le feu de la redoute du Santon ; il est chassé avec perte, et la brigade du général Milhaud le poursuit et lui fait plusieurs prisonniers.

L'infanterie de la division Caffarelli marche au pas de charge (3) dans le plus grand ordre, fait ses *feux comme à l'exercice* et chasse tout ce qui se trouve devant elle.

Un régiment de dragons ennemi charge sur la droite et veut délivrer un bataillon autrichien (4) qui

---

(1) La position de la brigade Sébastiani, en arrière des échelons de Kellermann, est indiquée très-clairement dans les cartes manuscrites du général de Castres. Le changement de front est seulement esquissé.

(2) Deux batteries d'artillerie (12 pièces), appuyées par les hussards de Mariopoul et de Pawlograd, ainsi que par quelques pulks de cosaques.

(3) Tous les documents attestent que la 1re ligne était déployée.

(4) Murat avait été trompé par l'uniforme des uhlans du grand-duc et celui des chasseurs de la Garde russe, qui tous deux avaient quelque ressemblance avec les uniformes autrichiens.

Commandant de l'aile gauche, Murat expose les manœuvres de la cavalerie sur la route d'Olmütz avant celles de l'infanterie, ce qui fait que la charge des uhlans n'est pas relatée dans le rapport à sa véritable place.

venait d'être pris ; un bataillon carré de la division Caffarelli reçoit ce régiment et l'arrête. Le prince qui se trouvait là, voyant cette cavalerie sabrer les Autrichiens, ne pouvant croire qu'elle fût russe, et la prenant pour un régiment bavarois, fit cesser le feu ; alors le prince fut lui-même très-exposé, et les officiers de son état-major ainsi que son escorte durent charger vigoureusement pour le garantir ; mais bientôt revenu de l'erreur, le prince fait avancer la division de cavalerie du général Nansouty qui, débordant la droite de l'infanterie, marche à l'ennemi. L'ennemi, de son côté, marche sur elle, et là s'est engagée une superbe et brillante charge de cavalerie. Pendant quatre à cinq minutes, on se sabre, on reste pêle-mêle ; mais les braves régiments de carabiniers, soutenant *leur vieille réputation*, ainsi que les régiments de cuirassiers, enfoncent l'ennemi et le poussent sur sa *seconde ligne* ; elle donne. La nôtre, formée de régiments de cuirassiers, s'avance ; trois charges successives ont lieu (1), et toujours l'ennemi est culbuté, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Ce beau mouvement a coupé en deux l'armée ennemie, en nous rendant maîtres des hauteurs de Kruh et d'Holubitz, ainsi que de ces deux villages. Cette charge nous a donné 8 pièces d'artillerie, et a mis

(1) Dans la relation de la bataille d'Austerlitz que nous avons donnée les deux premières charges successives de Nansouty sont réunies et portent la dénomination de première charge.

dans une déroute complète tout le corps de troupes ennemies qui se trouvait à gauche de la route (1).

Pendant ce temps, la division du général Caffarelli continue sa marche, gagne les hauteurs d'Holubitz avec deux bataillons et fait avec le reste un changement de front, l'aile gauche en avant sur les hauteurs de Kruh. Alors le maréchal Lannes fait avancer la division Suchet pour gagner les hauteurs de Sewitz. La cavalerie ennemie, qui s'est ralliée en arrière du ravin de Kruh, ne pouvant plus opérer sur sa gauche, gagne par la droite les hauteurs de Posorzitz (2) pour soutenir l'infanterie que faisait attaquer le maréchal Lannes. Le prince, voyant ce mouvement, fait porter sur sa gauche la division Walther et la 2e division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul pour se réunir aux brigades Treillard et Milhaud et soutenir l'infanterie. La cavalerie ennemie se porte en avant; mais chargée par la brigade Sébastiani, soutenue par la brigade Roget, elle se retire derrière son infanterie qui par son feu arrête la division Walther.

L'infanterie russe s'avance; la division de grosse cavalerie du général d'Hautpoul s'ébranle, soutenue

---

(1) Le terme *à gauche* est pris par rapport à l'ennemi.

(2) On entend par hauteurs de Posorzitz, non-seulement celles qui se trouvent à Posorzitz même, mais bien aussi tout le plateau et les collines qui s'élèvent au sud-est de ce village. La cavalerie dont parle Murat était celle d'Uwarow réunie aux réserves.

par la division Suchet ; elle charge l'ennemi, l'enfonce, le culbute, lui prend un drapeau, 11 pièces de canon, 15 à 1,800 prisonniers, et jonche de morts le champ de bataille.

Pendant ce temps, les hussards du général Treillard et les chasseurs du général Milhaud chassaient les cosaques de la vallée de Sewitz et forçaient à un mouvement rétrograde un corps de cavalerie qui s'était avancé sur la route de Posorzitz à Bosenitz pour tourner notre gauche.

Les troupes légères de M. le général Kellermann agissaient sur la droite de la route, à gauche du village de Kruh.

Les troupes prirent une ligne sur les hauteurs de Posorzitz, de Kruh et de Holubitz.

Le mouvement en avant de S. A. S., en coupant l'armée ennemie, le sépara du corps du maréchal Soult ; le vide fut rempli par le corps d'armée du maréchal Bernadotte, qui se porta sur Krzenowitz. Le prince lui envoya la division Boyer et se lia par la droite avec sa gauche.

L'intention de S. A. S. était de continuer à pousser l'ennemi et d'enlever les hauteurs de Rausnitz et d'Austerlitz, sur lesquelles il s'était retiré ; mais à la droite, on se battait toujours avec beaucoup d'acharnement. Le prince n'en avait pas de nouvelles ; mais voulant contenir une nombreuse cavalerie et garder toujours les communications des routes de Brünn, d'Austerlitz et d'Olmütz, craignant que Sa Majesté

n'eût besoin de troupes, il ne voulut pas trop s'en écarter et fut forcé de suspendre sa marche, pour être toujours à portée et en mesure d'envoyer des renforts à Sa Majesté, s'il était nécessaire (1).

A quatre heures et demie, le feu cessa sur toute la ligne, et la victoire de l'armée française fut complète.

A la nuit, le village de Welspitz était occupé par l'ennemi. Le prince voulait y établir des troupes; il ordonne qu'on l'attaque, l'infanterie s'en empare; on y fait des prisonniers et nos troupes y bivouaquent (2).

7 à 8,000 prisonniers, pour la plupart russes, faits dans les diverses charges de cavalerie et d'infanterie, 2 drapeaux pris, ainsi que 27 pièces d'artillerie avec leurs caissons, des escadrons entiers détruits, des bataillons carrés enfoncés, des régiments dispersés, 12 ou 1,500 morts restés sur le champ de bataille, plus de 3,000 blessés, voilà le résultat de cette belle et brillante journée pour l'aile gauche de la Grande Armée, aux ordres de S. A. S. le prince Murat (3).

---

(1) Il est facile de voir quelle direction Murat aurait imprimé aux opérations de la gauche des Français s'il y avait eu à la droite une deuxième réserve de cavalerie.

(2) Cette attaque fut exécutée par la division Suchet, qui se rabattit ainsi vers la droite et bivouaqua sur les hauteurs entre Austerlitz et Welspitz.

(3) On voit très-clairement ici que c'était à Murat et non pas à Lannes,

Tous les corps, toutes les armes, tous les officiers ont rivalisé de dévouement, de bravoure et d'ardeur. Toutes les charges se sont faites aux cris mille fois répétés de *vive l'Empereur !*

Jamais bataille ne se donna avec plus d'élan; jamais on ne marcha mieux et avec plus d'ordre; jamais les mouvements et les évolutions ne se firent avec plus de calme et de précision, malgré la grêle de boulets, d'obus, de mitraille et de balles que recevait la troupe. Des files emportées étaient remplacées sur le champ, et pas un soldat ne quittait son rang pour conduire un blessé.

Pendant toute la bataille, le prince s'est trouvé aux premiers rangs, donnant partout ses ordres et courant les plus grands dangers. Cinq officiers de son état-major : MM. Girard, adjudant commandant, Brunet et Flahaut, aides-de-camp du prince, Brousseau, chef de bataillon ingénieur géographe, et Lameth ont été..... (1).

Le prince se loue beaucoup de la conduite de ses aides-de-camp, de tous ses officiers d'état-major, et particulièrement de M. l'adjudant commandant Girard, que le prince recommande de nouveau à la bienveillance de Sa Majesté. Il a été aussi très-satisfait de

---

ainsi qu'on le croit généralement, qu'appartenait le commandement de l'aile gauche.

Davoust avait le commandement de l'aile droite.

(1) Cette phrase, inachevée dans le rapport manuscrit, doit se terminer sans doute par le mot *blessés*.

la conduite de M. Moissant, commandant les chasseurs de son escorte.

S. A. S. ne saurait trop faire l'éloge de tous les officiers généraux sous ses ordres, et particulièrement de MM. les généraux Walther, Kellermann, Nansouty et d'Hautpoul, et de MM. les généraux de brigade Sébastiani, Milhaud, Lahoussaye, ainsi que du général d'artillerie Mossel, qui toute la journée a dirigé son artillerie de manière à faire beaucoup de mal à l'ennemi (1).

Les généraux de division Walther, Kellermann, ont été blessés en chargeant à la tête de leurs troupes, ainsi que le général Sébastiani.

Le général de division Nansouty se loue beaucoup du chef d'escadron Chouard, commandant le 1er régiment de carabiniers, qui a été blessé de plusieurs coups de sabre, et des colonels commandant les régiments de sa division.

Le général d'Hautpoul fait l'éloge de M. l'adjudant commandant Fontaine, son chef d'état-major, de M. le général Saint-Sulpice, de MM. les colonels de ses régiments, et particulièrement des colonels Noirot et Fouler, et des chefs d'escadron L'Huillier, du 11e cuirassiers et Jacquemain du 5e. Ce dernier est l'officier qui a enlevé le drapeau dans les rangs russes.

---

(1) On voit que l'artillerie jouissait d'une assez grande *indépendance* et que les généraux de cette arme s'occupaient de diriger son action.

Le colonel Corbineau, commandant le 5e régiment de chasseurs, s'est montré avec la plus grande bravoure; il a eu quatre chevaux tués sous lui. Le brigadier Fortier a pris à ses côtés un drapeau russe.

Les divisions de dragons et de troupes légères, n'ayant pas encore envoyé leurs rapports, on ne peut pas encore indiquer les braves qui se sont particulièrement distingués.

On ne doit pas oublier de faire l'éloge des soldats du train d'artillerie; il est arrivé quelquefois que l'ennemi, en chargeant nos troupes légères, soit parvenu jusqu'aux pièces d'artillerie; les soldats du train n'ont pas changé de place, sont restés sur leurs chevaux, et il en est qui ont mieux aimé être sabrés par les hussards ennemis que d'abandonner leurs pièces..... (1).

RAPPORT DE LA DIVISION DE CAVALERIE LÉGÈRE AUX ORDRES DE S. A. S. LE PRINCE MURAT, LE JOUR DE LA BATAILLE DES TROIS-EMPEREURS (11 FRIMAIRE AN XIV).

Le 10 frimaire, les 2e, 4e, 5e régiments de hussards et 5e régiment de chasseurs faisaient partie du

(1) Ce rapport, rédigé par le général de division Belliard, chef d'état-major de Murat, n'a pas été achevé.

1er corps de la Grande Armée sous les ordres de M. le maréchal Bernadotte.

Dans la nuit du 10 au 11, ces quatre régiments furent réunis en division sous les ordres de S. A. S. le prince Murat.

Général de division, *Kellermann*; *généraux de brigade*, *Picard et Marisy*; *adjudant-commandant chef d'état-major*, *Noiset*.

Le 11 frimaire, à la pointe du jour, la division Kellermann a pris la tête de l'aile gauche de l'armée aux ordres du prince Murat; elle s'est formée en *deux colonnes par escadron* (1) et s'est ébranlée pour couronner les hauteurs. Elle rencontra une ligne de 2,000 chevaux, 6 bataillons (2) et 12 pièces d'artillerie; cette ligne formait le centre de l'aile droite des Russes; il y eut de suite une charge. Cette charge fut tellement vigoureuse de la part des cosaques qui occupaient les hauteurs, que nous fûmes obligés de rétrograder sur deux lignes jusqu'à la hauteur de notre infanterie (3).

---

1 Déployée par brigade en masses.

2. Les 6 bataillons formant la 1re ligne de Bagration sur la route d'Olmütz. Les 12 pièces étaient celles qui soutenaient la cavalerie d'Uwarow.

3 Les cosaques dont parle le rapport sont les uhlans. Le mot à hauteur de l'infanterie n'est pas suffisant. Les documents manuscrits cartes et autres, prouvent très-clairement que la division traversa la 1re ligne de l'infanterie et vint se reformer derrière elle.

Le général Picard ne dit rien de la faute commise par le général

Le général reporta aussitôt sur la gauche la division en avant (1). Les Russes, enhardis par la première charge, voyant avancer les quatre regiments, s'ébranlèrent de nouveau et présentèrent la charge au 4e régiment de hussards, l'enveloppant avec environ 800 chevaux (2). Le colonel Burthe fut culbuté et fait prisonnier ; il fut repris à la troisième charge ; le général Kellermann fit faire un mouvement aux trois autres régiments, par lequel il prit l'ennemi en flanc et le repoussa (3) ; il rallia la division, et, sans perdre de temps, fit fournir une troisième charge qui fut plus heureuse. 2 pièces de canon furent enlevées à l'ennemi, on leur tua beaucoup de monde. Toute la cavalerie qu'il avait en réserve derrière son infanterie se présenta. Nous fûmes obligés de nous déployer de nouveau *en manœuvrant sur deux lignes*. Le général Kellermann ayant réuni sa division, ordonne une quatrième charge qui fut faite avec la plus grande impétuosité ; nous nous emparâmes de plusieurs pièces de canon, nous ne pûmes pousser la charge plus avant par rap-

---

Kellermann. Sans doute il ne voulait pas jeter le blâme sur un de ses chefs qui venait d'être blessé et dont la bravoure ne se démentait jamais.

(1) Le mouvement en échelons de Kellermann n'est bien précisé que par le général de Castres.

(2) Le 4e hussards formait le premier échelon.

(3) Les trois derniers échelons tombèrent sur les flancs de l'ennemi qui enveloppait le premier. Le général Picard ne parle pas des manœuvres de la brigade Sébastiani qui n'était pas sous ses ordres.

port à l'infanterie russe qui fit un feu tellement nourri que nous fûmes obligés de faire retraite derrière notre infanterie et d'abandonner les canons pris.

Le général Kellermann avec tout son état-major, à la tête de sa division, avait donné des preuves de la plus grande bravoure. Son aide-de-camp Thouard avait été blessé à ses côtés ainsi que le capitaine du génie Valazé, lorsque lui-même reçut une balle à la jambe qui la lui cassa, il serait tombé de cheval s'il n'eût été soutenu par son chef d'état-major et un hussard.

La division s'est ralliée de suite. La 5e charge fournie par elle avec celle de dragons commandée par le général Walther (1) a eu un succès complet. L'ennemi a beaucoup souffert et perdu le champ de bataille ; le général Walther fut blessé.

Lorsque la division fut réunie, le général Picard qui la commandait ordonna une 6e charge (2) aux 12 escadrons ayant à leur tête le général Marisy et l'adjudant-commandant Noizet.

Le 5e chasseurs a pris à revers une batterie et l'a emportée. Le général Marisy fut blessé. Le colonel Corbineau ayant eu son cheval tué sous lui, s'est

---

(1) Cette charge porte dans notre récit la dénomination de 1re charge de la division Walther.

(2) Les 6e et 7e charges sont désignées dans notre récit par le nom de 5e charge.

porté du côté de la batterie, a pris un drapean et a été blessé.

Le 2e régiment de hussards, avançant en bon ordre, sut profiter du désordre de l'ennemi en le poursuivant avec avantage, et lui enleva 2 pièces de canon.

La 7e charge faite par les 4e et 5e hussards a eu un grand succès; 5 pièces et une colonne d'infanterie ont été enveloppées. L'infanterie mit bas les armes, se voyant dépassée par le 5e régiment de chasseurs. Le régiment Baüer (1), russe, vint débarasser l'infanterie qui, ayant repris ses armes, nous a tué et blessé beaucoup de monde (2).

La 8e charge (3) a été décisive; elle a fixé en notre faveur l'avantage de la journée; plusieurs pièces de canon furent prises; le 4e régiment de hussards, soutenu par la brigade de dragons commandée par le général Sébastiani, a percé la ligne ennemie, enveloppé l'extrémité de sa gauche, et, secondé par une charge de la division des cuirassiers d'Hautpoul, a fait mettre bas les armes à 1,200 hommes d'infanterie. Le général Sébastiani fut blessé.

Deux nouvelles charges avantageuses ont obtenu à

---

(1) Ce sont sans aucun doute les dragons de Twer.

(2) Le général Picard passe sous silence les manœuvres de notre artillerie. Il laisse le soin de les décrire au général d'artillerie Mossel, chargé de la direction de cette arme.

(3) Cette charge a été désignée par la dénomination de 6e charge.

la division la position de la poste ; elle s'y est formée à une heure après midi, et, sous le feu de 6 pièces des Russes masquées par un rideau, elle a protégé l'arrivée à sa droite de la division de dragons. Bientôt elle a été flanquée à gauche par la division du général Suchet et soutenue par une seconde ligne de la division du général Caffarelli et celle des cuirassiers (1).

La journée a été terminée par une canonnade très-vive de la part des Russes et par des escarmouches continuelles avec les cosaques. La division a bivouaqué en arrière du moulin de Welspilz.

Des prodiges de valeur ont été donnés à la tête de la division dans cette journée par le brave général Kellermann qui la commandait, par le général Marisy et par l'adjudant-commandant Noizet.

Tous les officiers d'état-major ont parfaitement rempli leur devoir et montré bravoure et intelligence.

Le général commandant la division de cavalerie légère,

PICARD.

(1) On voit que la division Kellermann entrait en ce moment dans la composition de la ligne de bataille.

Les cartes principales consultées sont :

	feuilles.
1° Les cartes manuscrites du maréchal Berthier, prince de Neufchâtel, major général de l'armée	8
2° Cartes manuscrites du général de Castres	6
3° Cartes manuscrites du général Bertrand.	4
4° Cartes manuscrites du général Sanson..	7
5° Cartes manuscrites du général Blein...	11
6° Minutes du plan de la bataille d'Austerlitz, levé par les ingénieurs géographes, quelques jours après la bataille..	20

APERÇU

DES MODIFICATIONS

que les inventions modernes

et les armes actuelles peuvent apporter dans la stratégie

et la tactique.

CHAPITRE PREMIER.

POINT DE VUE GÉNÉRAL SOUS LEQUEL NOUS CONSIDÉRONS LES INVENTIONS MODERNES ET LES ARMES ACTUELLES.

« La tactique d'un peuple doit changer
« tous les dix ans. »

(NAPOLÉON.)

Généralités sur l'importance des inventions modernes.

Les considérations qui vont suivre nous sont inspirées par l'indépendance la plus complète de tout esprit d'arme ou d'école et surtout par une étude comparée des changements successifs de la tactique.

« La guerre, dit le général Foy, considérée comme « science technique, a fait des progrès continuels, « mais lents, depuis l'*emploi de la poudre* jusqu'au

« renouvellement du pas égal et au perfectionnement « du système de feu dans les armées prussiennes. Elle « restera stationnaire tant qu'une *découverte capitale* « ne produira pas une *révolution dans les arts*. En « effet, vingt-quatre années de batailles livrées au « monde entier par la plus ingénieuse des nations, « n'ont suggéré aucun changement à l'arme princi- « pale des modernes, le fusil armé de la baïon- « nette, et la tactique n'a guère été poussée au delà « des combinaisons que le grand Frédéric avait ima- « ginées. Mais les applications de la science ont été « variées à l'infini, les idées saines pupularisées, les « préjugés dissipés. »

La différence entre les mots *progrès* et *révolution* est fort grande : Le progrès profite du passé et le continue en l'améliorant, la révolution brise brutalement avec lui.

Or, il n'en est pas de la rayure d'un canon ou de la forme d'un projectile comme de l'invention de la poudre, qui fut une découverte capitale, une révolution. Au contraire, *les chemins de fer*, les *télégraphes* peuvent être considérés comme une *découverte capitale*. Ils pourront produire une révolution dans les procédés stratégiques, mais non pas une révolution aussi complète que l'invention de la poudre. Ils n'influeront qu'indirectement et faiblement sur la tactique des champs de bataille.

La tactique est la combinaison des trois armes, infanterie, cavalerie et artillerie, pendant la bataille.

Elle s'est faite avec plus ou moins d'art, suivant le degré de perfectionnement de chacune des armes. Elle est indispensable à la guerre savante, hors de laquelle il peut y avoir victoire, mais sans résultats matériels, ni politiques, par exemple, la guerre actuelle d'Amérique.

Les guerres de la Révolution et de l'Empire ont créé, entre l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie, une combinaison parfaite, en rapport avec l'état des différentes armes à ces époques ; mais Napoléon dit, dans ses Mémoires, que la tactique d'un peuple doit changer tous les dix ans. Il ne supposait sans doute pas que tous les dix ans les principes fondamentaux de la guerre seraient bouleversés, mais seulement que la combinaison se modifierait par un progrès dans les éléments qui constituent la tactique, progrès de l'un, des deux, ou des trois.

L'artillerie est aujourd'hui l'arme qui a subi le plus de modifications ; ses progrès consistent :

1° Dans une augmentation de portée jointe à un tir plus juste ;

2° Dans une plus grande mobilité.

L'infanterie a été pourvue d'armes de plus longue portée, et a compris qu'il était nécessaire d'obtenir une plus grande mobilité dans ses manœuvres.

La cavalerie, restée stationnaire, se trouve, par conséquent, dans un état d'*infériorité relatif*.

Telle est aujourd'hui la situation des différentes

armes. Toute modification apportée à l'un des éléments change le jeu et transforme le système. L'artillerie et l'infanterie ont fait des *progrès* : donc, la combinaison des armes doit changer.

Changements successifs de la tactique aux différentes époques.

Avant de voir quelles sont les conséquences de ces progrès, nous donnerons quelques détails sur les *changements successifs* de la tactique aux différentes époques, et nous ferons ressortir le bien ou le mal qui en est résulté.

Il fut un temps où l'on voulut remplacer l'homme par des instruments de destruction. Ce fut le génie des Grecs du Bas-Empire. Ils perfectionnèrent les machines et les multiplièrent outre mesure. Bientôt, ils ne virent dans les *progrès* de leur balistique que le moyen de mieux donner la mort et de s'y soustraire. Mais pas une *idée tactique* ne les inspirait. Ce que l'on nommait *progrès* devint un *malheur*, parce qu'il fut détourné de sa marche naturelle. La science périt.

Le chevalier bardé de fer avait été vaincu à Crécy, à Poitiers, à Morat, par de l'infanterie formée en masses profondes. On adopta l'idée des colonnes. En lui même, le principe était bon. C'était un progrès. Mais les novateurs en rendirent l'application mauvaise, par l'exagération. On eut des masses compactes de huit à dix mille hommes. La bataille de Marignan prouva les dangers de cette tactique.

Les Nassau, les Gustave-Adolphe remportèrent des victoires, mais ce fut en abandonnant la route où.

pendant deux siècles, les réformateurs avaient égaré la tactique européenne.

Turenne fut leur élève. Après sa mort, comme après celle de Napoléon, on voulut substituer aux vrais principes *une science nouvelle*. On la nomma guerre de position.

Bientôt la tactique perdit toute sa mobilité ; l'homme fut immolé à la matière : on dédaigna le grenadier et le dragon pour honorer le canon et le bastion ; on prit une demi-lune moins vite que Turenne une province.

L'art de la guerre se perdait, parce que les réformateurs, dans un intérêt de spécialité, et ausi *parce qu'ils ignoraient le maniement des troupes*, avaient mis la tactique en oubli.

Les ingénieurs triomphèrent, mais la science périt.

Lors de la guerre de la succession d'Autriche, on se battit pendant quinze ans en Belgique, sans qu'il y eût aucune affaire réellement décisive.

Frédéric II parut et vainquit l'Autriche et la Russie ; mais il n'obtint ses succès que parce qu'il rendit à la tactique toute son importance, en employant les trois armes suivant le terrain et leur état de perfectionnement.

Les victoires de la Prusse étonnèrent l'Europe, et les réformateurs, au lieu de *raisonner*, se *passionnèrent*.

Ils ne virent que les faits, sans remonter aux causes. Au lieu de chercher à imiter la tactique prussienne,

ils se contentèrent d'adopter le caporalisme de Postdam.

Parmi eux quelques-uns, tels que Guibert, exagérèrent les principes de Frédéric. D'autres, comme Menil Durand et Bohan, n'en avaient que des idées confuses.

Heureusement, deux maréchaux de France, de Broglie et de Rochambeau, surent arrêter le zèle aveugle et les réformes des théoriciens.

Les guerres de la République se firent d'après les principes du maréchal de Broglie.

Napoléon parut, *perfectionna* la méthode, mais ne la *changea* pas. Il fit justice des savantes rêveries de Folard, qui condamnaient la cavalerie.

Plus tard, à Sainte-Hélène, il éleva hautement la voix contre les idées émises par le général Rogniat, dans ses *Considérations sur l'art de la guerre.*

L'auteur remplaçait les régiments par des légions, et sacrifiait la cavalerie.

Quelques généraux qui s'honoraient d'être les disciples militaires de l'Empire, prirent la plume pour opposer aux tendances nouvelles les souvenirs de nos grands jours.

Il est facile de voir qu'en grandissant une chose outre mesure, en en faisant abus, on étouffe le germe du bien et on donne naissance au mal.

Ces leçons de l'histoire prouveront à nos contemporains que ce n'est pas sans dangers que se modifient

les tactiques. Ils sauront qu'avant de rien adopter ou de rien supprimer, il faut *méditer* longuement et sagement et se méfier des réformateurs.

Si au système de l'Empire il est bon d'en substituer un autre, il faut au moins en développer les avantages et attendre les expériences.

Il importe de se montrer toujours très-prudent, très-réservé, lorsqu'il s'agit de changements dans la constitution des armées. Le monument le plus solide peut s'écrouler par le déplacement de quelques pierres.

Une rupture complète avec le passé serait un grand péril pour l'avenir.

Conséquences des inventions modernes.

Les progrès de l'artillerie, comme ceux de la vapeur et de l'électricité, sont le résultat de *calculs* et *méditations;* les conséquences de ces progrès restent dans le *domaine intellectuel.*

Il ne faut pas seulement voir dans l'artillerie une machine infernale qui sème la mort et devant laquelle se fait le vide.

En guerre, quoi qu'il arrive, une machine sera toujours l'accessoire, et l'homme sera le principal. L'esprit est supérieur à la matière, même dans les luttes contre la force brutale.

Si l'homme crée un instrument, ce n'est jamais pour le *substituer* à l'esprit, mais pour en faire un *auxiliaire* de l'esprit.

Les perfectionnements obtenus sont donc un *moyen matériel* mis au *service de la science.*

L'artillerie, malgré les effets de son tir, restera toujours une arme susceptible de *combinaisons tactiques*, associée aux deux autres, manœuvrant avec elles et ne s'en séparant jamais. Rien ne saurait être *détruit* dans le sublime système militaire créé par Napoléon, mais tout, absolument tout, doit y être *perfectionné*.

Les progrès réalisés seront une tactique et une stratégie plus savantes, plus décisives.

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

LIMITES DANS LESQUELLES LES OPÉRATIONS STRATÉGIQUES DOIVENT SE RESTREINDRE.

Si l'on compare les campagnes des grands capitaines de l'antiquité à celles de Frédéric et de Napoléon, on voit qu'à mesure que l'art de la guerre a fait des progrès, la stratégie a été obligée d'adopter des combinaisons moins hasardeuses, de rétrécir et de simplifier ses mouvements, d'avoir en un mot un jeu plus serré.

Au temps d'Annibal, la géographie et les moyens de communication étaient très-imparfaits ; il était possible de traverser des provinces entières sans rencontrer l'ennemi, et l'on était ainsi forcé de lais-

ser une large part au hasard. Aussi voyons-nous ce grand capitaine passer d'Afrique en Espagne, puis dans les Gaules, et de là en Italie. Il entreprend sur un théâtre immense l'expédition la plus *gigantesque* qu'il y ait eu, si l'on tient compte des difficultés surmontées. Cependant elle est couronnée de succès.

Les campagnes les plus savantes de Napoléon, celles où il nous semble qu'il ait déployé le plus de génie, sont les campagnes de 1796 et de 1814. Elles ont lieu sur un théâtre restreint, et les mouvements généraux se rapprochent en quelque sorte de la tactique.

Au contraire, chaque fois qu'il a opéré sur un théâtre trop vaste, qu'il a voulu recourir aux opérations *gigantesques*, il a vu ses calculs perdre de leur force et offrir trop de prises au hasard. Le génie était le même, mais la machine n'était pas maniable.

Ce qui était possible du temps d'Annibal ne l'était plus à l'époque de Napoléon.

Plus que jamais la stratégie sera soumise à *des calculs*; mais ces calculs doivent se faire dans certaines *limites matérielles*. Le grand talent sera de se restreindre dans ces mêmes limites, diminuant ainsi la part laissée au hasard.

SIMPLIFICATION DES OPÉRATIONS.

Pendant longtemps les opérations stratégiques fu-

rent très-compliquées, très-confuses, et demandèrent beaucoup de temps.

Il était fort difficile de suivre les mouvements généraux de l'adversaire au milieu d'une foule de renseignements contradictoires.

Napoléon imprima aux opérations une clarté, une décision, une précision inconnues avant lui. Personne n'a jamais mieux vu par les yeux de l'esprit, par l'ensemble de tout un raisonnement, ce que le vulgaire considère comme une inspiration; personne n'a jamais su tirer un meilleur parti des circonstances stratégiques.

Pour se convaincre de ce fait, il n'y a qu'à mettre les opérations stratégiques d'Austerlitz en regard de celles de Zorndorf.

Une telle comparaison contribue à faire prévoir les opérations stratégiques de l'avenir.

La géographie militaire, les télégraphes et d'autres inventions modernes, mettent à même d'avoir les renseignements les plus divers, les plus *précis* sur les *mouvements généraux de l'ennemi*. Ils faciliteront sur le théâtre des opérations les *reconnaissances stratégiques*.

Lorsque toutes les puissances seront arrivées à peu près au même degré de perfectionnement, les généraux en chef verront mieux l'ensemble des opérations.

Chacun connaîtra ses propres avantages et ses pro-

pres défauts, sans pour cela ignorer ceux de l'adversaire.

Cette *lumière* jetée sur les opérations stratégiques empêchera les deux partis de tenter de *trop grands mouvements* où ils pourraient se compromettre.

Frédéric allait d'Olmütz à Custrin sans avoir éprouvé nulle part une résistance sérieuse. Il opérait une marche de flanc en présence des Russes, et se plaçait entre deux fractions de leur armée.

Napoléon passait le Saint-Bernard et exécutait les marches de flanc d'Ulm et d'Iéna.

Aujourd'hui de telles manœuvres seraient fort dangereuses, quelquefois même impraticables. Il faut donc *simplifier* le plus possible les opérations stratégiques.

ADMINISTRATION DES ARMÉES.

Influence des Chemins de fer sur l'Administration des armées.

Les chemins de fer rendront plus facile pour le général en chef la nécessité de nourrir tant d'hommes et d'animaux.

Marine à vapeur.

Lorsque les armées opéreront à proximité de la mer ou d'un grand fleuve, la marine à vapeur sera d'un grand secours pour le transport des vivres et surtout du matériel d'une armée.

Réquisitions.

Néanmoins, l'utilité que l'on peut retirer des chemins de fer, de la marine à vapeur et des canaux pour les transports, ne doit pas nous faire perdre de vue que le système des *réquisitions* servira toujours

de base aux approvisionnements, parce qu'il allège les *impedimenta* et que les armées ont plus que jamais besoin de *mobilité*.

Les conserves alimentaires et les vivres ou fourrages comprimés ne seront qu'accessoires, si ce n'est dans les siéges et les opérations maritimes. Conserves alimentaires. Vivres, fourrages comprimés

DES CHEMINS DE FER DANS L'OFFENSIVE OU LA DÉFENSIVE.

Les chemins de fer donneront à l'offensive une rapidité foudroyante. Offens

En 1859, huit jours suffirent à l'armée française pour entrer en Italie.

Des rails ways provisoires pourront être construits pour relier l'armée à sa base d'opération. On trouve un exemple de cet emploi des chemins de fer dans la guerre d'Amérique.

En s'établissant devant Pétersburg, le général Grant construisit un rail way, long de quinze kilomètres, dans l'espace de onze jours, sans qu'il eût été fait aucune étude ou travail préalable. Les remblais avaient été remplacés par des ponts en chevalets et l'on avait évité les déblais en contournant les pentes.

On se rappelle également le chemin de fer créé par les alliés à Kamiech pendant le siége de Sébastopol.

Dans la défensive, on pourra tirer, à un moment Défensive.

donné, d'arsenaux souvent fort éloignés, des moyens matériels immenses qui, établis sur une bonne position défensive, décideront quelquefois du succès.

Un rail way, disposé parallèlement et en arrière d'une ligne de défense importante, pourrait être d'un avantage énorme en transportant rapidement les réserves sur les points les plus menacés.

Les chemins de fer paraissent devoir jouer un plus grand rôle dans la défensive que dans l'offensive, parce qu'il sera souvent facile à une armée de les détruire, au moins pour quelques jours, à mesure qu'elle se retirera.

Transport des réserves.

Lorsque, dans le cours des opérations, les chemins de fer ne pourront servir qu'au transport d'une partie des troupes, il sera plus avantageux de les affecter à celui des réserves, qui arriveront ainsi toutes fraîches sur le champ de bataille.

DE LA PLUS GRANDE CONCENTRATION DES ARMÉES.

Les chemins de fer permettront aux armées de se concentrer très-rapidement sur des points *faciles à déterminer d'avance.*

Elles viendront tout naturellement se grouper autour des lignes ferrées qui leur offrent des facilités de transport de toutes espèces. La rapidité indispensable de leurs mouvements les empêchera de trop s'étendre et de perdre ainsi un temps précieux.

Au reste, cette grande concentration, aujourd'hui la conséquence forcée des chemins de fer, n'est pas

un système nouveau. Elle fut adoptée par Napoléon en 1796.

Nos généraux de la République, croyant que déborder l'ennemi était l'avoir vaincu, étaient portés à trop s'étendre. Dans les campagnes du Rhin, de 1795 et 1796, leurs armées opéraient sur plusieurs lignes parallèles, à une ou deux marches les unes des autres.

Napoléon renversa ce système vicieux ; il dissémina les troupes loin de l'ennemi, seulement pour leur procurer des vivres et du repos, et, chaque fois qu'il devait combattre, *marcha concentré, afin d'engager simultanément l'action sur les points décisifs.*

« La tactique, dit Carrion-Nisas, fut plus que ja-
« mais dans les jambes. Le mérite fut d'être toujours
« *ensemble*, de se porter *en masse* avec rapidité
« d'un point à un autre, de savoir être toujours
« le plus fort sur les points où l'on se portait, de
« chasser l'ennemi sans cesse de poste en poste, en
« ne lui donnant le temps de s'établir nulle part,
« en profitant de toutes les chances qu'offrait conti-
« nuellement à nos armées l'organisation précaire
« et momentanée de l'ennemi. »

IMPORTANCE ACTUELLE DES OPÉRATIONS TACTIQUES.

La *concentration* des armées, la *vitesse* avec laquelle elles s'avancent l'une contre l'autre, et la lumière que

les inventions modernes jettent sur le théâtre de la guerre, auront pour conséquence de diminuer la durée des opérations stratégiques.

Les deux adversaires amenés très-rapidement en présence auront recours à de *grandes batailles* décidant à elles seules du sort de la guerre, sans qu'elles soient précédées de *combats partiels* influant peu sur le reste des opérations.

On conçoit dès lors que les inventions modernes auront pour résultat d'augmenter l'importance des *opérations du champ de bataille*, c'est-à-dire de la *tactique*.

LIGNES INTÉRIEURES.

Développement de l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

Par suite de la grande mobilité de l'artillerie actuelle et de la multiplicité des voies de communication dans toute l'Europe, de petites armées opérant sur des lignes intérieures pourront développer l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

Une telle combinaison donnera la faculté d'accepter le combat sur une position choisie d'avance ou d'éviter la lutte, de retarder la marche de l'ennemi et de lui porter des coups sensibles sans compromettre son propre sort. On procédera par des coups rapides, de véritables surprises.

En 1814, l'effectif de la cavalerie fut *un instant sur certains points*, de plus du quart des troupes à pied.

L'artillerie et la cavalerie eurent une large part aux

succès de Champ-Aubert, Montmirail, Château-Thierry et Vaux-Champs.

MARCHES STRATÉGIQUES DE FLANC.

Les armées actuelles étant très-concentrées, le *front d'opération* tend de plus en plus à se retrécir.

Les bases d'opération seront quelquefois moins bien couvertes.

On conçoit alors que les *bases d'opération* seront moins bien couvertes que sous la République et l'Empire, où les *fronts d'opération* avaient souvent cinquante ou cent lieues d'étendue.

Préparation des marches stratégiques de flanc.

Quelquefois on profitera de la trop grande *concentration* des armées pour exécuter des *marches stratégiques de flanc* comme celle d'Ulm.

Une réserve de cavalerie associée à de *l'artillerie* préparera l'exécution de cette marche.

S'emparant des ponts, des défilés, elle isolera l'ennemi comme le fit Murat à Wertingen.

Pointes faites sur les lignes d'opération de l'ennemi.

Souvent, au lieu d'avoir recours à une marche stratégique de flanc dans laquelle toute l'armée pourrait se trouver compromise, ou se contentera de lancer sur les flancs et sur les derrières de l'ennemi des corps isolés de cavalerie et d'artillerie. Ces corps exécutant une pointe très-rapide sur les lignes d'opération de l'adversaire, couperont ses rails ways, détruiront les ouvrages d'art et incendieront les magasins. Presque toujours ils amèneront dans les mouvements de l'en-

nemi une sorte d'hésitation, dont un chef habile saura tirer parti.

Les armées actuelles sont des colosses que l'on ne peut souvent aborder que de *front*. Il faut donc empêcher ces colosses de nous étreindre.

Ces pointes faites par la cavalerie ne sont pas un système nouveau. Imaginées par Gustave-Adolphe et mises en usage par Charles XII, elles sont employées aujourd'hui en Amérique par la cavalerie.

RETRAITES.

Une réserve de cavalerie est toujours indispensable pour couvrir une retraite. Sans elle, toute défaite devient mortelle.

Cette réserve sera quelquefois obligé de se sacrifier comme les cuirassiers autrichiens à Ratisbonne, en 1809, comme les cuirassiers et les chasseurs des généraux Espagne et Lassalle à Essling.

Associée intimement aux réserves de cavalerie, l'artillerie complètera avantageusement cette pensée de Decker : « L'artillerie d'arrière-garde doit songer « non pas à sa propre conservation, mais à celle de « l'armée, et être résolue à se sacrifier pour le « salut général. »

Il est à remarquer que les retraites les plus fameuses par leurs combinaisons tactiques n'ont pu

être menées à bonne fin, surtout chez les étrangers, sans une cavalerie nombreuse et bien conduite.

Dans les guerres de la République, les alliés durent souvent leur salut à la supériorité de leur cavalerie.

Après Bautzen, les alliés arrêtèrent notre poursuite par le combat de Haynau, où la cavalerie joue le rôle le plus remarquable.

A Hanau, l'armée française fut sauvée par l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

POURSUITES STRATÉGIQUES.

Nécessité d'une réserve de cavalerie dans les poursuites.

« Un ennemi en fuite, dit le maréchal Marmont, « peut toujours se rallier quand on ne l'atteint pas « rapidement au moment du désordre. »

On ne pourra donc tirer de la victoire tout le parti possible qu'au moyen d'une réserve de cavalerie. Les batailles gagnées sans cavalerie seront toujours stériles ; on ne fera que refouler l'ennemi sans le détruire.

Il n'y a qu'à mettre en regard Iéna avec Lutzen, l'Alma et Solferino. A Ligny, en 1815, une réserve de cavalerie lancée contre les Prussiens aurait produit des merveilles.

Elle eût accéléré leur retraite, complété la victoire et empêché d'une manière certaine Blücher de se réunir à Wellington.

Association de la cavalerie et de l'artillerie.

Aujourd'hui, en raison de la grande mobilité de l'artillerie et du développement du système des communications, la cavalerie, associée d'une manière ingénieuse à l'artillerie, imprimera aux opérations de la poursuite une décision telle que l'ennemi en sera comme désarmé, ainsi que cela arriva après Iéna.

CONCLUSIONS.

1° Les opérations stratégiques seront plus promptes et souvent simplifiées.

2° On développera l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

3° Le sort de la guerre se décidera plus que jamais dans les grandes batailles. La tactique reste donc la science importante.

CHAPITRE III.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA TACTIQUE.

RECONNAISSANCES TACTIQUES.

es champs
e bataille
ont agrandis

Les champs de bataille semblent avoir grandi dans tous les sens :

En longueur, par le développement des armées modernes et la difficulté des mouvements tournants (Voir page 405.)

En largeur, par la grande portée des armes actuelles, qui force à s'engager de plus loin.

Le théâtre de l'action embrassera donc des zones immenses, dont le champ de bataille de Solferino peut donner une idée.

n de temps
sé aux chefs
pour
reconnaître.

Autrefois, les armées s'observaient souvent pendant plusieurs jours avant d'en venir aux mains, parce que leur concentration n'était pas faite.

A Austerlitz, Napoléon attend Davout et Bernadotte.

Désormais, au contraire, les armées marchant toujours concentrées et s'avançant très-rapidement l'une contre l'autre, resteront rarement en présence sans engagement immédiat.

Le temps laissé au chef pour prendre des dispositions sera donc fort court.

Complication des opérations tactiques.

Les combinaisons tactiques basées sur l'étude d'un terrain immense et conçues en très-peu de temps, deviendront évidemment plus compliquées.

Le général en chef se rendra moins facilement compte des opérations *tactiques*, tandis que le fait contraire se produira *en stratégie*.

Des batailles de rencontre

« La force d'une armée, dit Napoléon, comme la « quantité de mouvement en mécanique, s'évalue par « la masse multipliée par la vitesse. »

Aujourd'hui des armées considérables s'avancent l'une contre l'autre avec une rapidité incomparablement plus grande qu'autrefois.

La masse et la vitesse ayant été toutes deux augmentées, il y aura nécessairement un *choc* plus *violent*. Marchant plus *concentrées* qu'autrefois, les armées actuelles ne pourront en effet *s'éclairer très-loin*.

Lorsque la cavalerie découvrira l'ennemi, on aura à peine le temps d'étudier un immense théâtre et de prendre ses dispositions.

Au commencement d'une campagne, il y aura peut-être des batailles de *rencontre ;* les deux armées se heurteront en pleines marches, en pleines opérations.

De la cavalerie légère.

Le maréchal de Saxe écrivait dans une lettre au roi de Suède :

« Une armée dénuée de cavalerie légère, ou qui « n'en a pas suffisamment pour tenir tête à celle de « l'ennemi, peut se comparer à un homme armé de « toutes pièces qu'on mettrait aux mains avec une « troupe d'écoliers qui n'auraient pour armes que « des mottes de terre. Cet *Hercule* serait bientôt « obligé de se retirer hors d'haleine et couvert de « honte et de confusion. »

Ce principe ne s'applique-t-il pas avec beaucoup d'à-propos aux armées modernes?

Celles-ci, concentrées en masses énormes, ne forment-elles pas de véritables *colosses*, qui se heurteront confusément l'un contre l'autre, s'ils n'ont pour les éclairer une nombreuse cavalerie légère?

Il sera indispensable de faire sillonner, au loin et dans tous les sens, le théâtre présumé de l'action, afin que le chef puisse avoir des données certaines pour l'établissement de son plan.

Aérostats.

Les aérostats, employés comme à Fleurus, seraient aujourd'hui de la plus grande utilité, en facilitant dans beaucoup des circonstances l'étude d'un champ de bataille vaste et compliqué.

INTERVENTION DU CALCUL DANS LES OPÉRATIONS TACTIQUES.

On est en droit de dire :

Les chemins de fer ayant diminué le temps pendant lequel les adversaires resteront en présence, ont rapproché en quelque sorte les distances ; il sera donc plus facile de déterminer le lieu où se produira le choc.

Les lignes ferrées n'étant pas encore très-multipliées, une étude approfondie des différents réseaux mettrait à même de déterminer assez exactement les futurs champs de bataille.

Les bases de ces problèmes seraient ;

1° Les limites que peuvent atteindre les *transports*.

2° L'étude des points *de concentration* des nœuds de plusieurs chemins de fer, etc., et des relations qu'ils peuvent avoir avec la configuration générale du pays. On serait aidé dans ce travail par les progrès actuels de la géographie et de la topographie.

3° Des données de temps, de distance et de vitesse.

On voit qu'aujourd'hui, en s'appuyant sur le terrain et le calcul, il serait peut-être possible de diminuer la part laissée aux circonstances et au hasard.

DES RÉSERVES.

Turenne et les grands généraux qui précédèrent Frédéric manœuvraient d'une façon si serrée, leurs calculs étaient si précis, leur terrain si limité, qu'ils ne donnaient, pour ainsi dire, rien au hasard. Cette méthode rendait les réserves inutiles. Elles se trouvaient tout naturellement dans la seconde ligne, dont les combinaisons étaient les conséquences des mouvements de la première.

Frédéric II changea le système de guerre et donna une grande mobilité à ses armées en manœuvrant devant l'ennemi, mais son génie n'alla pas jusqu'à deviner l'art des réserves,

Pendant les guerres de la Révolution, les armées n'avaient que des réserves insignifiantes. « J'ai vu, « dit le général Jomini, en 1796, à l'armée du Rhin, « ce que l'on nommait pompeusement la réserve de « cavalerie et qui formait à peine une faible bri- « gade (1,500 chevaux). Dix ans après, j'ai vu les « mêmes réserves fortes de 15 à 20,000 chevaux, « tant les idées et les moyens avaient changé. »

Napoléon est donc le créateur des *réserves*, c'est à lui également qu'est due, en France, l'organisation des cuirassiers.

Tout son système de guerre est en partie basé sur l'emploi des réserves, dans lesquelles les cuirassiers

forment l'élément cavalerie et la Garde impériale l'élément infanterie.

Cela est si vrai, que Napoléon n'avait pas voulu de cuirassiers dans sa Garde impériale. Les régiments de cuirassiers de la ligne étaient, un jour de bataille, mis au rang de la Garde, puisqu'ils étaient la réserve de l'armée.

Toutes les campagnes de l'Empire se font avec des réserves. Il n'y a pas une campagne sans *réserve stratégique*, par une bataille sans *réserve tactique*.

Les maréchaux, les divisionnaires sont tous fidèles à ce système.

« L'art de bien diriger une bataille, dit Marmont, « consiste particulièrement dans l'emploi judicieux « et fait à propos de ses réserves; le général qui, « dans une bataille bien disputée, a des troupes fraî- « ches et disponibles à la fin de la journée, quand « son adversaire a fait donner toutes les siennes, est « à peu près certain de la victoire. »

Gouvion Saint-Cyr rapporte une conversation qu'il eut avec l'Empereur : « Ce n'est qu'à la fin « de la journée, dit Napoléon, quand je m'aperçois « que l'ennemi fatigué a mis en jeu la plus grande « partie de ses moyens, que je ramasse ce que j'ai « en réserve pour lancer sur le champ de bataille « une forte masse d'infanterie, de cavalerie et d'artil- « lerie. L'ennemi n'ayant *pas prévu*, je fais un *événe- « ment* ; par ce moyen j'ai presque toujours obtenu « la victoire. »

La *décision* imprimée aujourd'hui à toutes les opérations a augmenté la part laissée à l'*imprévu*. Les réserves sont donc plus indispensables que jamais.

PROPRIÉTÉS GÉNÉRALES DES DIFFÉRENTES ARMES.

L'infanterie jouit de deux propriétés, *feu* et *choc*.

L'artillerie possède au suprême degré le *feu* qui manque à la cavalerie, et celle-ci porte au plus haut point le choc dont l'artillerie est dépourvue.

La guerre se fait par le *feu* et par le *choc*; les mouvements devant l'ennemi ne sont le plus souvent que la liaison entre l'un et l'autre.

Le *tir*, meilleur aujourd'hui, ne sort pas de sa sphère, il ne change pas de nature, il reste *tir* et ne devient pas *choc*.

La perfection d'un des éléments n'empêche pas l'autre d'être indispensable.

RÔLE ACCESSOIRE OU PRINCIPAL JOUÉ ALTERNATIVEMENT PAR CHACUNE DES ARMES.

« Chaque arme, après avoir été *accessoire*, doit « devenir à son tour *principale*, parce qu'il y a des « circonstances où un effet *particulier* doit être pro- « duit. Ainsi des réserves de cavalerie sont indis- « pensables, soit pour combattre des masses de « cavalerie, soit pour se précipiter sur des corps « d'infanterie mal soutenus, soit pour couvrir de

« l'infanterie en désordre, soit pour enlever les bat-
« teries, etc.

« Cette cavalerie doit être appuyée et soutenue par
« une artillerie qui lui appartienne et concoure selon
« les circonstances au résultat que l'on veut obtenir.

« La cavalerie est ici *principale* et l'artillerie
« *accessoire*. Mais vient le tour de celle-ci pendant la
« bataille : l'artillerie de réserve, employée à pro-
« duire un grand effet dans un moment donné et
« sur un point déterminé, devient tout à coup l'arme
« *principale*, elle écrase l'ennemi de son feu ; vient
« ensuite l'infanterie qui complète le désordre ; la
« cavalerie, intervenant, achève la destruction et
« assure la victoire.

« Je n'entre pas dans les détails qui établissent
« dans quelles circonstance l'artillerie est chargée
« de jouer un rôle *exclusif* ; mais j'en ai dit assez
« pour conclure que chaque arme doit être à
« son tour *accessoire* et *principale*, et si l'artillerie
« doit agir sur un point isolé, les troupes d'infanterie
« et de cavalerie destinées à la protéger et à la
« mettre en sûreté doivent lui *subordonner* tous leurs
« mouvements. » (Marmont, *Esprit des institutions militaires.*)

CHAPITRE IV.

ARTILLERIE.

I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

PERFECTIONNEMENTS ACTUELS.

Canons rayés. Progrès des projectiles.

Aujourd'hui toutes les puissances de l'Europe ont adopté les canons rayés. L'artillerie a progressé : 1° en portée ; 2° en mobilité.

La forme sphérique des projectiles a été remplacée à peu près partout par la forme ogivale.

On a admis en principe que tous les projectiles devaient éclater. Ils remplissent donc à la fois le double rôle de boulet et d'obus.

BOULETS.

L'usage des boulets consiste dans le tir de plein fouet et le tir à ricochet, ou à boulets roulants.

Tir de plein fouet. Les projectiles rayés ayant une vitesse initiale limitée, moins grande que celle des projectiles sphériques, leur trajectoire est peu tendue.

Dans ces conditions, pour obtenir un tir de plein fouet efficace, il faut avoir recours à une *appréciation* très-exacte de la *distance.*

Tir à ricochet. Les ricochets des boulets rayés sont assez réguliers. Le projectile conserve trop de vitesse dans ses premiers bonds. Leur amplitude est en conconséquence trop élevée et trop longue. (Voir planche XXI.)

Tir à boulets roulants. Aux derniers bonds, si le projectile ne s'enterre pas, sa forme lui fait perdre beaucoup de sa vitesse et de sa force, rendant ainsi le tir à boulets roulants insignifiant.

Les anciens projectiles perdaient plus de leur vitesse avec la distance à laquelle ils étaient lancés. L'amplitude des ricochets était en conséquence moins élevée et moins longue. La forme sphérique faisait cependant conserver aux boulets assez de vitesse pour fournir un grand nombre de ricochets.

Aux distances de 1,000 ou 1,400 mètres, le tir à boulets roulants, qui ne nécessitait pas une *appréciation exacte de la distance*, couvrait une zone très-large de

projectiles bondissant sur le sol à hauteur d'homme, fouillant parfaitement les petits mouvéments de terrain et présentant somme toute beaucoup d'effet.

Les projectiles rayés ont une dérivation constante vers la droite. On l'a corrigée dans le tir de plein fouet au moyen d'une hausse latérale inclinée.

Mais cette dérivation exerce encore son action sur le projectile après les ricochets. En outre, l'angle d'incidence et celui de réflexion présentent entre eux, à droite et à gauche du plan de tir, d'après la nature du terrain et les obstacles au point de chute, des déviations latérales beaucoup plus grandes qu'avec les projectiles sphériques.

Des expériences sur les projectiles rayés ont démontré :

1° Que la portée totale diminue à mesure que la distance à laquelle on tire est plus petite;

2° Que les ricochets sont d'autant plus nombreux que la distance à laquelle on tire est plus faible ;

3° Que dans le tir aux différentes distances, l'amplitude du premier bond entre le premier et le deuxième point de chute est plus grande que celle des bonds suivants, qui deviennent successivement de plus en plus petits.

En outre, les expériences sur le canon de 4 rayé ont prouvé que les ricochets ne pouvaient guère aller au delà de 2,000 mètres. (Voir planche XXI.)

OBUS.

Les projectiles actuels peuvent lancer des éclats à d'assez grandes distances (jusqu'à 300 mètres.)

Il existe deux modes d'éclatement.

1° Fusée *fusante*. Elle est telle que le projectile éclate après avoir parcouru une partie déterminée de la trajectoire. Le mode de fabrication et de conservation de cet engin, ainsi que son usage, reposent sur des données très-délicates.

2° Fusée *percutante*. Cette fusée fait éclater le projectile presqu'aussitôt après son contact avec le sol. Elle est peut-être celle qu'il serait le plus avantageux d'adopter; mais, jusqu'ici, aucun système parfait n'a paru ni en France ni à l'étranger.

On a été arrêté par les dangers que présentent les fulminates dans les transports.

Canons rayés se chargeant par la culasse.

Les canons rayés se chargeant par la culasse n'offriront pas un tir plus rapide que celui des canons ordinaires.

En effet, il sera probablement toujours nécessaire de les écouvillonner, ainsi que cela a lieu pour le canon prussien.

Le temps du pointage est plus long que celui de la charge, et dans les canons ordinaires ces deux opérations peuvent se faire en partie simultanément.

État actuel des projectiles rayés.

On voit que les projectiles rayés sont aujourd'hui loin d'être arrivés au terme de leurs progrès.

Imparfaits comme boulets, parce que la trajectoire n'est pas assez tendue et que le tir à boulets roulants est insignifiant, ils n'ont pas encore acquis toute l'efficacité que l'on peut obtenir du tir à obus.

Actuellement les seuls avantages incontestables de l'artillerie sont la grande portée de plein fouet et l'usage constant de projectiles creux.

PORTÉE ET JUSTESSE DES PROJECTILES RAYÉS.

Le canon rayé peut porter à des distances incomparablement plus grandes que le canon à âme lisse. Portée.

La portée totale des pièces actuelles de campagne (canon rayé de 4) est de 2,500 mètres ; mais, pour l'atteindre, il faut que le projectile décrive une courbe très-élevée. Si le projectile n'éclate pas, la zone dangereuse se réduit à un point, à quelques mètres au plus.

La justesse du tir repose essentiellement, ainsi que nous l'avons vu plus haut, sur une appréciation de distance qu'une multitude de circonstances fortuites viendront contrarier à la guerre. Cette appréciation ne peut, en effet, s'obtenir qu'au moyen d'instruments imparfaits, qui ne peuvent être employés sur le champ de bataille. (Stadia, etc.) Appréciation de la distance.

Aux grandes distances, le fantassin ou le cavalier sont vus sous un angle très-faible, fort difficile à apprécier exactement. La fumée, un ciel couvert, le brouillard, la pluie, la poussière, la végétation, les

mouvements du sol se réuniront pour dérober l'adversaire à la vue. Les plaines du camp de Châlons, qui passent pour être peu accidentées, masquent assez souvent des troupes à de faibles distances, derrière les plis du terrain.

A Hohenlinden, le tir à longue portée eût été illusoire.

A Austerlitz, ainsi que nous l'avons déjà vu, il n'eût influé que sur des manœuvres de détail.

Rectifications.

A de grandes distances, il sera impossible de juger des résultats du tir, de se rendre compte de l'effet produit et d'opérer des rectifications. En tirant un peu bas, le projectile ricoche en avant du but et fait jaillir la poussière au point de chute. On peut ainsi savoir comment le pointage doit être dirigé. Mais à de très-grandes portées, comment voir si la poussière soulevée est en avant ou en arrière du but et à quelle distance ?

Une foule de projectiles s'enterreront donc sans que les batteries qui les lancent puissent savoir si le but est atteint.

Les fusées percutantes pourront, il est vrai, servir à déterminer plus exactement le point de chute ; néanmoins, le feu de projectiles se confondra parfois avec celui des pièces ennemies.

Supériorité des canons rayés sur les pièces anciennes.

Les projectiles rayés ont de plein fouet et par leurs éclats une grande efficacité aux distances comprises entre 1,500 et 2,500 mètres, portées auxquelles l'artillerie ordinaire était tout à fait impuissante.

Dans la zone comprise entre 1,000 et 1,400 mètres, les projectiles sphériques (canon obusier de 12) agissaient soit comme obus, soit comme boulets roulants.

Comme *boulets* roulants, ils fouillaient mieux le terrain que les projectiles rayés, mais tous n'étaient pas appelés à éclater.

Ceux qui, du moins, jouaient le rôle d'*obus* produisaient plus d'effet, parce qu'ils rasaient davantage le sol.

Ce n'est qu'à 1,000 ou 1,200 mètres environ que la supériorité de l'artillerie rayée sur l'artillerie ancienne commence à se faire sentir. En deçà de ce point, les deux artilleries se valent au point de vue de l'efficacité du tir.

A 400 ou 500 mètres on entre dans la zone de la mitraille.

Le vent, conséquence des rayures, et la diminution de la charge rendent le tir des boîtes à balles lancées par les pièces rayées moins efficace que celui des mêmes projectiles lancés par les canons à âme lisse.

L'ARTILLERIE SE MASSERA DAVANTAGE.

Emploi de l'artillerie en masse.

« La mêlée une fois établie, celui qui a l'adresse « de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi « sur les points les plus importants une *masse inopinée* « *d'artillerie* est sûr de l'emporter. Voilà quel est le « grand secret et la grande tactique. » (NAPOLÉON.)

Dans la *défensive*, l'artillerie employée en masse est parvenue souvent à arrêter les mouvements offensifs de l'ennemi.

A Eylau, le corps d'attaque d'Augereau fut presque anéanti par les feux de 72 pièces russes.

Dans l'*offensive*, l'artillerie réunie en grandes batteries, offre un moyen très-efficace de préparer les mouvements du corps d'attaque et de le soutenir dans ses manœuvres.

A Wagram, 100 pièces de canon permettent à la colonne de Macdonald d'entrer en ligne et protégent ses flancs

L'artillerie recherchera avec plus de soin les bonnes positions.

La grande portée de l'artillerie actuelle l'amènera nécessairement à rechercher avec plus de soin qu'autrefois les positions où elle pourra user de son tir dans les limites les plus larges.

On conçoit dès lors que l'artillerie aura une tendance à se masser sur celles qui paraîtront les plus avantageuses.

Influence de la mobilité sur les masses.

« Le rôle de l'artillerie à la guerre, dit le maréchal « Marmont, a acquis chaque jour plus d'importance, « en raison non-seulement de son augmentation, mais « encore de sa grande *mobilité* qui permet de com- « biner ses mouvements à l'infini. Cependant il y a « des limites à cette mobilité, qui donne le moyen de « *rassembler sur un point donné une grande masse* « *d'artillerie.* »

Les limites de la mobilité de l'artillerie ont été reculées ; on conçoit donc qu'elle peut se rassembler

en masses énormes sur les positions les plus avantageuses.

Inconvénients de l'artillerie réunie en trop grande masse sur un même point.

L'accumulation de l'artillerie sur un même point du champ de bataille présente souvent de graves difficultés pour les déploiements des batteries. Les troupes qui doivent seconder l'artillerie sont parfois gênées dans leurs mouvements.

A Wagram, les 100 bouches à feu qui formaient la batterie du centre eurent de la peine à exécuter les mouvements nécessaires pour laisser entrer en ligne la colonne de Macdonald.

Chaque fois que l'on massera de l'artillerie sur un point, il faudra prévoir si les embarras d'une trop grande agglomération seront compensés par les avantages de la position.

La mobilité des pièces actuelles rend plus rapide et par conséquent moins critique le moment des préparatifs de ce combat d'artillerie. Néamoins les batteries placées les premières commenceront vivement le feu, afin d'attirer sur elles l'attention de l'ennemi, et de permettre aux autres batteries de prendre position avec moins de danger.

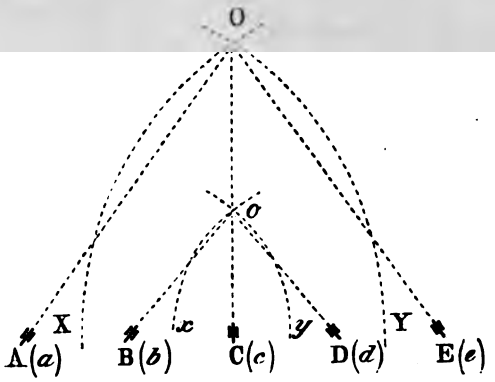
L'ARTILLERIE AURA UNE PLUS GRANDE FACILITÉ POUR CONCENTRER SES FEUX.

rtance feux ..rgents.

« On se bat à coups de canons comme à coups de « poings, et en bataille comme en siége, l'art consiste « à présent à faire converger un grand nombre de « feux sur un même point. » (NAPOLÉON.)

Cette disposition offre l'avantage de prendre obliquement les lignes ennemies, d'avoir des feux croisés et de laisser des intervalles pour le passage des troupes du corps d'attaque.

Elle fut employée à Austerlitz par les batteries du 4e corps et les 24 pièces d'artillerie légère de la Garde.



A Lutzen, les Français dirigèrent contre les villages de Gross-Gœrschen et de Kaya deux batteries, l'une de 70, l'autre de 32 pièces. Les feux croisés de ces batteries opérèrent dans les lignes alliées une trouée qui décida de la victoire.

La grande portée des pièces actuelles permettra aux batteries de mieux se flanquer entre elles et augmentera ainsi la puissance de concentration des feux.

La grande portée des pièces augmente la puissance deconcentration de feux.

Étant donné les batteries *a*, *b*, *c*, *d*, également espacées et armées de pièces anciennes ; les batteries (A, B, C, D), situées dans les mêmes positions, mais armées de pièces rayées ; *bo* et *do* représentant les portées totales des pièces anciennes, BO et DO les portées totales des pièces rayées, on aura deux zones *xoy* et XOY, qui sont entre elles comme les carrés des rayons ou des portées.

Or, ces deux zones représentent les surfaces sur lesquelles les batteries anciennes et rayées peuvent concentrer les feux, par conséquent la *puissance* de concentration des feux de chacune d'elles. On est donc en droit de dire : *Les puissances de concentration des pièces sont entre elles comme les carrés des portées.*

DÉVELOPPEMENT DE LA HARDIESSE DE L'ARTILLERIE.

« Les batteries doivent être placées dans les posi-
« tions les plus avantageuses et le plus en avant pos-
« sible des lignes de l'infanterie et de la cavalerie,
« sans cependant qu'elle puissent se trouver compro-
« mises. » (NAPOLÉON.)

L'artillerie, pour user de sa *portée* dans les limites les plus larges, a besoin de bonnes positions.

Conséquences des progrès de l'artillerie.

Ne serait-il pas alors avantageux de lui donner une grande *hardiesse?* En évitant de trop l'enchaîner au reste de l'armée, elle pourrait, par le choix de positions en apparence hasardeuses, tirer de sa portée tout le parti possible.

Le second des progrès, la *mobilité*, serait en quelque sorte le complément du premier, *la portée*. Grâce à cette mobilité, l'artillerie pourrait souvent être *hardie sans grand danger*.

L'ennemi, en effet, hésitera à détacher, à plusieurs kilomètres, des troupes qui risqueront d'être coupées du corps principal, sans cependant avoir de grandes chances de s'emparer de la batterie, car celle-ci peut se *dérober* au moment décisif si elle est soutenue.

Développement du rôle offensif de l'artillerie.

Le rôle *offensif*, peu en rapport avec un matériel lourd et incomode, fut longtemps méconnu.

Frédéric créa l'artillerie à cheval, donna de la mobilité à ses pièces, mais fit faire moins de progrès à l'artillerie qu'aux autres armes, parce que, dans sa tactique, elle ne jouait qu'un rôle secondaire. Les Prussiens, marchant en lignes minces, compassées, soudées pour ainsi dire les unes aux autres, l'artillerie devait les soutenir et se trouvait gênée dans sa marche et son action. Elle n'était alors qu'une *auxiliaire* et non une *arme*.

Privée d'indépendance, et d'une mobilité suffisante, tout progrès lui était impossible.

Au contraire, sous la République et l'Empire, le

rôle offensif de l'artillerie, se prêtant à la tactique de cette époque, prit très-rapidement son essor. Nous en trouvons des applications heureuses à Friedland, à Wagram, à Hanau.

Désormais, cette hardiesse extrême imprimée à l'artillerie aura pour conséquence de développer *son rôle offensif*.

La grande mobilité dérangeant continuellement chez l'adversaire le calcul des distances, devenu une opération bien plus importante qu'autrefois, l'artillerie pourra prendre des positions avantageuses sans se compromettre sérieusement.

EMPLOI PLUS FRÉQUENT DES FEUX D'ÉCHARPE ET D'ENFILADE.

Importance du tir d'écharpe.

« L'effet moral produit sur les troupes par l'artil-
« lerie qui les prend de flanc et de revers est incal-
« culable. Il est rare que les plus vaillants soldats
« n'en soient pas étonnés ou ébranlés. » (JOMINI.)

Souvent, des batteries établies dans des positions où elles pouvaient user du tir d'écharpe, ont contribué puissamment au gain d'une bataille.

A Marengo, le désordre occasionné par l'artillerie de Desaix, dans la colonne de Zach, qu'elle prenait d'écharpe toute entière, fut prodigieux.

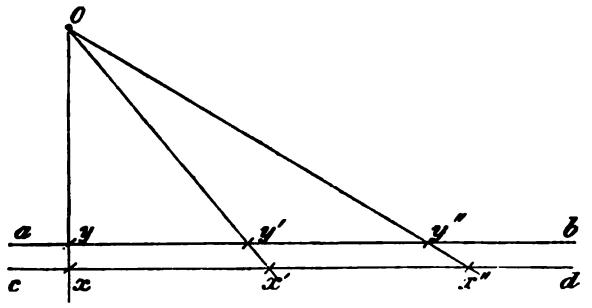
A Ligny, Napoléon prépara, par des feux d'écharpe, l'attaque contre le centre des Prussiens.

Le IVe chapitre de la bataille d'Austerlitz contribue également à prouver l'importance du tir d'écharpe.

A Bautzen, le mouvement de Ney sur Preistitz fut arrêté par quelques pièces légères de Kleist qui prenaient en flanc les colonnes françaises.

Influence de la portée sur les feux d'écharpe.

La grande portée des pièces actuelles mettra à même d'employer le tir d'écharpe plus souvent qu'autrefois et avec plus d'efficacité.



En effet, la zone comprise entre les lignes *ab* et *cd* représentant la profondeur de l'ordre de bataille depuis la chaîne de tirailleurs jusqu'au delà de la 2e ligne Ox, Ox', Ox'', les portées totales des différentes pièces, il est évident que plus les portées augmentent, plus le tir d'écharpe doit être efficace. Sa puissance étant représentée par les lignes xy, $x'y'$, $x''y''$, on est en droit de dire : *Les puissances du tir d'écharpe des différentes pièces sont en raison directe de la portée des pièces.*

On a vu plus haut que les perfectionnements de l'artillerie lui ont donné une très-grande *hardiesse*. Se rapprochant de la direction générale des lignes de l'adversaire, elle prendra des positions favorables au tir d'écharpe.

Influence de la hardiesse de l'artillerie sur les feux d'écharpe.

Son extrême mobilité lui permettra de se soustraire à propos aux attaques dirigées contre elles, et le plus souvent elle n'aura à craindre que les coups de l'artillerie ennemie.

On voit que la grande *portée* et la *hardiesse* de l'artillerie actuelle contribueront à développer l'usage des tirs d'écharpe et d'enfilade.

Mouvements tournants.

Par suite de la grande portée des pièces rayées, les mouvements tournants et les diversions exigeront sur le champ de bataille un plus grand circuit. On évitera ainsi les feux d'écharpe et d'enfilade.

II.

COMBINAISON DE L'ARTILLERIE AVEC LES AUTRES ARMES.

IMPORTANCE ACTUELLE DE L'ARTILLERIE.

SES CONSÉQUENCES SUR LA TACTIQUE.

L'importance de l'artillerie proclamée par Napoléon dans ses Mémoires se fait plus que jamais sentir.

« L'artillerie, dit-il, fait aujourd'hui la véritable « destinée des armées et des peuples. »

Il est donc indispensable de donner à cette arme tous les moyens de profiter des avantages qu'elle possède.

La tactique doit être telle, qu'elle ne soit pas obligée de sacrifier son génie propre à celui des autres armes.

L'ARTILLERIE ABANDONNÉE A ELLE-MÊME EST IMPUISSANTE.

Préparer une attaque, déloger l'ennemi et l'affaiblir, telle est la mission de l'artillerie. Elle épargne ainsi aux autres armes un surcroît d'efforts et de peine ;

mais l'adversaire fait face avec les mêmes moyens, d'où une lutte qui peut se prolonger indéfiniment.

Dès qu'une trouée est faite sur un point, les autres armes doivent s'y précipiter, occuper le terrain conquis, fixer la victoire.

Autrement, on courrait risque de voir la trouée se refermer et d'user ainsi ses forces dans une lutte longue et sanglante.

Le feu de l'artillerie actuelle produira d'énormes trouées, mais le *choc* des autres armes n'en est pas moins indispensable pour assurer la rupture des éléments de l'ordre de bataille ennemi.

L'artillerie sera sans aucun doute appelée plus souvent qu'autrefois à jouer un rôle *principal*, mais non pas *exclusif*.

COMBINAISONS PLUS LARGES DE L'ARTILLERIE AVEC LES AUTRES ARMES.

Indépendance relative donnée à l'artillerie.

Nous avons vu que pour amener l'artillerie à profiter de sa portée et de sa mobilité dans les limites les plus larges, il fallait lui imprimer de la *hardiesse*.

Cette hardiesse a pour conséquence d'astreindre moins qu'autrefois ses manœuvres à celles des autres armes et de leur donner quelque indépendance.

Les batteries ne se lieront plus aux mouvements de détails de l'infanterie ; on ne les emploiera jamais pour aider directement les feux de cette arme. L'ar-

tillerie sera davantage un élément à part, ayant son but et ses résultats.

Au reste, l'artillerie suit en tout ceci la loi du progrès.

Il semble qu'à mesure qu'une arme s'est perfectionnée, elle a volé davantage de ses propres ailes, se donnant une certaine indépendance.

Dès son apparition dans les armées, l'artillerie est immobile. Puis elle entre dans le bataillon d'infanterie et ne marche que lentement, restant parfois en arrière de l'homme à pied. Sa hardiesse est nulle, car on attache à tort une grande importance à la perte d'un canon.

Plus tard, ce rôle secondaire lui semble au-dessous de sa puissance réelle; l'artillerie adopte les batteries divisionnaires ; mais encore trop à l'étroit, elle arrive sous l'Empire à se montrer sur les champs de bataille en batteries de 100 pièces de canon comme à Wagram, comme à la Moskowa. Là elle joue le rôle *principal*.

Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que l'artillerie tend à se rendre *indépendante* dans les limites de la science tactique.

Conclusion. L'association des armes, moins intime en apparence, n'en sera que plus parfaite.

Souvent, au lieu du tir de plein fouet, qui n'est à tout prendre que l'augmentation des feux de mousqueterie, l'artillerie pourra, par des feux d'écharpe, mieux protéger l'infanterie de loin que de près. Souvent, par ces mêmes feux d'écharpe, elle préparera

de fort loin les charges de cavalerie et les soutiendra plus efficacement. La combinaison ne cessera pas d'exister, mais elle se fera sur une plus large échelle.

DÉVELOPPEMENT DE L'ASSOCIATION DE L'ARTILLERIE ET DE LA CAVALERIE.

L'artillerie doit être soutenue.

Si terrible de loin, l'artillerie est de près sans moyens de défense. Elle a toujours besoin de troupes de soutien.

Ce serait un grand tort que de faire soutenir imparfaitement une batterie très-importante.

L'ennemi songera d'autant plus à s'en emparer qu'elle lui fera plus de mal. Tous ses efforts tendront évidemment à se débarasser d'un adversaire *accablant.*

Il faut donc une *égide* à l'artillerie, et cette égide est bien plus indispensable avec l'artillerie actuelle, dont les effets *destructeurs sont considérables.*

Tant que l'artillerie a marché lentement, ce rôle de soutien pouvait être confié à l'infanterie.

Nécessité d'associer la cavalerie à l'artillerie.

Aujourd'hui, pour ne pas enchaîner l'artillerie dans ses mouvements, il devient indispensable de la faire soutenir par la cavalerie.

Napoléon était partisan déclaré de l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

« L'artillerie, disait-il, est plus nécessaire à la « cavalerie qu'à l'infanterie, puisque celle-là ne rend

« pas de feux. L'artillerie à cheval est excellente pour « se porter rapidement sur les points où il est le plus « avantageux d'établir des batteries. La cavalerie, « dans ce cas, masquera la marche de l'artillerie et en « protégera l'établissement. »

La *diminution* de la cavalerie occasionnerait donc en grande partie l'*annihilation des progrès* de l'artillerie.

Plus l'artillerie fera de progrès, c'est-à-dire plus elle sera mobile et tirera de loin, plus aussi elle aura besoin de la cavalerie.

Les deux armes se compléteront par une union intime et constante, elles serviront en quelque sorte de contre-poids, rétablissant partout l'équilibre ou rompant celui de l'adversaire. Le général se servira de cette combinaison pour les circonstances fortuites, imprévues qui surgissent à chaque heure sur le champ de bataille et que le plan ne saurait prévoir.

L'artillerie se sentant soutenue dans tous ses mouvements, verra sa hardiesse se développer. Elle saura bientôt tirer de sa portée et de sa mobilité tout le parti possible. Avec une telle combinaison, on obtiendra en quelque sorte un *maximum de feux et de mobilité*.

Dispositions prises par la cavalerie chargée de soutenir l'artillerie.

La cavalerie chargée de soutenir l'artillerie s'éloignera dans les pays plats et découverts, et se rapprochera sur les terrains accidentés.

Placée à distance de la charge en arrière d'un des flancs et masquée avec le plus grand soin derrière les

accidents du terrain, elle évitera ainsi les projectiles destinés à la batterie, prendra d'écharpe les attaques dirigées contre elle et arrivera sur le point à défendre dans toute sa vitesse.

Emploi de l'association de l'artillerie et de la cavalerie dans les poursuites tactiques et dans les retraites.

La combinaison de l'artillerie et de la cavalerie produira d'excellents résultats dans toutes les opérations de la guerre qui exigent des manœuvres rapides, et surtout dans les poursuites et dans les retraites.

Au combat de Mussbach, en 1794, Gouvion Saint-Cyr, avec une division de cavalerie et deux batteries d'artillerie, mit en fuite une cavalerie très-supérieure en combinant les deux armes avec beaucoup d'habileté.

A Austerlitz, les 24 pièces d'artillerie légère de la Garde et les batteries du 4e corps associent leurs efforts à ceux de la division de dragons Boyer. L'artillerie brise les anneaux, la cavalerie empêche qu'ils ne puissent se rejoindre.

Des avant-postes.

La grande portée des pièces actuelles pourrait permettre à l'ennemi de prendre aux avant-postes de bonnes positions et de cribler de projectiles le terrain occupé par nos bivouacs.

En outre, profitant de la mobilité de son artillerie, il peut l'associer à la cavalerie, refouler les avant-postes, s'établir tout à coup sur des positions avantageuses et exécuter ainsi une reconnaissance offensive.

Il sera donc indispensable de reculer l'emplacement des bivouacs et de disposer aux avant-postes, sur les mouvements du terrain les plus im-

portants, des batteries à cheval appuyées par quelques escadrons.

DE LA TACTIQUE ACTUELLE DE L'ARTILLERIE.

Depuis longtemps l'artillerie cherchait à résoudre son problème tactique ; mais elle ne pouvait le faire sans une grande *portée* et une grande *mobilité*.

La tactique de l'artillerie est exprimée tout entière dans les maximes de Napoléon sur la nécessité de masser l'artillerie, de concentrer ses feux, de lui donner de la hardiesse et de l'associer intimement à la cavalerie.

Ces aspirations ne sont-elles pas manifestes à Austerlitz, à Friedland, à la Moskowa, à Hanau?

Dans cette dernière bataille, Drouot et Nansouty ne cherchent-ils pas la formidable association des deux armes?

Les esprits éminents avaient donc deviné la tactique de cette arme. Pour cette tactique, il fallait un instrument matériel, il est créé; le vulgaire a pris l'instrument pour le progrès lui-même.

III

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE.

DE LA MULTIPLICATION DE L'ARTILLERIE DANS LES ARMÉES.

Il ne faut pas conclure de l'importance actuelle de l'artillerie qu'il faille la multiplier indéfiniment dans les armées.

« La multitude des machines de guerre, l'excès de « l'artillerie, dit Carrion-Nisas, ont toujours privé « les armées de *mobilité*, ont ôté aux hommes le *sen-* « *timent de leur force*. »

Influence d'une trop nombreuse artillerie sur la mobilité des armées

Une trop grande quantité d'artillerie encombre et détruit les routes, allonge considérablemeut les colonnes, nécessite trop de monde pour l'escorte des convois, retarde la marche des troupes et leur arrivée sur le champ de bataille, en un mot, alourdit l'armée et la gêne dans ses mouvements.

« Le nombre des canons à conduire à la guerre « est également borné à cause de la dépense et de « l'embarras qu'entraîne un excès de matériel, « embarras tel qu'il pourrait, dans les *marches*, dé- « passer beaucoup en inconvénients les avantages

« qu'on en attendrait pour le moment de l'action. » (MARMONT.)

« Réduite à ses justes proportions, l'artillerie est « du plus grand secours pour une armée ; aug- « mentée outre mesure, elle contribue plutôt à « l'affaiblir par la gêne qu'elle apporte dans ses « *mouvements*. » (GOUVION SAINT-CYR.)

L'artillerie est pour une armée ce qu'est le fusil entre les mains de l'homme ; s'il est trop grand ou trop lourd, il gêne.

Inconvénients d'une trop nombreuse artillerie sur le champ de bataille.

En admettant que les inconvénients qui précèdent n'existent pas et que l'on soit parvenu sur le champ de bataille avec une immense artillerie, qu'arrive-t-il? Une inquiétude constante s'emparera du général en chef; craignant d'isoler, de dégarnir son artillerie, il sacrifiera, pour la soutenir, des troupes qui, poussées en avant, auraient produit de grands résultats, et laissera ainsi échapper le moment décisif. Comme le dit fort bien Carrion-Nisas, de trop grandes masses d'artillerie, au lieu de donner de la confiance, ôteront aux hommes le *sentiment de leur force*.

Il y aura des luttes longues et meurtrières, souvent inutiles, parce que les deux adversaires ne pourront se prendre *corps à corps*.

Exemples de la multiplicité des bouches à feu.

« Si les machines de guerres et l'artillerie ont été « absolument nécessaires à des succès momentanés, « cette nécessité attestait la faible ou la vicieuse com- « position des armées. » (CARRION-NISAS.)

« L'abus qu'on a fait de l'artillerie dans les der-
« nières campagnes est un signe de décadence. »
(Gouvion Saint-Cyr.)

Des armées manœuvrières et aguerries ne craindront jamais de voir l'ennemi de près. Les mauvaises troupes seules peuvent songer à l'éloigner à tout prix par la multiplicité des bouches à feu.

Frédéric abusa de l'artillerie dès qu'il sentit l'affaiblissement de la composition de ses troupes.

Les Russes ont eu souvent jusqu'à 7 pièces par 1,000 hommes. Cette proportion énorme a été atteinte par les Prussiens en 1794.

En 1813, Napoléon, pour compenser l'infériorité de son infanterie et le manque de cavalerie, augmente son artillerie.

Proportion d'artillerie à adopter.

« L'expérience a démontré que le *maximum* d'ar-
« tillerie doit être de 4 pièces par 1,000 hommes,
« proportion d'ailleurs qui se trouve dépassée après
« quelques mois de campagne; car le matériel n'est
« pas soumis aux mêmes causes de diminution que
« l'infanterie et la cavalerie, et le personnel de l'ar-
« tillerie, peu nombreux, est toujours facilement tenu
« au complet. » (Marmont.)

La proportion normale de l'artillerie en France a varié entre 2 et 3 pièces par 1,000 hommes, selon que les troupes étaient plus ou moins aguerries. En 1805, la grande armée comptait 2 pièces et demie par 1,000 hommes.

Ces chiffres sont assez élevés avec l'artillerie

actuelle, sa mobilité lui permettant en quelque sorte de se multiplier.

L'essentiel sera d'avoir toujours des parcs suffisants pour une artillerie appelée à entrer plus souvent en action.

DE L'ARTILLERIE A CHEVAL ET DE L'ARTILLERIE MONTÉE.

Raisons qui ont empêché, sous l'Empire, d'adopter exclusivement l'artillerie à cheval.

« On demandera peut-être comment, quand l'ar-
« tillerie à cheval existe, on en a d'autre en cam-
« pagne. Mais la mobilité même de l'artillerie à
« cheval a cet inconvénient que la troupe à pied peut
« craindre d'en être abandonnée, crainte qui suffit
« pour produire un mauvais effet. Cette considération
« et celle de quelques localités d'un accès difficile,
« même en plaine, a dû faire maintenir l'artillerie
« ordinaire en concurrence avec l'artillerie à cheval. »
(CARRION-NISAS.)

La grande portée de l'artillerie actuelle rend cet inconvénient moins sensible.

Emploi de l'artillerie à cheval aux réserves.

« Les réserves, destinées à se porter partout, doi-
« vent être très-mobiles, et pour l'artillerie qui doit
« souvent prendre poste à de grandes distances on
« emploiera l'artillerie à cheval. » (MARMONT.)

Artillerie montée.

L'artillerie à cheval de l'Empire nécessitait un matériel particulier dit matériel léger. Aujourd'hui, toute l'artillerie de campagne est armée des mêmes pièces.

On a créé l'artillerie montée, qui, dans presque toutes les circonstances de la guerre, joue un rôle suffisant.

Moins dispendieuse que l'artillerie à cheval, elle est presque aussi rapide dans ses manœuvres ; le désordre s'y introduit moins facilement, et les canonniers sont mieux à même d'aider les conducteurs dans les moments difficiles.

CHAPITRE V.

INFANTERIE.

I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

FUSILS RAYÉS ACTUELS.

Toutes les armées de l'Europe ont adopté le fusil rayé. **Fusils rayés.**

Les armes anciennes avaient une vitesse initiale plus grande, une trajectoire plus tendue à son origine, par conséquent un tir plus rasant aux petites distances. **Efficacité du tir.**

Aux portées comprises entre 100 et 150 mètres, le tir des armes rayées n'est pas beaucoup plus effi-

cace que celui des armes à canon lisse. A ces distances toutes les armes se valent.

Dès que la portée augmente, les armes rayées ont une supériorité marquée. A 200 mètres, l'efficacité de la carabine modèle 1846 transformé, est double de celle de l'ancien fusil d'infanterie; à 400 mètres elle est six fois plus grande.

Mais, pour obtenir ce résultat, il est nécessaire que l'arme se trouve dans les meilleures conditions de justesse.

Le tireur doit être isolé, et, en raison de la courbure de la trajectoire, il faut avoir recours à une appréciation exacte de la distance.

Force de pénétration.

Des expériences ont démontré qu'aux petites distances la force de pénétration des armes rayées est moins grande que celle des armes à canon lisse. On a constaté qu'elles perçaient plus difficilement les cuirasses.

Comparaison entre les armes nouvelles et les armes anciennes.

On concluera de ce qui précède :

On a acquis la portée et l'efficacité aux grandes distances, choses dont on ne trouve pas toujours l'emploi, tandis que la justesse et la pénétration aux petites distances sont à peu près restées les mêmes.

ARMES SE CHARGEANT PAR LA CULASSE,

Fusil à aiguille des Prussiens.

La tactique actuelle de la Prusse repose essentiellement sur un fusil dit à aiguille, se chargeant par la culase et tirant cinq à six coups par minute, tandis

que notre fusil ordinaire ne peut en tirer qu'un et demi au plus.

D'où ce principe, dont la justesse laisse à désirer : le tir étant quatre fois plus rapide, un soldat armé du fusil à aiguille semble en valoir quatre autres armés du fusil ordinaire.

Le calibre de ce fusil est de 17 millim.; la balle, dont le calibre est seulement de 14 mill., est entourée d'un calepin en carton.

Les inconvénients de cette arme sont :

1° Un outillage compliqué qui demande beaucoup de soin et se détériore rapidement ;

2° Des difficultés pour monter et nettoyer;

3° Une monture affaiblie à l'endroit du tonnerre mobile, afin de permettre à l'arme son jeu de chariot, inconvénient d'autant plus grand que, dans les mêlées, les peuples du Nord sont souvent portés à se servir de la crosse;

4° La nécessité de faire reposer l'arme d'une manière continue dans le bras gauche, ce qui le fatigue au bout de fort peu de temps;

5° Quand le tir est assez rapide, le tonnerre du canon s'échauffe, au point que l'homme le saisit difficilement.

La chaleur produit au-dessus du canon une espèce de miroitement qui empêche de voir la cible ;

6° On suppose qu'à la longue il y aura des crachements en arrière ;

7° La grande rapidité du tir et le calibre assez

fort rendent la consommation des cartouches très-limitée. En prévision de l'épuisement trop rapide des munitions, les Prussiens ont proscrit le feu de deux rangs, et ont posé en principe que les soldats tireraient au commandement de leurs officiers.

Le fusil à aiguille des Prussiens, tout en présentant de grands avantages, n'est donc pas encore parfait. Jusqu'ici, il n'a été adopté par aucune autre puissance.

Avenir des armes se chargeant par la culasse.

De nouvelles armes, se chargeant par la culasse, remplaceront probablement bientôt toutes celles qui sont actuellement en usage en Europe.

Il y a un double problème à résoudre : celui de pourvoir à la grande consommation des cartouches et de tendre la trajectoire.

On espère arriver à une solution en réduisant le calibre.

Cette réduction aura pour résultats :

1° De diminuer le poids de la cartouche et d'augmenter ainsi le nombre de coups que chaque soldat aura à tirer ;

2° De permettre de tendre la trajectoire.

En effet, on peut admettre que le poids de l'arme ne varie pas et que le calibre diminue. On augmentera alors la charge de poudre et par suite la vitesse du projectile, de sorte que le recul reste le même.

On pourra ainsi tendre la trajectoire. La courbe sera telle qu'aux portées peu éloignées du but en blanc,

ou en deçà de ce même but en blanc, un homme visé au sommet de la coiffure ou aux pieds soit atteint à la ceinture.

L'adoption d'une telle arme dispensera de l'usage de la hausse et par conséquent de l'obligation d'avoir recours aux appréciations inexactes de la distance dans toute la zone sur laquelle l'engagement a lieu (le plus souvent 400 mètres environ).

Les armes se chargeant par la culasse mises entre les mains de vieux soldats, de troupes aguerries qui sauront ménager leurs munitions, produiront des effets terribles, surtout dans une position défensive. Elles auront une très-grande efficacité contre les charges de cavalerie.

FEUX.

A quelles conditions doivent satisfaire les feux ?

Le fusil rayé (carabine modèle 1846 transformé) atteint un but placé à 1,000 ou 1,200 mètres, mais c'est à la condition que le soldat calculera parfaitement la distance.

L'effet meurtrier des armes nouvelles repose donc essentiellement sur le sang-froid et le coup d'œil.

Feux de ligne.

Les feux de ligne ne réunissent ni l'une ni l'autre de ces conditions.

Dans le rang, l'homme dirige instinctivement son arme parallèlement au terrain et dans un même plan vertical. Il ne raisonne aucun de ses coups. Beaucoup

seront donc perdus, aux grandes distances principalement, puisque le projectile décrit une courbe assez forte au lieu d'avoir un tir rasant.

Les feux de ligne ne s'emploieront guère que dans la *défensive*, lorsqu'il faudra, à un moment donné, produire un effet considérable.

Feux de tirailleurs.

C'est au moyen des feux de tirailleurs que l'infanterie pourra faire l'usage le plus efficace de ses armes.

Précédées et protégées dans tous leurs mouvements par les tirailleurs, les colonnes pourront ainsi préparer leur action.

Efficacité comparée des divers feux.

Des expériences ont démontré que l'efficacité du feu de tirailleurs étant représentée par 4, celle du feu de deux rangs le serait par 3 et celle du feu de peloton par 2.

Éviter les feux multipliés aux grandes distances.

Malgré la grande portée des armes actuelles, il ne faudra pas multiplier les feux de tirailleurs à de très-grandes distances.

Voici ce que disait à cet égard le maréchal Saint-Arnaud en 1854 : « Tirer de loin et beaucoup cons-« titue le symptôme auquel on reconnaît les mau-« vaises troupes.

« Il faut réserver son feu tant que le moment « n'est pas venu; on tient les troupes hors de « portée, ou on les dérobe dans les plis du terrain. « Les chefs de bataillon, avec les adjudants-majors « et les adjudants, se promènent devant la troupe

« en observant les mouvements de la ligne op-
« posée..... »

Nous avons vu que les feux de tirailleurs donnent un *maximum d'effet*. Quelques personnes, s'appuyant sur ce principe, croiront peut-être qu'il sera un jour avantageux de disperser en tirailleurs une armée toute entière. Cette objection a été prévue par le général Jomini dans son 2e *Appendice au Précis de l'art de la guerre. Formation des troupes pour le combat* (1) :

L'efficacité des feux est subordonnée aux manœuvres, qui restent l'opération essentielle de la guerre.

« Les batailles, dit-il, deviendraient-elles des duels « à la carabine, où les deux partis se fusilleraient « sur place sans manœuvrer, jusqu'à que l'un des « deux partis s'enfuie ou soit détruit? Quel est le « militaire qui oserait répondre affirmativement à « cette question ? Or, si l'on ne peut décider du sort « d'une bataille en restant en place, il est évident que « la victoire se prononcera pour le général qui *ma-* « *nœuvrera le mieux*, et il ne pourra manœuvrer « qu'avec des lignes déployées ou avec des lignes de « colonnes de bataillons, entiers ou subdivisés en « colonnes d'une ou de deux compagnies. »

On voit que les manœuvres, les mouvements qui permettent d'aborder l'ennemi restent les opérations principales de la guerre et que les feux, quelle que soit leur importance, seront toujours secondaires.

---

(1) Cet Appendice, publié en 1856, fut écrit sur la demande d'un éminent personnage que Jomini ne nomme pas.

De toute tactique subordonnée à la multiplicité des feux.

Les lignes minces et compassées de l'armée prussienne se prêtant peu aux manœuvres, Frédéric eut essentiellement recours à la multiplicité des feux pour assurer la supériorité de ses troupes. Toute individualité fut enlevée au soldat, le tir réglé d'une manière parfaite.

Aujourd'hui, les manœuvres sont l'opération essentielle de la guerre. Leur perfection est telle qu'elles se prêtent à tous les terrains, à toutes les circonstances.

Une grande individualité a été imprimée aux divers éléments d'une armée, et les tirailleurs donnent le seul moyen d'obtenir des armes actuelles des résultats en rapport avec leurs progrès.

La multiplicité des feux ne doit pas servir de base à une tactique.

Admise comme principe de toute manœuvre, elle fait nécessairement rechercher les *plaines, les combats traînants et les feux à commandement.*

Elle est en contradiction avec les perfectionnements de la tactique actuelle, qui sont *la faculté de manœuvrer sur tous les terrains, la mobilité et l'individualité.*

COMBATS A LA BAÏONNETTE.

« Les nouvelles armes de précision ne sont dange-
« reuses que de loin, et la baïonnette sera toujours
« dans vos mains l'arme glorieuse de l'infanterie

« française. » (NAPOLÉON III, *Proclamation à l'armée d'Italie.*)

Une conséquence de la nécessité de rester le moins de temps possible sous le feu de l'ennemi, et de la rapidité des manœuvres, sera d'amener en quelques instants les deux troupes à recourir aux attaques à la baïonnette.

On évitera donc, plus que jamais, les feux multipliés et à de grandes distances, ce que le maréchal de Saxe nommait la *tirerie*.

Les hommes se résigneront difficilement à rester en place s'ils voient tomber à côté d'eux leurs camarades ajustés froidement et de loin. Ils seront tout naturellement tentés de *fuir* en quelque sorte en avant, car peu importe le feu qu'ils essuieront pendant quelques instants, pourvu qu'ils le fassent cesser en abordant et culbutant l'ennemi.

C'est donc désormais par le combat corps à corps et la mêlée que se décidera le succès des batailles.

II.

MANŒUVRES ET COMBINAISONS DE L'INFANTERIE AVEC LES AUTRES ARMES.

DÉPLOIEMENTS.

Abandon des colonnes trop profondes.

« La seule chose à réglementer pour l'ordre de « combat, est d'interdire la formation de colonnes « trop profondes, trop lourdes, car ces colonnes sont « aussi difficiles à bien *enlever* et à bien *mouvoir* « qu'une ligne déployée, et de plus, elles offrent tant « de prise aux ravages de l'artillerie, que leur des- « truction semble inévitable sans accroître en rien « les chances de succès. » (Jomini, *Sur la formation des troupes pour le combat.*)

« Il faut renoncer aux grosses masses pour le « combat, et je prétends que ce principe est absolu. « On ne peut choisir, selon les circonstances, qu'entre « l'ordre déployé et les petites colonnes à distance de « déploiement. » (Maréchal Bugeaud.)

Aujourd'hui, ces principes demandent évidemment à être appliqués avec plus de soin qu'autrefois.

On proscrira impitoyablement des colonnes trop

profondes, comme celles des corps de Ney et d'Erlon à Waterloo, la colonne de Macdonald à Wagram, les réserves autrichiennes à Solferino.

Avec l'ancienne artillerie, les déploiements des masses se faisaient quelquefois à 1,000 ou 1,200 mètres seulement des positions ennemies. Déploiement des masses.

A Waterloo, nos troupes se déployèrent à 1,000 mètres environ des Anglais.

Aujourd'hui, eu égard à la grande portée de l'artillerie, il sera quelquefois indispensable, à la distance de 2,000 à 2,500 mètres, d'abandonner les formations trop profondes.

CONDITIONS QUE DOIVENT REMPLIR LES MANŒUVRES ACTUELLES DE L'INFANTERIE.

En présence de la mobilité et de la portée de l'artillerie actuelle, les manœuvres de l'infanterie exigeront :

1° Une très-grande mobilité qui permette de se soustraire rapidement au feu ;

2° Peu de profondeur, afin d'offrir moins de prise aux ravages de l'artillerie.

OFFENSIVE.

Formation déployée.

La formation déployée est celle qui reçoit le moins

de projectiles ; elle présente dans l'*offensive* les inconvénients suivants :

« Le plus habile tacticien serait fort embarrassé de « conduire 40 ou 50 bataillons déployés sur deux ou « trois rangs, à travers un terrain de 1,000 à « 1,200 mètres, en conservant assez d'ordre pour « aborder, avec quelques chances de succès, un « ennemi en position, dont le front serait battu par « l'artillerie et la mousqueterie. Quant à moi, n'ayant « jamais rien vu exécuter de pareil à la guerre, « je considère la chose comme impossible, et suis « convaincu qu'aucune armée ne saurait exécuter « un pareil mouvement avec assez d'ensemble pour « imprimer à la charge l'impulsion nécessaire à la « réussite de l'attaque.

« Napoléon adressait toujours à ses maréchaux la « recommandation suivante : *Enlevez bien vos troupes « et abordez vigoureusement l'ennemi.* »

« Or, je demande le moyen de bien enlever 40 ou « 50 bataillons avec ensemble, et d'aborder un en- « nemi devant lequel ils arriveront pelotonnés, dé- « cousus, alors que le chef n'aura plus d'action sur « les soldats ?

« Je ne sache même pas que, dans aucune de ses « batailles, Wellington ait marché ainsi déployé « pour aller à l'attaque d'une position ennemie. » (Jomini, *Sur la formation des troupes pour le combat*.)

Aujourd'hui, la *mobilité* qu'il est indispensable d'apporter dans les manœuvres serait la source d'un

très-grand désordre dans des bataillons déployés marchant à l'ennemi.

Il faut donc, dans l'*offensive*, renoncer d'une manière absolue à la *formation déployée*.

Colonnes-Manœuvres.

On sera forcé de recourir aux petites colonnes, *peu profondes* et *très-mobiles*.

On compensera par la rapidité des manœuvres les effets des armes actuelles.

Colonnes doubles.

Les *colonnes doubles* ou d'*attaque* et les *colonnes de division* s'emploieront de préférence.

Colonnes de divisions.

Dans ce dernier cas, on forme le bataillon non plus par compagnie, mais par divisions de deux compagnies, c'est-à-dire en trois ou quatre colonnes, selon le nombre de compagnies.

Les ploiements et les déploiements s'opèrent deux fois plus vite que ceux de la colonne double, et quatre fois plus promptement que ceux de la colonne simple.

Le bataillon, susceptible de plus de mobilité, a moins à s'inquiéter des obstacles que peut présenter le terrain.

Les détachements se font avec une grande facilité et sans porter aucun trouble. On présente un plus grand front à l'ennemi et l'on a moins à souffrir de son feu.

Les carrés se forment avec facilité.

Relations entre les tirailleurs et les colonnes.

Les colonnes étant privées de feux, sont précédées dans tous leurs mouvements par les tirailleurs.

La distance de 200 mètres, portée du but en blanc, est celle qu'il est le plus avantageux d'adopter entre les colonnes et les tirailleurs.

Ceux-ci, protégés d'une manière suffisante dans leur retraite par les feux des colonnes, peuvent les rejoindre rapidement.

Au moment où on les replie, les tirailleurs se réunissent aux réserves disposées vis-à-vis des intervalles.

En supposant l'ennemi à 200 mètres de la chaîne de tirailleurs, la distance de 400 mètres entre lui et les colonnes est suffisante pour que les pertes essuyées soient peu sensibles.

Abris.

Le tirailleur, croyant n'avoir rien à craindre de l'ennemi, raisonne ses coups et obtient de son arme les meilleurs résultats. On recherchera donc avec soin les abris qui peuvent se présenter.

Les colonnes doivent également se masquer derrière tous les accidents de terrain.

Relèvement des lignes de tirailleurs.

Le tir des armes de précision exige beaucoup de sang-froid.

L'arme doit toujours être dans un état parfait.

Le tir perd de son efficacité dès que le soldat est fatigué ou que son arme est encrassée, dérangée. On sera dans l'obligation de relever une ligne de tirailleurs plus souvent qu'autrefois, et c'était toutes les deux heures dans le système de Napoléon.

Une telle opération, accompagnée toujours d'un

certain désordre, est souvent très-délicate. Ordinairement la ligne relevée fait brusquement demi-tour et se précipite au-devant de celle qui la remplace.

L'ennemi profite du moment où les deux lignes se traversent pour redoubler son feu et se porter en avant.

Le meilleur moyen de relever les lignes est de ne le faire que successivement et en quelque sorte par échelons. Le désordre ne se présentant pas sur tous les points à la fois sera vite réparé.

DÉFENSIVE.

Formation déployée.

La formation déployée s'emploiera dans la *défensive.*

On en fera usage d'après les principes mis en pratique avec tant de succès par Wellington dans la guerre d'Espagne.

Colonnes.

Les colonnes n'ont d'utilité dans la défensive que contre la cavalerie.

« Le système des carrés, dit Gouvion-Saint-Cyr, « m'a toujours semblé absurde, et pendant vingt « ans que j'ai fait la guerre, je n'ai jamais rencontré « une seule circonstance où il m'ait paru nécessaire « de l'employer. J'ai ouï dire à ceux qui s'en ser- « vaient que c'était dans le but de donner à l'infan- Carrés.

« terie de la force contre la cavalerie et d'augmenter « sa confiance ; j'ai toujours pensé que cela devait « produire le contraire. »

Toute troupe qui se forme en carré commence par se priver des trois quarts de son feu. Elle manœuvre et se met, par conséquent, dans un état de faiblesse. Des hommes habitués à se former en carrés à tout propos se croiront perdus s'ils attendent la cavalerie en bataille.

A Austerlitz, les brigades Suchet et Caffarelli marchèrent déployées à l'attaque de la route d'Olmütz, défendue par une formidable cavalerie. Le seul bataillon de l'armée qui ait été enfoncé est le 1er bataillon du 4e de ligne, surpris par 10 escadrons de la Garde russe au moment où il se formait en carré.

A Balaklawa, un bataillon anglais isolé, chargé par une brigade de cavalerie russe, l'attendit en bataille et sans tirer un coup de fusil. Les escadrons, arrivés jusqu'à 100 mètres de l'infanterie, tournèrent bride, inquiétés par l'aplomb des Anglais.

Avec l'artillerie actuelle, on doit éviter toute formation profonde. Un boulet éclatant au milieu d'un carré y produirait des ravages énormes.

On n'emploiera donc les carrés que dans un cas indispensable, avec des soldats peu aguerris, de nouvelles recrues, ou bien devant une cavalerie très-nombreuse menaçant l'infanterie de tous côtés.

On évitera plus que jamais les gros carrés de plusieurs bataillons. Ces carrés offrent en effet trop de prises aux ravages de l'artillerie. Ils sont en outre plus facilement enfoncés que les petits, parce que le cheval, trouvant devant lui une ligne étendue, ne peut se dérober à droite ou à gauche.

DISTANCE ENTRE LES LIGNES.

Principe général.

La distance entre les lignes doit toujours être telle, que la 2e ligne soit le plus possible à l'abri des projectiles et à portée de secourir la 1re.

Projectiles pleins.

Projectiles pleins.

Si l'artillerie ennemie lance des projectiles pleins, et si son tir est bien dirigé, la dernière ligne s'établira de manière à éviter les ricochets.

Son emplacement sera au milieu de l'amplitude moyenne du premier bond.

Les chefs, guidés par le tir assez régulier des pièces rayées, ne devront pas hésiter à porter leurs troupes un peu plus en avant ou un peu plus en arrière. (Voir planche XXI.)

Mais aujourd'hui il est admis en principe que tous les projectiles doivent éclater.

Projectiles creux.

Obus à fusées fusantes.

Si les obus éclatent au moyen de *fusées fusantes*, la distance à laquelle l'explosion aura lieu ne peut être déterminée exactement. Il peut se faire que les projectiles ricochent en arrivant sur la 1re ligne et que la fusée n'enflamme la poudre que dans le parcours du premier bond. L'emplacement le plus avantageux pour la 2e ligne sera donc encore sous ce premier bond.

Or, les premiers bonds varient en raison inverse de la distance. Leur amplitude et leur élévation sont d'autant plus grandes que les distances auxquelles on tire sont plus petites.

La 2e ligne pourra donc se rapprocher de la 1re et se tenir à sa portée au moment où l'engagement aura lieu de plus près.

Obus à fusées percutantes.

Si l'ennemi fait usage des *fusées percutantes*, et si son tir est bien dirigé, tous ses obus éclateront à hauteur de la 1re ligne. Des expériences ont démontré que les éclats des fusées percutantes ne vont pas en avant au delà de 300 mètres.

Cette distance, suffisante pour soustraire la 2e ligne aux éclats des projectiles, lui permettra néanmoins d'être parfaitement liée à la 1re.

Mitraille.

La portée de la mitraille n'excédant guère 500 mè-

tres, la distance de 300 mètres suffira parfaitement pour dérober la 2e ligne à ses effets meurtriers.

Si les tirailleurs sont engagés à la portée du but en blanc (200 mètres), et qu'il y ait entre eux et la 1re ligne la même distance, la 2e ligne, placée à 300 mètres, sera éloignée de l'ennemi de 700. Mousqueterie.

On ne peut supposer que les tirailleurs ennemis calculent leurs coups de telle sorte qu'ils atteignent la 2e ligne, établie à 700 mètres. En effet, l'efficacité du tir à cette distance est seulement le dixième de ce qu'elle était au but en blanc (1).

On admettra donc que les tirailleurs ennemis dirigent leurs coups sur nos propres tirailleurs. Si leur tir est exact, très-peu de leurs projectiles arriveront à la 2e ligne. En effet, en raison de la grande courbure de la trajectoire, la plupart s'enterreront avant de l'atteindre ou n'y arriveront que par ricochet.

La distance de 300 mètres est donc suffisante pour soustraire la 2e ligne aux effets de la mousqueterie.

L'artillerie, par sa portée et sa mobilité, peut prendre contre nos lignes des feux d'écharpe très-meurtriers. Des batteries placées dans des positions avantageuses auront également des feux de plein Influence du terrain sur l'emplacement de la 2e ligne.

(1) Expériences faites sur la carabine modèle 1846 transformée.

fouet très-efficaces contre les portions de la 2e ligne qui s'offriraient à leurs coups.

Il faut donc, beaucoup plus qu'autrefois, profiter avec soin des abris que peut présenter le sol, et leur subordonner le plus souvent la position de la 2e ligne. La formation actuelle de l'armée en petites colonnes très-manœuvrières facilitera la recherche et l'occupation de ces positions.

ÉCHELONS.

La distance qui sépare les échelons doit être telle qu'ils puissent se flanquer efficacement entre eux par la mousqueterie.

On adoptera donc une distance égale à celle du but en blanc des armes de l'infanterie.

Les derniers échelons profiteront du terrain pour se mettre le plus possible à l'abri des coups de l'ennemi et masquer leurs manœuvres.

EMPLACEMENT DES RÉSERVES.

Principe général.

Les réserves doivent former un corps frais et disponible jusqu'au moment où le général jugera qu'il est temps de les engager.

Projectiles.

Elles se tiendront donc hors des portées totales des projectiles.

Loin de l'ennemi, les réserves peuvent se rapprocher de la 1re ligne. Elles ne commenceront à s'écar-

ter qu'au moment où elles entreront dans la zone de la *plus grande portée totale*.

La distance qui sépare la 1re ligne des réserves croît alors à mesure que l'engagement se rapproche. Elle atteint un *maximum* au moment où l'on cesse le tir à obus pour adopter celui à mitraille.

Avec la pièce de 4 rayée, la distance *maximum* à adopter entre la 1re ligne et les réserves est de 1,600 mètres. (Voir planche XXI.) Avec les anciennes pièces, on considérait la distance de 1,200 mètres comme la plus avantageuse.

Influence du terrain sur l'emplacement des réserves.

Formées en colonnes profondes, les réserves offrent beaucoup de prise à l'artillerie. Les projectiles de gros calibre peuvent arriver jusqu'à elles et leur faire beaucoup de mal.

On ne négligera donc aucune occasion de les dérober dans les plis du terrain aux regards de l'ennemi. Souvent même on pourra les rapprocher d'un point sur lequel elles doivent entrer en ligne inévitablement ; mais on aura soin de les masquer de la manière la plus parfaite.

COMBINAISON DE L'INFANTERIE AVEC L'ARTILLERIE.

On ne donnerait aux divisions que le nombre de pièces rigoureusement nécessaire pour leurs besoins ordinaires.

Les armes de longue portée qui sont entre les mains de l'infanterie lui offrent le moyen de com-

mencer le feu de plus loin et de se soustraire davantage aux effets de la mitraille. Toute augmentation d'artillerie serait attribuée à la réserve.

ATTAQUE D'UNE BATTERIE.

Oukouneff et la plupart des tacticiens recommandent de faire tout d'abord attaquer l'artillerie par des tirailleurs d'infanterie, avant de lancer sur elle la cavalerie. On peut ainsi tuer un grand nombre de servants et de chevaux et jeter le désordre dans la batterie.

Ce principe doit être appliqué avec plus de soin qu'autrefois. Les tirailleurs d'infanterie peuvent en effet s'approcher à 600 mètres des pièces sans avoir rien à craindre de la mitraille, et à cette distance, leur tir sera relativement très-efficace.

On emploiera de préférence les chasseurs à pied, qui font, non pas une infanterie légère, mais *l'artillerie de main*.

III

ORGANISATION DE L'INFANTERIE.

Toute troupe d'infanterie doit savoir combattre en ligne ou se déployer au besoin en tirailleurs, afin d'obtenir de ses armes un résultat en rapport avec leurs progrès.

Il est donc nécessaire de développer l'adresse du soldat par le tir à la cible et les exercices du corps, et de l'assouplir à toutes les combinaisons de la guerre.

En un mot, l'*individualité* du fantassin sera perfectionnée, par tous les moyens possibles.

Les manœuvres seront amenées à une rapidité unie à la régularité.

CHAPITRE VI.

DE LA CAVALERIE.

I

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

DE QUELS PROGRÈS LA CAVALERIE EST-ELLE SUSCEPTIBLE ?

Nous venons de voir successivement les progrès de l'artillerie et de l'infanterie; l'idée des progrès possibles de la cavalerie se présente naturellement à l'esprit.

L'infanterie et l'artillerie ont entre les mains des instruments, fusils ou canons, engins et projectiles,

qui forment souvent leur principale, quelquefois même à distance leur unique force.

Ces instruments se perfectionnent par le progrès de diverses sciences, physique, mécanique, chimie, balistique, etc., dont les applications sont éminemment perfectibles.

Les instruments de la cavalerie sont le cheval et l'armement (sabre, lance, pistolet, fusil.)

Le cheval et les relations qui existent entre le cheval et l'homme ne sont susceptibles que de perfectionnements limités. L'armement n'a qu'une importance relativement secondaire.

La cavalerie n'ayant pas la faculté de se perfectionner par l'intermédiaire de sciences en quelque sorte étrangères à la guerre, doit donc puiser ses ressources en elle-même.

Les *perfectionnements essentiels* consisteront dans la manière plus ou moins habile dont on l'*emploiera*, c'est-à-dire dans les manœuvres, dans la tactique, dans la *combinaison* bien entendue avec les autres armes, et surtout avec l'artillerie.

On peut dire que la cavalerie est un *complément* des autres armes; c'est celle dont l'emploi est le plus *subordonné* à celui des autres.

Cette combinaison, cet emploi de la cavalerie avec les autres armes nous conduit nécessairement à voir quelle influence auront sur elle les progrès de l'infanterie et de l'artillerie.

LES EFFETS DES MACHINES DE GUERRE NE CORRESPONDENT PAS TOUJOURS A L'IDÉE QU'ON S'EN FAIT.

« Il est manifeste qu'à la guerre, tout ce qui n'est « pas l'homme même, perd de sa force et de ses « effets à mesure qu'il s'éloigne de cet être privilégié « et créateur, bien que ces mêmes effets, par la puis- « sance du génie de l'homme, restent toujours « *terribles* et *grands*, mais non en *proportion* de la « manière dont ils frappent nos *sens* et notre *ima-* « *gination*. » (CARRION-NISAS.)

INFLUENCE DES ARMES RAYÉES DE L'INFANTERIE SUR LES CHARGES.

Feux de ligne.

Les armes actuelles de l'infanterie doivent-elles désormais rendre impossibles les charges en ligne?

Les feux de ligne seuls seront appelés à arrêter les efforts de la cavalerie ; mais leurs effets sont loin d'être en rapport avec les perfectionnements actuels.

En effet, ces feux nécessitent une appréciation exacte de la distance, des calculs continuels, successifs et fort difficiles à faire dans le rang en présence de la mobilité incessante de la cavalerie.

Nombre total de coups que peut tirer l'infanterie contre la cavalerie.

(1) Une ligne de cavalerie, chargeant une troupe

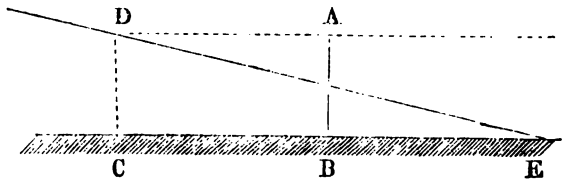
(1) Tous les raisonnements qui suivent sont faits dans la supposition d'une seule ligne de cavalerie. Nous parlerons plus loin des charges sur deux lignes et en colonnes.

d'infanterie en position à 1,100 mètres d'elle, parcourra 700 mètres au trot, 200 au galop, 100 à la charge.

La vitesse de la cavalerie étant de 250 mètres par minute au trot et de 350 mètres au galop, la distance de 1,000 mètres sera franchie dans l'espace de trois minutes et demie environ.

Un soldat intelligent et adroit, armé de la carabine, tire au plus un coup et demi par minute. Il n'en tirera donc que quatre ou cinq au plus, pendant le temps que la cavalerie mettra pour parcourir 1,000 mètres.

Il nous faut voir quel meilleur usage on pourra faire de ces coups.



Le commandant de l'infanterie n'usera probablement pas de son feu aux distances extrêmes et, en admettant même qu'il le fasse, les pertes essuyées seront peu sensibles ; l'ordre se rétablira facilement parce que la cavalerie se trouvera encore aux allures modérées.

Le fantassin n'aura donc que trois coups à tirer. S'il commence le feu à 600 mètres, on peut se rendre compte du peu de danger couru à cette distance par la cavalerie.

En effet, en supposant que toutes les balles bien dirigées atteignent le cavalier AB au milieu de sa hauteur, la zone dangereuse sera représentée par le triangle rectangle CDE. Or, le côté CE a une longueur d'environ 40 mètres seulement, dans le tir à 600 mètres, contre la cavalerie. (Carab. 1846 transformée.)

Comme celle-ci parcourt au trot 4 mètres par seconde, la zone dangereuse sera traversée dans l'espace de 10 secondes. Tous les autres projectiles qui l'atteindront n'arriveront à elle que par ricochet.

Le fantassin ne peut tirer plus de deux coups.

Donc, le feu ne présentant qu'une efficacité relativement insignifiante, il vaudra mieux attendre et ne faire usage de son premier coup qu'à 350 ou 400 mètres seulement.

L'infanterie ne devra pas laisser la cavalerie s'approcher plus près sans lui faire essuyer un premier feu, parce qu'au delà de 350 mètres le soldat n'aurait plus le temps de charger. En tirant à 200 mètres, la cavalerie arriverait au moment où les hommes commencent à bourrer.

Après ce premier feu, il faudra attendre la cavalerie à la portée la plus avantageuse, c'est-à-dire en deçà du but en blanc, entre 100 et 50 mètres, faire feu et croiser la baïonnette.

Si l'on avait le tort de laisser la cavalerie ennemie arriver plus près, on risquerait de voir des chevaux même blessés poursuivre leur course et traverser l'infanterie. Ce fait s'est présenté en Égypte.

Telle est l'opinion d'un des officiers généraux les plus distingués de l'armée actuelle, le général de division Marulaz, notre ami.

Différence d'efficacité entre les armes actuelles et les armes anciennes.

Aux portées comprises entre 100 et 150 mètres, toutes les armes se valent.

La différence d'efficacité entre les nouvelles armes et les anciennes ne provient que du premier coup tiré à 350 mètres.

Or, les effets de ce premier coup ne peuvent avoir qu'une influence secondaire sur l'issue de la charge.

Au contraire, c'est à 100 mètres, au moment où le choc va se produire, qu'il importe d'avoir les moyens de destruction les plus écrasants ; mais, précisément, à cette distance, les armes rayées ne présentent pas d'avantages sensibles sur les armes à canon lisse.

Charges sur deux lignes et en colonnes.

Dans tous les calculs qui précèdent, nous avons supposé la cavalerie disposée sur une seule ligne.

Si, au contraire, elle est rangée sur deux lignes ou en colonnes, elle court d'autant plus le risque de se trouver dans la zone efficace que la formation adoptée sera plus *profonde*. Dans ces conditions, les armes actuelles pourront avoir, même aux grandes distances, des effets très-meurtriers. Ces effets augmenteront sensiblement si la distance est bien connue. Ils seraient terribles si la cavalerie restait immobile.

Conclusions.

Nous conclurons :

1° *Une ligne de cavalerie pourra perdre plus de*

monde de loin, mais son action ne sera pas modifiée d'une manière sensible parce qu'au moment décisif les chances de pertes ne seront pas augmentées.

2° *Les armes de main actuelles seront terribles contre les colonnes de cavalerie profondes, surtout si elles sont établies daus une position fixe dont on connaîtra l'éloignement.*

INFLUENCE DE L'ARTILLERIE ACTUELLE SUR LES CHARGES.

Supériorité de l'artillerie actuelle sur l'artillerie ancienne contre la cavalerie.

La supériorité du tir de l'artillerie actuelle sur l'artillerie ancienne ne commence à se faire sentir qu'à la distance de 1,000 ou 1,200 mètres environ.

Le tir des *projectiles pleins rayés* a relativement peu d'efficacité, puisque la trajectoire est peu tendue, l'amplitude des ricochets trop élevée et trop longue, et le tir à boulets roulants insignifiant. La supériorité de l'artillerie actuelle consiste dans l'emploi constant des *projectiles creux.*

Une zone très-étendue est couverte *irrégulièrement* d'éclats de projectiles dont jusqu'ici on n'a pu régler l'explosion d'une manière parfaite.

L'action de la cavalerie devient-elle alors moins possible que celle des autres armes?

Opinion du maréchal Marmont sur le tir des projectiles à explosion irrégulière.

Un officier d'artillerie, le maréchal Marmont, dans son *Esprit des institutions militaires*, prévoit en quelque sorte la question actuelle de l'artillerie. Il suppose qu'un jour le tir et l'explosion des fusées à

la congrève seront réglées avec assez de justesse pour donner des moyens de destruction écrasants, tels qu'il n'y aura plus de lutte possible en suivant les règles et les principes établis. « A un feu pareil, dit-il, « peut-on opposer des masses, même des troupes en « bataille sur plusieurs lignes parallèles ? Non, « assurément. Mais le gain de la bataille consiste à « faire reculer l'ennemi; il faut donc marcher à lui, « traverser l'espace qui nous en sépare ; et, pour le « faire avec le moins de dangers possibles, on em- « ploiera l'arme qui parcourt les distances le plus rapi- « dement. Dès lors, la *cavalerie* est ce qu'il y a de « mieux, et cette cavalerie même sera soumise à « une nouvelle manière de manœuvrer, afin de se « présenter au feu de l'ennemi avec le moins de « chances de destruction.

« Ainsi, elle sera éparpillée en tirailleurs, et cepen- « dant prête à se réunir à un signal donné pour se « préparer au choc qui doit suivre la charge exé- « cutée. »

Les projectiles rayés actuels ne rappellent-ils pas, par l'élévation de la trajectoire, leurs effets destructeurs et la mobilité des pièces qui les lancent, les fusées perfectionnées dont parle Marmont ? En demandant la dispersion de la cavalerie, le maréchal ne proscrit-il pas tout ordre profond ?

Compensation des effets destructeurs de l'artillerie.

Si l'artillerie est l'adversaire le plus terrible de la cavalerie, elle en est aussi l'allié le plus fidèle. On ne saurait trop le répéter. Le désavantage qu'éprouve la

cavalerie par suite de la multiplicité des effets destructeurs de l'artillerie, ne sera-t-il pas en partie compensé par le soutien constant que lui offre aujourd'hui la parfaite *mobilité* de cette arme ?

Fait invoqué contre la cavalerie.

On invoque à tort un fait de la bataille de Solferino qui, selon quelques personnes, prouverait l'impossibilité des charges en ligne.

Une batterie rayée (8e batterie du 16e régiment), attachée à une des divisions de cavalerie qui comblaient l'intervalle entre Medole et Monte-Medolano, ayant mis dans le désordre le plus complet un escadron de uhlans, à une distance de 2,000 mètres, on aurait dirigé alors à la même distance plusieurs batteries sur 25 escadrons prêts à charger, et on les aurait forcés à tourner bride.

Il résulte de la comparaison des rapports autrichiens et français que ces mêmes 25 escadrons appartenaient à la division Mensdorf, qui, jusqu'à la fin de l'action, ne cessa de braver notre feu. Elle essuya presque à bout portant la mousqueterie du 11e bataillon de chasseurs à pied et du 72e, droite du maréchal Mac-Mahon, et arriva jusqu'à 200 mètres de la division Vinoy, du corps de Niel.

Le soir, c'est encore cette même division Mensdorf qui couvrit la retraite d'une partie des troupes autrichiennes sur le Mincio. La division de cavalerie autrichienne ne voulait pas charger ; elle ne fut pas détruite.

En outre, on peut voir que, dans toute l'étendue

du champ de bataille où elle opéra contre nous, le terrain, couvert de riches cultures et d'arbres, coupé de vignes et de fossés pleins d'eau, se prêtait peu à l'action de la cavalerie.

A une distance de 2,000 mètres, il est fort difficile de se rendre compte de la cause des mouvements de la cavalerie, et on aura sans doute confondu un simple changement de position avec une déroute. Au reste, la campagne d'Italie ne saurait être invoquée à l'occasion de l'emploi de la cavalerie.

Nous concluerons :

Conclusions. *Les charges de cavalerie ne seront pas toujours arrêtées par l'artillerie. Seulement il est nécessaire d'éviter les formations offrant trop de prises aux ravages de cette arme, de proscrire impitoyablement les ordres profonds lorsqu'ils ne sont pas indispensables.*

II.

MANOEUVRES DE LA CAVALERIE.

COMBINAISON AVEC LES AUTRES ARMES.

Dès qu'on entrera dans la sphère active de l'artillerie ennemie, les divisions abandonneront la colonne serrée, qui offre trop de prises aux ravages de l'artillerie et ne permet pas de s'abriter d'une manière parfaite derrière les mouvements du terrain. Déploiement en masse.

On adoptera alors la formation par *régiments en masses*, ou une formation plus mince encore, afin de diminuer la profondeur des colonnes, et, par suite, les chances de pertes ; mais la formation doit laisser la faculté d'exécuter les manœuvres et de gagner, pour le moment de l'action, le temps nécessaire au déploiement.

On évitera le plus possible les charges en colonnes. Charges en colonnes.

Afin de diminuer les chances de pertes, on pourra avoir recours à une formation intermédiaire entre la colonne et le déploiement. On aura des échelons se recouvrant en partie les uns les autres.

Employée avec succès sous l'Empire, cette formation a des avantages sérieux.

Elle offre de la consistance, permet l'écoulement facile des escadrons repoussés, ne présente pas trop de prises aux ravages de la mousqueterie et de l'artillerie, et n'encombre pas de chevaux morts ou blessés le point d'attaque.

On ne doit employer la charge en colonne que contre une infanterie peu en ordre et privée d'artillerie.

La charge se fera ordinairement en ordre déployé.

Distance du déploiement

On ne peut déterminer d'une manière précise la distance à laquelle il sera indispensable d'adopter cette formation. Ce sera celle où le tir de l'artillerie ennemie deviendra très-meurtrier ; celle où il commencera à se servir efficacement du tir à obus à balles (1,000 ou 1,200 mètres environ).

On étudiera avec soin les mouvements du terrain, parce que souvent ils permettent de se rapprocher en colonnes près de l'ennemi et de se déployer ensuite rapidement sans avoir souffert de ses coups.

DE LA 2e LIGNE. — ÉCHELONS.

De la 2e ligne dans les charges.

La cavalerie paraît avoir suivi à peu près la même voie progressive que l'infanterie. A Zorndorf, elle avait deux lignes très-longues, liées invariablement l'une à l'autre, dont l'action pouvait être gênée par un terrain accidenté.

A Austerlitz, les manœuvres se font en colonne serrée. L'unité d'action a été réduite. La 2e ligne fractionnée n'est plus liée invariablement à la 1re. Une partie forme des échelons, l'autre est conservée en réserve. Echelons.

Les guerres de l'Empire ayant fait ressortir l'avantage de cette formation, les hommes les plus habiles n'ont pas hésité à supprimer la 2e ligne et à la remplacer par des échelons. Ceux-ci, tout en défendant les *flancs*, peuvent jouer le rôle de *réserve*. Ils se prêtent mieux aux mouvements du *terrain*, facilitent la *mobilité* de la cavalerie, et offrent moins de prises aux *ravages de l'artillerie*.

L'infanterie a aussi fractionné ses lignes. Elles ne sont plus *liées invariablement* l'une à l'autre; on a cherché avant tout les manœuvres qui ont de la *mobilité* et se prêtent au *terrain*, sans pour cela offrir trop de *prises aux projectiles de l'artillerie*.

CAVALERIE DISPERSÉE.

« Deux mamelucks tenaient tête à trois Français, « parce qu'ils étaient mieux armés, mieux montés, « mieux équipés; mais cent cavaliers français ne « craignaient pas cent mamelucks; trois cents « étaient vainqueurs d'un pareil nombre; mille en « combattaient quinze cents, tant est grande l'in- « fluence de la tactique, de l'ordre et des évolu- « tions. » (NAPOLÉON.)

Un pareil principe s'applique à toutes les époques. Aujourd'hui, comme autrefois, la cavalerie la plus nombreuse et la mieux montée n'obtiendra pas de succès décisif si elle n'est manœuvrière et ne sait combattre en ligne.

On conçoit donc qu'on ne peut faire adopter à la cavalerie une formation irrégulière *constante*, afin de la soustraire aux effets meurtriers des armes modernes.

MOBILITÉ DE LA CAVALERIE.

placements ontinuels.

Afin de rendre chez l'ennemi l'appréciation des distances plus difficile, il deviendra indispensable d'avoir une cavalerie très-mobile qui se déplace rapidement et profite avec soin des accidents du terrain.

Il peut arriver que le tir des canons rayés soit assez régulier pour que les projectiles tombent à peu près tous sur la même ligne. Il sera facile alors de s'abriter en portant les colonnes soit en avant, soit en arrière, soit à droite, soit à gauche. Aux grandes distances, l'ennemi se rendra difficilement compte des déplacements de la troupe et ne pourra rectifier son tir.

Ne pas précipiter inutilement es allures.

L'allure sera le grand trot, afin de ménager les forces du cheval jusqu'au moment décisif. Mais, alors, tout ménagement serait une faute.

DÉVELOPPEMENT DE L'ASSOCIATION ENTRE LA CAVALERIE ET LES AUTRES ARMES.

La cavalerie est le *complément* des autres armes; son emploi est essentiellement basé sur les combinaisons qu'elle peut avoir avec elles.

L'action de la cavalerie est subordonnée à celle des autres armes.

Restée stationnaire en face des progrès de l'artillerie et de l'infanterie, la cavalerie doit plus *subordonner* aujourd'hui qu'autrefois son action à celle des autres armes.

Préparations des charges.

Les charges de cavalerie n'auront lieu à l'avenir que quand elles auront été préparées par notre propre artillerie ou notre propre infanterie, ou qu'elles seront amenées par les fausses manœuvres de l'ennemi.

On obtiendra un choc efficace :

1° Contre une infanterie déjà ébranlée par une puissante artillerie.

On trouve un exemple à l'appui de ce principe dans la charge de Murat à Eylau.

2° Contre de l'infanterie depuis longtemps aux prises avec notre propre infanterie.

Kellermann, à Marengo, charge avec succès l'infanterie de Zach engagée avec celle de Desaix.

3° Contre de la cavalerie aux prises avec notre propre infanterie.

Telle est à Austerlitz la charge de Rapp contre les 10 escadrons de la Garde russe.

4° Contre de l'infanterie marchant à l'attaque sans être soutenue elle-même par de la cavalerie.

A Waterloo, la charge des dragons de Ponsonby, dirigée contre l'infanterie de d'Erlon, privée du secours de la cavalerie, réussit complétement.

Au contraire, dans cette même bataille, une seule brigade, celle de Guyot, soutenue par la brigade des cuirassiers Dubois, se maintint malgré des charges réitérées devant le centre de l'armée anglaise.

A Austerlitz, la brigade Schinner (24e léger et 4e de ligne), de la division Vandamme, fut fort heureuse de trouver un appui dans les grenadiers à cheval et les chasseurs de la Garde.

Les divisions Suchet et Caffarelli, chargées d'attaquer la route d'Olmütz, sont soutenues par la cavalerie de Murat.

5° Contre de la cavalerie marchant à l'attaque sans être soutenue elle-même par les autres armes.

A Wachau, la cavalerie française attaquant l'infanterie alliée sans être appuyée par les autres armes, fut forcée à la retraite bien plus par les escadrons ennemis qne par leurs bataillons.

A Austerlitz, Kellermann poursuit victorieusement les uhlans qui chargent la division Caffarelli sans être soutenus.

Cavalerie chargée de couvrir les manœuvres.

La cavalerie chargée de couvrir les manœuvres des autres armes, de faire des démonstrations afin de tromper l'ennemi sur le véritable point d'attaque,

aura besoin, dans toutes ses manœuvres, de s'associer d'une manière plus intime à l'artillerie.

Difficulté de faire agir la cavalerie à propos.

La préparation d'une charge de cavalerie est aujourd'hui plus que jamais la meilleure garantie du succès. Il sera fort difficile de saisir le moment de la charge.

L'*à-propos* devient donc plus que jamais le caractère distinctif de la cavalerie.

EMPLOI DE LA CAVALERIE POUR RELIER LES LIGNES AUX RÉSERVES.

Souvent, en raison de la grande portée des pièces et du manque d'abris, on sera obligé de porter les réserves très en arrière.

La ligne de bataille étant alors menacée sur un point, les réserves ne pourront y arriver assez à temps pour la secourir.

Il sera indispensable de relier les lignes aux réserves.

On aura recours à la cavalerie associée à l'artillerie. Échelonnée en arrière des lignes et à l'abri du feu, elle sera néanmoins assez rapprochée pour entrer très-rapidement en action.

Tel est le rôle joué à Austerlitz par la division Boyer et la cavalerie de la Garde renforcée par 2 batteries de l'artillerie légère de la Garde et une batterie du 1er corps.

On se servira, en outre, de la présence de ces

escadrons pour soutenir les batteries, enlever celles de l'ennemi, profiter d'un faux mouvement, occuper très-rapidement une position et achever la défaite.

Cette cavalerie, associée à l'artillerie, profitera, en un mot, des instants propices très-courts qui peuvent se présenter, et dont l'infanterie et l'artillerie, abandonnées à elles-mêmes, ne sauraient profiter.

Une telle mission sera confiée à la cavalerie de corps d'armée.

DE L'EXPÉRIENCE DANS L'EMPLOI DE LA CAVALERIE.

Alternatives diverses de la cavalerie.

« Aucune arme n'a été soumise, dans ses victoires « comme dans ses défaites, à des alternatives aussi « différentes que la cavalerie. Mais aucune arme « n'offre des difficultés aussi grandes pour son « action, ne se désorganise aussi facilement et ne « se remet aussi difficilement de ses désordres. (Oukouneff. *Examen raisonné des trois armes.*)

La cavalerie est une arme essentiellement pratique.

Ces alternatives sont la conséquence de la nature même de la cavalerie. Cette arme, en effet, n'a quelque valeur que lorsqu'elle est employée *avec habileté*. On peut dire que c'est une arme *pratique*, dont le commandement est extrêmement difficile.

En étudiant l'histoire, on verra que, pendant la paix et aux débuts des grandes guerres, le rôle de la cavalerie et son véritable usage ont été mal définis, son utilité même a été méconnue.

Heureusement, l'expérience des champs de bataille

a toujours imposé silence à ceux qui, sans la connaître, jugeaient sévèrement la cavalerie.

Ni Frédéric ni Napoléon ne lui doivent leurs premiers succès, et cependant tous deux ont su s'en servir à propos. L'un et l'autre avaient deviné la cavalerie.

De la cavalerie sous Frédéric.

« Quand le roi de Prusse monta sur le trône, sa « cavalerie chargeait au pas et au trot ; on craignait « de la faire marcher sur un mauvais pavé, etc., ce « qui n'a pas empêché cette même cavalerie, *quand « on a su la dégourdir*, de faire merveille dans les « guerres qui ont illustré le règne du grand Frédéric ; « et il en a toujours été ainsi quand une cavalerie a « été bien composée *et bien conduite* » (Général Marbot.)

Frédéric, à Mollwitz, voit ses escadrons battus et son infanterie triomphante. Il n'en reconnaît pas moins toute l'importance de la cavalerie, en développe, en fixe l'emploi et lui donne une large part dans les plus belles de ses victoires.

De la cavalerie sous l'Empire.

Mais, avant même que Seydlitz fût mort, les méthodes employées à Rosbach, à Leuthen, à Zorndorf étaient tombées dans l'oubli, et la cavalerie ne songeait plus qu'aux manœuvres de parade de Postdam.

Au commencement de la République, nos généraux de cavalerie, pris au dépourvu, sont timides, embarrassés, et laissent à chaque instant échapper le moment favorable.

Napoléon fait les campagnes d'Italie et d'Égypte

avec une cavalerie insignifiante. En 1796, il n'avait dans son armée que 3 régiments, les 10e, 24e chasseurs et le 25e dragons.

Ce n'est pas à dire que Napoléon ne comprît pas tout d'abord l'utilité de la cavalerie, mais du moins, jusqu'en 1800, il était en droit de n'y pas croire.

La charge de Kellermann à Marengo et ses résultats auraient suffi peut-être pour éclaircir ses doutes. Elle montra l'effet décisif que peut produire contre une infanterie mise en désordre une masse de cavalerie lancée à propos.

Dès cette époque, et plus encore pendant la paix qui suivit, Napoléon développa la cavalerie de manière à la mettre à la hauteur des autres éléments tactiques.

Aussi, en 1805, lorsqu'elle apparut sur le champ de bataille d'Austerlitz, elle reprit tout d'abord un rôle aussi grandiose que celui qu'elle avait joué sous Frédéric.

Trois ans après Waterloo, on commençait déjà à douter de la cavalerie : le général Rogniat écrivait *les Considérations sur l'art de la guerre*. Mais Napoléon vivait encore et dicta la réfutation de l'ouvrage.

Depuis cette époque, la cavalerie ne s'est présentée sur aucun théâtre où il fût possible de juger de sa véritable valeur.

Pas plus que Napoléon en 1800, nous ne devons

conclure des campagnes d'Italie, de Crimée, d'Afrique et du Mexique de l'inutilité de la cavalerie.

La campagne d'Italie de 1859 est surtout invoquée. Ceux qui l'ont faite avaient parfaitement reconnu que le terrain est impropre à l'action de la cavalerie. De même que Bonaparte, en 1796, ils ne comptaient pas sur elle pour fixer la victoire et ne l'avaient fait entrer que pour un douzième environ dans la composition de leurs armées. Les Français avaient 18 régiments de cavalerie et les Autrichiens 11 (1).

RÔLE IMMENSE QUE JOUE LE GÉNÉRAL DANS L'EMPLOI DE LA CAVALERIE.

Obligé d'avoir les qualités les plus opposées et l'expérience la plus complète, de subordonner toutes ses actions à celles des autres armes et à l'ensemble des opérations, le général de cavalerie a sans aucun doute la mission la plus difficile après celle du général en chef.

« Depuis les fameuses journée de Rosbach, Zorn-
« dorf, etc., la cavalerie a-t-elle perdu de sa force
« intrinsèque? Non. Les changements qui se sont
« opérés dans la tactique ont-ils été au détriment de
« cette arme? Non. L'infanterie est-elle plus brave ?

« La guerre d'Italie exige moins de cavalerie que celle d'Allemagne;
« 30,000 hommes seraient suffisants. » (NAPOLÉON.)

« Non. Que lui manque-t-il donc ? *Un chef pour la* « *conduire* (1). »

Frédéric privé de Seydlitz, n'obtint que des victoires incomplètes.

Napoléon, à Waterloo, s'écrie : « Si j'avais eu Murat ! »

LA CAVALERIE MAL EMPLOYÉE PEUT ÊTRE NUISIBLE A UNE ARMÉE.

Très-coûteuse, difficile à loger et à nourrir, la cavalerie alourdit les armées. Dans les déroutes, elle peut les démoraliser.

Quand on ne sait pas s'en servir, que son emploi est mal connu, mal défini, qu'on ne peut lui faire jouer aucun rôle utile, la cavalerie devient nuisible.

A Mollwitz, la déroute de la cavalerie prussienne faillit être fatale au reste de l'armée.

Si le général d'une armée ne possède pas une tactique complète, si les grands principes de la guerre ne lui sont pas familiers, s'il n'a pas étudié les batailles savantes, la cavalerie l'embarrassera.

« A des mains mal habiles, disait Montaigne, il faut « des instruments fort simples, les compliqués ne « convenant qu'aux grands esprits et aux forts. »

---

(1) Oukouncff. *Examen raisonné des trois armes.*

DOUTES JETÉS SUR LA CAVALERIE.

Nous avons vu que la cavalerie n'acquiert de valeur que par *l'habileté, l'emploi* qu'on peut en faire.

Cet emploi, pour être bien compris, demande une expérience consommée et des qualités très-rarement réunies dans la même personne, qualités qui ne se révèlent le plus souvent que sur le champ de bataille.

L'*expérience* est indispensable. Par une anomalie singulière, l'organisation de cette arme dépend essentiellement du domaine de la paix. Mais en paix, on n'est pas frappé de l'utilité.

Or, dans notre siècle, chacun cherche à se rendre compte de *l'utilité immédiate* de chaque chose.

Il n'est donc pas étonnant qne ces deux principes, en contradiction l'un avec l'autre, jettent beaucoup de doutes sur la nécessité de la cavalerie.

Le véritable usage de cette arme, inconnu avant Frédéric, fut méconnu entre Frédéric et Napoléon, comme il l'est encore aujourd'hui.

La cavalerie traverse en ce moment une *crise*, dont elle sortira triomphante.

III.

ORGANISATION DE LA CAVALERIE.

DE LA GROSSE CAVALERIE.

La grosse cavalerie est aussi rapide que la cavalerie légère

Partant de ce principe vrai : « Les armées actuelles « ont besoin d'être très-mobiles et très-rapides dans « tous leurs mouvements, » quelques personnes ne manquent pas de dire : « Le cuirassier est extrême- « ment lourd, peu maniable et doit être supprimé « dans les armées modernes. »

Cette conclusion est fausse. On a été trompé par les mots de *grosse cavalerie*.

Dans les manœuvres, alertes, routes, la grosse cavalerie et la cavalerie de ligne sont aussi promptes, aussi rapides que la cavalerie légère.

Sous l'Empire, la grosse cavalerie ne le cédait en rien comme rapidité à la cavalerie légère. Souvent même, il lui arriva d'entrer dans la composition de l'avant-garde de l'armée et d'avoir l'honneur des premiers engagements.

Le cheval de cuirassier est fort et plus développé, mais il est maniable.

Il n'y a pas une différence très-grande entre le poids supporté par le cheval de cavalerie légère et celui de

grosse cavalerie. Ce dernier étant plus robuste et plus résistant, ne sera pas plus fatigué que le premier.

En résumé, nous concluerons que les habitudes des cuirassiers et des dragons peuvent être actives comme celles de la cavalerie légère.

Pertes subies par la grosse cavalerie.

Les adversaires de la grosse cavalerie ne manquent pas de rappeler les pertes que lui ont fait subir les longues marches, les intempéries des bivouacs et surtout le manque de fourrages. Un grand nombre de chevaux se blessent, d'autres tombent malades.

Les exemples de pertes énormes éprouvées par la cavalerie se trouvent principalement dans les campagnes de 1807 et de 1812.

De pareils faits ne se représenteraient pas aujourd'hui.

En effet, en raison de la simplification des opérations stratégiques, les réserves de cavalerie suivront plus souvent la ligne d'opération principale d'une armée. Elles seront pour ainsi dire transportées sur le champ de bataille sans fatigues. Les routes, canaux, chemins de fer qui la longent, permettront d'avoir des fourrages partout où les réquisitions feraient défaut.

De la proportion actuelle de la grosse cavalerie.

En 1807, la cavalerie de ligne comptait 2 régiments de carabiniers, 12 de cuirassiers, 30 de dragons, 24 de chasseurs, 10 de hussards, en tout 78 régiments.

Aujourd'hui, en ne comprenant pas la Garde et les chasseurs d'Afrique, la cavalerie française se compose de 52 régiments.

En supposant que les besoins soient les mêmes

qu'en 1807, nos 12 régiments de cuirassiers dépassent la proportion de ce que l'on avait sous l'Empire.

Mais la cavalerie ne s'improvise pas, les cuirassiers moins encore que les chasseurs.

Usage abusif que l'on a fait de la cavalerie dans les dernières guerres de l'Empire.

« Lorsqu'on a vu des hommes forts et robustes « montés sur d'énormes chevaux, on a cru que la « *taille* et la *pesanteur* étaient la *force*. » (Gouvion-Saint-Cyr.)

C'était là, en effet, une grave erreur. Des essais heureux firent bientôt croire que l'on pourrait tout obtenir de cette prétendue *force*, et l'on négligea la combinaison invincible des armes entre elles.

Le véritable usage d'une réserve de cavalerie méconnu, on abusa de cet élément. On le détruisit dans des charges réitérées contre des carrés d'infanterie qui n'étaient pas encore entamés par le feu, et qu'une artillerie manœuvrière et bien soutenue eût renversés rapidement.

DE L'ADOPTION D'UNE CAVALERIE UNIQUE.

Opinions de Napoléon et du général Foy.

« Dans une armée de 36,000 hommes d'infanterie, « il faut 9,000 cavaliers, savoir : 2,070 éclaireurs, « dont 1,440 avec les divisions d'infanterie, 420 « avec les dragons, 210 avec les cuirassiers; « 2,700 chasseurs ou hussards ; 2,100 dragons ; ce « qui formera 4,800 hommes de cavalerie légère et « 4,200 de grosse cavalerie. » (Napoléon.)

« L'Empereur ne voulut qu'une seule espèce d'in-
« fanterie, parce que la même est bonne à tout ;
« c'est l'opposé pour la cavalerie. Elle a besoin d'ar-
« mes, d'équipement, de chevaux différents, suivant
« l'usage qu'on veut en faire. » (Général Foy.)

Chaque cavalerie a un rôle distinct à jouer.

L'adoption d'une cavalerie unique serait une grande faute.

Elle dénaturerait l'essence propre de chaque troupe.

On amoindrirait la vigueur et l'aplomb des cuirassiers, et on alourdirait la cavalerie légère.

Trois espèces de cavalerie seront toujours indispensables, chacune d'elles ayant un rôle distinct à jouer.

Pour le choc, lorsqu'il s'agit d'enfoncer des masses qui résistent encore, la cavalerie légère ne saurait suppléer la grosse cavalerie.

Ce serait un tort d'appliquer la grosse cavalerie au service des reconnaissances et des flanqueurs. Les chevaux sont tout aussi rapides pendant un temps donné que ceux de la cavalerie légère, mais ils ne sont pas aussi nerveux, aussi vifs, aussi agiles ; ils seraient souvent arrêtés par un terrain accidenté. Ils sont, en outre, plus difficiles à nourrir, et les soins qu'ils exigent sont plus minutieux.

La grosse cavalerie ne pourrait donc avoir dans le service d'éclaireur l'*aisance* qui caractérise la cavalerie légère.

Cet usage altérerait le caractère propre de la grosse

cavalerie et démembrerait les éléments de sa force, qui résident dans son *ensemble* et dans sa *masse*.

« Quand, en raison de la nature de la guerre, la « cavalerie de réserve a besoin d'être couverte dans « ses marches, bivouacs, camps et cantonnements, « on lui attache des troupes légères ou de l'infanterie « en nombre suffisant pour ce service (1).

« Les troupes ont dû toujours pouvoir s'éclairer « sans s'affaiblir.

« De là les troupes légères pour les armées, et, « pour chaque corps particulier, des hommes com- « battant individuellement. » (Carrion-Nisas.)

Des régiments de cuirassiers disséminés depuis le commencement d'une campagne et réunis un jour de bataille, ne formeraient que des *masses improvisées* ayant perdu l'habitude de manœuvrer avec ensemble.

Des chasseurs d'Afrique.

Les partisans d'une cavalerie unique citent le chasseur d'Afrique comme type du cavalier mixte, pouvant suffire à toutes les circonstances de la guerre.

Nous proclamons hautement les qualités du cheval

---

(1) *Ordonnance sur le service en campagne de* 1832. Cette ordonnance qui régit actuellement l'armée française, avait été faite sous l'Empire, mais non publiée. En 1811, le général Préval en reprit la rédaction, modifiant quelques principes des règlements de 1809. En 1832, le maréchal Soult, alors à la tête de l'armée, chargea de nouveau le général Préval de continuer le projet. Ce général rassembla alors ses notes et les souvenirs de 14 campagnes. Avant sa mort, il voulut bien nous confier une partie des éléments qui avaient servi à son travail.

arabe. Nous reconnaissons qu'il supporte de très-grandes fatigues et d'immenses privations.

Le chasseur d'Afrique est, à nos yeux, le type du cavalier léger. De même que le cosaque, il pourra au besoin former un essaim insaisissable, harceler son ennemi, tourner ses colonnes et ne lui laisser ni trève ni repos. Mais, de plus que le cosaque, il a le grand avantage d'être manœuvrier.

Est-ce à dire qu'il puisse entrer en ligne avec quelque avantage, dans les grandes plaines du nord et du centre de l'Europe, contre des chevaux robustes et de haute taille, montés par des cuirassiers ?

En admettant même que le chasseur d'Afrique soit destiné à fondre en lui les types les plus opposés de la cavalerie, est-il possible d'appliquer ce principe à toute la cavalerie française ?

Trouverait-on assez de chevaux en Afrique, et ne détruirait-on pas, dans certaines contrées, la production chevaline en France ?

Le recrutement de ces cavaliers et le genre de vie auquel ils sont rompus leur donnent des allures plus lestes, qu'adoptent en peu de mois nos régiments de France.

Le chasseur d'Afrique n'est donc qu'un type particulier, produit par des circonstances exceptionnelles.

On ne peut essayer de généraliser dans l'armée le système sur lequel il est organisé, sans qu'il ne perde sa plus grande valeur.

Ressources chevalines.

Il faut en toute chose se régler sur ses ressources.

On peut répartir les races de chevaux Français en trois classes : *gros chevaux*, *chevaux légers* et *chevaux moyens*. Ils seront naturellement destinés à monter différentes espèces de cavalerie.

Conclusion.

Il faudra toujours dans les armées de la grosse cavalerie et de la cavalerie légère.

L'une servira à former les réserves, l'autre entrera dans la composition des corps d'armée.

On sera obligé, en outre, de conserver de la cavalerie de ligne dans le but de lui faire remplir, selon les circonstances, le rôle de la grosse cavalerie ou celui de la cavalerie légère; d'autre part, il faut utiliser le cheval moyen, si perfectionné en France depuis quelques années.

Nous avons eu l'honneur de commander des brigades de carabiniers, de cuirassiers, de dragons, de lanciers et de cavalerie légère. Nous avons reconnu combien chacune de ces armes avait un caractère particulier, combien chacune d'elles était propre à tel ou tel genre de service. Bien plus, en manœuvres, nous ne pouvions employer les armes de la même façon. Léger, maniable, le chasseur tournoyait si bien que les mouvements centraux, les dispersions, les ralliements, les élans spontanés lui étaient faciles et familiers. Le cuirassier, au contraire, brillait par l'ordre, dans les marches en ligne, les changements de front sur les ailes, les échelons, les déploiements rectangulaires.

Les manœuvres des dragons étaient plus régulières que celles des lanciers, parce que la lance est moins que le sabre l'arme du rang.

Ceux qui demanderaient une cavalerie unique n'ont pas commandé les armes diverses. L'expérience de la cavalerie est rare dans les armées actuelles de toute l'Europe, et il sera sage de se méfier des réformes jusqu'aux guerres futures.

Le grenadier de la vieille Garde, sérieux jusqu'à la gravité, est le type du soldat; mais le zouave de la nouvelle Garde, si chaleureux, n'est-il pas aussi un type?

Il en est ainsi dans la cavalerie. Elle a ses types divers. Ce serait méconnaître la tactique, l'esprit des armées, le caractère national, l'histoire du passé et les besoins de l'avenir que de songer à la suppression du cuirassier ou du zouave.

DU CHEVAL ET DES RELATIONS QUI DOIVENT EXISTER ENTRE LE CHEVAL ET L'HOMME

Travail individuel.

L'amélioration de la race chevaline en France a, depuis quelques années, pris de grands développements.

L'équitation a fait des progrès sérieux. Le travail individuel a mis la cavalerie légère à hauteur de sa mission en la rendant mobile, agile, et surtout très-hardie.

Ce même travail individuel, appliqué à la grosse

cavalerie, a rompu les hommes et les chevaux à tous les exercices et leur a donné des qualités qui déjà se font sentir dans les manœuvres aux allures vives.

ARMEMENT DE LA CAVALERIE.

L'armement de la cavalerie n'a qu'une importance relativement secondaire.

Ce principe a été proclamé par Seydlitz et tous ceux qui se sont servis de la cavalerie avec succès.

Conséquences de l'association de l'artillerie et de la cavalerie sur l'armement de la cavalerie.

La cavalerie étant plus que jamais appelée à suivre l'artillerie dans ses mouvements sur le champ de bataille, il importe de se rendre compte des circonstances qui peuvent être les suites de cette association.

La grande hardiesse de l'artillerie actuelle l'amènera souvent à prendre une position aventurée.

Il sera indispensable de garder et de défendre des défilés, des positions permettant à l'ennemi de prendre la batterie de flanc ou de revers ; il faudra donner le temps à l'artillerie de traverser un passage difficile, etc.

Des cavaliers seront alors obligés de mettre pied à terre et de se servir de leurs armes à feu. C'est là, il est vrai, un emploi exceptionnel de la cavalerie, mais qui n'en est pas moins indispensable.

La cavalerie n'employant ses armes à feu que dans des cas très-rares, la principale objection contre les armes se chargeant par la culasse, celle des appro-

visionnements, se trouve complétement détruite. En les adoptant, la cavalerie disposera, à un moment donné, de feux très-nourris, compensant ainsi une partie des désavantages qu'ils peuvent avoir sur ceux de l'infanterie.

La cavalerie et le train des équipages peuvent encore tirer un parti avantageux des armes se chargeant par la culasse dans l'attaque et la défense des convois.

Il serait bon également d'en doter l'artillerie pour la défense de ses pièces, et le génie pour la garde de ses travaux de mine et de tranchée.

DE LA CUIRASSE.

« Les cuirassiers français sont la meilleure
« cavalerie du monde pour enfoncer l'infanterie. »

(NAPOLÉON.)

Les cuirassiers sont une création récente.

Nous avons voulu nous occuper ici d'une question secondaire peut-être, mais qui a aussi son importance parce qu'elle est très-discutée : ce sont les cuirasses.

Les cuirassiers ne sont pas, comme beaucoup de personnes le croient, un dernier *vestige du moyen âge*. Ils sont au contraire une *création de Frédéric et de Napoléon*.

L'armure fut en usage vers le milieu du VIIe siècle, d'abord comme vêtement de mailles. Ce vêtement disparut au commencement du quatorzième siècle, pour faire place aux cuirasses proprement dites. Les

membres et la tête, le cheval même, étaient cuirassés comme la poitrine.

Ce ne furent pas les armes à feu qui firent tout d'abord disparaître les armes défensives.

On lit dans Froissart, que le haubert et tout l'habillement de mailles avaient été entièrement abandonnés pour le fer battu, vers la fin du treizième siècle, tandis qu'au contraire, les armes à feu ne furent employées qu'au milieu du quatorzième, sous Philippe de Valois, à la bataille de Crécy.

A l'apparition des armes à feu, la cavalerie, comme le dit Lanoue, se couvrit plutôt d'enclumes que de cuirasses. On voit donc que l'invention de la poudre, le tir de l'artillerie, la mousqueterie, furent, dans le principe, sans influence sur l'abandon des armes défensives, qui, au contraire, se renforcèrent pour mieux résister.

Louis XIII eut des cavaliers cuirassés, mais non pas couverts de fer, comme l'avaient été les gens d'armes.

Voyant les ordonnances sur la cuirasse mal exécutées, il réduisit les cavaliers armés de cuirasses à un seul régiment, qui prit plus tard, sous Louis XIV, le nom de *Royal cuirassier*.

Coiffé du chapeau et non du casque, il faisait partie des 24 régiments de cavalerie légère, sur la liste desquels il occupait le n° 7.

Sous Louis XV et sous Louis XVI, la France n'eut toujours que ce seul régiment *Royal cuirassier*, et

cela malgré les victoires que Frédéric II dut en partie à l'augmentation des cuirassiers. Cependant Louis XV ordonna, en 1733, que toute la cavalerie fût cuirassée et plastronnée, même en temps de paix, pour être accoutumée à l'usage des armes défensives en temps de guerre. Il n'en fut rien.

Sous la République, la France n'était pas assez riche pour donner des cuirasses à ses soldats. D'ailleurs, nos généraux ne comprenaient pas encore bien le rôle multiple de la cavalerie.

En résumé, on peut dire qu'entre Louis XIII et le Consulat, la France n'a pas eu de cuirassiers, puisque le régiment *Royal cuirassier* ne formait point une arme à part et se trouvait intercalé parmi les régiments de cavalerie légère.

Avant Louis XIII, on ne peut pas considérer comme cuirassiers des hommes écrasés sous l'armure défensive. Ils étaient bien plutôt des chevaliers que des cuirassiers.

L'armée française, au commencement de ce siècle, n'avait donc jamais eu de régiments de cuirassiers, *arme tactique*, si ce n'est le seul régiment dont nous avons parlé. Les cuirassiers français sortirent bien plutôt du génie même de Napoléon que de sa propre expérience.

En effet, les guerres d'Italie et d'Egypte s'étaient accomplis sans cuirassiers, et Napoléon ne pouvait connaître l'usage de cette arme que par l'étude qu'il

avait faite des causes des victoires du roi de Prusse.

Le 23 décembre 1802, le Premier Consul créa trois nouveaux régiments de cuirassiers. En 1804, avant même que cette cavalerie eût reçu la consécration de l'expérience, il décrétait une augmentation de 8 régiments. Enfin, attachant une grande importance aux armes défensives, il remplaçait le chapeau par le casque.

En 1807, notre grosse cavalerie se composait de 12 régiments de cuirassiers ayant chacun 5 escadrons.

Les réserves de cavalerie cuirassée ne sont donc pas un reste des compagnies d'ordonnance de Charles VII. Elles sont, en France, la création de Napoléon.

Alternatives diverses des armes défensives.

On lit dans l'*Histoire générale de l'art militaire* de Carrion-Nisas : « Il y a quelque chose de bizarre dans « l'histoire des armes défensives et dans les alterna- « tives d'affection et de mépris dont elles ont été « l'objet.

« Tantôt les peuples belliqueux les ont dédaignées, « par excès de confiance dans leur force et dans leur « courage ; tantôt les nations les plus militaires, à « l'apogée de leur gloire, en ont fait l'usage le plus « constant.

« Chez quelques-uns, c'est dans la force de leurs « institutions militaires que les raisons contre les « armes défensives ont été alléguées ; chez d'autres,

« c'est dans la dégradation de la milice qu'on s'en « est peu à peu défait.

« Dans leur usage, on a rarement tenu un juste « milieu. Tantôt on a préféré la commodité à la sû- « reté, tantôt la sûreté à la commodité. »

On lit dans les *Rêveries du maréchal de Saxe* : « Les Romains avaient vaincu tous les peuples par « leur discipline, mais elle se corrompit lorsque « l'empereur Gratien permit aux légions de quitter « leurs casques et leurs cuirasses, parce que les sol- « dats, ammolis, se plaignaient qu'elles étaient trop « pesantes. Tout fut perdu. Les Barbares, qu'ils « avaient vaincus pendant tant de siècles, les vain- « quirent à leur tour. »

Du combat corps à corps.

Aujourd'hui, ainsi que nous l'avons démontré plus haut, une charge ne sera pas toujours arrêtée par les feux de l'artillerie et de l'infanterie. Il y aura toujours des circonstances où la cavalerie en viendra aux mains et aura recours au combat corps à corps.

C'est ici le cas de citer les opinions de Napoléon et de Marmont :

« Ceux qui doivent combattre corps à corps doi- « vent avoir des armes défensives. » (Napoléon.)

L'Empereur va même plus loin dans la maxime suivante :

« Les tirailleurs auraient plus besoin d'armes dé- « fensives que tous les autres, parce qu'ils s'appro-

« chent plus souvent de l'ennemi et sont plus « exposés à être sabrés par la cavalerie ; mais il ne « faut pas les surcharger, et d'ailleurs tous les « hommes d'un bataillon font nécessairement le ser- « vice de tirailleurs. »

On lit dans l'*Esprit des institutions militaires* du maréchal Marmont :

« Pour combattre l'infanterie, il faut une cava- « lerie pesante, bardée de fer et assez couverte « ou mise à l'abri du feu pour l'affronter sans « crainte.

« La cavalerie étant destinée à combattre corps à « corps, on se demande pourquoi on ne s'est pas « occupé de mettre les hommes à l'abri des coups de « l'ennemi. Peu de choses suffiraient pour les garantir « d'un coup de sabre, d'un coup de lance et même « pour amortir une balle de fusil tirée d'un peu loin « ou un coup de pistolet. Les Orientaux, dont les « combats sont toujours des mêlées, ont eu de tout « temps cette prévoyance ; ils sont souvent revêtus « de cottes de mailles. »

Importance matérielle de la cuirasse.

La charge des cuirassiers, à Ratisbonne, si bien décrite par le général Marbot, plaide éloquemment en faveur de *l'importance matérielle* de la cuirasse (1).

---

(1) Le général Marbot écrivit ses *Remarques critiques sur l'ouvrage*

« Dans la campagne de 1809, les Français avaient « gagné sur les Autrichiens la bataille d'Eckmühl ; « ceux-ci se retirèrent sur Ratisbonne, où ils se pro- « posaient de passer le Danube.....

« Il était nécessaire de faire un effort pour re- « pousser notre avant-garde, la rejeter sur les défilés « des bois, par où elle avait débouché, et la repous- « ser, s'il était possible, sur nos têtes de colonnes. « Pour y parvenir, le général autrichien fit prendre « l'offensive à toute la cavalerie de son arrière-garde, « qui vint avec le plus grand courage attaquer celle « de notre avant-garde qui l'attaquait aussi ; dans « l'instant la cavalerie légère des deux partis fut « pêle-mêle ; mais, dans ces charges doubles, l'emploi « des réserves se faisant de part et d'autre avec vivacité, « puisqu'on n'avait pas le temps de reformer les « escadrons rompus, les cuirassiers autrichiens furent « bientôt en présence des nôtres. Alors les cavaliers « légers des deux partis se jetèrent de côté pour n'être « pas écrasés entre ces deux formidables masses de « cuirassiers qui, s'avançant l'une sur l'autre avec ra- « pidité, se choquèrent, entrèrent sur plusieurs points « l'une dans l'autre, se traversèrent et ne formèrent « bientôt qu'une immense mêlée des plus épaisses.

« Ce combat, à la fois terrible et majestueux,

---

du général Rogniat en 1820. Napoléon lut le livre et laissa 100,000 fr. dans son testament au colonel Marbot, en l'engageant à continuer à écrire l'histoire militaire de l'Empire.

« n'était éclairé que par un faible crépuscule et la « lune naissante ; les cris des combattants étaient « couverts par les sons que rendaient plusieurs mil- « liers de casques et de cuirasses de fer frappés à « coups redoublés par des sabres pesants qui en « faisaient jaillir de nombreuses étincelles ; les « Français et les Autrichiens voulaient à tout prix « rester maîtres du champ de bataille ; des deux côtés « même courage, même tenacité, à peu près même « nombre, mais non pas *égales armes défensives*, « par conséquent *succès bien différents !!!* Les cui- « rassiers autrichiens avaient, ainsi que les nôtres, la « tête et la poitrine garanties, mais leur dos était à « découvert, de sorte que, pendant la mêlée, ils re- « cevaient de grands coups de pointe dans les reins « de la part des cuirassiers français, qui, n'ayant rien « à craindre pour leur compte, ne s'occupaient qu'à « frapper, tuaient un grand nombre d'ennemis et ne « perdaient presque personne.

« Un combat aussi inégal ne pouvait durer long- « temps : aussi, au bout de quelques minutes, les « Autrichiens, dont les pertes étaient déjà immenses « et allaient toujours croissant, furent-ils forcés, « malgré leur bravoure extrême, de céder le terrain et « de se retirer. Mais, dès qu'ils eurent fait volte-face « il sentirent encore bien plus vivement combien il est « vicieux de n'être pas cuirassé par derrière lors- « qu'on le peut, car le combat ne fut plus qu'une « boucherie : nos cuirassiers poursuivirent les enne-

« mis en leur enfonçant leurs grands sabres dans le « dos, et, pendant plus d'une demi-lieue, la terre fut « jonchée de blessés et de cadavres des cuirassiers « autrichiens ; leur troupe perdit dans cette affaire « un grand nombre d'hommes, et il n'en serait « échappé que très-peu si nos cuirassiers ne les eus- « sent abandonnés pour se reformer et aller charger « les bataillons de grenadiers ennemis, qu'ils enfon- « cèrent et prirent entièrement.

« Il est incontestable que les cuirasses de der- « rière avaient sauvé la vie, pendant la mêlée, à une « foule de cuirassiers français et leur avaient donné « un immense avantage sur leurs ennemis, et, de plus, « il faut remarquer que si une circonstance quel- « conque eût forcé les cuirassiers français à céder le « terrain, ils auraient encore eu l'avantage de ne pas « perdre dans leur retraite la vingtième partie des « hommes que perdirent les Aurtichiens dans la leur, « faute de cuirasses de derrière.

« L'armée française ayant couché dans cette partie « de la plaine où la double charge des cuirassiers « avait eu lieu, on y releva pendant la nuit une grande « quantité de blessés des deux partis ; mais le nom- « bre des blessés autrichiens était à celui des Fran- « çais, d'après le calcul qu'en fit un officier d'état- « major, comme 8 est à 1. Il faut encore observer « que les blessés français l'étaient, pour la plupart, « légèrement, parce que leur buste ayant été garanti « de tous côtés par leurs cuirasses, leurs bras et

« leurs visages avaient seuls été atteints, tandis que « les Autrichiens avaient presque tous des blessures « mortelles, provenant des coups de pointe qu'ils « avaient reçu dans les reins; aussi, ceux d'entre eux « qui pouvaient encore parler avouaient que leur « malheur venait de ce que leur troupe n'avait pas « de cuirasses de derrière.

« Le lendemain, au point du jour, on visita le ter- « rain où la mêlée avait eu lieu; le nombre des Autri- « chiens morts était à celui des Français comme 13 est « à 1, et la différence eût encore été plus grande au « désavantage des Autrichiens si la charge eût eu lieu « en plein jour, parce qu'on aurait pu les frapper « encore plus sûrement et plus souvent dans le « dos. »

Que fussent devenus les cuirassiers autrichiens si, au lieu d'avoir la poitrine protégée par une cuirasse et la tête coiffée d'un casque, ils eussent été vêtus du spencer et coiffés du képi?

Importance morale de la cuirasse.

En 1808, au siége de Saragosse, Palafox rendit un arrêté pour punir de mort tout soldat espagnol qui s'écrierait dans les sorties : « Voilà les cuirassiers français. »

Le capitaine de lanciers prussien Ganzauge, qui faisait la guerre contre nous au temps de Napoléon Ier, raconte ainsi la mise en déroute d'escadrons français par les cavaliers ennemis :

« ..... Il n'y avait pas un seul peloton « qui marchât en ordre; c'était une vraie course au

« clocher, et la plupart des cavaliers français qu'on « fit prisonniers étaient tombés de cheval avant d'être « pris.

« A la fin, au débouché d'un bois, nous arri- « vâmes en présence d'une ligne de cuirassiers dans « une attitude imposante; nous nous arrêtâmes tout « à coup sans commandement. »

Ce n'est pas dans un ouvrage français que le fait est écrit, mais dans un ouvrage allemand.

De Bismarck, écrivain étranger fort remarquable et qui a été à même de nous apprécier comme allié et comme ennemi, dit : « Les cuirassiers français ont « fait *époque* dans l'histoire des guerres modernes. « Leur intrépidité a sauvé l'armée de sa perte totale « à Essling, le 21 mai 1809..... Napoléon les « employait fréquemment à emporter des batteries, « des retranchements, et jusqu'aux redoutes les plus « fortes (bataille de la Moskowa). La gloire de cette « cavalerie dans l'armée française était si grande, que « *brave comme nos cuirassiers* avait passé en pro- « verbe. »

« Napoléon, dit le général La Roche-Aymon, en « couvrant le premier d'armes défensives ses cuiras- « siers, leur assura une supériorité incontestable. On « ne peut se faire une idée de *l'effet* que produisaient « sur toutes les armées les *succès constants* que les « cuirassiers obtinrent dans toutes les circonstances, « sur *quelque espèce de troupe qu'on les opposât.* « Les soldats les plus braves et les plus déterminés

« éprouvaient à leur aspect une inquiète défiance en « leurs moyens de résistance ou même de défense(1). »

Ailleurs, le même général La Roche-Aymon s'exprime ainsi : « Quelque bonne que soit une ordon- « nance de manœuvre, elle ne peut mettre des *cui-* « *rassiers sans cuirasses* en état de résister à des « *cuirassiers couverts d'armes défensives*, pas plus « qu'offrir à la cavalerie légère la possibilité d'atta- « quer avec quelque chance de succès des cuirassiers « ou des masses d'infanterie. Les mécomptes ne sont « pas tant, à la guerre, autant la suite d'une instruc- « tion fautive que celle des calculs ou des projets « dans lesquels on n'a fait entrer pour rien ou pour « trop peu de chose *le moral de l'homme* (2). »

Jomini dit également que, dans la cavalerie plus que dans l'infanterie, *l'ascendant moral* fait beaucoup et que le cœur humain est un *élément de guerre* qu'il ne faut jamais dédaigner.

Le maréchal de Saxe pense qu'à la guerre il ne faut pas toujours chercher les réponses dans les livres, mais dans le cœur humain.

Opinions de Foy et de Jomini.

« On s'étonne depuis longtemps, dit le général « Foy, de ce que les souverains ne donnent pas quel- « ques pièces de l'armure défensive à tous les soldats « qui combattent à cheval. »

---

(1) *Des troupes légères*, par le général comte de La Roche-Aymon.

(2) Mémoire raisonné adressé au roi de Prusse en 1807, tendant à le convaincre de la nécessité de donner à sa cavalerie une nouvelle organisation. Ce Mémoire décida le roi à rétablir les cuirassiers.

« La cuirasse, dit Jomini, est l'arme défensive par « excellence. La lance et une cuirasse de fort cuir « doublé de buffle me semblent le meilleur arme- « ment de la cavalerie légère, le sabre et une cui- « rasse en fer, celui de la grosse cavalerie. »

Réponses à quelques objections faites contre les cuirassiers.

Les adversaires des armes défensives citent l'absence des cuirasses dans la cavalerie anglaise.

Mais Jomini rapporte que Vellington lui a assuré, au congrès de Vérone, qu'il n'avait rien vu de plus admirable à la guerre que les charges réitérées des cuirassiers français. Napier dit en outre dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule* : « Il serait « injuste de ne pas reconnaître que la cavalerie « française l'emporte sur la cavalerie anglaise. »

Quelques personnes ont prétendu que les cuirasses deviendraient inutiles devant les armes rayées. Des expériences, ont, au contraire, démontré qu'aux petites distances les balles rayées ont moins de pénétration que les balles sphériques, et qu'elles percent plus difficilement les cuirasses.

D'autres supposent que la suppression des cuirasses aurait pour résultat d'augmenter la rapidité des allures, et par conséquent la légèreté.

Les cuirasses de la Garde, en acier fondu, ne pèsent que 6 kilogr. 57, 2 kilogr. de moins que celles de la ligne. Le poids total supporté par le cheval est de 135 kilogr. pour le cheval de cuirassiers, 120 pour celui de dragons et 113 pour celui de chasseurs. Il est facile de voir qu'une augmentation de poids de 6 kilog. 57,

n'alourdit pas le cheval d'une manière très-sensible et ne nuit guère à la rapidité de ses allures. Cet inconvénient de la cuirasse est certainement compensé et au delà par tous les avantages qu'on retire de cette arme défensive.

Beaucoup de militaires demandent la suppression de la cuirasse, en s'appuyant sur ce qu'on n'en a pas trouvé l'emploi depuis Waterloo, c'est-à-dire depuis cinquante ans.

Le maréchal de Saxe semble avoir prévu cette objection.

« Je ne sais pourquoi, dit-il, on a quitté les ar-
« mures, car rien n'est si beau ni si avantageux.
« L'on dira peut-être que c'est l'usage de la poudre
« qui les a abolies ; mais point du tout, car du temps
« de Henri IV et depuis, jusqu'en l'année 1667, on en
« a porté, et il y avait déjà bien longtemps que la
« poudre était en usage. Nous verrons que c'est la
« chère commodité, la mollesse et le relâchement de
« la discipline qui ont fait quitter les cuirasses. Il
« est ennuyeux de porter la cuirasse pendant un
« *demi-siècle* pour s'en servir un seul jour. »

Une partie seulement de la grosse cavalerie doit être cuirassée.

« Toute cavalerie de ligne ne doit pas être cuirassée.
« Les dragons, montés sur des chevaux de quatre
« pieds neuf pouces, armés du sabre droit, sans cui-
« rasses, doivent faire partie de la grosse cavalerie. »
(Napoléon.)

Etat actuel des cuirasses en Europe.

L'Autriche, la Russie et l'Angleterre n'ont plus de régiments cuirassés.

La France et la Prusse les ont conservés.

L'Italie, qui les avait abandonnés avant la campagne de 1859, a décrété depuis la guerre l'organisation de nouveaux régiments cuirassés.

ALLÉGEMENT DE LA CAVALERIE.

La cavalerie, en présence des effets meurtriers des armes actuelles, a plus que jamais besoin de mobilité et de rapidité.

Il importe donc de *l'alléger* le plus possible, en simplifiant le *harnachement*, l'*habillement*, l'*équipement*, et même l'*armement*.

Néanmoins, il ne nous semble pas que les inconvénients qui résulteront de la suppression des cuirasses soient compensés par l'allégement qui en serait la conséquence.

CAVALERIE DE CORPS D'ARMÉE.

ORGANISATION DE LA CAVALERIE EN DIVISIONS.

Utilité de la cavalerie en corps d'armée.

La cavalerie de corps d'armée aura plusieurs missions à remplir :

1° Elle devra reconnaître un immense champ de bataille ;

2° Elle servira davantage à relier les lignes aux réserves ;

3° Elle s'associera plus intimement à l'artillerie, soit aux avant-postes, soit dans toutes les opérations du champ de bataille.

Organisation de la cavalerie en divisions.

Le général Marbot expose ainsi les raisons qui décidèrent l'organisation de la cavalerie légère en divisions :

« Chaque régiment d'infanterie avait un régiment « de cavalerie ; mais on s'aperçut que lorsqu'on « avait l'offensive la division qui était en tête ne « pouvait poursuivre vivement l'ennemi, parce que « celui-ci se couvrait de 8 ou 10 régiments de cava- « lerie légère et rendait superflus tous les efforts « de 600 à 700 chevaux qu'avait notre division « d'avant-garde.

« Cette division se trouvait obligée de faire venir et « d'attendre plusieurs heures les régiments de cava- « lerie légère, qu'elle empruntait aux divisions qui « la suivaient, et outre le temps précieux que cela « faisait perdre, et le désordre qu'occasionnait dans « l'armée le passage des régiments de cavalerie qui « traversaient les colonnes pour gagner la tête de la « première division, il arrivait que lorsque tous ces « régiments de cavalerie légère étaient réunis à « l'avant-garde, ils formaient une masse qu'il fallait « organiser en brigades et divisions provisoires, ce « qui était très-long et quelquefois très-difficile, d'au- « tant plus qu'on n'avait pas toujours sous la main « des généraux de cavalerie pour les commander.

« Le même inconvénient avait lieu dans une re-

« traite, car la division d'arrière-garde, n'ayant « qu'un régiment de cavalerie légère, ne pouvait « tenir tête à la nombreuse cavalerie légère de l'a- « vant-garde ennemie, sans appeler à son secours les « régiments répartis dans les autres divisions de « l'armée, ce qui faisait perdre un temps infini. Outre « les inconvénients notés ci-dessus, soit qu'on eût « l'offensive ou la défensive, on ne pouvait faire une « reconnaissance en pays plat, car l'ennemi nous « opposait sur-le-champ 5 ou 6,000 chevaux, qu'on « ne pouvait éloigner avec les 6 ou 700 chevaux de « la division qui faisait la reconnaissance. Il fallait « donc sans cesse réunir la cavalerie légère dis- « tribuée dans toutes les divisions de l'armée pour « l'y employer ensuite et la rappeler de nouveau « quelques jours après.

« Plus les mouvements d'armée devinrent *rapides*, « plus on sentit la nécessité d'avoir des brigades et « des divisions de cavalerie légère toutes formées et « ayant leurs généraux désignés pour toute une cam- « pagne. »

La grande *mobilité* des armées actuelles et la *rapidité* forcée de leurs mouvements rendent l'application des principes du général Marbot plus indispensable que jamais.

NÉCESSITÉ DES RÉSERVES DE CAVALERIE.

Des réserves de cavalerie en stratégie.

Les réserves de cavalerie, étant un élément de vitesse, seront les auxiliaires de la stratégie actuelle, qui demande à être plus prompte et plus décisive qu'autrefois.

Des réserves de cavalerie en tactique.

L'emploi des réserves de cavalerie est lié essentiellement à celui des réserves.

Demander sa suppression serait méconnaître la tactique de l'Empire toute entière et les perfectionnements qu'elle a apportés.

Aujourd'hui, en raison de cette décision nouvelle imprimée à la tactique par la hardiesse de l'artillerie, il devient indispensable de parer à l'*imprévu*, à ce que Napoléon nommait un *événement* ou de le produire soi-même.

Pour remplir un tel but, il faut des forces très-mobiles.

Une masse d'*infanterie* et d'*artillerie* serait souvent trop lourde.

Un corps de *cavalerie* et d'*artillerie*, au contraire, *rétablira*, dans bien des circonstances, ce qui semblait *perdu*, ou produira lui-même un *événement*.

Sans la rapidité de sa marche, on ne saurait saisir à propos le moment *critique* où il faut anéantir un adversaire qui lève encore la tête. Quelques instants de retard le laisseraient échapper sans qu'il fût possible de réparer la faute.

A Dresde, en 1813, une *réserve d'infanterie* et d'*artillerie* aurait-elle profité aussi efficacement que la *réserve de cavalerie* de la circonstance difficile où se trouvaient les alliés, une de leurs ailes séparée complétement du gros de leur armée par un ravin ?

ORGANISATION D'UNE RÉSERVE DE CAVALERIE.

La cavalerie légère n'a pas assez d'aplomb et ne pourra fournir un choc aussi efficace que la grosse cavalerie.

Il faudra une réserve de cavalerie analogue à celle de Murat à Austerlitz, formée de grosse cavalerie et de cavalerie de ligne. Marchant à part jusque sur le champ de bataille, cette réserve sera mieux conservée, parce que, dans les routes et les cantonnements, elle aura été moins asservie au pas, aux haltes et aux habitudes de l'infanterie.

Les divers éléments habitués à manœuvrer ensemble seront plus instruits que des masses *improvisées*.

Rôle des réserves sur le théâtre de l'action.

Arrivée sur le théâtre de l'action, on la dispersera dans les corps d'armée, ou on en réunira une partie sur les points les plus avantageux et les plus menacés, ainsi que cela arriva à Austerlitz.

Dans le cours de l'action, elle servira, soit à rétablir notre équilibre sur un point fortement attaqué,

soit à rompre celui de l'adversaire sur un point très-important.

A Austerlitz, les divisions Kellermann, Walther, Nansouty et d'Hautpoul appuient notre gauche, la cavalerie de la Garde culbute le centre des alliés.

ÉVITER LA TROP GRANDE DISPERSION DE LA CAVALERIE.

« Le général à qui le généralissime confie le com-
« mandement de la cavalerie, le jour d'une bataille,
« ne doit, sur aucune représentation des autres gé-
« néraux, se laisser entraîner à disséminer sa masse
« de cavalerie pour les appuyer par des détachements
« sans but.

« Les généraux autrichiens suivirent rarement
« cette règle. Ils répartissaient leur cavalerie parmi
« l'infanterie, sur toute l'étendue d'une position ou
« sur les plaines que les colonnes avaient à parcourir.
« L'une des armes perdit par là sa *consistance*,
« l'autre ne décida plus du gain des batailles.» (Archiduc Charles.)

Les Prussiens se trouvèrent dans cette situation à Iéna, en 1806, et à Ligny, en 1815.

Dans la première de ces batailles, la cavalerie combattit par brigades isolées et sans plan préconçu.

La réunion de 197 escadrons en un ou plusieurs

corps aurait certainement arrêté les conséquences fatales que la défaite entraîne après elle.

En multipliant les exemples, on verrait que l'on peut attribuer en partie la supériorité de la cavalerie française, sous l'Empire, à l'heureux emploi des masses, et l'infériorité de celle des alliés, au système de dispersion qui formait le plus souvent la base de leurs combinaisons.

On évitera donc la trop grande dispersion dans les corps d'armée, parce qu'alors il ne resterait plus au général en chef aucune réserve spéciale de cavalerie ou d'artillerie.

ABANDON SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE TROP GROS CORPS DE CAVALERIE RÉUNIS EN UNE SEULE MASSE.

Opinion de Carrion-Nisas et de Marmont.

« Les grands corps de cavalerie ont toujours « attesté l'ignorance ou l'abus de l'art, ont péri « promptement et compromis les armées. » (CARRION-NISAS).

« Les réserves de cavalerie, si importantes qu'elles « soient, ne doivent pas dépasser une force déter- « minée sur un point donné. Au delà de certaines « limites, le général le plus habile ne saurait les ma- « nier, et puis trop de chevaux réunis ne pourraient « vivre.

« Je porte à 6,000 chevaux la force dont le manie- « ment est possible. Avec ce nombre, on réussira

« pour ce qu'il est raisonnable d'entreprendre sur le « champ de bataille avec de la cavalerie.

« Napoléon organisa dans ses dernières campagnes « des corps de cavalerie composés de trois divisions « comptant au moins 12,000 chevaux. Cette idée « était monstrueuse ; sans application utile sur le « champ de bataille, elle fut la conséquence de pertes « immenses, sans combattre, ces grands corps n'ayant « jamais servi à rien qu'à présenter un spectacle « extraordinaire propre à étonner la vue. » (MARMONT. *Esprit des institutions militaires.*

But de la création des corps d'armée de cavalerie.

Les corps d'armée de cavalerie de l'Empire furent créés, non-seulement pour compléter la victoire, mais aussi pour entrer en lice contre des ***masses non entamées d'infanterie et de cavalerie.***

Impossibilité actuelle d'un tel rôle.

De trop grosses masses de cavalerie ne pourraient plus, aujourd'hui, intervenir avec quelque fruit dans la tactique.

En effet, l'action de la cavalerie demande plus que jamais à être préparée par les autres armes.

Pour attaquer des troupes qui n'auraient pas encore été *ébranlées*, de gros corps de cavalerie seraient obligés de déployer des masses encore plus grandes d'artillerie.

Il serait difficile de trouver un terrain assez favorable pour que de grandes masses des deux armes pussent entrer en action à la fois sans que l'une d'elles ne fût obligée de sacrifier au caractère de l'autre.

En outre, de trop gros corps de cavalerie attire-

ront évidemment la concentration des feux ennemis, concentration plus facile et plus efficace avec l'artillerie actuelle.

Il sera donc avantageux de ne pas avoir de trop grandes masses de cavalerie opérant à la fois sous le feu de l'ennemi.

CHAPITRE VII.

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA GUERRE.

Le général Jomini a résumé tous ses travaux sur la stratégie et la tactique en quatre grands principes généraux.

Ces principes en eux-mêmes ne peuvent être renversés par les inventions modernes.

Leurs conséquences et leurs applications seules seront soumises aux modifications que nous allons esquisser.

1° *Porter par des combinaisons stratégiques le gros des forces d'une armée successivement sur les points décisifs du théâtre de la guerre, et autant que possible sur les communications de l'ennemi, sans compromettre les siennes.*

Les *points décisifs* du théâtre des opérations sont aujourd'hui beaucoup plus faciles à discerner qu'autrefois.

Mais, comme cette connaissance deviendra aussi

facile d'un côté que de l'autre, il semble que les armées se donneront tout naturellement rendez-vous sur des points connus d'avance, pour y livrer de grandes batailles.

Il sera plus difficile de *porter le gros de ses forces sur les communications de l'ennemi, sans compromettre les siennes*. En effet, les armées sont plus nombreuses qu'autrefois et par conséquent plus difficiles à dérober aux regards de l'ennemi, favorisées déjà par les inventions modernes.

2° *Il faut manœuvrer de manière à engager le gros de ses forces contre des fractions seulement de l'armée ennemie.*

Ce principe sera d'une application plus difficile. En effet, les chemins de fer amenant les armées toutes *concentrées* sur le théâtre des opérations, les circonstances où le gros de nos forces pourra agir contre une fraction seulement de celles de l'ennemi deviendront de plus en plus rares.

3° *Au jour de la bataille, diriger par des manœuvres tactiques le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille ou sur la partie de la ligne ennemie qu'il importerait d'accabler.*

Ce principe est aujourd'hui le plus important et le le plus difficile de la guerre.

Il est le plus important parce que la guerre doit être plus que jamais appelée à se décider dans de grandes batailles.

Il est le plus difficile parce que le grand développement des armées et des armes nouvelles ont élargi dans tous les sens le théâtre de l'action.

La détermination du point décisif d'un champ de bataille immense exigera nécessairement une étude longue et très-savante.

Cependant, en raison de la décision imprimée à toutes les opérations, le temps que le général en chef pourra consacrer aux calculs sera très-court.

En admettant même qu'il découvre la partie faible de son adversaire, et porte vers elle sa partie forte, l'ennemi pourra remédier à un tel inconvénient par la mobilité des armes actuelles. Il faudra donc beaucoup plus qu'autrefois recourir au *calcul* et *avoir un coup d'œil sûr et prompt*.

4° *Faire en sorte que les masses ne soient pas seulement présentes sur le point décisif, mais qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble, de manière à produire un effet simultané.*

L'application de ce principe est maintenant plus indispensable que jamais.

En effet, la portée de l'artillerie actuelle a développé la puissance de concentration des feux et la faculté d'adopter le tir d'écharpe, par conséquent leur *énergie*. La mobilité imprimée à l'artillerie et à l'infanterie augmentera également l'*énergie* de leurs efforts.

La combinaison des armes, plus large dans ses

applications, sera en même temps plus parfaite. On sentira le besoin de développer l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

Le succès dépendra toujours de l'*ensemble* des manœuvres et des *efforts simultanés* des armes.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

L'ÉTUDE DU TERRAIN SERA PLUS IMPORTANTE QUE JAMAIS.

Circonstances où l'étude du terrain est indispensable.

Une étude approfondie du terrain sera indispensable :

1° Dans la recherche de positions avantageuses pouvant empêcher l'ennemi de profiter de la mobilité et de la portée de son artillerie et de la mobilité de sa cavalerie pour refouler nos avant-postes et faire une reconnaissance offensive ;

2° Afin d'arriver à la connaissance de l'ensemble d'un champ de bataille embrassant des zones immenses ;

3° Pour déterminer l'emplacement le plus avantageux des batteries importantes ;

4° Dans la recherche d'abris pour les tirailleurs, la 1re et la 2e lignes, ainsi que pour les réserves ;

5° Lorsque la cavalerie chargera sur des troupes soutenues par de l'artillerie, afin de se dérober au feu le plus longtemps possible;

6° Dans l'attaque et la défense des batteries.

Manœuvres subordonnées au terrain.

Les manœuvres seront beaucoup plus qu'autrefois subordonnées au terrain. Ceci est, en effet, une des conditions du *progrès*.

En cherchant les causes des succès des grands hommes de guerre, on peut les attribuer le plus souvent à une étude approfondie du terrain. C'est ainsi qu'ils se distinguent de leurs *devanciers*.

Personne n'a dépassé dans cette science Turenne, Frédéric et Napoléon. La connaissance parfaite qu'ils avaient du terrain les amenait à donner à leurs opérations cette impulsion si savante et si décisive.

Importance des positions de l'artillerie.

L'importance de l'artillerie est telle, que, dans quelques circonstances, ses positions seront le point de départ des opérations tactiques. Ces opérations seront inspirées non-seulement par le terrain que l'œil peut embrasser, mais aussi par l'ensemble de tout le champ de bataille. Elles seront soumises très-souvent à des considérations stratégiques.

Les manœuvres de l'infanterie et de la cavalerie sembleront, en apparence, être dictées par les posi-

tions de l'artillerie, mais en réalité toutes les manœuvres seront la conséquence du terrain.

ON FERA UN PLUS GRAND USAGE DE LA FORTIFICATION PASSAGÈRE.

« Les fortifications de campagne sont toujours « utiles, jamais nuisibles, lorsqu'elles sont bien « entendues.

« Les principes de la fortification de campagne ont « besoin d'être perfectionnés ; cette partie de l'art « de la guerre est susceptible de faire de grands pro- « grès. » (NAPOLÉON.)

Dans la défensive, on cherchera plus que jamais à s'abriter contre les feux meurtriers des armes rayées, au moyen d'ouvrages de fortification passagère, construits très-rapidement.

On pourra même quelquefois être très-heureux d'avoir de simples abris contre la mousqueterie.

IL Y AURA PLUS D'INTELLIGENCE DÉPENSÉE QU'AUTREFOIS.

Les manœuvres devenant plus jamais les conséquences du terrain, nécessiteront chez tous les officiers une connaissance approfondie du champ de bataille et de la tactique.

Les manœuvres seront la conséquence d'une étude approfondie du terrain.

Immensité du théâtre de l'action. Conséquences.

Le théâtre de l'action s'est élargi dans tous les sens.

Turenne et Montecuculli embrassaient d'un regard toute leur armée. Le premier disait même qu'il ne voudrait pas se charger de commander à plus de 30,000 hommes. Le terrain et l'armée étaient alors assez limités pour que l'on pût obtenir de la précision dans les calculs, et ne rien laisser au hasard.

Bonaparte, en 1796, débute avec une armée de 35,000 hommes ; il n'avait que 24,000 hommes à Marengo , puis 65,000 à Austerlitz. Ses manœuvres eussent-elles été aussi savantes, aussi décisives, s'il eût débuté par des centaines de mille hommes ?

« Quand Napoléon commandait de petites armées « en Italie, sur l'Adige , tout fut observation des « règles, tout fut beau, tout fut grand. Successive- « ment, il a fait de grandes choses; mais souvent « l'emploi du moral a prédominé sur le positif. La « *sphère s'agrandit*, tout fut chanceux, tout calculé « pour de grands résultats. Quelque habile qu'on « soit, il y a presque toujours, dans ce jeu terrible, « des risques proportionnés à la grandeur des profits. « Le succès est devenu plus chanceux. Les armées « étaient plus nombreuses. Les ennemis, à son exem- « ple, ont eu aussi des masses. Enfin, le monde phy- « sique l'a emporté sur le monde moral. Le talent, le « caractère, la profondeur ont des bornes. La machine « n'était plus maniable, il a été écrasé. » (Général Foy.)

Aujourd'hui, la machine est encore plus difficilement maniable. L'immensité du champ de bataille exigera des combinaisons extrêmement savantes et une relation de tous les instants entre des corps séparés par de grandes distances.

Le général d'artillerie cessera d'être un homme tout à fait spécial ; d'ailleurs, par cette tactique nouvelle, bien plus large, bien mieux combinée que l'ancienne, les spécialités tendent à disparaître. Artillerie.

Le rôle du général de cavalerie devient plus difficile. Cavalerie.

Les feux de tirailleurs, employés plus qu'autrefois, nécessiteront chez l'homme du calme, du sangfroid, de l'instruction. On donnera un nouvel essor à l'intelligence et à l'individualité du soldat ; mais, pas plus qu'autrefois, il ne sera appelé à gagner *exclusivement* les batailles. Infanterie.

« Le succès dépendra comme jadis de la manœuvre « la plus habile, selon les principes de la grande tac- « tique, qui consistent à savoir lancer la masse de « ses troupes en un moment opportun sur le point « du champ de bataille qui peut décider de la victoire, « en y faisant concourir les trois armes simultané- « ment. » (Jomini. 2e *Appendice au Traité des grandes opérations* (1). D'où dépend le succès.

(1) Écrit en 1856.

NÉCESSITÉ D'UNE DISCIPLINE PLUS FORTE.

Nécessité de réglementer l'individualité donnée aux soldats.

Cette grande mobilité imprimée à toutes les manœuvres, ces grands déploiements de tirailleurs font qu'aujourd'hui il est indispensable de réglementer avec soin l'individualité donnée au soldat ; car sans cela il finirait peut-être par perdre peu à peu l'habitude de l'obéissance à la voix de ses chefs, et la discipline ne tarderait pas à s'affaiblir.

Compter davantage sur la discipline et les manœuvres que sur l'élan spontané.

Les volontaires de la Révolution, guidés par leur enthousiasme, pouvaient manœuvrer en désordre à Fleurus, à Jemmapes, devant les mouvements lents et compassés de leurs adversaires, mais il n'en serait pas de même avec la tactique actuelle.

Désormais, il faudra plus compter sur la discipline et les manœuvres que sur l'élan spontané des troupes ; car un mouvement irréfléchi pourrait causer de grands désordres, avoir les plus funestes conséquences et amener enfin des déroutes sans exemple dans le passé.

Des troupes se livrant à une poursuite désordonnée ou s'aventurant mal à propos dans toute autre circonstance, peuvent payer cher un moment d'élan irréfléchi, et se voir décimées par des feux d'écharpe et d'enfilade partis de batteries fort éloignées.

Les poursuites combinées de l'artillerie et de la cavalerie obtiendront sur des troupes peu aguerries et fortement ébranlées des effets surprenants.

LES GUERRES SERONT PLUS COURTES ET MOINS MEURTRIÈRES.

« L'histoire prouve que plus l'art de la guerre s'est « *raffiné* et a reçu de *secours* des *autres arts*, moins « la guerre a été funeste à l'humanité et subversive « des sociétés ; seulement les fleaux de la guerre ont « été plus hâtés dans leurs développements ; mais « par là moins durables et moins destructifs. » (CARRION-NISAS.)

L'art de la guerre s'est perfectionné dans l'intérêt de l'humanité.

Or, l'art de la guerre actuel a été perfectionné par toutes les inventions modernes, chemins de fer, télégraphes, marine à vapeur, aérostats, etc. ; il a été en quelque sorte *raffiné* par *le secours* des autres *arts* : mécanique, chimie, balistique, etc.

Les chemins de fer en stratégie et les armes nouvelles en tactique imprimeront à toutes les opérations une rapidité, une décision, une vigueur inconnues jusqu'ici.

Décision imprimée à toutes les opérations.

De grands résultats s'obtiendront en une seule journée.

On ne peut objecter à cet égard la guerre d'Amérique qui a lieu sur un théâtre immense entre deux armées mal instruites et mal disciplinées qui n'ont de la tactique que des notions très-vagues.

S'il était permis de faire entrer ici une considération étrangère à l'art, nous dirions que les guerres sont devenues très-coûteuses en raison du grand

Les guerres seront plus coûteuses et, par suite, plus courtes.

développement des armées et du matériel énorme qu'elles traînent à leur suite. Les nations hésitant alors à s'y engager, chercheront à les rendre plus rares et plus courtes.

Les causes de mortalité sont diminuées.

Le peu de durée de la guerre et la rapidité des opérations rendront moins dangereuses ces grandes agglomérations d'hommes et d'animaux et diminueront sensiblement les causes d'infection.

En Crimée, où les troupes occupèrent continuellement le même terrain, la proportion des hommes tués à l'ennemi fut de 17 0/0 du chiffre total des pertes ; 83 0/0 étaient morts dans les hôpitaux ou du choléra.

Les batailles ne seront pas plus meurtrières.

Les armes rayées imprimant aux manœuvres plus de décision et de vigueur, amèneront très-rapidement les deux adversaires à se saisir corps à corps, au lieu de recevoir passivement un feu meurtrier. Les pertes seront donc moins grandes.

En 1859, nos troupes, armées de canons rayés, ont perdu plus de monde que les Autrichiens pourvus de l'ancien système. A Magenta, les pertes des Français sont de 7 0/0, celles des Autrichiens 8 0/0 ; à Solferino, les Français 10 0/0, les Autrichiens 8 0/0.

A Austerlitz, nos pertes étaient de 14 0/0, à Wagram de 13 0/0, à la Moskowa de 37 0/0.

Quoi qu'il en soit, ces pertes ne sont pas à comparer à celles des batailles du grand Frédéric. A Zorndorf, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les

pertes des Russes s'élevèrent à 40 0/0 et celles des Prussiens à 50 0/0.

Ce serait donc à tort que les sociétés verraient des menaces ou des dangers dans les perfectionnements du matériel de l'artillerie. Il n'y a là qu'une question de science militaire, l'origine d'une tactique nouvelle.

CHAPITRE IX.

ORGANISATION DES ARMÉES.

ARMÉES PERMANENTES ET ARMÉES IMPROVISÉES.

La lutte sanglante qui attire sur l'Amérique du Nord les regards de l'Europe civilisée est un grand enseignement militaire.

On avait dit que les armées permanentes étaient un fléau pour les peuples, qu'elles ruinent et dominent. La sagesse des peuples devait désormais préserver de la guerre ; d'ailleurs, ajoutait-on, les armes aux mains de tous sont la garantie suprême de l'ordre public et de la liberté.

Les États-Unis commencèrent donc la guerre sans armées permanentes.

Privées de toutes traditions militaires, sans discipline, sans instruction, presque sans hiérarchie, ces masses confuses se frappèrent comme on se frappait à Azincourt et à Crécy. Les chefs, aussi étrangers à

la stratégie, à la tactique, aux combinaisons de la guerre que les simples combattants, avaient abandonné la veille les comptoirs, les ateliers, les fermes ou les banques. Leur rôle momentané était contraire aux habitudes de leur vie, et il leur devint impossible de dépouiller le vieil homme.

Tout était à créer dans l'*ordre moral* aussi bien que dans l'*ordre matériel* et, pour cette œuvre immense, il n'y avait pas une seule étude, pas une seule expérience, pas une seule tradition. Le courage individuel et la passion politique ne pouvaient cependant pas tenir lieu de tout.

Une armée n'est pas une réunion d'hommes, de chevaux, de canons et de fusils; toutes ces choses sont des éléments constitutifs et rien de plus.

Les armées permanentes ont une tête et un corps, un cœur, une âme; elles pensent, elles agissent. Un fluide mystérieux circule en elles, une idée les fait vivre, les soutient, les exalte; enfin, elles ont leur moral qui vaut le fer des armes et en décuple la force.

Les masses américaines ont ignoré tout cela : elles ont ignoré que nos armées permanentes ont leur code presque divin, qui est le droit de la guerre et le droit des gens, code en vertu duquel, même à la guerre, l'humanité conserve ses droits et les lois gardent leur puissance.

C'est par le droit de la guerre et par le droit des gens que nous respectons la propriété d'autrui, que

nous protégeons le vieillard, la femme et l'enfant, le malade et le blessé.

Dans nos armées permanentes, le chef militaire, arrivé progressivement à la puissance, a mesuré dès longtemps le poids de l'autorité et de la responsabilité morale. Il apporte donc dans les mesures les plus douloureuses ce calme auguste qui justifie et purifierait au besoin des actes violents.

Les chefs américains ne savaient pas ces choses. Ils vinrent avec leur ignorance militaire et leurs passions politiques. Devant eux, beaucoup de sang et beaucoup de larmes ont coulé ; des villes sont devenues désertes ; des champs ont été abandonnés, et de cruelles vengeances se sont accomplies.

La liberté n'est plus et la richesse disparaît.

Jamais, en Europe, les familles et les fortunes n'ont été atteintes par la guerre comme le sont aux États-Unis les sociétés entières.

Mais, en Amérique, les armées n'ont pas reçu le baptême du drapeau, ce baptême qui met au cœur du soldat des vertus ignorées du citoyen, baptême qui n'est pas celui du feu, mais celui de la discipline.

Les hommes politiques cherchent à expliquer par quel phénomène, par quel miracle, la guerre a pu se déchaîner ainsi sur le sol américain. Ils se demandent avec anxiété qui a pu anéantir en si peu de temps le droit, la justice, la liberté et faire même disparaître la pitié.

Le phénomène devait être prévu, le miracle devait s'accomplir, ce n'était qu'une question de temps.

Au milieu d'idées rivales, de passions et d'intérêts opposés, vivaient des sociétés que nulle force ne protégeait. Une armée permanente pouvait seule préserver les Américains du Nord ; ils en ont rejeté jusqu'à la pensée. Aussi, le jour où les paroles ont été épuisées, à l'heure de l'action, la société, le gouvernement, le droit, la justice, la loi se trouvant à découvert, les citoyens se sont précipités les uns sur les autres.

Alors l'Europe a été témoin du spectacle le plus lamentable qui se puisse imaginer. A ces batailles sans résultats, à ces batailles qui durent cinq jours, où nulle pensée tactique ne préside et que nulle pensée stratégique n'a préparées, on tue jusqu'à 70,000 hommes, et l'on ne sait quel est le vainqueur ou le vaincu !

A peine nos armées de 1792 avaient-elles livré quelques combats, que de leurs rangs sortaient les Hoche, les Kléber, les Championnet, les Desaix, les Pichegru, les Marceau et tant d'autres. Derrière eux s'élevaient ces hommes, jeunes alors, qui furent les grands capitaines de l'Empire.

Que cette guerre d'Amérique, déjà si vieille, n'ait pas produit le général Bonaparte, on le conçoit; mais qu'elle n'ait pas donné un seul véritable homme de guerre, on pourrait s'en étonner, on doit même s'en étonner dans le monde de la politique.

Le militaire n'en saurait être surpris ; les armées permanantes peuvent seules produire un général.

L'armée permanente forme une masse homogène et indivisible. Du conscrit venu depuis six mois sous les drapeaux, on arrive au maréchal de France sans rencontrer de passage heurté dans la manière de voir et de sentir. Des idées circulent des couches supérieures à la base et remontent de la base au sommet, se purifiant, se fortifiant au contact de tous et produisant enfin ce qu'on nomme l'*esprit militaire*. Si l'officier forme le soldat, le soldat, à son tour, fait l'officier, d'où sort le général.

Les peuples de l'Europe ont des armées permanentes et des institutions militaires. Ces armées, ces institutions sont onéreuses pour les États ; mais il vient un jour dans la vie des nations où tous les trésors de la terre ne valent pas une armée. C'est le jour fatal où l'on se dit : « Être, ou ne pas être. » Ce jour est arrivé pour les États-Unis ; il ne saurait arriver pour un État européen ; son armée est vaincue, mais la nation reste et se relève abritée par une armée nouvelle.

Les Américains n'avaient pas compris qu'une armée permanente représente la nation sur les champs de bataille ; que pendant les batailles le peuple continue l'agriculture, les métiers, les arts et les sciences. Avec les armées permanentes, la guerre peut ralentir la marche des sociétés, mais elle ne l'arrête pas ; les sociétés souffrent, mais elles ne meurent pas. La guerre, sans armées permanentes, est au contraire la mort des nations, parce que toutes les

institutions sociales, toutes les institutions politiques sont brisées, les mœurs publiques sacrifiées, les caractères complétement modifiés, la fortune détournée de sa voie, et les esprits égarés de toutes parts.

Ils n'avaient pas compris la mission presque sainte des armées permanentes. Ils n'avaient pas compris que le monde moderne ne pouvait vivre que dans la *sécurité*, et que les armées permanentes peuvent seules donner cette *sécurité*. Ils n'avaient pas compris non plus que les armées permanentes ont pour les sociétés dont elles sortent, un respect véritable et un véritable dévouement. Elles partagent leurs idées, sans partager leurs préjugés et leurs passions. C'est le devoir en face des droits.

Si l'Amérique eût eu ses armées permanentes, des généraux auraient été à leur tête pour les diriger, les commander, les inspirer et dominer les passions tumultueuses.

Les administrations, le commerce, l'industrie n'eussent pas été sacrifiés pour improviser une immense machine de destruction.

La guerre n'eût pas été évitée, mais elle se serait accomplie heureusement, militairement, savamment. Elle eût été prompte et décisive.

Ce qui fait la grandeur des armées permanentes et leur imprime une haute puissance morale, c'est précisément qu'elles sont étrangères à la politique. Mais si une masse d'hommes armés se constitue

en apôtres politiques ; si, les armes à la main, ils discutent, délibèrent, jugent et condamnent, c'en est fait des droits et de la justice ; le monde devient un gladiateur.

Avec des armées permanentes, l'Amérique aurait fait la guerre comme la faisaient Gustave-Adolphe, Turenne, Frédéric et Napoléon. Même en l'absence du génie, la méthode serait demeurée. Un résultat prompt et décisif aurait tranché la question politique, comme se tranchent en Europe, depuis des siècles, toutes les questions soulevées entre les nations.

Alors la société américaine toute entière ne serait pas menacée d'un naufrage épouvantable. On n'aurait pas vu une nation riche et puissante renier son passé, risquer son avenir, et rendre à l'Europe les souvenirs, oubliés depuis des siècles, de l'invasion des peuples du Nord dans les plaines fertiles de l'Italie.

Et, pendant ces luttes lamentables, l'Europe, abritée par ses armées permanentes, voit se résoudre en paix la majeure partie des questions les plus formidables.

Si parfois les armées permanentes sont le glaive des nations, plus souvent encore elles en sont le bouclier. Derrière ce bouclier, le magistrat rend la justice, le savant médite, les lettres et les arts se développent à l'envi, les champs sont fécondés, la

richesse encourage le luxe, et le pays marche d'un pas tranquille et fier vers le progrès et l'avenir.

Qu'on ne vienne donc plus mettre en doute l'utilité des armées permanentes. Elles sont l'appui de la civilisation et de la liberté.

Nous nous résumerons ainsi :

Point de vue militaire.

La guerre ne s'improvise pas.

Dans l'ordre *matériel*, réunir d'immenses approvisionnements, des armes, des munitions, etc., tel est le devoir d'un État.

Dans l'ordre *moral*, il lui faut initier les hommes à l'instruction militaire et aux *devoirs* de la *discipline* et de la *hiérarchie*, leur faire comprendre l'autorité.

Les *traditions* sont la base de l'édifice, et la guerre n'est susceptible que de progrès successifs et lents.

Subitement arrachés à leur carrière, les officiers comme les soldats improvisés ignorent les règles les plus simples de la stratégie et de la tactique. La guerre se fait sans aucune *méthode*.

Point de vue économique.

Les armées improvisées, ayant moins de consis-

tance que les armées permanentes, sont nécessairement plus nombreuses.

Leur organisation interrompt brusquement tout le système économique d'un État.

L'agriculture, l'industrie, le commerce sont suspendues dans leur cours; la *richesse* disparaît.

Les guerres faites avec les armées permanentes *ralentissent* la marche d'un État, mais ne l'arrêtent pas.

Point de vue social.

Les armées permanentes sont essentiellement *moralisatrices*. Chaque soldat rapporte dans ses foyers des habitudes d'ordre, de propreté et d'économie. Son âme se sent plus portée vers les nobles instincts.

Des armées improvisées, sans discipline, sans instruction, ignorent le droit de la guerre et celui des gens. L'humanité perd ses droits.

Elles brisent dans un État toutes ses institutions *sociales*.

Point de vue politique.

Le soldat *mercenaire* est souvent plus dangereux pour le pays qu'il sert que pour l'ennemi lui-même.

Le soldat *citoyen* délibérant les armes à la main est entraîné par les préjugés et les passions.

La *liberté* n'existe plus.

DES CORPS D'ARMÉE ET DE L'ORDRE DIVISIONNAIRE.

Une question se dresse devant nous, c'est celle de l'*ordre divisionnaire* comparé au système des *corps d'armée*.

Nous avons renoncé à l'aborder avant d'avoir analysé une ou plusieurs batailles de la Révolution. L'analyse de ces batailles jettera une vive lumière sur la discussion. Alors seulement le lecteur, comparant les corps d'armée de l'Empire aux divisions de la République, pourra, sinon conclure, du moins raisonner en connaissance de cause.

LES CAMPS D'INSTRUCTION SONT INDISPENSABLES.

Les quatre grandes époques de la tactique moderne ont été précédées de camps d'instruction.

Le lecteur, après avoir étudié Zorndorf et Austerlitz, voit clairement que la victoire est le fruit de la tactique.

Mais qu'il soit convaincu aussi que la tactique est le fruit des camps d'intruction.

L'histoire cite comme des modèles de camps d'instruction ceux de Walstein et de Tilly, ceux de Gustave-Adolphe et de Charles XII.

« Frédéric II perfectionna la combinaison des « armes dans les camps d'instruction qui précédèrent « la guerre de Sept Ans. » (Général La Roche-Aymon.)

La tactique des généraux de la Révolution prit son

origine au camp de Vaussieux, où les méthodes nouvelles furent expérimentées par les maréchaux de Broglie et de Rochambeau.

La tactique de la plus belle période de l'Empire fut adoptée au camp de Boulogne, sous le regard même de Napoléon.

La plupart des étrangers sont également de cet avis. Voici ce que dit à cet égard le colonel russe Oukouneff :

« La campagne de 1805, qui suivit de près les « camps de Boulogne et de Montreuil, nous démontra « d'une manière évidente toute l'efficacité de ces ras- « semblements de troupes en grandes masses, lors- « que l'idée du chef et l'occupation des soldats tendent « incontestablement vers un but salutaire... La cam- « pagne de 1805 a été, et avec justice, désignée « comme l'*ère de la tactique nouvelle*. »

Les quatre grandes époques de la tactique moderne ont donc été précédées de camps d'instruction.

Trois causes capitales militent aujourd'hui en faveur des camps d'instruction :

1° Les inventions récentes ont soulevé tant de *doutes* que les généraux arriveraient sur le champ de bataille sans idées parfaitement arrêtées. Doutes jetés sur la tactique.

2° Il serait souvent illusoire de mettre sa confiance dans l'*inspiration* et *une expérience insuffisante*. Inspiration et expérience.

En effet, l'*inspiration* sera difficile sous le poids de calculs immenses.

L'expérience sera rarement acquise avant la fin de la guerre, car les opérations stratégiques très-promptes amèneront en peu de temps la bataille qui sera décisive. Deux ou trois batailles au plus termineront une campagne, et nul n'y pourra puiser l'expérience que nos pères acquéraient en dix ou quinze ans de combats et de marches.

Rassemblement très-rapide des armées.

3° Les armées, entrant plus rapidement sur le théâtre de la guerre, auront, il est vrai, moins à souffrir des longues marches qui souvent altéraient la santé des hommes et détérioraient leur équipement.

Mais, au sortir du wagon, les troupes ne seront habituées ni aux marches ni aux privations. Sur le champ de bataille il n'existera aucune cohésion dans l'armée, parce que les chefs et les soldats n'auront pas encore eu le temps de se connaître.

Tout le monde sera en quelque sorte surpris, et l'on ne s'apercevra de ce qui peut faire défaut que sur le champ de bataille.

Il est indispensable aujourd'hui d'avoir des divisions sur le pied de guerre afin de lancer sur le théâtre des opérations des masses dont tous les éléments soient familiarisés entre eux.

Conclusion.

En résumé nous concluerons :

Les camps d'instruction sont plus utiles que jamais.

C'est sur ce terrain seulement que les généraux apprendront le maniement des masses. C'est là

que les soldats connaîtront leurs chefs. Peut-être entre les camps d'instruction et le champ de bataille ne se reverront-ils pas.

FIN DE LA 1re SÉRIE.

POSTSCRIPTUM.

Les batailles de Zorndorf et d'Austerlitz ont été livrées lorsque les tactiques de Frédéric II et de Napoléon brillaient de tout leur éclat.

Insuffisantes pour arriver à la connaissance parfaite de ces tactiques, ces batailles jettent néanmoins de vives lumières sur les méthodes adoptées par ces deux grands capitaines.

Notre travail serait donc incomplet. Nous le continuerons.

Étudiant la marche successive de l'art militaire moderne, nous réunirons dans une même série les batailles de Frédéric II, de la République et de l'Empire.

Elles seront ainsi groupées :

2e Série. — Hohenfriedberg (1745), Kayserstautern (1793), Iéna (1806) et Friedland (1807).

3e Série. — Leuthen (1757), Zurich (1799), Abensberg et Essling (1809).

4e Série. — Torgau (1760), Hohenlinden (1800), Wagram (1809).

5e Série. — Marengo (1800), Dresde (1813), Hanau (1813), Montmirail (1814).

Dans chacune de ces séries nous intercalerons quelques combats.

Le sixième volume sera le résumé de l'ouvrage. Les officiers appelés à s'instruire dans les camps y trouveront tous les principes de la tactique moderne classés avec soin et appuyés par des exemples tirés des cinq premiers volumes.

Les batailles de Zorndorf et d'Austerlitz étant la première application de la méthode que nous avons adoptée, des enseignements ont peut-être été oubliés.

Familiarisés aujourd'hui avec cette méthode, nous sommes en droit d'espérer moins d'imperfections dans les séries suivantes.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Lettre à Son Exc. le maréchal comte Randon, ministre de la guerre 5

Préface 13

De l'instruction dans les camps 25

La guerre est une science pratique. — L'expérience seule serait insuffisante. — Importance de l'instruction donnée dans les camps. — Imperfections qui s'introduisent parfois dans l'instruction donnée dans les camps.

Plan proposé 30

Généralités. — Camps d'instruction. — Modifications proposées. — Étude des batailles.

Différentes divisions adoptées dans le récit de chaque bataille 33

Méthode proposée.

ZORNDORF.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

PRELIMINAIRES DE LA BATAILLE..... 43

Différents théâtres d'opérations.—1er théâtre.—2e théâtre.—3e théâtre.—Frédéric passe de la défensive à l'offensive.—Opérations du margrave Charles.—Champ de bataille.—Dispositions prises par l'armée russe. — 1re position adoptée par Fermor. — Marche de Frédéric vers Neudamm. — Force des armées en présence. — Passage de la Mietzel. — 2e position adoptée par Fermor. — 3e position adoptée par Fermor. — Ordre de bataille des Russes. — Marche de flanc de l'armée prussienne. — Plan de Frédéric. — Plan des Russes. —Ordre de bataille des Prussiens. — Infanterie. — Cavalerie. — Artillerie. — Dispositions prescrites par le Roi.

CHAPITRE II.

1re période. 2e moment..... 62

Engagement (combat d'artillerie). — L'infanterie entre en action. — Faute du général de Canitz. — La cavalerie seule soutient le mouvement offensif du général Manteufel. — Conséquences de la faute du général de Canitz.

2e période. 2e moment..... 66

Mouvement offensif de l'infanterie et de la cavalerie russes. — Préliminaires des charges des 31 escadrons de Seydlitz et des 24 escadrons de l'aile gauche. — Charge contre l'infanterie russe. — Charge contre la cavalerie russe. — Seydlitz achève la destruction de l'infanterie de la droite russe. — Seydlitz

Pages.

reforme ses escadrons et se retire vers Zorndorf. — Ralliement de l'infanterie. — Résumé de la 1re periode (1 heure).

2e période. 1er moment..... 74

Le Roi se décide à attaquer la gauche des Russes. — Établissement des batteries. — Attaque de la cavalerie irrégulière russe. — Charge oblique des 22 escadrons de l'aile droite. — Attaque de la cavalerie régulière russe. — 2e déroute de la gauche des Prussiens. — Préliminaires de la dernière charge de Seydlitz (61 escadrons). — Charge. — Le Roi reforme son armée.

2e période. 2e moment..... 84

Les Russes essayent de se reformer. — Poursuite tactique. — Résultat de la bataille. — Position adoptée pour la nuit.

CHAPITRE III.

POURSUITE STRATÉGIQUE..... 90

CHAPITRE IV.

EXAMEN CRITIQUE DE LA BATAILLE. — CONSÉQUENCES A EN TIRER POUR L'INSTRUCTION DE L'OFFICIER... 92

Premières fautes commises par Fermor. — 1re position de l'armée russe. — 2e position de l'armée russe. — 3e position. — Manœuvre tournante de Frédéric. — Ordre oblique. — Discussion du plan d'attaque. — Caractères généraux de la tactique prussienne. — Ordre de bataille. — Corps d'attaque. — Fautes des généraux Manteufel et de Canitz. — Succès momentané des Russes. — Poursuite tactique. — Pertes.

Pages.

De l'emploi de la cavalerie..... 100

Principes généraux de l'emploi de la cavalerie. — Reconnaissance du terrain que doit parcourir la charge. — Choix de circonstances favorables pour l'exécution de la charge. — Nombre de lignes dans les charges. — Distances entre les lignes. — Proportion entre les lignes. — Charges en colonnes. — Charges contre la cavalerie ou l'infanterie. — Du rôle rempli par chaque espèce de cavalerie. — Charge oblique et de flanc. — Influence des feux d'écharpe sur les charges. — Charge contre une troupe déjà aux prises avec l'infanterie. — Attaque d'une troupe protégée par la cavalerie. — Ralliement de la cavalerie. — Charges en fourrageurs. — La cavalerie ne doit pas attendre en colonne une autre cavalerie. — La cavalerie ne doit pas attendre une charge de pied ferme. — Attaque de l'infanterie rangée dans l'ordre profond. — Rôle immense joué par la cavalerie à Zorndorf. — Emploi de la cavalerie en grandes masses. — Ressources immenses de la cavalerie.— Indépendance du général de cavalerie.— Accord parfait qui doit néanmoins exister entre lui et le général en chef. — Qualités du général de cavalerie.

Emploi de l'infanterie et de l'artillerie..... 112

Rapport des lignes entre elles. — Commandement. — Manœuvres de l'infanterie. — Terrain. — Feux de l'infanterie. — De la précision et de la rapidité des manœuvres de l'infanterie prussienne. — Les progrès de l'artillerie ne répondent pas à ceux de l'infanterie et de la cavalerie. — Concentration des feux. — Charretiers.

CHAPITRE V.

EXAMEN DE LA BATAILLE AU POINT DE VUE DE LA TACTIQUE ACTUELLE..... 116

Ordre de bataille. — De l'ordre oblique. — Échelons. — Fractionnement de la ligne de bataille. — Emploi des colonnes.

Pages.

Manœuvres. Feux. Manœuvres de la cavalerie. — Choix du champ de bataille. — Préparation des charges. — Charges en colonnes. — Ralliement de la cavalerie. — Réserves.

CHAPITRE VI.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DE LA BATAILLE APPLIQUÉES AUX CAMPS D'INSTRUCTION..... 123

Corps d'armée formé au camp de Châlons. — Plan général des opérations tactiques. — Correspondance entre les grandes unités tactiques de la bataille et celles de la manœuvre. — Ordre de bataille.

1re Période.— 1er Moment..... 124

Attaque de l'aile droite.

1re Période.— 2e Moment..... 124

1re charge. — Déroute de l'infanterie de l'aile gauche de la 2e brigade de cavalerie légère. — 1res charges de la 2e brigade de dragons. — 2e charge de la 2e brigade de dragons. — Ralliement.

2e Période. —1er Moment..... 129

Attaque générale. — Charge de la cavalerie ennemie en fourrageurs contre l'aile droite. — Charge de la cavalerie ennemie contre l'aile gauche.

2e Période.— 2e Moment..... 132

But de ces manœuvres..... 13

AUSTERLITZ.

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

PRÉLIMINAIRES DE LA BATAILLE..... 139

I.

Circonstances stratégiques.

L'Empereur veut amener l'armée austro-russe à prendre l'offensive. —Répartition des armées sur le théâtre d'opérations.—L'armée française autour de Vienne.—Concentration autour de Vienne.— Lignes d'opérations. — Base d'opérations. — Répartition en Moravie. — Concentration autour de Brünn. — Répartition de l'armée alliée. — Mouvement offensif de l'armée austro-russe. — Impossibilité de conserver la position d'Olmütz.— Divers plans à adopter par les Austro-Russes. — Napoléon rappelle ses détachements et concentre son armée autour de Brünn. — Engagement de Wischau. — Retards dans la marche offensive de Kutusow.

II.

Description du champ de bataille..... 144

Caractères généraux de la contrée. — Désignation du champ de bataille. — Limites du champ de bataille. — Description générale. — Mouvements du terrain. — Particularités. —Position des deux armées. — Importance du plateau de Pratzen. — Plateau de Pratzen considéré défensivement.

III.

Pages.

Forces et positions des armées en présence.

Force et position de l'armée austro-russe..... 150

1re colonne. — 2e colonne. — 3e colonne. — 4e colonne. — 5e colonne. — Avant-garde. — Garde Impériale russe. — Défectuosités de la position occupée par l'armée austro-russe.

Forces de l'armée française (infanterie). 152

Cavalerie de corps d'armée..... 153

1er corps. — 3e corps. — 4e corps. — 5e corps. — Garde.

Réserve de cavalerie de Murat..... 153

Artillerie..... 155

Position de l'armée française dans la soirée du 1er décembre. 156

3e corps Davout. — Division Legrand. — Brigade Margaron. — Divisions Friant et Bourcier.— 4e corps. — 5e corps. — Cavalerie du 5e corps. — 1er corps. — Cavalerie du 1er corps. — Réserve de cavalerie. — Grenadiers d'Oudinot. — Garde à pied et à cheval. — Division Gudin. — Dispositions prises par l'artillerie. — Avantages de la position française.

IV.

Plans adoptés par les deux armées.

Plan adopté par l'armée austro-russe..... 159

Bases de ce plan. — Exposition du plan des alliés.

Détails du plan adopté par les alliés..... ... 161

1re colonne. — 2e colonne. — 3e colonne. — 4e colonne. — 5e colonne. — Avant-garde sous Bagration. — Garde Impériale russe sous le grand-duc Constantin. — Retraite.

Discussion du plan adopté par les alliés..... 165

Pages.

Stratégie. — Les alliés se trompent sur la véritable ligne de retraite des Français.

Tactique. — Topographie..... 166

Position des Français. — Attitude des Français. — Vide formé au centre des alliés. — Manque de communications entre les colonnes. — Colonnes trop lourdes. — Absence de réserve générale. — Position vicieuse du quartier général. — Le Goldbach aurait suffi pour assurer la séparation de l'armée alliée en deux parties. — Les alliés devaient masquer leurs mouvements. — Reconnaissance imparfaite des défilés. — Position aventurée de Bagration. — Résumé. — Défense du plateau de Pratzen au moyen d'ouvrages de fortification passagère occupés par de l'artillerie.

Plan adopté par les Français (conception du plan). 170

Prévisions. — Indices. — Confirmation. — Plan général.

Détails du plan adopté par les Français..... 174

3e corps (Davout). — Division Legrand. — Division Friant. — Division Bourcier. — Brigade Margaron. — Droite de l'armée. — Corps d'attaque (4e corps, Soult). — 3e corps (Lannes). — 1er corps. — Cavalerie du 5e et du 1er corps. — Réserve de cavalerie. — Réserve de l'armée. — Résumé. — Division Gudin. — Retraite.

Discussion du plan adopté par Napoléon..... 179

CHAPITRE II.

1re PÉRIODE. — 1er MOMENT. — AILE DROITE..... 181

Les trois premières colonnes de l'armée russe se mettent en marche. — Premier engagement du général Kienmeyer. — Arrivée de Doctovow. — Tellnitz est pris une première fois par les alliés. —

Pages.

Fautes commises par Buxhœwden. — La 1re colonne commence à déboucher de Tellnitz. — 1re charge de Margaron. — Arrivée en ligne des divisions Friant et Bourcier. — Le village de Tellnitz est repris. — Les alliés pénètrent une deuxième fois dans Tellnitz. — Retard de Langeron et de Prybyzewski.— Attaque de Sokolnitz. — Fautes commises par les 2e et 3e colonnes.

CENTRE 187

Départ du corps d'attaque des Français. — La 4e colonne veut se porter en avant.—1er corps.— Garde et grenadiers d'Oudinot.— Brigade Levasseur.

AILE GAUCHE 190

Premières manœuvres de l'aile gauche. — Changement de front oblique de Bagration. — Changement de front oblique de Lannes. — Retard de la cavalerie de Lichtenstein. — Garde Impériale russe sous le grand-duc Constantin. — Prise de Blasowitz. — Charge des uhlans du grand-duc. — Résumé du 1er moment de la 1re période.—Mesures à adopter par Kutusow.

1re PÉRIODE. — 2e MOMENT. — AILE DROITE 198

La tête de la 1re colonne débouche une deuxième fois de Tellnitz. — Prise du village et du château de Sokolnitz par les 2e et 3e colonnes russes. — 2e et 3e charges de Margaron. — Division Bourcier.—Arrivée en ligne des brigades Lochet et Kister.

CENTRE 201

Dispositions prises par la 4e colonne.—Dispositions prises par le corps de Soult.— Prise de Pratzen et du Stariwinobradi. — Le plateau de Pratzen tombe tout entier aux mains des Français. — La 1re ligne ennemie est renversée. — Brigade Kaminsky. — Grand-duc Constantin. — Bernadotte, Beaumont, la Garde et les grenadiers d'Oudinot. — Brigade Levasseur.

AILE GAUCHE 207

Point d'attaque choisi par le maréchal Lannes. — Ordres donnés. — 2e charge de Kellermann. — 3e charge de Kellermann. — 4e charge de Kellermann. — 1re charge de la division Walther. — 5e charge de Kellermann. — 6e charge de la division Kellermann. — 1re charge de Nansouty. — Retraite de Lich-

Pages.

tenstein. — Prise de Bosenitz par les hussards de Mariopoul et de Pawlograd. — Résumé du 2e moment de la 1re période.

2e PÉRIODE. — 1er MOMENT. — AILE DROITE..... 215

Toute communication est interrompue entre la 1re et la 2e colonnes. — Sokolnitz est repris. — La 2e colonne russe est coupée en deux. — Les communications entre la 2e et la 3e colonnes sont interrompues. — La queue de la 2e colonne remonte au nord vers Kobelnitz.

CENTRE..... 218

Charge des régiments de hussards de la Garde et de la Garde à cheval (cuirassiers). — 1re charge du général Rapp. — Ralliement de Rapp. — 2e charge de Rapp. — Occupation de Krzenowitz. — Arrivée de la brigade Kaminsky. — Renouvellement du combat sur le centre. — Dispositions prises pour résister à cette attaque. — Défaite définitive de la 4e colonne et de la brigade Kaminsky. — Brigade Levasseur.

AILE GAUCHE..... 224

2e Charge de Lichtenstein et de Nansouty. — Prise de Kruh et d'Holubitz. — Bosenitz est repris. — 2e charge de la division Walther. — Charge à la baïonnette de la division Suchet. — Charge de la division d'Hautpoul. — Résumé du 1er moment de la 2e période.

2e PÉRIODE. — 2e MOMENT.

(*Poursuite tactique.*)

AILE DROITE ET CENTRE..... 229

Dispositions générales adoptées par Napoléon pour en finir avec l'aile droite de l'armée austro-russe. — Changements de front des divisions Saint-Hilaire et Vandamme. — Changement de front des réserves.

Destruction des 2e et 3e colonnes..... 231

Dernière tentative contre notre centre (régiment de Koursk). — Retraite de la brigade Kaminski et du centre austro-russe. — La brigade Levasseur est menacée sur ses derrières par la queue de la 3e colonne. — Dispositions adoptées par l'Empereur, afin

Pages.

de compléter la destruction des 2e et 3e colonnes. — Centre de la 2e colonne. — Tête de la 2e colonne. — Tête et centre de la 3e colonne. — Queue de la 3e colonne. — Pertes essuyées par la 3e colonne. — Dispositions adoptées par Doctorow dans la 1re colonne. — Destruction du centre de la 2e colonne. — Dispositions prises pour assurer la dispersion de la 1re colonne. — Destruction de la droite de la 1re colonne. — 1re charge de la division Boyer. — Retraite de la gauche de la 1re colonne. — Doctorow est rejeté sur Tellnitz. — 3e Position prise par l'artillerie légère de la Garde. — Prise de Tellnitz. — Fuite précipitée. — 2e charge de la division Boyer. 4e position prise par l'artillerie légère de la Garde. — Le manque de cavalerie se fait sentir à notre aile droite. — Position le soir de la bataille.

AILE GAUCHE..... 242

Dispositions prises par Bagration pour opérer sa retraite.

Positions occupées le soir de la bataille. — Conséquences de de la position occupée par les différents corps de l'armée française.

Pertes essuyées par les deux armées..... 243

CHAPITRE III.

POURSUITE STRATÉGIQUE 246

L'armée alliée abandonne la ligne d'opération passant par Olmütz pour prendre la route de Hongrie. — Marche de front de Bagration. — 4e, 2e et 1re colonnes. — Organisation de la retraite des alliés. — Reconnaissance opérée par notre cavalerie légère. — On apprend que l'ennemi a changé sa ligne d'opérations. — Manœuvres qui ont pour but de couper les alliés de la Hongrie. — Demande d'armistice faite par l'empereur d'Allemagne.

CHAPITRE IV.

Pages.

EXAMEN CRITIQUE DE LA BATAILLE.—CONSÉQUENCES A EN TIRER AU POINT DE VUE DE L'INSTRUCTION DE L'OFFICIER..... 252

Répartition des troupes.— Concentration.— Choix du champ de bataille. — Dès que l'offensive est résolue, il faut se porter rapidement à l'ennemi.— Changement d'une ligne d'opération. — Plan de la bataille. — Reproches faits à Napoléon sur la témérité des derniers jours de la campagne de 1805.— Comparaison entre les idées stratégiques de Napoléon et celles de Frédéric. — Manœuvres basées sur un passage de défilé. — Transformation de l'ordre oblique de Frédéric. — Attaque centrale.

Organisation de l'armée..... 259

Divisions. — Corps d'armée. — Réserve de cavalerie.

Ordre de bataille des Français..... 260

Principe fondamental.

Relations entre les différentes parties de l'ordre de bataille..... 261

Aile droite. — Centre. — Aile gauche. — Emploi de la fortification passagère. — Liaison parfaite entre les différentes fractions de l'ordre de bataille. — Équilibre parfait. — Des réserves chez Frédéric et chez Napoléon.

Ordre de bataille austro-russe..... 264

Les manœuvres préliminaires d'une bataille ne doivent pas en révéler le plan. — Absence de réserve. — Intervalles dans l'ordre de bataille. — Chaque corps doit se porter par une marche directe vers l'emplacement qui lui est désigné.— Occupation des villages. — Attaque des villages. — De la séparation des armes.

Emploi de l'infanterie..... 269

Ordre de bataille. — Grande unité de manœuvre ou d'action. — Formation de l'infanterie.— Combinaisons des lignes et des ré-

Pages.

serves entre elles. — 2e ligne. — Distance entre les lignes. — Ralliement. — Formation sur une ligne. — Colonnes. — Formation mixte.— Colonnes à intervalles resserrés.—Changements de front. — Marche oblique. — Carrés. — Combinaisons de l'infanterie et de l'artillerie. — Feux.

L'infanterie alliée à la bataille d'Austerlitz ... 277

Emploi de l'artillerie 277

Emplacement de l'artillerie dans l'ordre de bataille. — Manœuvres de l'artillerie.— Tir d'écharpe.—Concentration des feux.— Le rôle de l'artillerie est principalement de tirer sur les troupes. — L'artillerie complète la victoire. — L'artillerie soutient les retraites.

Emploi de l'artillerie dans l'armée alliée 282

Avantage d'avoir des soldats du train.

Emploi de la cavalerie 283

Importance du rôle joué par la cavalerie à Austerlitz. — Reconnaissances. — Reconnaissances offensives. — Répartition générale de la cavalerie sur le champ de bataille. — Emplacement de la cavalerie dans l'ordre primitif de bataille. — La cavalerie peut-elle remplir un vide dans la ligne primitive de bataille ? — La bataille engagée, la cavalerie peut-elle entrer dans la composition de la ligne de bataille ?— Un corps de cavalerie, si fort qu'il soit, ne doit pas être abandonné à lui-même. — Emplacement de la cavalerie pendant l'action. — Manœuvres de la cavalerie. — Grande unité de manœuvre ou d'action. — Formation préparatoire au combat. — Déploiement. — Danger de faire un mouvement de flanc à portée de la cavalerie ennemie.

Emploi des échelons 295

Pour couvrir un mouvement. — Pour commencer l'attaque sur un point imparfaitement reconnu. — Pour soutenir les charges. — Dans les poursuites.

Changements de front 298

Changements de front obliques.— Changements de front perpendiculaires.—Emplacement de l'artillerie dans les changements de front.

Pages.

Des charges 299

Préparation.

Cavalerie contre infanterie. — Cavalerie contre cavalerie. — Charge sur une infanterie déjà aux prises avec l'infanterie adverse. —Charge contre une cavalerie déjà aux prises avec l'infanterie adverse.—Attaque d'une troupe d'infanterie protégée par de la cavalerie.—On ne doit pas attendre une charge de pied ferme ou dans une position désavantageuse. — Etat du sol.

De la 2e ligne dans les charges 304

Charges sur deux lignes. — Opinions de Warnery et de Jomini. —Charges sur une seule ligne.—Proportion entre les lignes.— Différence entre les tactiques prussienne et française en ce qui concerne les lignes.—Distance entre les lignes.—Passage des lignes.

Charges en colonnes 308

Qu'entend-on par charge heureuse? 308

Nécessité de couvrir ses flancs 309

Opinion de Warnery.— Soutien des charges au moyen d'échelons. — Avantages que l'on a de gagner les flancs de l'ennemi. — Défense des défilés. — Des feux d'écharpe.

Nombre de charges fournies par chaque régiment 314

Ralliement 315

Ralliement en arrière. — Ralliement en avant.

Poursuite tactique 318

Ne poursuivre la cavalerie qu'avec une partie de ses forces et se rabattre avec le reste sur l'infanterie. — Absence d'une réserve de cavalerie à l'aile droite. — Combinaison de l'artillerie et de la cavalerie principalement dans les poursuites.

Pousuite stratégique 320

La cavalerie des alliés à la bataille d'Austerlitz 321

Differences entre la tactique de la cavalerie prussienne et celle de la cavalerie française 323

Pages.

Différents rôles joués par la cavalerie française à la bataille d'Austerlitz 324

Réflexions générales sur la bataille d'Austerlitz. 324

Idée fondamentale de la bataille. — Marche progressive des grandes unités de manœuvre. — Ensemble de l'ordre de bataille. — Conclusion.

CHAPITRE V.

EXAMEN AU POINT DE VUE DE LA TACTIQUE ACTUELLE..... 330

Du peu de modifications que les armes actuelles auraient apporté à la bataille.

CHAPITRE VI.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DE LA BATAILLE APPLIQUÉES AUX CAMPS D'INSTRUCTION..... . 332

Composition du corps d'armée. — Différentes manœuvres de la bataille.

MANŒUVRES ANALOGUES A CELLES DU 5e CORPS ET DE LA CAVALERIE DE MURAT SUR LA ROUTE D'OLMUTZ..... 333

Plan général des opérations tactiques. — Correspondances ou relations entre les unités tactiques de la bataille et celles de la manœuvre. — Ordre de bataille.

Pages.

1re Période. — 1er Moment 335

1re Période. — 2e Moment 336

2e Période. — 1er Moment 338

2e Période. — 2e Moment (Poursuite tactique) 340

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Rapport du corps d'armée du prince Murat pour la bataille d'Austerlitz 343

Rapport de la division de cavalerie légère aux ordres de S. A. S. le prince Murat, le jour de la bataille des Trois Empereurs (11 frimaire an XIV) 353

APERÇU

DES MODIFICATIONS QUE LES INVENTIONS MODERNES ET LES ARMES ACTUELLES PEUVENT APPORTER DANS LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE 361

CHAPITRE PREMIER.

POINT DE VUE GÉNÉRAL SOUS LEQUEL NOUS CONSIDÉRONS LES INVENTIONS MODERNES ET LES ARMES ACTUELLES 363

Généralités sur l'importance des inventions modernes. — Changements successifs de la tactique aux différentes époques. — Conséquences des inventions modernes.

CHAPITRE II.

OPÉRATIONS STRATÉGIQUES.

Pages

Limites dans lesquelles les opérations stratégiques doivent se restreindre 371

Simplification des opérations 372

Administration des armées 374

Influence des chemins de fer sur l'administration des armées.— Marine à vapeur. — Réquisitions. — Conserves alimentaires. Vivres et fourrages comprimés.

Des chemins de fer dans l'offensive et la défensive 375

Offensive. — Défensive. — Transport des réserves.

De la plus grande concentration des armées 376

Importance actuelle des opérations tactiques ... 377

Lignes intérieures 378

Développement de l'association de la cavalerie et de l'artillerie.

Marches stratégiques de flanc 379

Les bases d'opérations seront quelquefois moins bien couvertes. — Préparation des marches stratégiques de flanc. — Pointes faites sur les lignes d'opérations de l'ennemi.

Retraites 380

Poursuites stratégiques 381

Nécessité d'une réserve de cavalerie dans les poursuites.—Conclusion.

CHAPITRE III.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA TACTIQUE.

Pages.

Reconnaissances tactiques..... 383

Les champs de bataille se sont agrandis. — Peu de temps laissé aux chefs pour se reconnaître. — Complication des opérations tactiques. — Des batailles de rencontre. — De la cavalerie légère. — Aérostats.

Intervention du calcul dans les opérations tactiques..... 386

Des réserves..... 387

Propriétés générales des différentes armes..... 389

Rôle accessoire ou principal joué alternativement par chacune des armes..... 389

CHAPITRE IV.

ARTILLERIE.

I

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Perfectionnements actuels..... 391

Canons rayés. — Progrès des projectiles.

Boulets..... 392

Obus..... 394

Canons rayés se chargeant par la culasse. — État actuel des projectiles rayés.

Pages.

Portée et justesse des projectiles rayés..... 395

Portée. — Appréciation de la distance. — Supériorité des canons rayés sur les pièces anciennes.

L'artillerie se massera davantage..... 397

Emploi de l'artillerie en masse. — L'artillerie recherchera avec plus de soin les bonnes positions. — Influence de la mobilité sur les masses. — Inconvénients de l'artillerie réunie en trop grande masse sur un même point.

L'artillerie aura une plus grande facilité pour concentrer ses feux..... 400

Importance des feux convergents. — La grande portée des pièces augmente la puissance de concentration de feux.

Développement de la hardiesse de l'artillerie... 401

Conséquences des progrès de l'artillerie. — Développement du rôle offensif de l'artillerie.

Emploi plus fréquent des feux d'écharpe et d'enfilade..... 403

Importance du tir d'écharpe. — Influence de la portée sur les feux d'écharpe. — Influence de la hardiesse de l'artillerie sur les feux d'écharpe. — Mouvements tournants.

II

COMBINAISONS DE L'ARTILLERIE AVEC LES AUTRES ARMES.

Importance actuelle de l'artillerie.

Ses conséquences sur la tactique..... 406

L'artillerie abandonnée à elle-même est impuissante..... 406

Combinaison plus large de l'artillerie avec les autres armes..... 407

Indépendance relative donnée à l'artillerie. — Conclusion.

Pages.

Développement de l'association de l'artillerie et de la cavalerie 409

L'artillerie doit être soutenue. — Nécessité d'associer la cavalerie à l'artillerie. — Dispositions prises par la cavalerie pour protéger l'artillerie. — Emploi de l'association de l'artillerie et de la cavalerie dans les poursuites tactiques et dans les retraites. — Des avant-postes.

De la tactique actuelle de l'artillerie 412

III.

ORGANISATION DE L'ARTILLERIE.

De la multiplication de l'artillerie dans les armées 413

Influence d'une trop nombreuse artillerie sur la mobilité des armées. — Inconvénients d'une trop nombreuse artillerie sur le champ de bataille. — Exemples de la multiplicité des bouches à feu.—Proportion d'artillerie à adopter.

De l'artillerie à cheval et de l'artillerie montée 416

Raisons qui ont empêché sous l'Empire d'adopter exclusivement l'artillerie à cheval.— Emploi de l'artillerie à cheval aux réserves. — Artillerie montée.

CHAPITRE V.

INFANTERIE.

I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Pages.

Fusils rayés actuels..... 419

Fusils rayés.—Efficacité du tir. — Force de pénétration. — Comparaison entre les armes nouvelles et les armes anciennes.

Armes se chargeant par la culasse..... 420

Fusil à aiguille des Prussiens. — Avenir des armes se chargeant par la culasse.

Feux..... 423

A quelles conditions doivent satisfaire les feux. — Feux de ligne. — Feux de tirailleurs. — Efficacité comparée des divers feux. —Éviter les feux multipliés à de grandes distances.—L'efficacité des feux est subordonnée aux manœuvres, qui restent l'opération essentielle de la guerre. — De toute tactique subordonnée à la multiplicité des feux.

Combats à la baïonnette..... 427

II.

MANŒUVRES ET COMBINAISONS DE L'INFANTERIE AVEC LES AUTRES ARMES.

Déploiements..... 428

Abandon des colonnes trop profondes. — Déploiement des masses.

Pages.

Conditions que doivent remplir les manœuvres actuelles de l'infanterie. 429

Offensive.

Formation déployée..... 429

Colonnes-Manœuvres 431

Colonnes doubles. — Colonnes de divisions. — Relations entre les tirailleurs et les colonnes. — Abris. — Relèvement des lignes de tirailleurs.

Défensive.

Formation déployée..... 433

Colonnes..... 433

Carrés.

Distance entre les lignes..... 435

Principe général.

Projectiles pleins..... 435

Projectiles pleins.

Projectiles creux..... 436

Obus à fusée fusante.—Obus à fusée percutante. — Mitraille.— Mousqueterie.—Rôle joué par le terrain dans l'emplacement de la 2e ligne.

Échelons..... 438

Emplacement des réserves..... 438

Principe général. — Projectiles. — Rôle joué par le terrain dans l'emplacement des réserves.

Combinaison de l'infanterie avec l'artillerie... 439

Attaque d'une batterie..... 440

III.

ORGANISATION DE L'INFANTERIE..... 441

CHAPITRE VI.

DE LA CAVALERIE.

I.

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Pages.

De quels progrès la cavalerie est-elle susceptible? 443

Les effets des machines de guerre ne correspondent pas toujours à l'idée qu'on s'en fait. 445

Influence des armes rayées de l'infanterie sur les charges 445

Feux de ligne.—Nombre total de coups que peut tirer l'infanterie contre la cavalerie. — Le fantassin ne peut tirer plus de deux coups. — Différence d'efficacité entre les armes actuelles et les armes anciennes.—Charges sur deux lignes et en colonnes. — Conclusion.

Influence de l'artillerie actuelle sur les charges. 449

Supériorité de l'artillerie actuelle sur l'artillerie ancienne contre les charges de cavalerie.— Opinion du maréchal Marmont sur le tir des projectiles à explosion irrégulière. — Compensation des effets destructeurs de l'artillerie. — Fait invoqué contre la cavalerie. — Conclusion.

II.

MANŒUVRES DE LA CAVALERIE.

Combinaisons avec les autres armes 453

Déploiement en masses. — Charges en colonnes. — Distance du déploiement.

Pages.

De la 2e ligne. — Échelons 454

De la 2e ligne dans les charges. — Échelons.

Cavalerie dispersée 455

Mobilité de la cavalerie 456

Déplacements continuels. — Ne pas précipiter inutilement les allures.

Développement de l'association entre la cavalerie et les autres armes 457

L'action de la cavalerie est subordonnée à celle des autres armes. — Préparation des charges. — Cavalerie chargée de couvrir les manœuvres. — Difficulté de faire agir la cavalerie à propos.

Emploi de la cavalerie pour relier les lignes aux réserves 459

De l'expérience dans l'emploi de la cavalerie .. 460

Alternatives diverses de la cavalerie. — La cavalerie est une arme essentiellement pratique. — De la cavalerie sous Frédéric. — De la cavalerie sous l'Empire.

Rôle immense que joue le général dans l'emploi de la cavalerie 463

La cavalerie mal employée peut être nuisible à une armée 464

Doutes jetés sur la cavalerie 465

III.

ORGANISATION DE LA CAVALERIE.

De la grosse cavalerie 466

La grosse cavalerie est tout aussi rapide que la cavalerie légère. — Pertes essuyées par la grosse cavalerie. — De la proportion actuelle de la grosse cavalerie. — Usage abusif que l'on a fait de la cavalerie dans les dernières guerres de l'Empire.

Pages.

De l'adoption d'une cavalerie unique..... 468

Opinions de Napoléon et du général Foy. — Chaque cavalerie a un rôle distinct à jouer. — Des chasseurs d'Afrique. — Ressources de la cavalerie en France. — Conclusion.

Du cheval et des relations qui doivent exister entre le cheval et l'homme..... 473

Travail individuel.

Armement de la cavalerie..... 474

Conséquence de l'association de l'artillerie et de la cavalerie sur l'armement de la cavalerie.

De la cuirasse..... 475

Les cuirassiers sont une création récente. — Alternatives diverses des armes défensives. — Du combat corps à corps. — Importance matérielle de la cuirasse. — Importance morale de la cuirasse. — Opinions de Foy et de Jomini. — Réponse à quelques objections contre les cuirasses.—Une partie seulement de la grosse cavalerie doit être cuirassée. — État actuel des cuirasses en Europe.

Allégement de la cavalerie..... 489

Cavalerie de corps d'armée. Organisation de la cavalerie en divisions..... 489

Utilité de la cavalerie de corps d'armée. — Organisation de la cavalerie en divisions.

Nécessité des réserves de cavalerie..... 492

Des réserves de cavalerie en stratégie. — Des réserves de cavalerie en tactique.

Organisation d'une réserve de cavalerie..... 493

Rôle des réserves sur le théâtre de l'action.

Éviter la trop grande dispersion de la cavalerie..... 494

Abandon sur le champ de bataille de trop gros corps de cavalerie réunis en une seule masse..... 495

Pages.

Opinions de Carrion-Nisas et de Marmont. —But de la création des corps d'armée de cavalerie. — Impossibilité actuelle d'un tel rôle.

CHAPITRE VII.

PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA GUERRE..... 499

CHAPITRE VIII.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

L'étude du terrain sera plus importante que jamais..... 505

Circonstances où l'étude du terrain est indispensable. — Manœuvres subordonnées au terrain. — Importance des positions de l'artillerie.

On fera un plus grand usage de la fortification pasagère..... 505

Il y aura plus d'intelligence dépensée qu'autrefois..... 505

Les manœuvres seront la conséquence d'une étude approfondie du terrain. — Immensité du théâtre de l'action. — Conséquences. — Artillerie. — Cavalerie. — Infanterie. — D'où dépend le succès ?

Nécessité de réglementer l'individualité donnée au soldat..... 508

Pages.

Les guerres seront plus courtes et moins meurtrières..... 509

L'art de la guerre s'est perfectionné dans l'intérêt de l'humanité. — Décision imprimée à toutes les opérations. — Les guerres seront plus coûteuses et par suite plus courtes. — Les causes de la mortalité sont diminuées. — Les batailles ne seront pas plus meurtrières.

CHAPITRE IX.

ORGANISATION DES ARMÉES.

Armées permanentes et armées improvisées... 513

Des corps d'armée et de l'ordre divisionnaire... 522

Les camps d'instruction sont indispensables... 522

Les quatre grandes époques de la tactique moderne ont été précédées de camps d'instruction. — Doutes jetés sur la tactique. — Inspiration et expérience. — Rassemblement très-rapide des armées. — Conclusion.

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imp. Paul Dupont rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45

179

U 166 .A5
Etudes tactiques pour l'instru
Stanford University Libraries
3 6105 041 656 880

U
166
A5

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

JAN 13 1997
FEB 1 3 1997 — uu